MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS, COMPARÉES AUX MŒURS DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jesus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez
SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, près la ruë Pavée, à la Fleur de Lys.
CHARLES ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, au Phœnix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le second Tome.

I. OCCUPATIONS *des hommes dans le Village.* pag. 1

II. *Occupations des femmes.* 63

III. *De la Guerre.* 161

IV. *Des Ambassades & du Commerce.* 310

V. *De la Chasse & de la Pêche.* 336

VI. *Des Jeux.* 338

VII. *Maladies & Medecine.* 359

VIII. *Mort, Sepulture & Deüil.* 386

IX. *De la Langue.* 458

Fin de la Table des Chapitres du second Tome.

EXPLICATION

DES PLANCHES ET FIGURES Contenuës dans le second Tome.

PLANCHE I. *pag. 19.*

CETTE Planche nous met au fait des premiers habillemens des hommes, de leurs parures, de ce qui a donné lieu à la fable des Satyres, & de l'idée symbolique qu'on avoit attachée aux cornes des animaux. Des trois premieres Figures, celle du milieu représente une Isis coëffée de la dépoüille d'un Taureau avec ses cornes & ses oreilles. *Cuperus in Harpocrate, pag. 109.* A ses côtés sont un Jupiter Ammon 1. & un Lysimachus. 3. avec des cornes à la tête, attachées comme si elles étoient inhérentes. *La Chausse Mus. Rom. sec. primâ. Tab. 4. & 19.* Les Figures du second rang nous font voir deux Satyres. 5. tels que les représentent les anciens monumens. Ils sont entre la Figure d'un ancien Germain. 4. *Commentaires de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 138.* & celle d'un Ameriquain. 5. tel qu'ils ont coûtume de se mettre lorsqu'ils vont en guerre. Les Figures du 3e rang nous montrent une continuation des idées des premiers temps dans les Cimiers des Ducs de Bretagne. 7. *Vulson de la Colombiere, Theatre d'Honneur, Tom. 1. pag. 49.* & d'une ancienne famille de Flandres. 8. *Recherche des Antiquités, & Noblesse de Flandres de l'Epinoy, Liv. 1. pag. 312.* Le médaillon du milieu représente un Prince de la Maison de France, combattant dans un tournois contre un Duc de Bretagne, l'un & l'autre a son casque surmonté de son Cimier. *Vulson de la Colombiere loc. cit.*

PLANCHE II. *pag. 28.*

On voit ici un détail des habillemens & des ornemens des Sauvages. 1. 2. Figures de Sauvages des Nations Iroquoises & Huronnes vêtus à la moderne, homme & femme. 3. 4. Figures des mêmes vêtus à l'antique. 5. Collier des Anciens auquel est pendu ce qu'on nommoit *Bulla* chez les Romains. *La Chausse Mus. Rom. sect. 5. Tab. 6.* 6. Collier des Sauvages auquel est attachée une grande piéce de porcelaine, parallele à la *Bulla* des Romains. 7. Collier des Anciens, parallele à ceux que portent les Sauva-

ges, & qui ſemble avoir été de même matiere. *Montfaucon, Ant. Expl. Tom. 3. Planche 157. pag. 268.* 8. Braſſelet de porcelaine travaillée en petits Cylindres. 9. Caracolis des Caraïbes ou Sauvages Meridionaux. 10. Sac à petun des Sauvages Septentrionaux. 11. & 12. Les deux parties des Brodequins que les femmes Caraïbes des Antilles mettent au-deſſus & au-deſſous du gras de la jambe, & qui ſont pour elles une marque d'ingenuité & de liberté.

PLANCHE III. *pag. 43.*

La Planche 3. nous met ſous les yeux les Peintures Cauſtiques & Hieroglyphiques. 1. Picte ancien. *Theodore de Bry India Occid. part. 1. Icon. 1.* 2. Sauvage peint, parallele au Picte repréſenté dans la Figure premiere. *Creuxius, Hiſt. Canad. pag. 79.* Entre ces deux perſonnages eſt un Sauvage de l'Amerique Septentrionale, 3. gravant ſon portrait ſur un arbre, & écrivant à ſa maniere ce qu'il veut faire connoître par cette eſpece de monument. Dans le bas de cette Planche ſont détaillées ces ſortes de peintures, dont chacune peut être regardée comme une Lettre. La premiere porte que le Sauvage nommé les deux Plumes, [a]. [b]. de la Nation de la Gruë, [c]. & de la famille du Bœuf ſauvage, [d]. accompagné de 15. Guerriers, [h]. a fait un priſonnier, [f]. & enlevé trois chevelures, [g]. au ſixiéme voyage qu'il a fait pour aller en guerre, [k]. & au quatriéme où il a commandé le parti, [i]. Dans la ſeconde il eſt dit, que le Sauvage nommé les deux fléches, [a]. [b]. de la nation du Cerf, [c]. & de la famille du Loup, [d]. eſt allé en Ambaſſade portant le Calumet de paix chez la Nation de l'Ours, [e]. accompagné de 30. perſonnes, [h]. Dans l'une & dans l'autre Figure le Sauvage eſt non ſeulement repréſenté par ſa figure hieroglyphique, mais il eſt encore peint dans ſon entier, dans la premiere avec ſes armes, [e]. & dans la ſeconde tenant le Calumet & la Tortuë, [f].

PLANCHE IV. *pag. 86.*

On a gravé dans cette Planche deux ménages des Sauvages de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Le Cabanage des premiers eſt une Caſe en forme de Carbet dont on ne voit qu'une moitié; un Caraïbe y eſt ſuſpendu dans ſon Hamac ſous lequel eſt un petit feu. De cinq femmes Caraïbes, l'une ratiſſe le manioc, l'autre l'écraſe, la troiſiéme paſſe la farine du manioc par un hibichet, la quatriéme fait le pain de Caſſave, & la cinquiéme porte du bois pour faire boüillir la marmitte. Le Cabanage oppoſé repréſente une Cabane Iroquoiſe ouverte, où l'on voit une femme faiſant la ſagamité; un enfant qui fait rôtir un poiſſon & un épy de bled d'inde. Hors de la Cabane ſont trois femmes, la premiere pile le bled d'inde dans une pile de bois, la ſeconde l'écraſe entre deux pierres grain

à grain, & la troisiéme travaille à un sac pour mettre des provisions de farine ; au bas de la Planche sont gravés quelques épys de bled d'inde, la plante du manioc & une patate ; à l'autre extrémité est une presse pour séparer le suc du manioc qu'on exprime aussi avec une couleuvre, dont on voit une figure pendante à l'un des bouts du Carbet.

Planche V. *pag. 114.*

Cette Planche est distribuée en deux sujets. Le premier représente le Conseil general des Floridiens, & l'épreuve des Guerriers propres à faire la campagne. Le Chef assis sur son Trône, est au milieu des Anciens, des Notables, & des Devins qui y paroissent distingués par leur manteau ; un homme debout les harangue, & porte ensuite à chacun la coupe de cassine qu'il doit avaler. Les femmes d'une part préparent la cassine, & de l'autre on voit un de ces hommes habillés en femme, que j'ai dit être semblables aux Prêtres de Cybéle ou de Venus Uranie, & que les Européans ont nommé les Hermaphrodites. Je m'étois persuadé d'abord que ce nom leur avoit été donné par les Européans, trompés & séduits par quelques apparences, qui les avoient induits dans l'erreur de croire qu'ils étoient Hermaphrodites réellement & de fait : mais je commence à croire qu'il faut qu'il y ait quelque fondement de cette erreur dans le nom même que ces Peuples donnent à cette sorte de Prêtres, pour marquer precisément leur état mixte, de l'homme dans la réalité, & de la femme dans leur profession, & dans l'habillement qu'ils portent comme les femmes, ce qui fait un composé androgyne, mais qui est purement symbolique. Herodote m'autorise dans ce sentiment ; car, *au Liv. 4. N. 67.* il appelle Androgynes certains hommes parmi les anciens Scythes qu'on nommoit *Enarées*, qui étoient habillés en femmes, & qui étant dévoués au culte de Venus-Uranie, avoient reçû d'elle une maniere de divination particuliere ; ces hommes se rapportent fort à cette espece d'Ameriquains. Le second sujet représente la maniere de faire la Chica, l'Ouicou ou Caouin, & la maniere de le boire, ce que les François ont appellé faire un vin. Les Devins y sont pareillement specifiés par leur manteau.

Planche VI. *pag. 136.*

Cette Planche est aussi distribuée en deux sujets. Le premier est une danse de Religion des Peuples de la Virginie. Je n'en ai point parlé, parce qu'il en est fait mention dans la Relation de Smith, & dans toutes les Relations de la Virginie. Le second est une représentation d'une partie de la danse des Bresiliens décrite par le Sieur de Lery, & que j'ai rapportée à la page qui y répond.

PLANCHE VII. *pag. 154.*

Maniere de faire le sucre d'Erable. Les femmes occupées à aller chercher les vaisseaux, qui sont déja pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, & la versent dans des chaudieres qu'on voit sur le feu, & ausquelles une femme veille, tandis qu'une autre assise, pêtrit avec les mains cette eau épaissie, & en état d'être mise en consistence de pain de sucre. Au-delà du Cabanage & du Bois, paroissent les champs, tels qu'ils sont à l'issuë de l'hyver; on y voit les femmes occupées à leur donner la premiere façon, & à y semer leur bled d'inde de la maniere dont je l'ai marqué à la p. 75.

PLANCHE VIII. *pag. 174.*

Cette planche divisée en deux sujets, fait voir dans celui d'en-haut un ancien Marcoman tout armé d'osier, parallele à un Sauvage armé aussi de bois & d'écorce de pied en cap. *Le Marcoman est pris des Commentaires de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 30. & le Sauvage, des Voyages de Champlain, Edition de Paris 1632. pag. 291.* Entre ces deux personnages est la *Buchette* ou le signal de l'enrôlement des Sauvages, parallele aux symboles de l'Antiquité qu'on appelloit *Tesseræ*, dont j'ai donné quelques Figures. La premiere est un symbole des Chrétiens. *Cabinet de sainte Genevieve, pag. 1. Fig. 6.* Les autres sont tirées de *La Chausse Mus. Rom. sect. 5. Tab. 8.* La Médaille qui est au bas, représente une femme tenant d'une main un de ces symboles, & de l'autre une corne d'abondance avec l'Inscription LIBERALITAS AUG. Elle est de Balbinus. Ces symboles se trouvent en plusieurs autres Médailles des Empereurs. Le second sujet représente un parti de Guerriers sortant de leur Village à la file les uns des autres. Leur Chef est à la tête chantant sa chanson de mort.

Les deux Planches suivantes concernent la navigation des Peuples de l'Amerique.

PLANCHE IX. *pag. 206.*

Dans le premier sujet que cette Planche présente, est un canot des Eskimaux, tel que je l'ai décrit à la page 205. Au-dessus sont gravés quelques monumens de l'ancienne Egypte, où l'on voit de petits bateaux de papier, paralleles à ceux d'écorce dont se servent les Sauvages. *Montfaucon, Ant. Expliq. Tom. 2. Planche 142. pag. 150.* Le sujet d'en bas fait voir un radeau de courges séches, vuidées & bien bouchées, au-dessous duquel est peint un habitant du Pérou conduisant une Balze.

PLANCHE X. *pag. 218.*

Saults & Cascades. On voit ici les Rivieres se précipiter selon

les divers degrés de la hauteur des Terres. Dans l'éloignement se présente une de ces cataractes que leur extrême élevation rend impratiquables. Les Sauvages obligés de quitter le lit de la Riviere beaucoup au-dessus de la chûte, y font portage de leurs canots & de leurs équipages pour venir la reprendre au-dessous. La Riviere dans un second lit égal & de niveau, coule tranquillement devant un village, auprès duquel on distingue sur une pointe avancée deux Sauvages qui travaillent à une pyrogue, deux canots de la façon des Abenaquis, & un autre de celle des Outaouacs. Au-dessous est un rapide qu'on peut sauter. Deux Sauvages le descendent, & deux autres remontent terre à terre en piquant de fonds.

PLANCHE XI. *pag. 220.*

Voyage sur les neiges & campement d'hyver. Les Sauvages paroissent ici, les uns portant leur équipage sur des bretelles, & les autres le tirant après eux sur leurs traînes. Le Graveur a oublié de les envelopper de leurs fourrures, ainsi que la saison le demande. D'autres arrivés au lieu du rendez-vous, dressent le Cabanage. Quelques-uns s'occupent du soin de dresser la chaudiere, de couper du bois ; & quelques autres font du feu à leur maniere par la Terebration. La Raquette qu'on voit en l'air, est fort bien faite & fort ressemblante.

PLANCHE XII. *pag. 252.*

Siége d'un Fort ou Village palissadé. La Planche s'explique par elle-même, & n'a pas besoin d'une plus ample explication.

PLANCHE XIII. *pag. 262.*

Conduite des prisonniers, & leur entrée dans le Village. Le premier sujet représente la maniere d'attacher les Esclaves, & de les garder pendant la nuit. On voit à côté un des Guerriers qui passe une chevelure, & la prépare de la maniere dont ils ont coûtume de préparer les peaux & que j'ai expliquée à la pag. 32. Le second sujet fait voir les Esclaves exposés à la mauvaise reception qu'on leur fait à leur arrivée dans les Villages de leurs Vainqueurs ou des Alliés de ceux-ci. La marche commence par ceux du parti des Vainqueurs qui portent les chevelures, suivent trois prisonniers, qui tiennent en main la Tortuë & le bâton orné de plumes de Cigne. Les gens du Village rangés en deux hayes & armés de bâtons, y sont disposés à les bien recevoir.

PLANCHE XIV. *pag. 292.*

Supplices. 1. supplice des Esclaves dans l'Amerique Septentrional

nale. 2. Supplice des Esclaves dans l'Amerique Meridionale. Celui-ci renferme trois differentes actions. D'un côté les femmes peignent l'Esclave, de l'autre elles peignent le Boutou ou Massuë dont il doit être frappé ; dans le milieu est représentée la maniere dont il est immolé.

Planche XV. *pag. 314.*

Cette Planche concerne les Ambassades & le Commerce des Sauvages de l'Amerique Septentrionale. Dans le premier sujet paroît un Sauvage dans un Conseil parlant par ses colliers de porcelaine. Le collier qu'il tient à la main, est représenté plus en grand au bas du sujet. Le second sujet est une représentation de la danse du Calumet. Au milieu sur une natte, sont le Manitou ou le Génie à l'honneur duquel se fait la danse, c'est un serpent, & les armes avec lesquelles on doit combattre. Les Spectateurs & les Joüeurs d'instrumens forment un cercle tout-au-tour dans lequel on voit les deux Combattans.

Planche XVI. *pag. 340.*

Jeux des Osselets ou de l'Astragale. Le premier est joüé par les femmes, & le second par les hommes, de la maniere dont je l'explique.

Planche XVII. *pag. 354.*

Jeux de Sphéristique & autres exercices. Le premier est un jeu de Crosse ; & le second, celui que j'ai décrit à la pag. 353. Dans l'éloignement on voit quelques Sauvages s'exerçant à tirer de l'arc à un but marqué.

Planche XVIII. *pag. 386.*

Malade *jonglé*, & mort exposé. 1. Le Malade entre les mains de deux Devins, est promené lentement sur un long brazier de charbons ardents, tandis que le Chœur est occupé à une danse de Religion, au dessus de laquelle paroît la Cabane de la Divination ou de la *Jonglerie*, que j'ai dit être semblable au Trepied Delphique. 2. Le Mort preparé pour la sepulture, est élevé sur une estrade. Le monde assemblé dans la Cabane pour le pleurer, paroît attentif à son éloge funebre que fait un des Anciens ou Notables, représenté debout.

Planche XIX. *pag. 411.*

Mort des Dévoüés au Chef ou à la femme Chef de la Nation des Natchez à la Louisiane. Le Temple tout ouvert, laisse voir dans le fonds, & à découvert les corps des Chefs qui y sont en dépôt.

Celui à qui on rend les derniers devoirs, est exposé sur l'une des pierres qui sont à l'entrée de ce Temple. Deux Chœurs représentés sur le devant forment une danse de Religion, pendant laquelle on étrangle ceux qui doivent tenir compagnie au défunt, & aller le servir dans l'autre monde.

PLANCHE XX. *pag. 417.*

Cerémonies de la sepulture chez les Iroquois. Le Mort élevé sur le brancard sur lequel il a été porté, est auprès de sa fosse que deux hommes preparent. A côté de lui sont tous les petits meubles qu'on doit mettre dans son Tombeau. Le Maître des Ceremonies paroît ensuite, tenant dans ses deux mains les bâtons avec lesquels doivent s'exercer les Gladiateurs hommes & femmes, qui doivent honorer les obseques par le spectacle d'un combat, après lequel on donne le prix aux Vainqueurs.

PLANCHE XXI. *pag. 420.*

Ceremonies pratiquées à l'égard de ceux qui sont morts de froid dans les neiges, ou qui ont eu le malheur de se noyer.

PLANCHE XXII. *pag. 456.*

Fête generale des Morts chez les Hurons & chez les Iroquois. La description en est si détaillée, qu'il seroit inutile d'en donner une nouvelle explication.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du second Tome.

Approbation du Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere Jos. Fr. Lafitau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 12. Aoust 1722.

CHERIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs-Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Nôtre bien amé le Pere Joseph François Lafitau, de la Compagnie de Jesus; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; mais craignant que d'autres Libraires ou Imprimeurs ne s'avisassent de lui contrefaire ledit Ouvrage, ce qui lui feroit un tort considerable, il Nous auroit en consequence fait supplier de lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus expliqué en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus mentionné, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de ti-

tre, ou autrement, sans sa permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage ci-dessus expliqué, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-troisiéme jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cens vingt-deux, & de nôtre Regne le septiéme. Par le Roy en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Août 1686. & Arrêt de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre V^e. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 191. num. 214. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le neuviéme Septembre* 1722.

BALLARD, Syndic.

Je reconnois avoir cedé pour toûjours le present Privilege aux Sieurs SAUGRAIN & HOCHEREAU Libraires, pour en joüir en mon lieu & place, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 24. jour de Janvier 1723.

Signé, JOSEPH FRANÇOIS LAFITAU J.

MOEURS

MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS, COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMS.

Occupations des Hommes dans le Village.

L'HOMME né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation ; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & souvent au défaut d'une meilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou d'inquiéter les autres. Cette proposition, qui est assez exactement vraïe de la plûpart des hommes chez

les Peuples de l'Europe en qui l'on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par rapport aux Sauvages de l'Amerique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté; La paresse, l'indolence, la faineantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractere : de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou presque plus les exercices reglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine, ils sont les gens du monde les plus desœuvrez; & si l'on en excepte certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de sujettion & d'application, ils sont presque toûjours les bras croisez, ne faisant autre chose que tenir des Assemblées, chanter, manger, joüer, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques, on peut dire neanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts & l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette faineantise, où ils étoient tombez, sur-tout après que s'étant relâchez de la rigueur de leur premiere discipline, ils se laisserent entierement énerver par la mollesse.

D. Paul ad Tit. cap. I. v. 12.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont, de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leurs vêtemens, de travailler à quelques petits meubles domestiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chasse ou de Pêche, enfin de s'orner, & de se mettre sur leur propre.

Des Villages.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûë sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajoûter à un terrain, lequel se défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir des Assemblées : Les Cabanes y sont assez serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matiere en étant aussi combustible qu'elle l'est : Leurs ruës sont peu allignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droits & perpendiculairement, les autres sont croisez & entre-

lacez en maniere de chevaux de frise, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade, une espece de banquette ou de chemin des rondes fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la palissade, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guerites qu'ils remplissent en temps de Guerre de pierres pour se défendre de l'escalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur servent d'échelle, la palissade a aussi ses ouvertures pratiquées en guise de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones; mais le plus grand nombre sont de figure ronde & spherique, comme l'étoient la plûpart des Villes anciennes. La palissade n'a qu'une issuë par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverse, & par où l'on est contraint de passer de côté. Ils ont soin aussi de laisser un assez grand chemin entre la palissade & les Cabanes. Ces Villages sont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-dessus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de sept feux, dans lesquelles il y a quelquefois plusieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amerique

se fortifient à peu près de la même maniere ; mais il est moins ordinaire à ceux de la Meridionale, & generalement aux Peuples errans de recourir à ces sortes de fortifications, à moins qu'ils ne soient actuellement en guerre, & qu'ils ne soient fort exposez aux insultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations sont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde ; & si l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtissoient de petites maisons de pierre, où il n'y avoit ni magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de miserables cases ou chaumieres, connuës dans l'Antiquité sous le nom de *Mapalia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misere.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajoûté à cette premiere barbarie les Peuples du Nord de l'Amerique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de frequentes inondations ? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Ca-

vernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir : peu differens des bêtes qui se creusent des Tannieres : au lieu que pendant l'Eté ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orenoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Il s'éleve dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort près les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du païs construisent leurs habitations. Ils lient ces arbres l'un à l'autre par des poutres transversales, & édifient sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plûtôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'est un plaisir, dit-on, de voir avec quelle addresse les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domestique, montent par des troncs grossierement écôtez dans ces especes de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces Peuples prétendent se garantir par des azyles aussi extraordinaires. Ils se mettent par-là à couvert contre les incursions subites de leurs ennemis, contre les

ſurpriſes des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Couſins, leſquels ne peuvent pas s'élever ſi haut, & leur deviendroient inſupportables ſans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Eſpagne trouverent des Nations nombreuſes logées de cette ſorte, leſquelles leur donnerent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vetérés*, dont les Villages ſont ainſi bâtis en l'air ſur des pilotis au milieu des eaux.

Loyer, Rélation du Voyage d'Iſſyni, p. 158.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, ſe contentent de faire des Huttes extrêmement baſſes, ou pêle-même avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourriſſent, elles ſont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations ſedentaires ont des logemens un peu plus ſpatieux & plus ſolides.

Les maiſons des premiers Egyptiens étoient bâties de cannes & de roſeaux, ſelon Diodore de Sicile. Pline dit la même choſe des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roſeaux, les bois, & les feüilles de Palmiſte & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, ſont aujourd'hui la matiere de celles des Sauvages.

Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.
Plinius, Lib. 16. cap. 36.

Quant à leur forme, quelques-unes ſont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Moſynœciens, des

Tyrrhéniens & des Gaulois Parisiens. Telles sont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Natchez à la Louisiane, & de plusieurs autres Peuples.

Du Tertre, Traité 7. c. 1. §. 10.

Rochefort, Hist. Morale des Antilles, chap. 15.

Les Carbets & les Cases des Caraïbes sont ovales. Le Carbet ou Case commune a environ soixante à quatre-vingt Pieds de longueur, & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils posent sur ces fourches un Latanier *, ou un autre arbre fort droit qui sert de faîte, sur lequel ils ajustent des Chevrons, qui touchent jusqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feüilles de Latanier, de roseaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils sçavent enlacer les unes dans les autres si proprement, qu'ils y sont bien à couvert des pluïes & des au-

* Le Latanier est une espece de Palmiste; il sort d'une grosse motte de racines; il n'est gueres jamais plus gros que la jambe, il est presque par-tout égal & se leve droit, comme une flêche, quelquefois jusques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaisseur d'un bois dur comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes; au lieu de branches, il n'a que de longues feüilles, qui étant épanoüies, sont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un éventail. Elles sont attachées à de grandes queuës, lesquelles sortent de certains filamens qui entourent le corps de l'arbre comme une grosse toile rousse & fort claire; ces feüilles étant liées par petits faisceaux, servent à couvrir les cases, & la peau qu'on enleve de dessus les queuës, est propre à faire des cribles, des paniers & plusieurs autres petites curiosités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus prétieux. Ils font aussi du bois de cet arbre, des arcs, des massuës dont ils se servent au lieu d'épée, des zagayes qui sont de petites lances aiguës qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en munissent la pointe de leurs flêches, qui sont par ce moyen aussi pénétrantes que si elles étoient d'acier.

tres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle est si basse qu'on ne peut gueres y entrer sans se courber, il y fait ordinairement fort obscur & on doit y être très-incommodé de la fumée des feux que chacun a soin d'entretenir sous son Hamac. Les Cases particulieres sont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont soin de les balayer souvent; les jeunes gens ont aussi le soin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. Le Pere du Tertre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en à une autre particuliere plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne passe, & n'oseroit même passer. Ils prétendent qu'elle est destinée pour les esprits, lorsqu'ils sont appellez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Du Tertre, loc. citat.

Les Cabanes des Bresiliens sont faites en forme de berceau, & de même matiere que celles des Caraïbes; Elles sont fort longues; cinq ou six Cabanes composent un gros Village. Il est vrai que dans chaque Cabane il y a jusqu'à soixante & quatre-vingt personnes partagées en differens ménages.

Ce n'est pas sans raison qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonsionni* ou de *Faiseurs de Cabanes*: Ce sont en effet ceux de toute l'Amerique qui sont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il

ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voisins, qui ont pris d'eux la même maniere de se bâtir.

Cabanes Iroquoises.

Ces Cabanes sont aussi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin; elles sont larges de cinq ou six brasses, hautes à proportion, & longues selon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus sur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, lesquelles n'excedent point le nombre de trente ou quarante pieds; chacune de ces Cabanes porte sur quatre poteaux par chaque feu, qui sont comme la base & le soûtien de tout l'édifice. On plante dans toute la circonference, c'est-à-dire dans toute la longueur des deux côtés, & aux deux pignons, des piquets pour assujettir les écorces d'Ormes qui en font les murailles, & qui y sont liées avec des bandes faites de la Tunique interieure, ou de la seconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre aussi d'écorces longues d'une brasse, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une sur l'autre comme l'ardoise. On les assujettit en dehors avec de nouvelles perches, semblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues pieces de jeunes arbres fendus en deux, qui regnent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui sont soû-

tenuës aux extrémités du toit, ſur les côtés ou ſur les aîles, par des bois coupez en crochet, qui ſont diſpoſez pour cet effet de diſtance en diſtance.

Les écorces ſe préparent de longue main; on les enleve des arbres qu'on cerne lorſqu'ils ſont en ſéve, parce qu'alors ils ſe dépoüillent mieux; & après leur avoir ôté leur ſuperficie exterieure laquelle eſt trop raboteuſe, on les gêne les unes ſur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laiſſe ainſi ſecher. On prépare de la même maniere les perches & les bois néceſſaires à la conſtruction de l'édifice; & quand le temps eſt venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeuneſſe du Village, à qui l'on fait feſtin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage eſt ſur pied, plûtôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travaillans.

Après que le Corps du Batiment eſt achevé les particuliers qui y ont interêt, travaillent enſuite à leur aiſe à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens néceſſaires, ſelon leurs uſages & leurs beſoins. La place du milieu eſt toûjours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au ſommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui ſert auſſi à y donner du jour. Ces édifices n'aïant point de fenêtres, ne ſont éclairés que par le haut de la même maniere que le celebre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui ſe voit enco-

re en entier à Rome. Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le temps des grandes pluïes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient très-incommodes. Je parle seulement ici des Cabanes construites selon la forme Iroquoise; car celles qui sont bâties en rond & en maniere de Glaciere, n'ont pas même d'ouverture par le haut, de sorte quelles sont & beaucoup plus obscures, & qu'on y est beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régne une Estrade de douze à treize pieds en longueur sur cinq ou six de profondeur, & autant à peu-près de haut. Ces Estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur servent de lict & de sieges pour s'asseoir, ils étendent sur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'est gueres propre à entretenir la mollesse ou la faineantise, ils s'étendent sans autre façon envelloppés dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Ils ne sçavent pour la plûpart ce que c'est que se servir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la maniere françoise, en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en usent qui sont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Orignal; mais en peu de temps ils sont

ſi gras, ſi ſales, & ſont tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens auſſi mal propres, que les Sauvages, qui puiſſent s'en accommoder.

Le fonds de l'Eſtrade ſur lequel on couche, eſt élevé à un pied de terre tout au plus, ils luy donnent cette élevation pour n'être pas incommodés de l'humidité, & ils ne luy en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui eſt inſupportable dans les Cabanes quand on ſi tient debout, & qu'on y eſt un peu exhauſſé.

Les écorces qui ferment les Eſtrades par deſſus, & qui ſont le Ciel du lict, leur tiennent lieu d'Armoires, & de garde-manger, où ils mettent ſous les yeux de tout le monde leurs Plats, & tous les petits uſtenciles de leur menage. Entre les Eſtrades ſont placées de grandes caiſſes d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à ſix pieds, où ils mettent leur bled lorſqu'il eſt égrené.

Au lieu de ces Eſtrades, les Sauvages Meridionnaux ſe ſervent de licts ſuſpendus qu'on nomme Hamacs, & qui ſont un tiſſu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux Piliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorſqu'ils ſont en voïage. On y eſt couché très-commodément, & il y a du plaiſir d'y être en plein air à l'ombre ſous des feüillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent gueres & y paſſent

une grande partie du temps à ne penſer à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac ſe font une autre ſorte de lict qu'on appelle Cabane, ce ſont plusieurs bâtons en quarré tiſſus de long & en travers, ſur leſquels on met quantité de feüilles de Baliſier & de Bananier. Ils ſont auſſi ſuſpendus par les quatre coins & ſoutenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoiſes ont iſſuë des deux côtés. A chaque bout il y a une eſpece de tambour ou de petit appartement ſeparé, & un veſtibule exterieur.

Ils font dans ces tambours, auſſi-bien que dans l'entre-deux des Eſtrades qui ſont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille eſt nombreuſe, ou pour s'en ſervir eux-mêmes dans les temps où le voiſinage du feu ne leur eſt plus ſi néceſſaire. Ces Cabinets ſont élevés de trois à quatre pieds pour les garantir de l'importunité des puces, par deſſous ils mettent la proviſion de leur petit bois.

Leur veſtibule exterieur ſe ferme en Hyver avec des écorces, & leur ſert de bucher pour le gros bois, mais en Eſté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, pluſieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes ſur le toit de ces veſtibules, lequel eſt plat & n'eſt pas ſi exhauſſé que leurs Cabanes. Ils couchent ainſi à l'air ſans ſe mettre en peine du ſerain.

Quoy qu'on puiſſe aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'eſt pourtant point un lieu commode pour ſe promener ; auſſi le Sauvage quelque part où il ſoit, à moins qu'il ne ſoit actuellement en route, eſt toûjours aſſis ou couché, & ne ſe promene jamais. Ils ſont même auſſi ſurpris de voir les Europeans aller & venir toûjours ſur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Eſpagne dont parle Strabon, leſquels voïant quelques Centurions de l'Armée Romaine ſe promener de cette maniere, crurent qu'ils avoient perdu l'eſprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit ſe tenir tranquillement aſſis dans ſa tente, ou qu'il falloit avoir envie de ſe battre.

Strabon. l. 3. p. 112.

Les portes des Cabanes ſont des écorces mobiles & ſuſpenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de ſerrure. Au temps paſſé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour longtemps en campagne, ils ſe contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverſes de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les ſiécles qui nous ont précedé, ils ont vêcu dans une grande ſecurité & ſans beaucoup de défiance, les uns des autres, les plus ſoupçonneux portoient leurs meubles les plus précieux chez leurs amis, ou les enſeveliſſoient dans des trous faits exprès ſous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont

maintenant des coffres ou de petites caſſettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches groſſierement faites, & y mettent des portes de bois avec des ſerrures qu'ils achettent des Europeans, dont le voiſinage leur a ſouvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient n'étoit pas toûjours en ſureté.

Ils doublent leurs portes pour ſe garantir du froid & de la fumée, & ils en font comme une ſeconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes ſont aſſez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüeſt tire, & qu'il fait un de ces temps rigoureux du Canada qui dure des ſept à huit jours de ſuite à faire fendre les pierres, alors le froid y aïant penetré, je ne ſçais comment ils peuvent y durer, étant auſſi peu couverts qu'ils le ſont, ſur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Eſté elles ſont aſſez fraîches, mais pleines de puces & de punaiſes, elles ſont auſſi très-puantes quand ils y font ſecher leur poiſſon à la fumée.

Plutarch. in Lycurgo.

Les Maiſons des Lacedemoniens n'étoient ſans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Legiſlateur leur aïant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'emploïer que la Hache pour la conſtruction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la ſcie pour en faire les Portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de ſe ſervir d'aucun autre inſtrument, ni d'aucune autre matiere qui eut pû

dans

dans la ſuite tenter les particuliers d'affecter de ſe diſtinguer du commun, par des Ouvrages plus ſolides & travaillés avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle donnant entrée au luxe & à la magnificence, les eût fait ſortir de cet état de mediocrité & d'égalité qu'il avoit jugé ſeul capable de maintenir la République dans cet état floriſſant, d'où déchoient les Empires qui paroiſſent le mieux affermis, lorſque les particuliers ſortent des bornes de la modeſtie.

Des Habillemens.

Gen. cap. 3. v. 7.

Ibid. v. 21.

Nos premiers peres ne s'apperçurent de leur nudité qu'après le peché. Ils en furent choqués eux-mêmes, mais ils ne firent que pourvoir alors à la bienſeance, par quelques feüillages qui ne ſervoient qu'à cacher ce qui pouvoit bleſſer la pudeur ſans les garantir de la rigueur des ſaiſons. Dieu leur fit enſuite des Tuniques de peaux, dit l'Ecriture. Adam & Eve inſpirerent ſans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce reſpect les uns pour les autres, qui ne les exposât pas à reſſentir la même honte qu'ils avoient eüë lorſque leurs yeux furent déſillés après leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conſeils ayent été generalement ſuivis. Quelques Nations des plus groſſieres, ſurtout celles qui habitoient les climats les plus chauds, perſevererent dans une nudité entiere ou preſque entiere. Quelques autres ne ſe couvri-

rent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confusion, n'employant que des feüilles, de porcelaines, des écorces & quelques tissus legers. Le plus grand nombre crût qu'il suffisoit de derober à la vûë ce qui pouvoit blesser la modestie, soit qu'ils négligeassent par paresse ou faute d'industrie pour subvenir à leur nécessité, soit qu'accoutumés dès leur basâge aux injures de l'air, ils ne pensassent pas avoir besoin des secours qu'on s'est procuré depuis contre l'inclemence des Saisons. Cela paroîtroit sans doute surprenant & peu croïable, si nous n'avions encore quantité de peuples ou entierement ou presque tout nuds, dans des climats assés rigides, lesquels nous obligent de croire ce qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'étoit justifié & verifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillerent le mieux, furent ceux qui se servirent des dépoüilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chasse. Ce fut là long-temps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Heros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion de Nemée : l'un des Argonautes suivant Jason pour avoir part à l'expedition de Colchos, court vers le Rivage, & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy descendoit jusques aux Talons : Acestes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit sur ses Terres, habillé d'une belle

Apollodor. l. 2.

Apoll. Rh. l. 1. v. 321.


1
2
3
4
5
6
7
8
9

peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main ſon Arc & ſes flêches: Bacchus & ſa ſuite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chevres ſauvages, ou bien des Tigres, des Pantheres, & des Leopards qu'on a depuis attelez à ſon Char, dont l'invention eſt ſans doute beaucoup poſterieure à ſon temps.

On ne peut preſque point douter que ce ne ſoit à ces ſortes de vêtemens, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces eſpeces d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chevre & des queuës pendantes par derriere n'ont rien de réel, & ne doivent leur exiſtence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expreſſions Hieroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des ſiécles poſterieurs, qui ont ainſi défiguré des hommes véritables, leſquels étoient ſans doute moins bêtes que ceux qui les ont crus tels.

Les peuples de la ſuite de Bacchus, c'eſt-à-dire les Hommes des premiers temps, ſe couvroient de la peau des animaux, & ſur-tout des Chevreüils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même ſur celles de nos Sauvages. Ils noüoient ces peaux ſur leurs poitrines avec les pattes de devant, & laiſſoient pendre celles de derriere avec la queüe. Cette maniere d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allegorique, de la même maniere qu'ils en

ont évidemment fait une des Centaures, pour nous désigner les peuples qui trouverent les premiers la méthode de dompter les Chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ces Poëtes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une espece de gens moitié Hommes & moitié Chevaux, ou bien moitié Hommes & moitié Chevres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers siécles, donnant dans les allusions & les figures Emblematiques, ils prenoient plaisir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire sous des idées fabuleuses qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient, mais que n'ont pas assez compris ceux qui sont venus trop tard après eux.

Diod. Sic. lib. 1. p. 11.

Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis, qui étoit adoré en Egypte sous la forme d'un Chien & de Macedon lequel étoit aussi honoré sous la figure d'un Loup, dit que le premier étoit un grand Capitaine, dont l'habillement étoit la dépoüille d'un chien, & le second un autre guerrier célébre qui étoit vêtu de la peau d'un Loup. Le même Auteur assure la même chose, que je viens de dire, au sujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien, ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien: de Jupiter Ammon sous la forme d'un Belier, ou bien avec une tête de Belier sur le corps d'un Homme, ou simplement avec des

Idem. lib. 4. p. 189.

cornes de Belier, & avec la ſeule dépoüille d'une tête de Belier. Il en eſt de même d'Iſis & des autres Divinités Egyptiennes.

Les Cornes étoient anciennement, la marque de la puiſſance, de la force, & de l'autorité ſouveraine. Pluſieurs témoignages de la ſainte Ecriture & de la Theologie payenne, nous prouvent inconteſtablement que c'étoit là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Ceſars, leſquels ont voulu être ainſi répreſentés, n'ont point d'autre ſignification, & ſans remonter ſi haut; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de pluſieurs familles d'Allemagne font voir, qu'il n'y a pas encore long-temps, qu'on penſoit en Europe, comme ont penſé les Anciens, & comme on penſe encore aujourd'huy en Amerique, en particulier chez les Iroquois, ou le terme *Gannagaronni* verbe relatif, formé ſur celui d'*Onnagara*, qui veut dire une corne, ſignifie élever quelqu'un & le rendre conſiderable.

Le Theatre des Grecs & des Romains avoit conſervé juſques dans les derniers temps, l'habillement des Satyres dans ſa ſimplicité Antique, & la Robe qu'on appelloit *Satyrica*, n'étoit qu'une peau de Chevreüil ou de Leopard, qu'on nommoit *Pellis Hinnulei*, *Iſale*, *Trage*, *Pardalis*, *Chlamis Florida*, *Purpureum Pallium*, *Venabulum Dionyſiacum*. Le *Syrma* des Piéces Theatrales étoit auſſi un long Manteau de fourrures, l'ornement des

Rois Barbares, qui nous eſt encore repréſenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel eſt bordé & fourré d'Hermines.

En Europe, en Aſie, en Afrique, pluſieurs Nations n'ont point eu abſolument d'autres vêtemens pendant pluſieurs ſiécles. Au temps de Creſus, un Lydien nommé Sandanis s'attira l'indignation de ce Prince, pour luy avoir donné un conſeil plein de ſageſſe, mais qui étoit contraire à ſon ambition. Car pour le détourner de faire la guerre aux Perſes, leſquels vivoient alors comme des Sauvages : « Vous allez, luy dit-il, » Grand Roy, faire la guerre à des peuples, qui » n'ont pour tout vêtement que des Brayers de » cuir, & quelques peaux dont ils ſe couvrent : » qui vivant dans des païs ſteriles, ne ſe nouriſ- » ſent pas de ce qu'ils voudroient manger, mais » de ce qu'ils peuvent attrapper : qui n'ont point » l'uſage du vin, & ne connoiſſent que l'eau pour » toute boiſſon. Enfin qui n'ayant rien de bon, » ne vous offrent rien que vous puiſſiez gagner, » ſi vous êtes aſſés heureux pour les vaincre, au » lieu que vous devez faire réflexion, que vous » avez infiniment à perdre, ſi vous avez le mal- » heur d'être vaincu.

Herodot. lib. 1. n. 71.

Tacite fait foy, que les Germains n'avoient point d'autres vêtemens que des fourrures. Herodote l'aſſure des Afriquains, Varron des Gaules & des Sardes, Virgile des Peuples de Scythie & de Thrace, Arrien de ceux de l'Inde, & Diodo-

Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 2. Georg. Varro. Lib. 2. Rei Ruſt. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.

re de Sicile le rapporte auſſi des Egyptiens.

Lib. 1. cap. 7. Vide de his Tiraquellum. In Notis in Lib. 5. Gen. Dier. Alex ab Alexand.

Après même qu'on eut trouvé l'uſage des Toiles & des Etoffes, on ne laiſſa pas de ſe ſervir encore des Fourrures pendant un très-long temps, chez les Peuples qui travailloient le Chanvre le Lin & les Soyes. Homere nous répreſente par tout ſes Heros, vêtus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreüil, &c. Il n'eſt pas juſques à Paris Alexandre, dont il fait un Damoiſeau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Leopard. Cependant Helene, Penelope, & les autres Dames Grecques & Troyennes ſçavoient fort bien travailler à l'éguille.

Homer. Iliad. 3.

On avoit trouvé dès les premiers temps, le ſecret de rendre fléxibles & maniables ces peaux, leſquelles ſans préparation doivent durcir, ſe rétrecir & devenir inutiles. On laiſſoit le poil des Bêtes dont la toiſon eſt douce & chaude, & on dépoüilloit entierement des deux côtés, celles dont le poil eſt dur & peu fléxible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, ſoit dans la maniere dont on les tailloit, ſoit dans les figures qu'on y traçoit, ſoit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroiſſent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en uſage. C'eſt ce qu'Herodote nous fait connoître par ces paroles. » Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des Statuës de Minerve, avec « cette difference, qu'aux Egées des femmes Ly- «

» biennes, les franges pendantes ne ſont point
» des Serpens, mais de ſimples courroyes, quant
» au reſte elles ſont faites ſur le même modele,
» & le Nom même témoigne, que l'habit des Si-
» mulachres de Minerve eſt venu des Lybiens
» Car les femmes de Lybie mettent par-deſſus
» leurs vêtemens des Egées, c'eſt-à-dire, des
» peaux de Chevres courroyées, qui ont de la fran-
» ge, & qui ſont teintes en rouge. C'eſt de ces
» Egées, c'eſt-à-dire, de ces peaux de Chevre dé-
» poüillées de leur poil, que les Grecs ont pris le
» Nom d'Egides.

Du Ryer s'eſt embarraſſé dans ſa traduction, en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'uſage ait conſacré ce terme pour ſignifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui ſignifie un Bouclier, & il n'en eſt nullement queſtion en cet endroit, mais ſeulement de la Robe qu'on mettoit ſur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui eſt évidemment expliqué, par la deſcription que fait Herodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être abſolument ſemblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figu-

res

res de ſerpens pendantes, mais ſeulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egide*, ſignifie un Bouclier en cet endroit, parce que dans les temps les plus reculés, la Robe, dont les hommes ſe ſervoient pour ſe couvrir, leur ſervoit auſſi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, Apollonius de Rhodes nous repréſente Ancée l'un des Argonautes, qui armant ſa main droite d'une Hache, & ſe couvrant avec le bras gauche de la peau d'une Ours noir & horrible, s'élance plein de colere pour combattre les Bebryciens, mais ce n'eſt pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Apoll. Rhod. Lib. 2. v. 118.

Les Carthaginois avoient appris des Phéniciens la maniere de préparer ces cuirs, & le ſçavant M. Huet prétend, que c'eſt par les uns & par les autres, que s'eſt perpetué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui ſont aujourd'huy d'un ſi grand commerce.

Huet du commerce. p. 66.

Puiſque tous les Scythes étoient auſſi habillés de peaux, il n'eſt pas ſurprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Païs étoit compris dans ces vaſtes régions de la Scythie, fuſſent de ſi excellens ouvriers en cuir. Les Romains les aïant ſoûmis à leur Empire, Auguſte leur aſſigna ſept Maiſons à Rome dans la douzieme région, ou étoit la Piſcine publique, & les Empereurs voulurent avoir toûjours depuis des

P. Victor, lib. de Regionib. Urbis. Rom.

ouvriers Parthes de Nation, ou qui préparassent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux, disent M. Huet & M. l'Abbé Girofalo, qui rapportent sur cela le témoignage des Anciens. Polybe assure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Regions du Pont pour l'usage des Romains. C'étoit aussi la même Province qui leur fournissoit le plus grand nombre d'Esclaves & les mieux faits.

Polyb lib. 4.

Dans les païs Meridionaux de l'Amerique, la nudité des Sauvages est entiere ou presque entiere. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui sont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au besoin par les vêtemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en usent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eskimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voisinage de la Nouvelle Zemble, sont tellement vêtus que tout est couvert excepté le visage & les mains. Ils se font des Chemises de vessies & d'intestins de Poissons, coupés par bandes égales & cousus fort proprement. Cette chemise ne descend que jusques aux reins & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point sur la poitrine; & afin qu'elle ne se déchire point, elle est ourlée par ses bords d'un cuir noir fort délié.

Ils mettent ſur cette chemiſe une Caſaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & d'autres animaux qu'ils prennent à la chaſſe, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de differentes couleurs, & les couſent ſi bien les unes aux autres, qu'elles ne paroiſſent faire qu'une même piece : la Caſaque deſcend un peu plus bas que la chemiſe, & ſe termine en pointe ſur le devant. Les cuiſſes & les jambes ſont couvertes par une ſorte de haut de chauſſe & de bas, qui ſont de même matiere, & ſemblent ne faire qu'un tout enſemble.

Les femmes ſont entierement couvertes comme les hommes, mais leur Caſaque eſt differente, en ce qu'elle deſcend juſques au gras de la jambe, & quelle eſt ſerrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement pluſieurs oſſelets fort pointus, & de la longueur d'une aiguille de tête. Les plus frilleuſes, comme ſont ordinairement les vieilles, font ces ſortes de Caſaques de la dépoüille de certains Oyſeaux dont le plumage blanc & noir, fait un aſſés joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, conſiſtent en pluſieurs pieces, qui ſont le Brayer, une ſorte de Tunique, les Bas ou Mitaſſes, les Souliers & la Robe.

Le Brayer eſt le ſeul néceſſaire & qu'ils ne quittent point. Ils ſe dépoüillent aiſément de tous les autres quand ils ſont dans leurs Cabanes, ou qu'ils

en ſont gênés, ſans crainte de bleſſer la modeſtie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, eſt, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font paſſer entre les cuiſſes, & elle ſe replie dans une petite corde de boyau qui les ceint ſur les hanches, d'oú elle retombe par devant & par derriere, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ay vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette difference néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette piece ſur le devant, enveloppoient leurs cuiſſes qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modeſtement: celles des Nations Algonquines, portent une eſpece d'étole, ou de Robe ſans bras, noüée ſur les épaules, laquelle pend juſques à mi-jambes, ainſi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoiſes & les Huronnes, ainſi que les Lacedemoniennes, n'ont qu'une eſpece de juppe ceinte ſur les reins, & qui finit au deſſus du genou. Elles ne les font pas deſcendre plus bas, pour n'en être pas embarraſſées lors quelles travaillent à la terre.

La Tunique eſt une ſorte de Chemiſe ſans bras, faite de deux peaux de Chevreüil, minces & légeres, dépoüillées entierement de leur poil & découpées en guiſe de frange par le bas, & à la naiſſance des épaules, abſolument de la même


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

maniere que les Cuiraſſes à la Romaine. Cette Tunique, qui eſt particuliere aux Nations Huronnes & Iroquoiſes, eſt de tous leurs vêtemens celui qui leur paroît le moins néceſſaire, & pluſieurs s'en paſſent aiſément, particulierement les hommes.

Pendant qu'ils ſont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras poſtiches, leſquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui ſont liés enſemble par deux courroyes qui paſſent derriere les épaules.

Les bas ou *Mitaſſes*, ainſi que les François les nomment, ſe font d'une peau répliée & couſuë, laquelle s'étrecit dans le même ſens que la jambe, & à qui on laiſſe en déhors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter juſques aux genoux, & les attachent au deſſous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Elan & de Porc-Epy. Les hommes les portent juſques à-mi-cuiſſes, & les attachent ſur les hanches à la ceinture qui tient leur Brayer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboittent dans des ſouliers d'une peau ſimple, ſans talon & ſans ſemele de cuir fort. On la fronce un peu ſur les doigts du pied où elle eſt couſuë, avec des cordes de boyau, à une petite languette de cuir. On reprend enſuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on paſſe dans des trous pratiqués de diſtance en diſtance, & qu'on lie au deſſus du talon, aprés les avoir croiſées ſur

le col du pied. Cette chaussure n'est nullement differente de celle des Roys Parthes, dont on voit plusieurs Statuës, & entre-autres deux de pierre de Touche qui sont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laisser au monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jusques à mi-jambes, pour être moins incommodés des neiges, & alors la maniere dont on les attache les fait ressembler assez bien à la chaussure qu'on donne aux Heros, & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espece de couverture en quarré, longue d'une brasse en un sens, sur une brasse & demie dans l'autre. On laisse à quelques-unes le poil. D'autres sont entierement dépoüillées: quelques-unes sont faites de peaux entieres d'Elan, de Cerf, ou de Biche, de Bœuf Ilinois, &c. D'autres sont de pieces rapportées de plusieurs peaux de Castor, ou d'Ecureuils noirs. Ces Robes sont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures sont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui sont faites de peaux d'Ecureuils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet, que celles qu'on voit aux Aumusses des Chanoines.

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une maniere négligée. Ils les assujetissent seulement avec les mains, & rien ne les attache, si ce n'est dans leurs voïages. Car alors étant chargés de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en n'être pas embarrassés. Dans les mauvais temps ils les font passer sur leurs têtes, qui hors cela sont toûjours nuës, comme celles des Anciens Romains, & ont tout à fait l'air de celles que nous présentent les Medailles des Cesars.

Pour le présent la plûpart des Sauvages qui sont au voisinage des Europeans, en conservant leur ancienne maniere de s'habiller, n'ont fait que changer la matiere de leurs habits. Ils portent des chemises de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitasses d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures ils se servent de couvertures de laine, de poil de Chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a aussi beaucoup qui portent une sorte de juste-au-corps à la Françoise, que les Canadiens nomment *Capots*. Mais, comme je l'ai déja dit, avant l'arrivée des Europeans, tous leurs vêtemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient absolument inconnuës, & ne sont point encore en usage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas joüir facilement de nôtre commerce.

Maniere de préparer les Peaux.

La préparation de ces peaux n'est pas difficile

ni de longue haleine. Après les avoir fait macerer dans l'eau aſſés long-temps, & après les avoir bien raclées, on les rend douces à force de les manier, de ſorte qu'elles ſéchent, pour ainſi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de temps ces peaux ſont fort fléxibles, fort douces, & fort blanches.

Ils ne paſſent point à l'huile celles dont ils font leurs ſouliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau; mais ils ſuppléent au défaut de l'huile, en les faiſant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils ſont preſſés, il leur ſuffit de faire un petit trou en terre, ſur lequel on ſuſpend la peau couſuë en forme de poche, & ſoûtenuë par de petites branches qui l'aſſujetiſſent en dedans dans toute ſa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matieres qui ne puiſſent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne ſortant point au dehors, pénétre bien-tôt cette peau, qu'on peut enſuite fort bien laver ſans crainte qu'elle ſe ride. Cette maniere de fumer eſt la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les ſuſpendent au haut de leurs Cabanes, ſur les perches qui poſent ſur les poteaux qui la ſoûtiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en éleve n'étant point gênée comme elle l'eſt dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches couſuës en forme de chauſſe d'Hypocras, les pénetre peu à peu d'une

maniere

maniere insensible, sans les jaunir & sans les noircir. C'est de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore lessiver après s'en être longtemps servis. Toutes ces peaux sont d'un très-bon usage, & dans l'art de les préparer elles ne courent point le risque d'être brulées comme celles qu'on prépare en Europe.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé après Herodote, ils peignent ces peaux & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément & en relevent la beauté. Quoique cet Ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément, sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'yvoire, des Portraits & d'autres sortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des Lettres ou des figures qu'il vouloit tracer, il faisoit ensuite couler de la cire fonduë, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes & dans ces sillons. Pline nomme *Cestrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. S. Isidore de Seville le nomme *Graphium. Scriptorium*. Rhodiginus & d'autres, *Cauterium*. On peut en

Peintures Caustiques sur les Peaux.

Plinius. lib. 35. c. XI. Isidor. Orig. lib. 7. c. 9. Rhodigin. lection.

Antiq. lib. 8. c. 31.

effet appeller Caustique cette peinture, en prenant ce terme dans un sens metaphorique, comme on en use encore aujourd'huy pour des operations, où le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'yvoire & sur le bois, & sur des tablettes enduites de cire, fussent de la même nature que celles où il faut nécessairement employer le feu, de la maniere dont on en use pour les émaux. Si le burin dont on se servoit pour graver sur l'yvoire eut été un fer rouge, qu'on entend par le terme *Cauterium*, il eut certainement gâté l'yvoire ou le bois, & le feu s'y seroit fait sentir au delà de ce qu'il eut fallu, pour exprimer chaque trait, ou graver chaque sillon. Si après avoir fait couler dans ces traits & dans ces sillons les cires colorées, il eut encore fallu les exposer sur le feu ou dans un fourneau, les cires se seroient confonduës, le bois se seroit voilé, & l'yvoire eut éclatté. On n'employoit donc le feu dans ces sortes d'ouvrages, que pour rendre les cires fluides, & pour les mettre en état d'être appliquées sur chaque trait, après les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reste de l'ouvrage n'étoit aussi par consequent appellé Caustique, que metaphoriquement & improprement, parce que le Burin faisoit sur l'yvoire & sur le bois, le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il

fut même un temps où les premiers furent absolument défendus, à cause du danger qu'il y avoit d'avoir toûjours en main un instrument, dont les blessures n'étoient pas moins dangereuse que celle des Stilets. Les Sauvages originairement ne se servoient que de petits osselets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les sillons qu'ils ont gravez sur les peaux, est une espece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle est d'un assés beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent sur les bords de quelques Lacs ou Rivieres. Ils y employent aussi les sucs & les cendres de quelques plantes.

J'ai toûjours eu dans l'idée qu'il se pourroit bien faire que les Sauvages fissent une couleur de la nacre de leur porcelaine reduite en poudre impalpable. Car elle est du plus beau pourpre du monde. Mais aïant négligé de m'en informer dans le païs, & n'aïant trouvé personne qui put m'en rendre compte, je ne puis rien dire sur une chose laquelle auroit pû nous donner de grands éclaircissemens sur la pourpre des Anciens. Les Anglois établis à la Virginie, sont à portée de faire cette recherche.

Il est évident par tout ce que j'ai déja dit de l'habit de peau des femmes de Lybie & de la Robe Theatrale, soit le *Syrma*, soit la Satyrique, à qui on donnoit les Noms de *Chlamis Florida*, ou de

Purpureum-Pallium, que cette maniere de peindre les peaux est de la premiere Antiquité. Il m'est venu sur cela deux Réflexions.

La premiere est, que lorsque les Auteurs les plus anciens nous parlent des Robes peintes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils veulent peut-être parler de cette peinture que j'ai appellée Caustique, & que par l'aiguille Babyloniene, Phrygiene, Semiramiene, Sydoniene, il se peut faire qu'on doive plûtôt les entendre d'un Burin à graver, que d'une aiguille à coudre.

La seconde, c'est que quoique l'on ne puisse nier que l'art de brocher & de mettre les laines, les fils & les soyes en œuvre pour s'habiller, ne soit très-respectable pour son Antiquité, il est neanmoins posterieur à celui de graver & de peindre sur les cuirs, dont la Priorité, si j'ose me servir de ce terme de l'école, se manifeste encore dans un grand nombre de Nations, qui l'aïant reçû des premiers âges du Monde, ont ignoré jusques à nos temps l'usage des Toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Caustique & au Burin. Mais je ne sçais si c'est à elle qu'on est redevable de l'art des Tisserands. La raison qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit sans doute que par respect pour l'Antiquité, & en memoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la premiere à la mode, que les

Atheniens faiſoient de peaux de Chevres courroyées, les vêtemens & les Egides de ſes Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie ſelon la fable, & faiſoit mieux le métier de la guerre que celui de coudre & de filer une quenouille.

Je ſçais que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines perſonnes, qui ne croyent pas qu'on en puiſſe ôter l'invention à Minerve, contre le ſentiment commun qui lui en attribue tout le merite. Ce que je dis neanmoins ſe trouve fondé ſur l'Antiquité ſuffiſamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius-Firmicus diſtingue dans la Theologie Hiſtorique des Payens, cinq perſonnes ſous le nom de Minerve, qu'il eſt aſſez difficile de demêler, Pauſanias fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Calliſto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on en a regardé dans la ſuite Minerve comme l'inventrice : ſi à Athenes on la peinte avec une Lance d'une main & une Quenoüille de l'autre : Si les Poëtes ont feint à ſa loüange la fable de ſon combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une eſpece d'attribution honoraire, parce que les Anciens ſous le perſonnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, répreſentant la ſageſſe de Jupiter ou du ſouverain Eſtre, en avoient fait une Divinité, laquelle préſidoit à toutes les ſciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la ſageſſe & de l'intelligence ;

Julius Firm. lib. de Errore. Prof Relig.

Pauſanias in Arcad. p. 238.

Iſidor. Orig. lib. 19. c. 20.

ce qui nous eſt parfaitement bien expliqué pa ſaint Iſidore de Seville.

Peintures Cauſtiques ſur la chair vive.

Ce n'eſt pas ſeulement l'art de faire ces ſortes de peintures Cauſtiques, ſur les peaux de Chevreüil & des autres animaux que les Sauvages ont herité de leurs peres; ils en ont encore appris celui de ſe faire de magnifiques broderies ſur la chair vive, & de ſe compoſer un habit qui leur coute cher à la verité, mais qui a cela de commode, qu'il dure auſſi long-temps qu'eux. Le travail en eſt le même que celui qui ſe fait ſur les cuirs. On crayonne d'abord ſur la chair le deſſein des figures qu'on veut graver, on parcourt enſuite toutes ces lignes en piquant avec des aiguilles ou de petits oſſelets, la chair juſques au vif, de maniere que le ſang en ſorte. Enfin on inſinuë dans la piqueure du *Minium*, du Charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en eſt point extrêmement douloureuſe dans le moment qu'on la fait, car aprés les premieres piqueures les chairs ſont comme endormies; d'ailleurs les Ouvriers de ces ſortes de tapiſſeries travaillent avec tant d'adreſſe & de promptitude, qu'ils ne donnent preſque pas le temps de ſentir. Mais aprés qu'on a inſinué les couleurs, les playes s'irritent par cette eſpece de venin, les chairs s'enflent, la fiévre ſurvient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie ſi l'on faiſoit l'ouvrage dans

ſon entier, ſur tout lorſqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & temperés pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Cauſtique d'une maniere fort claire & fort diſtincte. C'eſt elle qui donna le nom aux Pictes. Ce nom, dit S. Iſidore * de Seville, convient par- « faitement à l'image que preſente leur corps, que « l'Ouvrier peint en y gravant pluſieurs figures « par pluſieurs petits points qu'il y fait avec une « aiguille, & dans leſquels il inſinuë le ſuc des « plantes qui naiſſent dans leur Païs, afin que leur « nobleſſe écrite, pour ainſi parler, ſur tous les « membres de leur corps ſe diſtingue du commun « par le nombre de ces caracteres. » Solin parle des mêmes Peuples à peu près dans le même ſens que S. Iſidore. Pomponius Mela, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrſes, qu'ils peignoient leurs viſages & leurs corps de figures inéfaçables; les grands s'y diſtinguoient par là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un

Iſidor. Orig. lib. 19. cap. 23.

Solin, cap. 25.

Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12.

* *Iſidor. origin. lib. 19. cap. 23.* Nec abeſt gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expreſſos nativi graminis ſuccos includit, ut, has ad ſui ſpeciem cicatrices ferat Pictis artubus maculoſa nobilitas.

Solinus de magnâ Britanniâ cap. 25. Regionem tenent partim Barbari quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variæ animalium effigies incorporantur, inſcriptiſque viſceribus hominis, incremento pigmenti notæ creſcunt. Neque quidquam magis patientiæ loco nationes feræ ducunt quam ut per memores cicatrices plurimum fuci artus bibant.

Lucian. de Deâ Syria.

Herodot, lib. 5. n. 6.

ſi grand nombre que les gens de qualité. Lucien rend le même témoignage des Aſſyriens. Herodote aſſure auſſi que les femmes de Thrace faiſoient conſiſter leur nobleſſe dans la quantité de ces marques, qu'elles faiſoient graver ſur leur viſage. Je laiſſe pluſieurs autres paſſages des Hiſtoriens & des Poëtes, leſquels ſont aſſez connus.

Rhodig. Cœlus lect. Antiq. lib. 8. cap. 31.

Comme pluſieurs Nations perdirent cet uſage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fiſſent parade, les idées de beauté & de nobleſſe qu'on y avoit attachées changerent bien dans la ſuite des temps; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policés; deſorte qu'il n'y avoit que les eſclaves & les criminels qui fuſſent ainſi notés, ſoit qu'on leur imprimât des caracteres pour les reconnoître & les empêcher de fuir, ſoit qu'ils vinſſent ainſi marqués des Païs où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dériſion les Lettrés, & on diſoit parmi eux, comme en proverbe, qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les Samiens; parce que les eſclaves amenés de Samos, ou peut-être de Samothrace avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit auſſi en general le nom d'Iſtriens, à cauſe du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Iſtrie, dont les Peuples excelloient dans ces ſortes de piqueures. On les appelloit auſſi les Bleus *Cæruleos*, à cauſe de la couleur du charbon pilé qui devient bleuâtre dans la chair où il eſt inſinué, & *Cœlatos*, les Cizelés,

parceque

parce que leur corps paroiſſoit comme un ouvrage de marqueterie.

Le nom de Lettrés ou de Polygrammates, ne ſignifie pas, que tous euſſent des caracteres de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un ſens plus generique. En effet Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Atheniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaiſſeau, & aïnſi de pluſieurs autres figures arbitraires.

Les cruelles inciſions, qui ſont en uſage chez les Ameriquains Méridionaux, deviennent des peintures inéfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acouty, dont ils ſe ſervent pour cet effet, ne ſe ferment jamais ſans laiſſer une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cauſe des cendres corroſives des courges ſauvages & des autres drogues qu'ils y inſerent. L'ouvrage n'en eſt pas ſi délicat ni ſi long à finir, que celui qui ſe fait avec les oſſelets; mais il eſt bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur conſtance invincible, que le courage qu'ils ont, à laiſſer faire ſur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le ſouvenir ne doit pas plus s'effacer de leur eſprit, à cauſe de la douleur qu'elles leur ont cauſée, que la cicatrice peut s'effacer de deſſus leur corps.

Solin, loc. cit.

J'ai fait voir, par leurs differentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne.

On peut dire aussi, que c'est chez eux une marque de leur noblesse, ainsi que ce l'étoit chez les Agathyrses, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & generalement chez tous ceux, dont les Auteurs nous ont parlé à cette occasion. Car veritablement ils se font honneur de ces marques glorieuses, & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élevent & deviennent plus considerables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle cérémonie, dans laquelle on leur fait toûjours un grand nombre de ces douloureuses incisions. Je ne sçai si c'est un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amerique Septentrionale; ce sont au moins des marques de consideration, & les notables se font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur sont inferieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Caustiques que d'autres; elles sont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louisiane, que chez celles qui sont plus au Nord, lesquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'usage. Les Iroquois me paroissent l'avoir pris de leurs voisins: les hommes sont presque les seuls qui se fassent piquer, & la plûpart ne le font qu'au visage, tout au con-

Pl. 3. tom. 2. pag. 43.



traire des Bresiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'esclavage, d'avoir le visage ainsi marqué. Les femmes Iroquoises ne se font point piquer du tout, si ce n'est quelques-unes en petit nombre, lesquelles s'en servent comme d'un remede pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire tracer une petite branche de feüillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dès leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Ammian-Marcell. lib. 31.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hieroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique: Quand un Sauvage revient de Guerre, & qu'il veut faire connoître sa victoire aux Nations voisines des lieux où il passe: Quand il a marqué

Peintures caustiques Hieroglyphiques.

* *Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis.* Ab ipsis nascendi principiis infantum ferro sulcantur altius genæ, ut Pilorum vigor tempestiviùs emergens, corrugatis cicatricibus, hebetetur.

un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des nottes caracteristiques, qui le distinguent personnellement; il peint sur une écorce, qu'il éleve au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il léve avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & après y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoûte d'autres caracteres qui donnent à entendre tout ce qu'il veut faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément, qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage: de sorte qu'il y fut connoissable à ceux qui l'auroient vû; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre maniere de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obelisques, & qui a duré plusieurs siecles dans sa premiere simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plûtôt que des corps mêmes; Peinture si imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajoûter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Pline as-

Plin. hist. nat. lib. 35. cap. 3.

ſure que les Grecs en diſputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire ſon portrait, tire une ligne ſimple en forme de tête, ſans y mettre preſque aucun trait pour deſigner les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du viſage: en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer ſur le ſien, auſſi bien que celles qui ſont gravées ſur ſa poitrine, & qui lui étant particulieres, le rendent connoiſſable, non-ſeulement à ceux qui l'ont vû, mais encore à tous ceux qui ne le connoiſſant que de réputation, ſçavent ſon ſymbole Hieroglyfique, comme autrefois on diſtinguoit en Europe une perſonne par ſa deviſe, & que nous diſcernons aujourd'hui une famille par ſes armoiries. Au-deſſus de ſa tête il peint la choſe qui exprime ſon nom: le Sauvage, par exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil; au côté droit il trace les animaux qui ſont les ſymboles de la Nation & de la famille dont il eſt. Celui de la Nation eſt au-deſſus de celui qui repréſente la famille; & le bec ou le muſeau de ce premier eſt tellement placé, qu'il répond à l'endroit de ſon oreille droite, comme ſi cette figure ſymbolique de la Nation en repréſentoit le génie qui l'inſpire. Si ce Sauvage revient de guerre, il exprime au-deſſous de ſa figure le nombre de guerriers qui compoſent le parti qu'il conduit, & audeſſous des guerriers le nombre des priſonniers qu'il a faits, & de ceux qu'il a tués de ſa propre main.

Au côté gauche ſont marquées ſes expeditions & les priſonniers ou les chevelures enlevées par ceux de ſon parti. Les guerriers ſont repreſentés avec leurs armes, ou ſimplement par des lignes; les priſonniers par le bâton orné de plumes & par le *Chichikoüé*, qui ſont les marques de leur eſclavage. Les chevelures ou les morts, par des figures d'hommes, de femmes, ou d'enfans ſans tête. Le nombre des expeditions eſt deſigné par des nattes. On diſtingue celles où il s'eſt trouvé, & celles où il a commandé, en ce que ces dernieres ſont marquées par des colliers attachés à la natte. Si le Sauvage va en ambaſſade pour faire la paix, tous les ſymboles ſont pacifiques. Il eſt repreſenté audeſſous de ſa figure avec le Calumet à la main; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand; la figure ſymbolique de la Nation chez qui il va en négociation, & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans ſon ambaſſade; mais tout ceci ſera plus ſenſible par l'Eſtampe que j'en fais graver, & par l'explication de chaque Figure.

Cet uſage, au reſte, que je viens de décrire, eſt propre des Nations du haut de la Riviere S. Laurent, & qui tirent vers la Louiſiane; les autres Nations ont auſſi leur méthode particuliere; elle n'eſt pas par tout uniforme: mais ce qu'il peut y avoir de variation eſt connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles ſont connuës elles-mêmes. J'ai vû pluſieurs fois de ces ſortes de Peintures Barbareſques dans les Cabanes Iroquoiſes, mais je ne

les ai pas aſſez preſentes à l'eſprit pour en parler d'une maniere plus détaillée & plus exacte; il me ſuffit de dire en general que tous ces Peuples ont entr'eux une très-grande quantité de ſymboles & de figures de toutes eſpeces, qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel eſt aſſez étendu, & ſupplée en beaucoup de choſes au défaut de l'écriture, d'une maniere même qui a quelque choſe de plus commode qu'une Lettre.

Peintures paſſageres.

Les Peintures Cauſtiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de ſe donner l'agrément d'une autre Peinture paſſagere en guiſe de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent ſe mettre ſur leur propre. Les Auteurs anciens rendent generalement ce témoignage des Indiens, des Afriquains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrſes, & de quantité d'autres Peuples; mais quelques-uns ſe peignoient tout le corps, ainſi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, lequel aſſure qu'ils ſe coloroient de vermillon depuis les pieds juſques à la tête: C'étoient ſans doute les Peuples qui alloient tout-nuds, leſquels en uſoient de la ſorte. D'autres ſe contentoient de quelques agrémens comme les Perſes, de qui Xenophon écrit que Cyrus leur avoit permis de ſe peindre le tour des yeux, afin qu'ils paruſſent les avoir plus beaux & plus vifs.

Plinius, lib. 33. cap. 7.

Xenophon, lib. 8. Cyrop. p. 122.

Chez les Romains, qui ne paroissoient pas avoir grand goût pour la Peinture Caustique, au moins dans les derniers temps, cette autre Peinture que je puis appeller journaliere, avoit non seulement de la dignité & de la noblesse, mais encore quelque chose de sacré & de religieux, ainsi que Pline en fait foi. C'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même maniere toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Heros, des Faunes, & des Satyres; c'est ce que nous expriment parfaitement ces Vers de Virgile:

Plin. loc. cit.

Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.

Virg. Eclog. 10. v. 23.

C'est aussi à quoi les Poëtes & les Peintres font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes & aux Satyres un visage extrêmement allumé & de couleur de sang. Ainsi quand E'glé peint celui de Silene avec des meures:

Sanguineis frontem moris & tempora pingit.

Virg. Eclog. 6. v. 23.

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une espece de tour malin qu'on peut joüer à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Silene, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeunesse, devoit lui sçavoir gré, & par reconnoissance lui chanter les chansons

chanſons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient comme une repréſentation de Jupiter dans ſa gloire, le vainqueur, allant au Capitole offrir le ſacrifice à ce Dieu, paroiſſoit ſur ſon Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête juſques aux pieds. Camillus triompha de cette ſorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Iſidore de Seville rapporte auſſi, que cela s'obſervoit univerſellement à l'égard de tous ceux à qui on décernoit cet honneur.

Plin. loc. cit.

Iſid. lib. 18. cap. 2.

J'ai vû dans le Palais des Urſins, qu'occuppoit feu M. le Cardinal de la Tremoille, une Statuë d'un Hercule nud, piqué par tout le corps de petits cercles, avec un point dans le centre. Il n'y paroiſſoit que cette peinture Cauſtique, & point d'autres couleurs, que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit préſent à M. l'Evêque de Siſteron, chargé pour lors des affaires du Roy auprès de ſa Sainteté, d'un petit buſte de Bacchus en marbre, d'une palme de hauteur, qu'on avoit trouvé, il y avoit peu de temps, en creuſant dans la vigne du Noviciat des Jeſuites, auprès de la porte Pie. Ce Buſte me parut fort précieux, à cauſe de ces deux ſortes de peintures qui s'y remarquent encore. La Cauſtique ne ſe voit bien que ſur la joüe gauche, elle prend à l'angle exterieur de l'œil, & ſerpentant le long de la joüe, elle finit au deſſous de la machoire. Je ne pus aſſés diſtin-

guer la figure qu'elle répresente. Peut-être est-ce le serpent symbole de cette Divinité, & de toutes celles qui présidoient aux Orgies & aux Mysteres. La peinture passagere est baucoup plus sensible que la Caustique : le Cinnabre y est encore attaché autour des paupieres, aux deux angles interieurs des yeux, autour des oreilles, aux coins de la bouche, & sur le haut du front, où est une branche de Lierre qui lui fait une couronne.

J'eus l'honneur de le présenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui joint un goût exquis pour l'Antiquité à toutes les autres qualitez, qui font un merite sublime, me fit voir en même temps dans son riche Cabinet, deux Urnes Cineraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, chaque figure aïant une couleur uniforme, répanduë également sur le visage, sur la chair, & sur les armes du personnage qu'elle représente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrheniens : mais la finesse de l'Ouvrage, la forme des Casques & des Cuirasses à la Romaine, me persuadent qu'elles sont d'un Ouvrage beaucoup plus moderne, aussi-bien que le petit Simulachre de Bacchus.

Religion dans la maniere de couper les Cheveux.

On ne se contentoit pas de se peindre ainsi le Corps avec toutes sortes de couleurs, on les repandoit jusques sur les cheveux; & tous les peuples barbares de l'Antiquité se faisoient un plaisir

de les bien graisser, & de les relever par des couleurs artificielles. Il y avoit aussi differentes manieres de les porter, où je crois qu'il entroit de la Religion, puisque Dieu défendit si expressément aux Juifs de couper les leurs à la façon des Gentils, afin de ne pas idolatrer en ce point avec les Nations, qui ne connoissoient pas le Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune sur cela leur idée particuliere que les Auteurs Anciens nous ont fait connoître dans leurs écrits, & qu'on voit encore dans les Monumens qui nous restent de l'Antiquité. Les Egyptiens razoient entierement leur tête pour les raisons que nous avons déja apportées. Les Lyciens portoient la longue chevelure, & en étoient extrêmement jaloux. Mausole Roy de Carie, les aïant vaincus, leur imposa de très-grosses contributions. Ceux-ci aïant représenté qu'il leur étoit impossible de les payer, le vainqueur fit semblant d'écouter leurs raisons, & se contenta de leur ordonner de couper une partie de leurs cheveux, ce qui étoit alors une marque de servitude chez les Cariens, comme ce l'est encore aujourd'hui chez les Caraïbes & les Sauvages Meridionaux. Mais les Lyciens aimerent mieux subir toutes les conditions les plus onereuses, que d'executer ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires, quoiqu'il en pût couter, que d'être esclaves. Les Auses, peuples d'Afrique, coupoient leurs che-

Aristot. Oeconom. lib. 2.

Herodot, lib. 4. n. 180.

veux, & n'en laiſſoient qu'un flocon ſur le devant. Les Corybantes de Chalcide au contraire aïant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux, les terraſſoient aiſément, ſe faiſoient razer tout le devant de la tête, & ne les laiſſoient croître qu'un peu par derriere depuis une oreille jusques à l'autre. Les Abantes étoient tondus de la même maniere, auſſi-bien que les Machlyens. On appella cette tonſure *Theſcide* en l'honneur de Theſée, qui fit couper ainſi les ſiens, lorſqu'il en conſacra les premices à l'Oracle de Delphes: on la nomma auſſi *Hectoride* en memoire d'Hector. Les Maces razoient les deux côtés de la tête, & ne laiſſoient qu'une hure ſur le ſommet, laquelle prenoit depuis le front juſqu'à la naiſſance du col. Les Maxiens qui ſe glorifioient d'être deſcendus des Troyens, & qui ſe peignoient tout le corps avec du vermillon, faiſoient couper tout le côté gauche juſqu'à la peau, & ne touchoient point au côté droit. J'ay lû quelque part, mais je ne ſçais plus où c'eſt, que d'autres au contraire laiſſoient croître leurs cheveux à gauche, & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc. Les Arabes ſe faiſoient tondre en rond, ne portant de cheveux que depuis le ſommet de la tête juſques aux oreilles. Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus; & c'eſt la tonſure qu'on appelloit Bacchique.

Strabo, lib. 10. p. 320.

Plutarch. in Theſe.

Herodot. lib 4. n. 180.

Herodot. lib. 4. n. 175.

Herodot. lib. 4. n. 191.

Herodot. lib. 3. n. 8.

L'Amerique renferme encore dans ſon ſein une multitude de Nations, en qui l'on voit la bizare-

rie de preſque toutes ces chevelures differentes. Les Breſiliens portent tous uniformément la tonſure Theſeide ou des Corybantes de Chalcide ; & Hierôme Staad, qui ne ſçavoit pas ce point d'hiſtoire, & qui ne faiſoit attention qu'à la tonſure Monachale, en a tiré une mauvaiſe concluſion, en croïant qu'ils l'avoient reçûë de S. Thomas ou des Apôtres, qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laiſſoient croître la leur abſolument, ſans la couper comme les Lyciens ; ils la graiſſoient ſimplement, ſans y mettre de couleurs ; ils n'en mettoient pas même ſur leur corps ou ſur leur viſage, ſi ce n'eſt en temps de guerre ; enſorte que c'étoit là une eſpece de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi : mais le mêlange des Nations aïant corrompu leurs mœurs, ainſi que je l'ai déja dit, les a auſſi changées ſur ce point, comme ſur beaucoup d'autres ; de maniere que leurs Anciens ſe plaignent aujourd'huy, comme Juvenal faiſoit de ſon temps, en voïant la Ville de Rome infectée de tous les déſordres de la Grece.

Juvenal. Sat. 3.

Leurs jeunes gens tous occupés de la vanité & du deſir de plaire, ont recours à l'Art pour s'embellir, & empruntent des ornemens étrangers, un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoir trouver en eux-mêmes. Nôtre maniere de s'ajuſter, laquelle paroit ridicule aux Chinois, ne leur déplait pas : mais ils ont une complaiſance infinie, quand ils ſont accommodés à leur mode. Leur

toilette n'eſt pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs, qui paroiſſent perſuadées que la bienſéance, la pudeur, & leurs travaux domeſtiques, demandent plus de modeſtie & de ſimplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir ſa tête, coupe ſes cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laiſſe croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuſter enſuite après les avoir graiſſez & bien peignez, il pratique ſur le haut de ſa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette, qu'il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche; & il paſſe dans la baſe de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverſes couleurs. Il fait relever à contre-poil avec du ſuif les cheveux du côté qui eſt tondu; il treſſe ceux du côté opposé & les ramaſſe ſous l'oreille en nœud de Ruban; il fait une autre petite treſſe au milieu du front, qu'il laiſſe pendre ſur l'une des paupieres, & qu'il r'attache ſur le côté.

Ses oreilles ſont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en ſont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la groſſeur d'un poulce, enfilez dans des rubans qui pendent ſur la poitrine; ou bien il y inſere un fil de cuivre en ligne ſpirale de la longueur du doigt, & d'un poulce de Diametre. Il y ajoûte outre cela un duvet très-fin de peau de Cigne: ce duvet fait ſur chaque oreille

un volume de la grosseur du poing. Dans les jours de montre & de fête solemnelle, il répand encore ce duvet sur toute sa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait sortir au-dessus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépoüille entiere de quelque oyseau rare. Quelques-uns se font une espece de Diadême d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui après leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derriere sur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempées dans l'huile, ou mêlées avec le suif & la graisse, fort bizarrement répanduës non seulement sur le visage, mais encore sur les cheveux, & sur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque difference neanmoins de ce qu'ils ont coûtume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur visage est entierement peint, aulieu qu'ils se contentent communément de quelques embellissemens.

Pour ce qui est des Sauvages qui sont toûjours nuds, tous les matins ils se donnent un habit de couleur : le fond en est d'écarlate qu'ils ont soin de damasquiner, en y ajoutant plusieurs autres figures de differentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dès qu'ils sont sortis du bain, & qu'ils se sont un peu séchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebasses pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempées dans l'huile de Palmiste ou de Jenipat.

Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoûtent ensuite plusieurs autres ornemens. Les jours de fête & de solemnité ils se font outre cela frotter tout le corps dans une eau gluante, sur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf, ou bien une espece de duvet qui s'y attache, & les fait paroître emplumés comme des Oyseaux, d'autres usent d'une pâte gommée & odoriferante, sur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croissent dans leur Païs.

Plusieurs Nations se percent le cartilage du nez entre les narines, & y attachent une pierre verte transparente & taillée en fer de fléche, ou bien ils y inserent une plume, qui s'étendant des deux côtés, leur fait une espece de moustache. Les Bresiliens & les Caraïbes se font outre cela de grandes ouvertures dans la levre inferieure & dans les joües : ils font passer dans ces ouvertures, de gros boutons de porcelaine arrondis, ou taillez en pointe de Diamant. Ces ornemens leur sont assés incommodes lorsqu'ils mangent : mais le sexe se persuadera aisément qu'ils souffrent volontiers cette incommodité, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages, si toutefois c'est par ce principe qu'ils font ce que Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mammelle, & quelques-uns toutes les deux, & inserent

Lopes de Gomara. Hist. Gen. de Indias, lib. 2. c. 2.

ſerent dans les trous certaines petites cannes de la longueur d'une Palme & demie. Ils ſe percent auſſi le gras des cuiſſes, & y font entrer des cannes comme dans leurs mammelles ; ces Sauvages ſont placés dans le fonds du Golphe du Mexique, & habitent une Iſle qui n'eſt pas fort éloignée de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux, & en ſont jalouſes au de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus ſanglant qu'on put leur faire, ce ſeroit de les leur couper, elles n'oſeroient alors ſe montrer ; & ſi dans le deüil elles en coupent quelque choſe, ce n'eſt que pour ſe condamner à la retraite. Leurs cheveux & generalement ceux de tous les Sauvages, ſont très-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait ; elles les graiſſent d'huile, & ont très-grand ſoin de les peigner. Quant à la maniere de les porter, elles ſe diſtinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs, excepté chez les Caraïbes des Antilles, & chez les Galibis, où les femmes les accommodent preſque de la même maniere que leurs maris : mais elles ont auſſi quelque choſe de particulier qui les diſtingue, & que les femmes n'ont point ailleurs : ce ſont les Brodequins qui ſont la marque infaillible de leur liberté, & qu'il n'eſt point permis aux eſclaves de porter. C'eſt une eſpece de chauſſure qui conſiſte en deux pieces, couſuës de jonç & de coton fort proprement travaillées, & qui ſerrant la jambe

par ſes deux extremités, font enfler le gras de la jambe, & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plûpart des femmes chez les Nations Sauvages, treſſent leurs cheveux, & les laiſſent pendre. Les femmes Iroquoiſes & Huronnes, les partagent des deux côtés de la tête, les faiſant tous revenir par derriere, ou elles les lient le plus près de la tête qu'elles peuvent ; elles reprennent enſuite ces cheveux pendans, y mêlent de l'écorce concaſſée de Peruche, qui ſert à les conſerver, & après les avoir repliés, de maniere qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'eſt en cela qu'elles font principalement conſiſter leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amerique Meridionale ſe peignent le corps comme les hommes, mais d'une maniere differente & diſtinctive. Dans la Septentrionale elles ſe contentent de ſe donner au viſage quelques agrémens de cette peinture ; on doit cependant en excepter les Iroquoiſes, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la naiſſance du front dans la ſéparation des cheveux. Leurs nez ne ſont point percés, leurs oreilles le ſont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en ſont plus petites ; elles y paſſent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fléche, ou

bien des canons de porcelaine, qui ſont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent, les rendent extrêmement puants & craſſeux; ce ſont des huiles ſimples d'animaux, de poiſſons, ou de quelques plantes, qui ont preſque toutes des odeurs fortes, & qui ranciſſent aiſément: mais ces huiles leur ſont abſolument néceſſaires, & ils ſont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné ſur rien, ils n'ont pû corriger cette puanteur par les eſſences & par les parfums que les Nations policées ont ſubſtitué depuis long-temps à la ſimplicité des huiles & des graiſſes dont les Sauvages ſe ſervent encore.

Tous les autres ornemens des Sauvages conſiſtent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de fléche, ou bien en cylindres: en des bracelets de la même matiere, en divers ouvrages de plumaſſerie, ou travaillés en poil d'Elan, de Bœuf ſauvage, & de Porc-épy, dont chacun ſçait ſe faire une parure ſelon ſon goût, tandis qu'il eſt dans un âge propre à ces amuſemens: mais dès que cet âge eſt paſſé, il ſe fait une gloire de vivre dans une négligence toute oppoſée, & de ne porter plus rien de ſuperflu, ou qui ne ſoit uſé, afin de faire comprendre qu'il penſe à des choſes plus ſerieuſes.

La Couronne n'étoit pas dans les premiers temps

une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de consideration & de distinction. On la donnoit pour recompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître differentes especes de services rendus à la Republique. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de differentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchâssés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreüil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solemnités, mais sur tout lorsqu'ils chantent la guerre, & qu'ils y vont; ils en parent aussi la tête de leurs esclaves le jour de leur entrée publique. Le Législateur de Sparte avoit fait une loy à tout Lacedemonien d'aller au combat, vêtu de pourpre chantant & dansant, & ayant la couronne sur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au temps de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnases, les filles même étoient toutes nuës, je me persuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Législateur, étoit une couche de vermillon, & je me represente un Lacedemonien allant au combat, tel

absolument qu'est un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont près d'un pied de diamétre, & ne different point de ceux qu'on voit encore sur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent aussi sur leur poitrine une plaque de porcelaine creuse de la longueur de la main, qui fait le même effet, que ce qu'on appelloit *Bullæ* chez les Romains. Les Meridionaux portent des Plaques d'un métail mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces Plaques sont ordinairement de la forme d'un Croissant, comme ce qu'on appelloit dans l'Antiquité *Lunulæ*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajoûter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le Pere de la Neuville & qui a quelque chose de si singulier, que ses paroles meritent bien d'être rapportées.

Troisiéme Lettre du P. de la Neuville. Memoires de Trevoux. Mars 1723.

« J'oubliois, dit-il, à vous parler d'un des plus « curieux Ouvrages de nos Indiens : c'est une es- « pece de poire creuse & fort maniable, qui leur « sert de seringue : elle est faite d'une gomme la- « quelle a une vertu de ressort si surprenante, « qu'elle fait autant de bonds qu'une bale de « Paume. Elle ne fond point, quelque chaude « que soit l'eau dont on remplit la poire, qui a « assés l'air & la couleur d'une Eolipile de Cuivre « bien passé : Elle dure très-long-temps : on l'é- « tend sans la gâter jusqu'à lui donner la lon- «

» gueur d'une demie aulne, quoique dans son vo-
» lume ordinaire elle ne soit ni plus longue, ni
» plus grosse qu'une poire de bon chrétien : nos
» Indiens ont des anneaux de la même gomme,
» lesquels se metamorphosent en brasselets, en
» jarretieres, en colliers, en ceintures, & re-
» deviennent anneaux : ils serrent exacte-
» ment le doigt sans égard à la petitesse & à la
» grosseur : tirez l'anneau du doigt, il se prêtera,
» si vous le voulez, à tous les doigts réünis, &
» passera au bras comme un bracelet ; tirez-le de-
» rechef pour le porter à la tête, il s'augmentera
» sans effort pour la couronner, & se retrecira
» lorsque vous l'aurez fait descendre sur le col en
» guise de colier : il s'allongera encore pour em-
» brasser tout le corps, & pour passer du col & des
» épaules à la ceinture ; enfin descendu jusques
» en bas, il reprendra sa forme naturelle pour
» servir d'anneau comme auparavant, sans avoir
» rien perdu de sa mollesse & de son ressort ; car
» outre que rien ne peut le casser, il ne serre ni
» moins ni plus le bras, la tête, le cou & les reins,
» que le doigt. J'ai vû un Indien qui donnoit à
» cet anneau un usage encore plus extraordinaire,
» & qui montre bien le ressort infini de cette
» gomme. Il s'en servoit comme de corde à son
» Arc.

De tout ce que je viens de dire de la maniere de s'orner, on conclura aisément, que les Sauvages, au lieu d'ajoûter à leur beauté naturelle, (car

ils ſont preſque tous bien faits,) travaillent à ſe rendre laids & à ſe défigurer. Cela eſt vrai auſſi; cependant quand ils ſont bien parés à leur mode, l'aſſemblage bizarre de tous leurs ornemens, non ſeulement n'a rien qui choque, mais il a un je ne ſçai quoi qui plaît, & leur donne de la bonne grace.

OCCUPPATIONS DES FEMMES.

Strabo. lib. 3. p. 114.

LEs Femmes des Sauvages, ainſi que les Amazones, les Femmes des Peuples de Thrace, de Scythie, d'Eſpagne & des autres Peuples Barbares de l'Antiquité, travaillent les Champs, comme font aujourd'huy les Femmes de Gaſcogne, de Bearn, & de Breſſe, qu'on voit ſouvent mener la Charrue, tandis, que leurs maris filent la quenoüille. Le grain qu'elles ſement, c'eſt le Maïs, connu autrement ſous les Noms de Bled d'Inde, Bled d'Eſpagne, & Bled de Turquie, lequel eſt le fondement de la nourriture de preſque toutes les Nations ſedentaires d'un bout de l'Amerique à l'autre.

De la Nourriture.

Jules Scaliger a prétendu que cette ſorte de Bled avoit été abſolument inconnuë aux Anciens;

Jul. Scaliger. Exerc. 292. p. 869.

mais je ne ſuis point du ſentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples differens, qui ont paſſé en Amerique, & qui s'y ſont tranſportés, non ſeulement des extremités de l'Aſie, mais encore de l'Afrique, & de l'Europe, ſe trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les Plantes frumentacées que cette eſpece ſeule, ſans penſer en même temps que c'étoit celle qui étoit en uſage parmi les mêmes Peuples au temps de leur tranſmigration ? Nous les trouvons encore fidelles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, après une longue ſuite de ſiécles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les veſtiges à travers les tenebres des temps, que leur éloignement rend les plus obſcurs; ſera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidelles à perpetuer des uſages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en eſt le fondement & le ſoûtien.

Du Maïs ou Bled d'Inde.

Le Maïs ainſi que je viens de le dire, eſt la nourriture commune de tous les Sauvages ſedentaires, depuis le fonds du Breſil juſques aux extremitez du Canada, même de la plûpart de ceux qui ont l'uſage de la racine du Manioc: Ne ſeroit-il pas plus naturel de penſer qu'il auroit été la premiere nourriture des Hommes aprés les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone ? Qu'il l'a été pendant pluſieurs ſiecles, après leſquels

quels on a ſubſtitué d'autres eſpeces de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur uſage, & qui auront fait abbandonner les premieres ?

Tout cecy n'eſt point ſans fondement, & peut ſe juſtifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs ſont embarraſſez, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverſes eſpeces de Plantes frumentacées ; de ſorte qu'il faut aujourd'huy deviner pour les entendre, & avoüer qu'ils ont emploïé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes differentes ; ou differens termes, pour ſignifier la même Plante. Pline luy même nous le declare nettement, en diſant que les eſpeces de froment ne ſont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on ſe ſert des mêmes eſpeces, elles n'ont pas le même nom. *Frumenti genera non eadem ubique, nec ubi eadem ſunt, iiſdem nominibus.* En ſecond lieu il eſt facile de faire voir des ſubſtitutions d'une eſpece à une autre, en differens temps, & en divers lieux, de maniere que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un païs en certain temps, y devenoit enſuite ſi rare, qu'après un certain nombre d'années, elle y étoit tout-à-fait hors d'uſage, & quelquefois inconnuë. En troiſiéme lieu on peut par des conjectures preſque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non ſeulement connu, mais encore en uſage chez pluſieurs Peuples. Enfin on peut tirer un

Plin. Hiſt. Nat. Lib. 18. cap. 8.

très-fort préjugé de cela même, de ce que les Ameriquains préparent aujourd'huy leur Bled d'Inde absolument de la même maniere, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'usage des Moulins, des Fours, & plusieurs autres choses que la suite des temps à mises au jour, & perfectionnées selon la necessité, ou même selon la qualité des especes de grains qui ont été mis successivement en vogue.

La plûpart des termes dont on s'est servi pour nommer les Plantes frumentacées, sont des termes generiques, qui par la force de leur signification ne designent pas une espece plûtôt qu'une autre, quoique dans la suite on en ait fait l'application à des especes particulieres. Tels sont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*, *Triticum*, *Frumentum*. Calepin (*a*) dans son Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom generique pour signifier toutes les especes de Plantes frumentacées. Il étoit ainsi nommé parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le brisoit dans des Mortiers ou dans des Moulins. Le *Far* determiné à une espece particuliere, se nommoit *Ador.* (*b*) Festus tire l'étimologie de ce mot du verbe *Edere* manger, & dit qu'anciennement il étoit appellé *Edor*: il ajoûte qu'il pou-

Calepin. Far.

Festus. Ador.

(*a*) *Calepin. Far.* Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

(*b*) *Festus. Ador.* Farris genus Edor quondam appellatum ab edendo: vel quod aduratur ut fiat tostum, unde in sacrificiis mola salsa efficitur.

voit auſſi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torrefioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit auſſi un nom generique. Feſtus fait venir ce mot du verbe *Alere* nourrir. * L'*Alica* déterminé à une eſpece particuliere, ſe nommoit *Alicaſtrum*, qui étoit une ſorte de froment plus nourriſſant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compoſitions de diverſes ſortes de plantes frumentacées, de là vient qu'on trouve ſouvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticeum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeaceum*, *Alica ex Zeâ*, *Alica Adulterina*, *&c.* L'Orge ou *Hordeum* étoit ainſi appellé à cauſe de ſa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec ſoy ſon étymologie à *Triturâ* du verbe *Tero*, piler, broyer, *&* *frumentum* eſt tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin ſignifie le palais de la bouche, par ou il faut que toute nourriture paſſe.

Feſtus. Alica.

Iſidor. Orig. lib. 17. cap 3.

Je n'entre point dans une plus longue explication des autres termes, qui par leur ſignification propre ne nous donneroient pas une connoiſſance plus diſtincte de l'eſpece particuliere à laquelle ils étoient appliquez. Il me ſuffit d'en conclure que les termes étant generiques, ont pû être ſucceſſivement attribués à des eſpeces differentes à meſure qu'on en changeoit, & qu'on en ſubſtituoit une autre pour ſervir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alica*, parce qu'elle nourrit. *Far* parce que la

* *Feſtus. Alica.* Alica dicitur quod alit Corpus.

terre la produit, *Triticum* parce qu'on eſt obligé de la broyer & de la moudre, ainſi du reſte, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Iſidore de Seville. *

Iſid. Hiſpal. Orig. lib. 17. cap. 3.

L'univerſalité de ces termes a embarraſſé les Auteurs tant Anciens que Modernes, & a cauſé entre'eux des diſputes & des contradictions de ſentimens, qu'il n'eſt pas facile d'accorder. Pline aſſure que ceux qui ſe ſervent de cette eſpece qu'on appelle *Zea* n'ont point l'uſage du *Far*; cependant Denys d'Halycarnaſſe appelle *Zea* auſſi-bien que Strabon ce que Pline appelle *Far*. Gallien rapporte les differens ſentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les eſpeces diſtinguées par ces Noms *Olyra*, *Typhe*, *Zea*. Aprés les avoir expoſés, il conclut en diſant que c'étoit la-même choſe ſous divers Noms. Anguillara les diſtingue, & ſous ces trois Noms comprend trois eſpeces connuës en Italie ſous ceux de *Spelta*, *Scandella*, & *Farro*. Jules Scaliger croit que *Typhe* eſt le ſegle; *Zea*, le Bled blanc, ou l'Epeautre : il croit auſſi que l'*Olyra* & l'*Oriza*, ſont deux Noms communs au Ris. En voilà aſſez pour faire comprendre que ſi les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder ſur ce que penſoient Denys d'Halycarnaſſe, Pline, Strabon, & leurs autres contem-

Plin. lib. 18. cap. 8.

Dion. Halyc. Lib. 2. Ant. Rom. p. 95. Strabo lib. 5. p. 242.

Galen. Lib. 1. de Alim. Facul. cap. 3. Anguillara. part. 6. p. 98. Jul. Scaliger. Exerc. 292. p. 368.

* *Iſidor. Hiſpal. Orig. Lib. 17. Cap. 3.* Frumenta ſunt propriè quæ Ariſtas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges à *frumendo*, hoc eſt à veſcendo dictæ, nam frumen dicitur ſumma pars gulæ.

porains, ceux-cy pourroient avoir de plus grandes difficultez encore, pour sçavoir au juste ce qui en étoit de l'usage dans des temps fort éloignés de celui auquel ils écrivoient, & plus obscurs encore que les siecles qui se sont écoulés depuis eux jusques à nous, à cause que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toûjours été enveloppés des tenebres de l'ignorance.

Je ne prétens pas dire que le Far, dont le peuple Romain s'est servi uniquement pendant les trois cens premieres années depuis la fondation de Rome, soit une même chose avec le Maïs; on pourroit me faire sur cela une forte objection, qui est que cette espece de Bled ne s'étoit point perduë, puisqu'on s'en servoit encore à Rome du temps de Pline dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choses qui appartenoient à la Religion par respect pour l'Antiquité; & quoique nous ne sçachions pas précisement qu'elle espece de Bled c'étoit que le Far, & si c'étoit le même que le *Farro* dont les Italiens se servent aujourd'huy, Pline nous en dit assez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs; à moins qu'on ne voulût dire, que cette institution respectueuse pour les pratiques de leurs Ancetres, quoique beaucoup plus ancienne que Pline, étoit cependant posterieures aux substitutions qu'on auroit fait de plusieurs especes de Plantes frumentacées, qui auroient eu successivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces substitutions. Et sans entrer dans un long détail, il nous doit suffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans le même degré de veneration que le Far chez les Romains; parce qu'il avoit été leur premiere nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Meotes & des Sarmates, & ainsi de plusieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même plusieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amerique y est certainement bien plus recent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préferant au Bled d'Inde le froment on Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fassent plus d'usage que de ce dernier, qu'elle marque auront les siécles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même? Il faut donc que l'Histoire de nos jours le leur apprenne d'une maniere claire, & qui ne fasse point de confusion dans la Posterité. Or les Sauvages, qui n'ont point d'écriture ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers temps aïant été aussi plongez pendant plusieurs siécles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'huy les Ameriquains, ont

été dans la même ſituation & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laiſſé de faſtes des évenemens arrivés pendant leur barbarie ou n'en ont laiſſé que de fabuleux.

De ces differentes eſpeces de Grains dont les divers Peuples ſe nourriſſoient, quelques-unes ne ſervent que pour les animaux; d'autres ſont inconnuës, & ne ſe voient plus dans les païs ou elles étoient cultivées; ou bien elles s'y ſont éclypſées pour un temps, comme il eſt facile de le prouver par rapport au Bled d'Inde même. Car ſuppoſé que cette Plante eut toûjours été étrangere à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut preſque nier qu'elle n'y parut au moins de ſon temps. Quoiqu'en puiſſe dire Scaliger on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline. *Milium intra hos decem annos ex India in Italiam invectum eſt nigrum colore, Amplum Grano, Arundineum culmo, adoleſcit ad pedes altitudine ſeptem, Lobas vocant, omnium frugum fertiliſſimum, ex uno grano terni ſextarii gignuntur.* Dans le cours de ces dix années on a apporté de l'Inde en Italie une eſpece de Millet noir en couleur, dont le grain eſt fort gros, & le chaume ſemblable aux cannes & aux roſeaux, il croit à la hauteur de ſept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas, ou Phobas, ſelon la remarque du Pere Hardoüin, ſont très-grandes. C'eſt de toutes les Plantes frumentacées la plus fertile, un ſeul grain produit trois ſeptiers.

Plin. Lib. 18. c. 8.

On met avec raiſon le Maïs au rang des Plan-

tes miliacées & arundinacées, à cause des ressemblances qu'il a avec ces sortes de Plantes, ressemblances qu'on peut confronter dans Theophraste & dans les autres Botanistes. Au reste Pline a fort bien caracterisé le Maïs par sa fecondité, sa qualité, la hauteur de sa tige, & la grosseur de son grain. Pour ce qui est de la couleur il y en a de plusieurs sortes, l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu & sur le pourpre; le plus commun est d'un jaune de paille plus ou moins foncé, selon le terrain ou le degré de maturité. Ces differences sont purement accidentelles, ou suivent les differentes especes de Maïs. La plûpart des Relations anciennes & modernes appellent le Maïs ou simplement du Mil, ou du gros Mil pour le distinguer du Mil ordinaire & de la petite espece. Et parlant de ses tiges elles les nomment les cannes de Bled d'Inde.

Cela doit servir à nous faire entendre les Auteurs, quand ils nous racontent de certains Peuples, qu'ils font leur nourriture ordinaire du fruit des Roseaux, comme Elien, Strabon, Diodore de Sicile, l'assurent des Indiens en général, des habitans de la Tapobrane, des Æthiopiens, &c. C'est aussi du Maïs qu'ont voulu probablement parler les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les Peuples des environs des Palus Meotides, & les Sarmates vivoient de Millet. Philostrate caracterise le Millet presque aussi-bien que Pline dans la vie d'Apollonius de Thyane. Car parlant

Ælian Lib. 3. c. 39. Strabo Lib. 15. Diodor. Sic. Lib. 3 p. 99.

Philostrat. Lib. 3. in vita Apollon.

lant de l'Inde, il dit. « Que la terre y eſt noire, « fertile en toutes ſortes de fruits ; que les pailles « & les tiges des Plantes frumentacées y ſont de « la groſſeur des cannes & des roſeaux ; mais ſur- « tout qu'elle porte du Millet & du Seſame d'u- « ne prodigieuſe groſſeur. » On ne peut pareillement le méconnoître dans ce que dit Herodote en faiſant la deſcription des Mœurs des Indiens. « Ils vivent, dit-il, d'herbages, & ils ont une eſpe- « ce de ſemence, laquelle ſe rapporte au Millet, « que la terre produit d'elle-même, enveloppée « dans ſon calice ; après l'avoir cueilli ils la font cui- « re dans ſon propre calice & s'en nourriſſent. » Le même Auteur, parlant du Froment & de l'Orge des Babyloniens, dit que les feüilles de leur tige ſont larges, au moins de quatre doigts. Or il ſemble que cela ne peut convenir qu'au Maïs. Theophraſte aura peut-être voulu parler de la même Plante, quand il a écrit ſur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au de la de la Bactriane, le Froment y vient ſi prodigieux, que chaque grain peut-être comparé pour ſa groſſeur au noyau des Olives. A preſent que ces païs nous ſont plus connus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne ſçache pas qu'il y ait d'autres eſpeces de grains à qui cela puiſſe convenir qu'au bled d'Inde.

Herodot. Lib. 5. n.100.

Herodot. Lib. 1. n. 193.

Theophraſt. Lib. 8. c. 4.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les Meotiens étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouſes. Apollonius de Rhodes parlant des Chalybes qui étoient au voiſina-

Apollo. Rhodius. Lib. 2. v. 1005.

ge des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'uſage du Labour, ni aucune maniere de ſemer & de faite croître la Plante, laquelle a *le goût du Miel.* Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voiſins ce qui leur étoit neceſſaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils ſçavoient fort bien mettre en œuvre. Or cette Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne ſoit le Gom * dont uſent aujourd'huy les Mingreliens, ne peut être autre choſe que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, le mot *Mel* ſignifie également du *Miel* & du *Mil*. Il ſeroit d'autant moins ſurprenant que ces deux derniers termes vinſſent de la même racine, que ce qu'ils ſignifient, ſe trouve en même-temps dans une même Plante, qui eſt le Maïs, ainſi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au-moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de preſque tous les Peuples Barbares de la grande Aſie.

Chardin voïage en Perſe par la Mer Noire & par la Colchide p. 74.

Pezron. Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes. p. 399.

J'ai eu auſſi quelque ſoupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens

* Le Gom eſt une ſorte de grain, qui ſe cüeille dans la Mingrelie, menu comme la Coriandre, & qui reſſemble aſſez au Millet, il produit un Tuyau de la groſſeur du poulce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne reſſemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette deſcription tirée de Chardin, il paroît que le Gom eſt une eſpece de bled d'Inde, non pas de l'eſpece ordinaire, dont le grain eſt attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain vient au bout d'un épy aſſés long.

Egyptiens. Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'eſt le ſonge de Pharaon où il eſt parlé d'une Tige à ſept épis. Mais comme il y a une eſpece de Bled à pluſieurs épis ſur la même tige, cela ſuffit pour infirmer ma conjecture; quoique ce Bled ne ſoit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens ſe nourriſſoient.

Geneſ. ch. 41. v. 22.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Pline, y fut ſemé, il eſt évident qu'on en fit, peu de cas dans la ſuite, parcequ'il y a diſparu auſſi-bien que dans le reſte de l'Europe, ou on ne la revû que lorſqu'il y a été apporté de rechef de l'Inde Occidentale, après la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Aſie & de la Tartarie, ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a gueres fait plus d'eſtime dans les Indes Orientales, dont ont parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'huy, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres eſpeces de grains qui ſont en uſage parmi nous, on ne s'y ſert preſque par tout que du Ris, auſſi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe qui ſe ſoient ſouciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païſans ou la volaille.

Culture des Champs.

En Canada dès que les neiges ſont fonduës, les Sauvageſſes commencent leur travail. Elles ne ſement point l'Automne, parce que le Maïs

eſt du nombre des ſemences qu'on appelle d'Eſté, *Æſtiva*; telles que ſont le Seſame, le Millet, le Panis, & les autres legumes; ou bien parce-qu'il en eſt de cette eſpece de grain comme du Bled appellé *Trimeſtre* par Theophraſte & par Pline, parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la ſemence & la recolte; ſi toutefois on doit attribuer cela à une eſpece particuliere; car l'uſage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les eſpeces de Froment ou de Bled François, qu'on ne ſeme qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Païs plus Meridionnaux, on ſeme le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

Theoph. Lib. 8. Plinius. Lib. 18. ch. 7.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'eſt de ramaſſer le Chaume & de le bruler. On remuë enſuite la terre pour la diſpoſer à recevoir le grain qu'on doit y jetter. On ne ſe ſert point pour cela de la Charruë, non plus que de quantité d'autres inſtrumens du Labourage, dont l'uſage ne leur eſt pas connu, & ne leur eſt pas neceſſaire. Il leur ſuffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long manche qui leur ſert à ſarcler la terre & à la remuer legerement.

Les Champs qu'on doit enſemencer ne ſe rangent point par guerets, & par ſillons ſelon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes, de trois pieds de diametre. On fait neuf

trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a ſoin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'uniſſent enſemble pour le gros travail. Elles font diverſes bandes nombreuſes, ſelon les differens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles paſſent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainſi toutes mutuellement. Cela ſe fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne ſont point ſeparez par des Hayes ou des Foſſez, & ne paroiſſent faire tous enſemble qu'une ſeule piece; ſans que pour cela elles aïent des diſputes pour leurs bornes, que chacune ſçait fort bien reconnoître.

La Maitreſſe du Champ, dans lequel on travaille, diſtribuë à chacune des travaillantes le grain de ſemence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de maniere qu'elles peuvent ſupputer juſques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles ſement des feveroles ou de petites féves, des citroüilles d'une eſpece differente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tourneſols. Elles ſement les féves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur ſert d'appuy, comme l'Orme à la vigne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citroüilles & leurs Melons; mais avant

que de les ſemer dans leurs Champs, elles préparent une terre noire & legere, dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes, au-deſſus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres, elles ont grand ſoin d'en arracher les herbes juſques au temps de la recolte. Il y a encore un temps marqué pour cela, où elles travaillent toutes en commun; & alors chacune porte avec ſoy un faiſceau de petites baguettes de la longueur d'un pied, ou d'un pied & demi, qui ont leur marque particuliere, & qui ſont enjolivées de vermillon. Elles leur ſervent à marquer leur tâche, & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moiſſon étant venu on cüeille le bled d'Inde, qu'on arrache avec les feüilles qui environnent l'épy, & qui en forment le calice. Ces feüilles, y étant fortement attachées, leur ſervent de lien pour le mettre en treſſes, ou en cordes, comme on en uſe pour les oignons.

C'eſt ſans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *Cereales*, & qu'ils celebroient à l'honneur de Cerés, que celle de treſſer le Bled. Elle ſe fait pendant la nuit dans les champs, & c'eſt la ſeule occaſion où les hommes, qui ne ſe meſlent ni de champs, ni de la recolte, ſont appellés par les femmes, pour les aider. Je ne ſçais s'il n'y a point en ceci quelque reſte d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités; il y a cependant apparence que

c'eſt à la Religion qu'on en doit l'Inſtitution. Je ne parle icy que de l'uſage de l'Amerique ſeptentrionale ; je ne ſuis pas aſſez inſtruit de ce qui ſe fait ailleurs ; & les Auteurs, qui nous ont parlé des Ameriquains Meridionaux, ſe contentent de dire en general que les hommes ſe rendroient infames s'ils avoient ſeulement touché au métier, ou bien à ce qui eſt affecté aux travaux du ſexe.

Diodore de Sicile dit des premiers Peuples de la grande Bretagne, qu'ayant ſéparé les épys de leur tige, ils les mettoient dans des greniers ſouterrains, d'où ils retiroient chaque jour la proviſion qui leur étoit neceſſaire en commençant par les plus vieux, & qu'ils faiſoient leur nourriture de ces grains pilés & broyés.

Diod. Sic. lib. 5. p. 209.

Les Sauvageſſes font dans leurs champs de ces ſortes de greniers ſouterrains, pour y mettre leurs Citroüilles, & leurs autres fruits, qu'elles ne ſçauroient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce ſont de grands trous en terre, de quatre ou cinq pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces, & couverts de terre par-deſſus. Leurs fruits s'y conſervent parfaitement bien, ſans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont les neiges, qui les couvrent, les garantiſſent.

Pour ce qui eſt du bled, bien loin de l'enſevelir, à moins d'un cas de neceſſité, on le fait eſſorer ſur de grandes Perches, & ſur l'Auvent,

ou vestibule exterieur de leurs Cabanes. A Tsonnontouann, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous cotés, afin que l'air puisse y joüer & que le grain ne moisisse point ; à la Floride on le transporte dans des greniers publics où on le laisse jusques à ce qu'on le distribuë d'une maniere proportionnée au besoin de chaque famille, & au nombre des personnes qui les composent. Après un certain temps, on fait secher le bled dans les cabanes sur les perches de traverse, qui environnent les feux, & qui portent sur les poteaux de soûtien ; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers, noircit un peu le grain à la longue ; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourroit le gâter. En hyver, quand il est bien sec, on l'égraine, & on le met dans les grandes Caisses d'écorce, dont j'ai parlé, & on l'y prend à mesure qu'on veut s'en servir. On laisse uniquement à la fumée, celui qu'on reserve pour semence, qu'on n'égraine que lorsqu'il faut le semer.

Maniere de preparer la Nourriture.

J'ay apporté ci-dessus une quatriéme raison, pour soûtenir la conjecture que le Maïs avoit été connu des Anciens, & avoit été le fondement de la nourriture, tout au moins des Peuples qui ont fait transmigration en Amerique. C'est la maniere dont les Anciens preparoient leurs Bleds pour les mettre en usage, à laquelle celle de nos

Sauvages


plan. 4. tome 2. pag. 180

Sauvages se trouve parfaitement conforme ; & c'est ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'est plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torrefier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens, je me contente de citer le vers de Virgile.

Et torrere parant Flammis & frangere saxo.

Virgil. Lib. I. Æneid. v. 183.

Il n'y a aussi qu'à rappeller ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador*, qu'on donnoit au Far, du verbe *aduror*, parcequ'on le torrefioit avant que de le moudre. Apollonius de Rhodes nous donne à entendre combien cet usage étoit ancien, par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes, & des Dolioniens, aprés la mort de Cyzique leur Roy ; Car elle fut si vive, qu'ils furent plusieurs jours, sans avoir seulement le courage de faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils soutinrent leur vie dans la tristesse, en mangeant par cy par là, quelques grains, tels qu'ils étoient, tous crus, & sans même les avoir fait torrefier.

Apoll. Rhod. Lib. I. v. 1071.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainsi grillés dans les cendres, en étoit beaucoup plus savoureuse, les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre, & ils se dépoüilloient par-là plus aisément de leur son, ou de leur premiere pellicule.

Avant d'avoir l'usage des Moulins, ils brisoient leurs grains dans des piles, ou des mortiers de bois, avec des pilons de même matiere.

Hesiod. Opera & Dies. v. 421.

Hesiode nous donne la mesure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi une pile de trois pieds de » haut, & un pilon de la longueur de trois coudées. * Pilumne en fut l'inventeur; c'est pour cela qu'il étoit honoré des Bergers & des gens de la campagne, lesquels se servirent encore long-temps de cette maniere de préparer leurs grains, après qu'on eut trouvé l'usage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépense pour les faire moudre aux Moulins bannaux. Caton met aussi la pile & le pilon, au nombre des meubles rustiques de son temps.

Servius in Lib. 9. Virg. Æneid.

Cato de Ré Rust.

Les Pisons prirent leur nom de cette maniere de piler le bled, ainsi que plusieurs autres familles Romaines tirerent le leur de differentes especes de Plantes frumentacées, ou de legumes, qui étoient chez eux en usage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicerons, qui avoient pris leurs noms, des feves, des lentilles & des pois chiches.

Plin. Lib. 18. cap. 3.

On appelloit aussi les Boulangers du nom de Pistores, à *Pilo*, ou *Pistillo*. Pendant les cinq cens premieres années après la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics; & lorsqu'ils commencerent à s'introduire, ils étoient en même temps, Meûniers, Boulangers & Cuisiniers.

Plin. Lib. 18. cap. 11.

* *Servius in Lib. IX. Æneid. Init.* Pilumnus pinsendi frumenti usum invenit: Inde à Pastoribus colitur: ab ipso etiam pilum dicitur.

On ne faisoit du pain que par delicatesse, comme on fait aujourd'huy des pieces de four. Les particuliers le faisoient chez eux ; & c'étoit là l'employ des femmes, comme ce l'est aujourd'huy chez la plûpart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire, étoit une espece de bouillie faite avec de la farine dilayée dans de l'eau, ou du boüillon, comme le Farro des Italiens. Pline & Valere Maxime nous en rendent deux fort beaux témoignages. « Il est évident, dit Pline, que les Romains ont vêcu « long-temps de boüillie, & non pas de pain. « Nos ancêtres, dit Valere-Maxime, étoient si « attentifs à la frugalité, qu'ils faisoient un plus « grand usage de boüillie que de pain. « C'est-ce que Juvenal exprime vivement, à sa maniere, dans la comparaison qu'il fait des Mœurs des Romains de son temps avec celles de leurs Ancêtres.

Plin. Lib. 18. cap. 8.

Valer. Maxime Lib. 2. § cap. 6.

Quin & magnis fratribus horum,

A scrobe & sulco redeuntibus, altera cœna,

Amplior, & grandes fumabant pultibus ollæ.

Juvenal. Satyr. 14. v. 169.

Cette farine dilayée dans l'eau pure, étoit le fondement de la vie des hommes ; & ils se passoient de cela, quand ils n'avoient rien de mieux ; mais quand ils avoient des viandes, de quelque espece qu'elles fussent, ils les faisoient cuire avec cette boüillie. C'étoit ce qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium*. Car le *Pulmentum* n'étoit

pas un mets, qu'on fit cuire separément, & qu'on mangeât ensuite avec cette boüillie, laquelle tint lieu de pain; mais, ou cette boüillie pure, & simple; ou bien, un composé de viandes cuites & préparées dans cette boüillie même, à laquelle on a fait succeder le potage, lorsque le pain à été plus commun.

On donna aux Romains le sobriquet de Pultophages, ou de mangeurs de boüillie, à cause qu'ils retinrent apparamment plus long-temps cet usage que beaucoup d'autres Nations; car il ne leur étoit pas particulier. Les Romains donnoient eux-mêmes, le même sobriquet aux Carthaginois. Fortunatus-Licetus, dans une de ses reponses, assure, que cet usage étoit chez les Perses, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. Car, quoique Pline semble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Greciæ, quam Italiæ polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même chose sous differens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit aussi peu usité en Grece, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en disant, que la préparation étoit effectivement la même; mais que la matiere étoit differente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de far ou de froment. Or Pline, selon cette explication, a eu raison de dire, que l'un étoit aussi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Grece; selon ce que j'ai déja dit

Fortunat Licetus. Resposn. ad quæsita. p. 57. & seq.

Plin. Lib. 18. cap. 8.

moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'usant que du far, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand secours pour l'entretien de leurs armées. Un soldat portoit ses vivres avec son petit bagage. Un petit sac de farine lui suffisoit pour longtemps. Il lui coûtoit peu de préparer son repas, & ce repas étoit de bien peu de depense: les Officiers, & les Généraux même, se distinguoient peu du simple fantassin, pour les aprêts de leur table. De cette maniere, les troupes étoient toûjours sur pied, toûjours prêtes à se transporter d'un lieu à un autre où on vouloit les conduire: & le luxe, & la delicatesse, qui se sont introduites de nos jours parmi les Militaires, ne ruinoient point les Etats, par les frais excessifs qu'on est obligé de faire en provisions de bouche, plus qu'en toute autre sorte de munitions de guerre, & ne faisoient point manquer les meilleures entreprises, lesquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible, ce semble, avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fournissoit à la Republique des hommes forts, robustes, courageux, capables de supporter la faim & la soif, qui pensoient plus à aller chercher l'ennemi, qu'à sauver leurs équipages; & qui, n'étant pas énervés par la bonne chere, ne faisoient pas consister les avantages d'une campagne, à avoir bien

fait les honneurs de leur Table, y faiſant ſervir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis, & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'uſage ordinaire, ſon origine eſt cependant très-ancienne. La premiere eſpece étoit de ceux qu'on faiſoit cuire ſous la cendre, & dont l'Ecriture-Sainte fait ſi ſouvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faiſoit cuire dans une tartiere de terre, ou de fer, car c'eſt ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces ſortes de pains avoient differens noms qu'on peut voir dans Athenée, & dans Caton. Ces differens noms pouvoient venir des divers lieux ou on les faiſoit, ou de differentes compoſitions qui y entroient. Car, outre les diverſes eſpeces de farines, qui en étoient comme la matiere principale, on y mettoit de l'huile, & de la graiſſe, du miel, des fruits, de la ſemence de Naſturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib. 18.

Athen. Lib. 3.

La ſagamité des Sauvages n'eſt autre choſe, que cette ſorte de boüillie faite de leur bled d'Inde, torrefié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, paſſé dans des ſas groſſierement faits, avec de petites branches liées enſemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers pliants faits de jonc. Je ne ſçais d'ou vient le mot de ſagamité, dont les François Canadiens ſe ſervent pour ſignifier cette boüillie, que les Iroquois nomment *Onnontara* dans leur langue.

C'est peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en soit, il est reçu en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaouité*.

Tous les matins les femmes preparent cette sagamité, & la font boüillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Europeans leur eussent apporté des Chaudieres de deçà la Mer, elles se servoient de vaisseaux de terre à potier, qu'elles travailloient assez proprement, leur donnant une forme spherique par en bas, & fort évasée par le haut; & après les avoir fait secher au soleil, elles les faisoient cuire, à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudieres de bois, moins fragiles, & dont le transport étoit plus aisé. Elles y faisoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, successivement, plusieurs cailloux ardants, qui échauffoient cette eau peu à peu, & la faisoient boüillir suffisamment pour des gens qui s'accommodent assez de viandes à demy cruës.

La sagamité étant faite, on la distribue en autant de petites Chaudieres, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de personnes, dans la cabane, lesquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, soit le jour, soit la nuit. L'appetit est chez eux l'unique horloge sur laquelle sont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela

un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on sert à toutes les personnes qui viennent rendre visite dans la Cabane, soit qu'elles soient étrangeres, soit qu'elles soient du village même.

Commentaire Lit. sur la Genese. chap. 24. v. 33.

Le R. Pere Don Augustin Calmet, dans ses notes sur la Genese, à fort bien observé, que dans les temps heroïques, les hôtes ne disoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'après le repas; souvent même on attendoit trois, quatre, ou même dix jours, sans s'en informer. C'est aussi le premier compliment que font tous les Ameriquains, chez qui l'hospitalité n'est pas moins sacrée que dans l'antiquité: & ce compliment, quoique muet, est très-éloquent; & beaucoup plus sensé que nos réverences, & des questions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on doit supposer las, & fatiguez du voyage. Quiconque entre chez eux est bien reçû. A peine celui qui arrive, ou qui rend visite est-il entré, qu'on met à manger devant luy, sans rien dire: & lui-même mange sans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le sujet qui l'amene. Les Bresiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, usent après cela envers les étrangers de beaucoup de ceremonies que j'expliquerai dans la suite. Il s'en trouve encore, qui ont la coûtume de leur laver les pieds, laquelle étoit si religieusement observée par les Hebreux.

La

La ſagamité pure eſt une viande bien creuſe, & les Sauvages avoüent eux-mêmes, qu'elle ne ſçauroit les ſoûtenir long-temps, s'ils n'avoient pas dequoi l'aſſaiſonner avec de la chair, ou du poiſſon, qui ſervent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'aſſaiſonnement, auſſi ſouvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils ſçavoient un peu mieux le menager. Mais il leur eſt preſque impoſſible dans leurs principes d'avoir cet eſprit de menagement, & de reſerve: la coûtume receuë, eſt de manger tout, tant qu'ils ont dequoi, duſſent-ils crever, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolerer la faim avec patience, & ſans ſe plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoïance; mais, après avoir examiné les choſes avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent abſolument en uſer d'une autre ſorte, ſans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienſeance. Un particulier, pour peu qu'il ſoit conſiderable, s'il a fait une bonne chaſſe, ou une bonne pêche, doit, ſelon les occaſions, faire des diſtributions aux anciens, aux parens, & aux amis; & ces ſortes de largeſſes épuiſent tout, mais ils n'oſeroient y manquer, & ne pourroient le faire ſans ſe rendre infâmes. Il eſt des temps, où ils ſont obligez de fournir leur contingent, & de contribuer aux dépenſes publiques du vil-

lage pour les festins, qui sont toûjours de grandes consommations, parce que la plus grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déja parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les anciens, & les considerables pour attrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont très-frequens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps.

Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême necessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entierement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils ai-

dent à leurs dépens, avec tant d'humanité, & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de diſpoſition, dans des cas pareils, à une liberalité ſi noble, & ſi magnifique.

La neceſſité, où ils ſe trouvent bien-tôt reduits par ces ſortes de profuſions, les oblige à manger de tout, ſans diſcernement, & à trouver tout bon. Comme, dans leur abondance, ils ne donnent pas le temps à la viande de ſe mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudiere encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont ſoin de tourner quand elle eſt cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne ſe font point auſſi un ſcrupule de la manger puante, & preſque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudiere, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenoüilles entieres, & les avalent ſans horreur. Ils font ſecher les inteſtins des Chevreüils ſans les vuider, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Becaſſes. Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup-marin, d'Anguille, &c, ſans s'embaraſſer ſi ces huiles ſont rances & infectes. Le ſuif des Chandelles eſt pour eux un vray ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodonne ſi celebres, ils les font ſeulement boüillir dans pluſieurs eaux, pour ôter leur amertume. Ils amaſſent

avec ſoin le fruit des hêtres & les font riſſoler. Ils mangent avec plaiſir des pommes de terre, diverſes racines inſipides, & toutes ſortes de fruits ſauvages, & amers ; ils ne leur donnent point le temps de meurir, & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent, & ne les enlevent. Pour mieux dépoüiller un arbre, ils le coupent par le pied, ſans ſe mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années ſuivantes. Les Algonquins, & ceux qui ne ſement point, étant encore plus miſerables, ſont forcez de manger quelquefois une eſpece de mouſſe, qu'on appelle tripe-de-roche, la tunique interieure, ou ſeconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'eſt pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins, que celui de *Rontaks*, c'eſt-à-dire, *les mangeurs d'arbre*. Le Pere du Tertre dit des Caraïbes, qu'ils mangent ſouvent de la terre toute pure, ce qu'il attribuë à leur humeur ſombre & melancolique, laquelle produit dans les levains de l'eſtomach une affection dereglée, ſemblable à celle des perſonnes du ſexe, qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaiſir de la craye, & du charbon.

Du Tertre. Hiſt. Nat. des Antilles. Traité 7. chap. 1.

Les Sauvages, qui ont du bled, le menagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'aſſaiſonnement ; ils font en ſorte d'en avoir leur proviſion annuelle, & même au delà, s'il peuvent. Quand le reſte leur manque, ils mettent ce bled à toutes les ſau-

ces, afin de varier, & de corriger par differentes préparations ce que cette nourriture legere pourroit avoir de fade & de dégoutant.

Lorſque le bled d'Inde eſt encore tendre, & preſque en laict, on le fait un peu riſſoler ſans le ſeparer de ſon épy; il eſt alors très-agreable au goût. On fait auſſi une proviſion de ce bled tendre en cette maniere. Après l'avoir fait boüillir dans ſon calice, on ôte les feüilles, qui l'envelopent, & on le fait un peu torrefier; alors on l'égraine; on le fait ſecher au ſoleil ſur des écorces, & on le garde pour les meilleures occaſions: Car de cette ſorte il eſt plus délicat, & fait la plus excellente ſagamité. Il y en a une eſpece qu'ils font pourrir dans les marais, pour le rendre puant. Ils aiment celui-là avec paſſion, & lorſqu'il le retirent de l'eau, ou plutôt de la bouë, on leur voit lécher & ſavourer avec plaiſir cette eau, qui en découle, & dont l'odeur eſt inſupportable. Les Sauvageſſes ont une maniere de le leſſiver, c'eſt-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broïent point celui-cy dans les piles; mais après l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau boüillante, elles briſent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudiere. Je n'ai point aſſez étudié les régles de leur cuiſine pour donner un détail exact de toutes leurs ſauces, auſquelles je ne touchois pas volontiers. La maniere dont leur bled me paroiſt

ſoit plus ſupportable, c'étoit de le manger auſſitôt après que les grains rôtis ont été retirez des cendres ; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît aſſez bon. Ils en ont ſur-tout une eſpece particuliere, qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous appellons, *Blé-Fleuri*, parce que dès qu'il a ſenti la chaleur, il éclate, & s'épanoüit comme une fleur. Celui-là paſſe tous les autres en ſaveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvageſſes ne manquent pas d'en faire un regal aux perſonnes qui les viſitent, & qu'elles veulent diſtinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par delicateſſe ; car elles ne ſçauroient en faire un uſage ordinaire, leurs champs ne leur fourniſſant pas aſſez, à proportion de leur travail, pour fournir à la dépenſe & à la conſommation que le pain emporte. Rien n'eſt plus peſant, & plus inſipide : c'eſt une maſſe de leurs farine, peſtrie mal proprement, ſans levain, & ſans ſel. Elles l'enveloppent de feüilles de bled d'Inde, & le font cuire ſous la cendre, ou le font boüillir dans la chaudiere. Elles y mettent ſouvent de l'huile, de la graiſſe, des feves, & des fruits. Il eſt encore plus déſagreable de cette maniere ; mais pour la bouche d'un Sauvage, c'eſt un regal, & un mets delicat. Ce pain n'eſt point de conſerve, & n'eſt gueres bon qu'à être mangé chaud en ſortant du four. J'ai vû en Italie une eſpece de pain preſque entiere-

ment ſemblable, qu'on vend au petit peuple. C'eſt une maſſe de farine fort preſſée, détrempée dans le ſafran, qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes, ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'aſſez près pour en ſçavoir la compoſition au juſte; mais je croirois qu'il faut avoir l'eſtomach bon pour la digerer, auſſi-bien qu'un autre eſpece de pain peu different qu'on fait en Gaſcogne & en Bearn, lequel eſt compoſé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du païs on nomme *Cruchade*.

Seſame.

L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire de Virginie dit, que les Indiens de ce païs-là, font du pain de la ſemence des Tourneſols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fiſſent cet uſage. Les Sauvageſſes n'en ſement que très-peu, & elles en font de l'huile pour ſe graiſſer, auſſi bien que de certaines petites noix ameres, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois neanmoins ce qu'il en rapporte; car il y à toute apparence que le grand Tourneſol, connû des Botaniſtes ſous le nom de *Heliotropium magnum*, eſt le Seſame, dont les Anciens Egyptiens, & les premiers Peuples faiſoient du pain, & de l'huile.

Hiſt. de la Virginie. Liv. 3. ch. 4.

Auctuarii Auctor apud Joan. Stobæum. in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.

Folle-Avoine.

Quelques Nations dans l'Amerique Septentrionale tirent leur ſubſiſtance d'une ſorte de

grain, que la nature produit d'elle-même, on le nomme la *Folle-Avoine*, dont les François ont transporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'est une plante marécageuse, qui approche assez de l'Avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au temps de sa maturité. Ils ne font que secoüer les épys, lesquels s'égrainent facilement, de sorte que leurs Canots sont bien-tôt remplis, & leurs provisions bien-tôt faites, sans qu'ils soient obligez de labourer ni de semer.

Racines.

Ce n'est pas seulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'industrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit plusieurs exemples de diverses racines qui servoient à cet usage. Telle étoit la racine bulbeuse de l'Asphodele, la racine nommée *Chara*, dont il est parlé dans Cesar, & dont ce grand homme, peu de temps avant la celebre journée de Pharsale, se servit pour nourrir son armée, à qui l'Epire ne fournissoit pas d'assez grands secours de vivres. Telle étoit la plante du papier, si celebre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occasion de parler plus en détail dans la suite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, sçut emploïer utilement après l'hyver de 1709, pour se garantir des dernieres extremitez, où l'auroient jetté la famine, & la disette.

Cesar de Bello Civili. Lib. 3.

Il

Il y a dans les Indes Occidentales diverſes racines dont on ſe ſert, non ſeulement pour les cas de neceſſité, mais encore dans l'uſage commun & ordinaire. La plus celebre eſt celle du *Manioc*, ou *Mandioc*, laquelle eſt la même que celle qui eſt appellée *Yuca* dans les premieres Relations, & dans celles des Auteurs Eſpagnols. Cette plante eſt une eſpece d'arbuſte, dont le bois eſt fort tortu, & fort tendre; ſes feüilles ſont étroites, ſerrées, un peu longuettes comme celles du chanvre, elles ne viennent pas toutes en même-temps; mais à meſure que la plante croit, celles d'en-bas tombent, & celles d'en haut pouſſent; de ſorte que l'arbuſte eſt toûjours verd. A la chute de chaque feüille, il ſe forme un nœud de la groſſeur d'une feve. Ses racines ſont ſemblables à celles des carottes, leſquelles deviennent plus ou moins groſſes, ſelon la qualité du terroir, & les ſoins qu'on leur donne. Il leur faut près d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent ſe conſerver plus long-temps dans la terre; mais elles ſe rempliſſent d'une trop grande abondance de ſuc, qui perdant de ſa conſiſtance, les rend trop aqueuſes. Il y en a de ſix ou de ſept ſortes, qu'on diſtingue par les differentes couleurs des feüilles, & des écorces.

Comme c'eſt de la racine ſeulement que les habitans du païs tirent leur ſubſiſtance, il faut connoître ces differentes eſpeces, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent auſſi de

meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce aſſez épaiſſe d'un violet fort obſcur; mais le deſſus en eſt blanc comme neige. Celui-ci ſe conſerve plus long-temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine griſe; mais il eſt fort inégal; quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois très-peu, le pain en eſt paſſable. Le Manioc verd, ainſi nommé à cauſe de la verdeur de ſes feüilles, n'eſt pas plus de dix mois à venir à maturité; mais il ſe conſerve peu en terre: le pain en eſt fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre, il eſt plutôt meur que toutes les autres eſpeces; mais ſes racines ſe reſolvent toutes en eau, de ſorte que quoique la farine ſoit d'une belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il eſt auſſi de peu d'uſage; & il n'y a gueres que ceux dont les proviſions ſont courtes, qui aïent ſoin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre eſpece, qui ne differe gueres du blanc pour ſa forme; elle eſt rare dans les Iſles, & commune dans la grande terre: elle ſe mange cruë, rôtie, boüillie, ou de quelque autre façon que l'on veut, ſans en exprimer le ſuc, ce qu'on n'oſeroit faire des autres eſpeces de Manioc; leur ſuc étant un venin des plus preſens, & des plus mortels.

Il eſt bien ſingulier qu'une racine auſſi excellente, ſoit pourtant ſi dangereuſe, & ait des effets auſſi funeſtes. Car il eſt certain, que le quart

d'un verre de ce ſuc feroit mourir un homme dans un quart-d'heure, ſi on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent ſouvent, ſe faiſant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionaux en prenant de la Cigüe. Au commencement de la conquête des Eſpagnols, ces pauvres malheureux ne pouvant ſouffrir le joug de cette ſervitude, s'invitoient les uns les autres à ſe faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoiſonnoient avec le ſuc d'*Yuca*. Le Pere du Tertre croit « que tout ce qu'il y a de « malin dans ce ſuc, & même dans toute la raci- « ne, ne vient que d'une abondance de nourritu- « re dont l'eſtomach n'eſt pas capable ; car quoi- « qu'il ſoit mortel en effet, il opere neanmoins « d'une maniere toute differente des autres poi- « ſons, qui cauſent des ardeurs étranges, s'ils « ſont chauds, ou des aſſoupiſſemens s'ils ſont « froids ; ce qu'on ne remarque point du tout en « ceux qui ont pris de ce ſuc, ou mangé de cette « racine ; mais ſeulement une replexion d'eſto « mac, qui les ſuffoque, & qui les fait mourir. « De plus, on ne trouve aucune des parties no- « bles des animaux qui en ſont morts, endomma- « gée ; mais ſeulement leur eſtomach enflé ; » de ſorte que ce Pere prétend, qu'il arrive pour lors la même choſe qu'on a vû arriver, après une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau ; ou bien aux cheveaux, qui

Gonzales d'Oviedo. Hiſtor. Gen. Lib. 7. cap. 2.

Du Tertre. Hiſt. Naturelle des Antilles. Traité. 7. ch. 1. §. 14.

boivent après s'être trop remplis de froment, qu'on ne ſoupçonnera point d'être venimeux.

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuiſible dans cette racine, c'eſt ſon phlegme. En effet ce même ſuc, ſi dangereux, & ſi mortel, après qu'on la bien fait boüillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en aïant corrigé la crudité, ou aïant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux. Les Indiens font de ce ſuc tout pur, des biſcuits d'un goût très-fin & très-relevé, en le faiſant épaiſſir au ſoleil, ou bien au feu, qui en conſume toute la ſeroſité. Ils font auſſi de la racine de Manioc ſéchée, des boiſſons fort bonnes, & qui ſont d'excellens reſtaurans pour les malades. Oviedo dit, qu'ils en font de bons boüillons; mais que lorſque la liqueur commence à ſe refroidir, ils ceſſent d'en boire. La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que, quoiqu'elle ne ſoit pas mortelle, à cauſe de la premiere cuiſſon, elle eſt neanmoins indigeſte lorſqu'elle eſt froide, & ne ſe cuit pas aiſément dans l'eſtomach. Les Sauvages Tapüias, & quelques autres du Continent, auſſi-bien que les animaux, mangent le Manioc de l'eſpece la plus dangereuſe tout cru, & ſans aucune preparation. Il faut neanmoins qu'ils s'y faſſent peu à peu, & qu'ils y ſoient accoutumés de bonne heure, ſans quoi il leur nuiroit comme aux autres.

Mais quelle que ſoit la nature de ce ſuc, comme il a en effet toute la force du poiſon le plus

Thevet Coſm. Univ. Liv. 22. ch. 12. p. 980.

De Laet Ind. Occid. Lib. 15. cap. 10.

Oviedo, loc. cit.

De Laet, loc. cit.

Du Tertre, loc. cit.

violent, le Pere du Tertre ſuggere trois remedes pour lui ſervir d'antidotes. Ces remedes ſont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiede: ou bien quantité de ſuc d'Ananas, avec quelques gouttes de jus de citron: ou enfin de prendre le ſuc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces païs-là ſont revêtus, & qui eſt un ſouverain contre-poiſon, dont on peut uſer contre toutes ſortes de venins.

Pour ſeparer de la racine ce ſuc vitieux & nuiſible, les Sauvageſſes, ſelon l'ancien uſage, la ratiſſent d'abord & la dépoüillent de ſon écorce; elles l'*égrâgent* enſuite à force de bras, ſur une rape faite de pluſieurs petites pierres pointuës & raboteuſes, qui ſe trouvent ſur leurs rivages, & qui ſont enchâſſées dans une planche d'un pied & demi de long, ſur ſept ou huit poulces de large. Une extremité de la rape appuïe contre leur eſtomach, & l'autre ſe termine dans un vaiſſeau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramaſſent après cela dans des couloirs tiſſus de jonc & de latanier leſquels étant mis ſous une preſſe, ou ſuſpendus à une branche d'arbre par un bout, avec une groſſe pierre qui y ſert de poids, & qui eſt attachée à l'autre bout, tout le ſuc s'en exprime ſi bien, qu'il ne reſte plus qu'une farine ſeche, raſſemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Caſſave.

Cette farine ayant été bien bluttée, & paſſée par

une eſpece de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de caſſave en cette maniere. Elles ont un vaiſſeau de terre comme une platine, qu'elles mettent ſur le feu, en ſorte néanmoins que la flâme n'y touche pas; lorſqu'il eſt bien échauffé, elles le couvrent de l'épaiſſeur de deux doigts, ou environ, de cette farine bien ſéche & qui n'eſt détrempée d'aucune liqueur; la chaleur la pénetre bien-tôt, & la lie, & quand elle eſt cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui ſervent à cet effet; & la caſſave ſe trouve faite preſque en auſſi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumelette.

Le Pain de Caſſave eſt un bon aliment, & d'un goût très-ſavoureux; quelques-uns le préferent au pain de froment; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux; il ſe conſerve néanmoins très-long-temps, ſur tout quand on l'a fait ſecher pendant quelques jours au Soleil. On lui donne auſſi une telle préparation qu'il devient comme une eſpece de biſcuit, dont les Européens, qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs proviſions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun eſt de l'épaiſſeur d'un demi doigt, on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicateſſe.

Les Sauvageſſes font auſſi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une ſorte de boüillie dans laquelle elles font cuire

leurs viandes. On la nomme *Mingánt* au Bresil, & c'est la même chose que la Sagamité des Ameriquains Septentrionaux. L'une & l'autre farine est d'un goût savoureux, & n'a rien de fade, comme l'est la nôtre en sortant des moulins. Les Indiens les mangent souvent toutes séches, sans mélange, & sans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amerique Méridionale fournit encore un nouveau secours à ses Habitans dans les Patates, lesquelles peuvent tenir lieu de pain, & sont une si excellente nourriture, qu'on a observé, que ceux qui en usent, sont ordinairement gras, & d'une santé vermeille ; Avantage qui devroit leur faire donner la préference sur la farine de Manioc, laquelle étant trop dessicative, ne donne jamais ni embonpoint, ni coloris.

Patates, ou Batates.

La Patate est une racine bulbeuse, qui pousse des tiges rampantes, chargées de feüilles molasses, d'un verd fort obscur, & peu differentes de celles des épinars. Il y en a de differentes especes, qu'on distingue par les couleurs des racines : car il y en a de vertes, de blanches, de rouges, d'orangées, de marbrées, &c. Elles sont toutes bonnes. On les fait cuire sous la cendre, ou bien dans un pot, au fonds duquel on met tant soit peu d'eau pour les empêcher de brûler, & qu'on a soin de bien couvrir. En cuisant elles deviennent molles comme les chatai-

gnes, & ont presque le même goût ; mais elles sont beaucoup meilleures, ne chargent point l'estomach, & ne sont point venteuses, comme la plûpart des autres Racines, & en particulier les grosses Raves du Limosin, ausquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût, les Européans leur font une sauce composée de jus de citron, d'huile d'olive, & de piment, ou de poivre long.

Les autres vivres dont usent les Peuples de l'Amerique Méridionale, ne sont point si nourrissans, ni si substantiels que ceux des Ameriquains Septentrionaux, lesquels ont de toutes sortes d'animaux que le Païs & la chasse leur fournissent. Ceux-là vivent plus de poisson que de chair ; ils n'osent pas même en manger de toute espece : la Tortuë en particulier, leur est aussi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils se contentent aussi plus aisément, ce sont des Crabes & diverses sortes de coquillages qu'ils mangent *à la Pimentade*, c'est-à-dire, dans une sauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement si forte & si piquante, que les Européans, qui n'aiment pas les ragoûts si épicés, ne sçauroient absolument s'accommoder de la maniere dont ils la préparent. Mais si les Ameriquains Septentrionaux ont sur eux l'avantage des viandes,

des, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance, ou d'elle-même ou avec très-peu de ſoin & de culture, de ſorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne ſont pas ſi ſouvent expoſés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produiſent que des racines ſéches & maigres. La coutume eſt donc de prendre du bois de ſa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux manieres. La premiere demande plus de façon, & produit auſſi de plus belles racines. Après avoir brûlé les herbes du champ & avoir diſpoſé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangles, qu'on a ſoin de couvrir. Cela s'appelle *planter à la foſſe*. La ſeconde méthode eſt plus facile, mais d'un moindre profit. Il ſuffit d'enfoncer en terre, de diſtance en diſtance, ces bâtons de bois de Manioc, obſervant de mettre les nœuds en haut, ce qui s'appelle planter en piquet. On a ſoin de ſarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, juſques à ce que le Manioc ſoit aſſez fort pour prendre le deſſus, & n'être pas ſuffoqué par les mauvaiſes herbes. Cette Plante ainſi cultivée a une ſi grande fécondité, qu'un arpent de terre qui en eſt ſemé, nourrit plus de perſonnes que ſix autres arpens enſemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légere, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus près qu'il se peut ; & on y met deux ou trois brins de son bois, ou de ses tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en si grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou six racines de figure differente, dont quelques-unes sont grosses comme la tête.

Plusieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits séchés & réduits en farine. Ce pain est fort dur, mais assez savoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne sement point, font aussi du pain de poisson séché & boucanné au soleil. Elles le brisent dans des piles & le réduisent en farine comme on fait le bled.

Soins des champs.

Les Sauvagesses ont grand soin de leurs champs, & y sément outre cela diverses sortes de légumes, & de fruits. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Caraïbes observent les temps de la Lune pour faire leurs semences, preuve encore sensible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque chose. Le soin des champs est pour elles un travail fort rude, si l'on considere le peu de secours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles ſement ou plantent, demande de a culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reſte; de maniere qu'il diſparoîtroit entierement d'une Terre, ſi on n'en prenoit le même ſoin que du froment. Ainſi quand Herodote dit de cette eſpece de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je ſuis perſuadé qu'il ne pourroit croître ainſi ſans dégenerer, comme il arrive d'ordinaire à ces ſortes de Plantes, qui demandant de la culture déperiſſent lorſqu'on n'en prend plus de ſoin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amerique du Maïs qui y croiſſe de lui-même. Il ne reparoît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Herod. lib. 3. n. 100.

Transport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laiſſent pas même repoſer, elles s'épuiſent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la néceſſité de tranſporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils ſont encore réduits à cette néceſſité, au moins dans l'Amerique Septentrionale, & dans les Païs froids, par une autre raiſon plus preſſante; car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reſte dans un même endroit, plus le bois s'eloigne; de ſorte

qu'après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

Ceux qui sont au voisinage des Villes Françoises dans la Nouvelle France, ont voulu parer à cet inconvenient, & se sont mis depuis quelque temps en possession d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traineau pendant l'hyver, & sur le dos des mêmes chevaux pendant l'Eté. Les jeunes gens, ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau très-onéreux n'en ont pas moins de plaisir qu'eux; mais ils sont tombés dans un autre inconvenient; car ces chevaux, qui sont en grand nombre, se répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les désolent entierement, sans qu'on puisse y porter remede. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'est de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchissent aisément; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces enclos, ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Indes, qui les affriandent plus que l'avoine; soit que les enfans, qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre, les pressent, & les forcent de sauter par-dessus leurs barrieres.

Ils prennent leurs mesures de bonne heure pour ces sortes de transports ; & font en sorte que leurs vieux champs puissent leur servir jusques à ce que les nouveaux soient en état de pourvoir à leur subsistance ; de maniere qu'ils puissent les abandonner sans en souffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village, ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois; ils s'y transportent pour cet effet durant l'hyver, & y dressent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage ; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont besoin pour se chauffer, & qui étant aux portes de leur cabanage, leur épargnent la peine d'un long transport. Ce sont les hommes par toute l'Amerique qui sont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres. Ce sont eux aussi, qui en tout temps sont obligés de couper le gros bois, dont les femmes ne sçauroient venir à bout, en sorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre, lesquelles n'étoient pas suffisantes pour couper les arbres d'une certaine grosseur ; ou qui ne l'eussent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européans leur en ont apporté de fer bien aceré, & leur ont donné l'exemple d'abbattre le bois, de le fendre, & de le scier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins, & ils se sont

arrêtés à leur ancienne méthode, qui eſt de cerner les arbres, de les dépoüiller de leur écorce pour les faire mourir, & de les laiſſer ſécher ſur pied. Quand ils ſont ſecs, ils les abbattent en appliquant le feu au bas du tronc, & les minant peu à peu avec de petits tiſons, qu'ils ont ſoin d'entretenir, & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même maniere, lorſqu'ils ſont renverſés, en plaçant de ſemblables tiſons de diſtance en diſtance ſur le corps de l'arbre. Pour ce qui eſt des ſouches, qui reſtent en terre, ils les laiſſent pourrir à la longue, & les arrachent enſuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, ſont d'uſage dans toute l'Amerique de temps immémorial; elles ſont faites d'une eſpece de caillou fort dur & peu caſſant, elles demandent beaucoup de préparation pour les mettre en état de ſervice: La maniere de les préparer eſt de les aiguiſer en les frottant ſur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu près de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y ſuffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, eſt un prétieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'eſt un autre embarras pour l'emmancher: Il faut choiſir un jeune arbre, & en faire un manche ſans le couper; on le fend par un bout, on

y inſere la pierre, l'arbre croît, la ſerre, & l'incorpore tellement dans ſon tronc, qu'il eſt difficile & rare de l'arracher. Il ſe trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres ſemblables qu'on nomme *Ceraunias ou*, Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires ſont d'une nature toute differente. Ces pierres ſont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faiſoient un uſage ſemblable à celui qu'en font aujourd'hui les Ameriquains, qui n'ayant point ou preſque point de commerce avec les Européans, ſont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont auſſi des eſpeces de coûteaux de même matiere que leurs haches, qui ne doivent pas être differens de ceux dont ſe ſervoient les Juifs pour leur Circonciſion, & de ceux qui étoient en uſage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybéle.

On doit remarquer par rapport à ces tranſports de Villages des Sauvages, & à la néceſſité où ils ſe trouvoient de changer ſouvent de terrain, que cette néceſſité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la diſette, & au peu d'induſtrie de la plûpart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient auſſi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la ſuite ont été fixes quand on a bâti d'une maniere plus ſolide; & que l'art a ſuppléé au beſoin des hommes,

n'ont pas toutes été les premieres du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut servir à éclaircir les doutes qui peuvent naitre dans la comparaison de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amerique ; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le secret d'en faire du vin. Ils sont tous naturellement de si grands yvrognes, qu'on peut bien juger sans leur faire tort, que ce n'est pas leur faute. Il faut donc que ce soit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit presque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en est fort petit, & fort acide dans sa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus chauds, il est un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Europeans ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne sauvage, mais je ne sache pas qu'ils y ayent réussi jusqu'à present. Le plan apporté d'Europe a dégeneré au Bresil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Espagne, excepté au Perou, & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'est pas croyable que dans un Païs aussi vaste que l'est l'Amerique, il ne se trouvât pas ailleurs quelque terroir qui fût propre à la culture de la vigne, sur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où se cueillent de si excellens vins de toutes sortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raison, autre

tre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le ſuccès qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a aſſuré que nos Miſſionnaires vers les Ilinois, avoient tenté de faire du vin des raiſins du païs; qu'ils s'en étoient même ſervis pour dire la Meſſe; je croirois en effet que ces païs-là y ſeroient des plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas ſuffiſante, pour porter ſur cela un jugement aſſuré.

L'antiquité du vin & ſon origine ſont aſſés connuës par la ſainte Ecriture; mais, comme je l'ai déja dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'uſage. La plûpart des peuples ſe contentoient de l'eau pure. D'autres ſuppleoient au défaut du vin, & faiſoient des boiſſons enyvrantes, avec diverſes ſortes de grains & de fruits, auſquelles on donnoit auſſi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'eſt ainſi qu'ils faiſoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiſte. Les Egyptiens en faiſoient avec le Lotos, c'eſt auſſi à eux qu'on doit l'invention de la Biere.

Boiſſons enyvrantes.

Les peuples de l'Amerique Meridionale & les Mexiquains ont auſſi le ſecret, & un uſage de temps immemorial de faire des boiſſons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui ſervent à leur nourriture commune. Il y en a de pluſieurs eſpeces, qui ont auſſi des noms differens; noms qu'el-

les ont tiré des diverſes matieres, qui en font le fonds, & de la maniere differente dont on les compoſe.

La Chica.

La plus commune de ces boiſſons, eſt celle qu'on nomme *Caouin* au Breſil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Eſpagne; & *Ouicou* aux Iſles Antilles, & dans pluſieurs endroits de la grande terre. La matiere de celle-cy eſt la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratiſſée, par quartiers, comme on uſe en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait boüillir toutes ces racines ainſi taillées par rouelles dans de grands vaiſſeaux de terre, juſqu'à ce qu'elles ſoient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupiſſant en rond autour de ces grands vaiſſeaux, prennent de ces racines ainſi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche ſans rien avaler, & rejettent enſuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaiſſeaux de terre, ou elles font boüillir derechef toutes ces racines enſemble, remuant continuellement avec de grandes ſpatules toute cette matiere, juſqu'à ce que le tout ſoit cuit. Après quoi, ſans la couler, & ſans la paſſer, elles l'ôtent pour la ſeconde fois de deſſus le feu, & la verſent dans d'autres grands vaiſſeaux de terre, ſemblables à ceux dont on ſe ſert en pluſieurs de nos Provinces pour faire la leſſive, excepté qu'ils ſont un peu


1.
2.

plus allongés & plus étroits par le goulet. On appelle ces vaisseaux en langage du païs du nom de *Canari*; nom generique pour signifier toutes sortes de vases de terre, de quelque grandeur qu'ils soient. Ceux-cy contiennent jusques à soixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vuidée, on la laisse fermenter à découvert, pendant quelque temps, après quoy on la couvre jusqu'à ce qu'on veüille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du païs.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boisson, de la même maniere qu'elles en usent à l'égard de l'*Ouicou*, fait des racines de Manioc. Thevet a observé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une superstition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que si par hazard les femmes mariées y étoient appellées, elles devoient s'y être preparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & separées de leurs maris. Le sieur de Leri se mocque de cette observation & la contredit; mais, comme il avoüe que les hommes n'oseroient absolument y toucher, & qu'ils disent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la faisoient eux-mêmes; & que d'autre part cette boisson est le plus souvent destinée pour ce qu'on appelle *faire un vin*; c'est-à-dire, pour ces assemblées generales, que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne, on pourroit dire que Thevet a eu raison en

Thevet Cosmog. Univ. Liv. 21. ch. 16. F. 196.

Jean de Lery, hist. de l'Amerique. c. 9.

parlant pour ces occasions où la Religion a quelque part, & que communément, on n'y regarde pas de si près, quand il ne s'agit pas de ces sortes d'assemblées; mais seulement d'avoir dequoy boire pour l'usage ordinaire, auquel cas le sieur de Leri n'auroit aussi point de tort.

La salive de ces femmes est un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non plus que nos cuisiniers lors qu'ils preparent leurs sauces & leurs ragouts; mais le feu corrige tout: & après la fermentation, ces sortes de boissons sont assés agreables. Elles sont d'ordinaire assés épaisses, & c'est sans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs festins à boire, y ayant en même-temps dequoy boire & dequoy manger. Elles causent aussi une yvresse très-incommode, comme nos meilleurs vins. Je croirois neanmoins par rapport à ceux qui seroient accoutumés également au vin & à ces boissons, qu'on seroit yvre d'une moindre quantité de vin, que de ces autres liqueurs; ce qui montreroit qu'en effet, elles n'ont pas en soy une si grande force.

Le Maby.

Le Maby est une autre sorte de boisson ordinaire; mais moins commune, elle est composée de patates pures, qu'on fait cuire dans une chaudiere. Les Sauvagesses mâchent aussi les patates cuites, & les recrachent dans un *Coüi*, c'est-à-dire la moitié d'une calebasse, où cela s'étant aigri

il ſe fait une ſorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf, qu'elles font diſſoudre dans une bonne chopine d'eau, & cela fait ſur le champ une boiſſon violente, qu'on peut faire paſſer pour d'exellent vin blanc, rouge, ou clairet, ſelon la couleur de la patate. Elles ne font neanmoins cette ſorte de levain que pour les cas de neceſſité, ou il faut une boiſſon qui ſoit prête ſur le champ, car la maniere ordinaire de faire le Maby, c'eſt de verſer de l'eau ſur les patates, & de les laiſſer boüillir comme le vin nouveau. Les Europeans qui n'aiment point la malpropreté de ces racines mâchées, ſe contentent d'égruger deux ou trois patates cuites, qui cauſent une fermentation preſque ſubite, après que la liqueur a été quelque temps dans les vaiſſeaux.

Le Palinot.

Le Palinot eſt une boiſſon compoſée de patate & de caſſave brûlée. Les Sauvageſſes rompent la caſſave & la mettent dans les vaiſſeaux, tandis qu'elle eſt encore toute chaude, & y ajoutent des racines de patates cruës, & coupées par morceaux. Elles font auſſi des liqueurs avec des Bananes, des Ananas, & d'autres ſortes de fruits. Mais ces boiſſons n'étant pas ſi ſaines que les premieres, ne ſont pas d'un auſſi grand uſage. Les Negres en Amerique font du vin de Palmiſte, & les blancs du vin de cannes qu'on dit être fort delicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs, c'eſt

qu'elles se font en peu de temps : que la fermentation en est bien-tôt faite : & la boisson bien-tôt dans sa boite ; mais aussi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigrissent. Un sujet de consolation, & le remede à cet inconvenient, c'est qu'on ne manque gueres de matiere pour en faire de nouvelles.

Hornius de Orig. Gen. Americ. Lib. 3. cap. 18.

Hornius parlant de cette boisson appellée *Chica*, dit qu'elle est commune aux Ameriquains, aux Tartares, & aux Scythes : trompé ensuite par la ressemblance des termes, il confond la *Chica* avec le *Cia* des Chinois, des Japonois, des Persans, & des Turcs. Le *Cia* ou *Chia* des Chinois, des Japonois, & des Tartares, c'est le Thé. La boisson des Turcs & des Persans, c'est le caffé, or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boissons enyvrantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs, il y en a encore de trois sortes, de qualités, & d'especes toutes differentes des premieres, & entre-elles. Ces liqueurs sont le Chocolat, l'herbe du Paraguay, & la Cassine.

Le Chocolat.

Le Chocolat est un présent que le Mexique a fait à l'Europe, où il est aujourd'huy si commun, sur-tout en Espagne, & en Italie ; qu'il semble que ceux qui y sont accoutumez, particulierement les vieillards, ne sçauroient vivre sans cette prétieuse liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins necessaire chez les Mexiquains, ainsi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao, qui

en fait le fonds, y tenoit lieu de monnoye, & servoit dans le commerce à avoir toutes les choses necessaires à l'usage de la vie, ainsi que les metaux parmy nous. Les Mexiquains varioient extremement cette boisson, par le mêlange de plusieurs autres ingrediens, dont ils faisoient differentes compositions, qui en changoient la qualité & le goût, selon la varieté des divers mêlanges & des differentes preparations. Les Espagnols en ont fait une liqueur fort agreable, en ajoutant au cacao, la vanille, la canelle, & le sucre, de la maniere dont on le prepare aujourd'huy communément en Europe. Le cacao qui, comme j'ay dit, en fait le fonds, & en est comme la baze, est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre, rayé, cannelé & roux, plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage, elles sont d'un temperament froid & humide, & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte, est semblable à l'oranger ; il a les feüilles de même, mais un peu plus grandes : au sommet il a une espece de couronne. Cet arbre est fort foible, & fort tendre, de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre, que les Espagnols nomment, *La Madre del Cacao*, & qui semble n'être fait que pour luy servir d'ombre. On distingue des Cacaoyers de quatre ou cinq especes.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que seche, hachée comme de la paille, & presque ré-

duite en poussiere, je ne sçaurois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux especes, on nomme l'une *Hierva de Palos* & l'autre *Hierva de Camini*, laquelle est beaucoup meilleure, & plus rare que la premiere: on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en consequence de l'idée que se sont formée les Espagnols, que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amerique, où il avoit rendu cette herbe salutaire, de venimeuse qu'elle étoit, ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du païs que les Espagnols ont appris a en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la riviere d'Argent, au Chili, & au Perou, que si l'on en croit M. Frezier, il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Perou, 50000. arobes, c'est-à-dire, 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe, dont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on appelle de *Camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Perou.

Frezier, Voïage de la Mer du Sud. p. 229.

La maniere d'en user, est de la faire infuser à peu près comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'une calebasse armée d'argent, & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre, & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite ampoulle percée en plusieurs endroits, laquelle

quelle ſert à ſéparer l'herbe d'avec l'eau où elle ſurnage ; de ſorte qu'on ne ſucce que l'eau toute ſeule. Quelques-uns au lieu de chalumeau pratiquent au fond de la taſſe une ſéparation d'argent percée de pluſieurs petits trous, qui fait le même effet.

La Caſſine eſt une boiſſon particuliere aux Peuples de la Floride, les Auteurs anciens & modernes en ont parlé ; mais je n'en ſçache aucun qui nous ait fait connoître ſa compoſition au juſte ; & il ſe trouve entr'eux une eſpece d'embarras, ou même de contradiction, qu'il n'eſt pas facile d'éclaircir. Thevet nous la repreſente comme une liqueur faite de l'infuſion d'une herbe qui a la figure d'une laituë. Le ſieur le Moyne de Mourgues en parle comme d'une boiſſon de pluſieurs herbes. Le Proteſtant qui a imprimé ſous le nom Eſpagnol de François Correal, ne nous en donne aucune notion. De Laet nous laiſſe croire que c'eſt la décoction des feüilles d'un arbre ; & ſi j'en crois ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a fait le voyage du Miſſiſſipi ces dernieres années, la Caſſine n'eſt autre choſe que la teinture des feüilles de l'Apalachine, laquelle eſt un petit arbuſte aſſez ſemblable au Myrte, & qu'on connoît aujourd'hui en France, où on l'a apportée de la Louiſiane depuis les derniers établiſſemens qu'on a fait en ces Païs-là.

La Caſſine.

Thevet, Cóſtu. univ. liv. 23. ch. 1. F. 1004.

Fr. Correal, voyage aux Indes Occid. ch. 2. 1. Part.

De Laet, & le ſieur de Mourgues, parlent de la

Caſſine plus au long que les autres qui en ont traité. Mais ils en parlent d'une maniere fort differente. Ce qu'ils en diſent mérite d'être raporté ici: on pourroit peut-être accorder ces Auteurs en diſant, que l'un ne s'eſt attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Caſſine leur ſert à tirer leurs augures, & à choiſir leurs Guerriers, pour les expeditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'eſt propoſé que l'uſage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

Joan. de Laet, Indiæ Occid. lib. 4. cap. 15.

» La Caſſine, dit de Laet, eſt un arbre qui ne » porte point de fruit, & des feüilles duquel les » Sauvages font un breuvage, qui a une vertu ſin» guliere pour provoquer les urines. Il eſt en telle » eſtime parmi les Eſpagnols, & parmi les Sau» vages, qu'à peine y en a-t-il aucun qui n'en » boive matin & ſoir, & même avec plus d'ex» cès qu'on ne fait le Chocolat dans la Nouvelle » Eſpagne. Pour le faire, ils prennent une cer» taine quantité de feüilles, qu'ils mettent à ſec » dans un pot de terre, où ils les font riſſoler avec » un tiſon préparé pour cet effet, & qu'ils re» muent de l'autre main ſi long temps que leur » couleur verte ſoit changée en rouge. Ils y ver» ſent enſuite de l'eau peu à peu juſqu'à ce que » le vaiſſeau ſoit preſque plein: alors ils vuident » la ſeule liqueur, qui reſſemble pour la couleur » au vin clairet, & rend une écume ſemblable » à celle du Chocolat, quand on y mêle *l'Atho-*

le. * Les Espagnols, & les Sauvages boivent cette « liqueur dans de grands coquillages de mer; ils la « prennent aussi chaude qu'ils la peuvent souffrir, « & en si grande quantité qu'ils en peuvent porter; « ils croiroient même mourir s'ils avoient passé « un seul jour sans en boire. Une heure & demie « après en avoir bû, ils lâchent une quantité in- « croyable d'urine presque continuellement pen- « dant l'espace d'une heure; aussi s'en trouve-t-il « peu qui soient sujets aux affections des reins & « de la vessie. Les Sauvages se substantent aussi « de cette potion, & quand ils veulent se purger, « ils y mêlent de l'eau de mer, & par ce moyen « ils purgent violemment les mauvaises humeurs « par haut & par bas. Il arrive même que s'ils en « mêlent avec excès, quelques-uns en meurent. «

A certain temps marqué de l'année, dit le « sieur de Mourgues, les Peuples de la Floride « tiennent un Conseil général, où ils s'assemblent « tous les matins. Ce Conseil se forme dans la « Place publique où sont préparés des bancs ran- « gés en demi cercle, sur lesquels tout le monde « s'asseoit autour du Chef, qui est seul assis au « milieu sur une espece de trône fait de neuf pie- « ces de bois arrondies, plus élevé & plus avancé « que celui de ses Senateurs. Le Chef se place le « premier; tous les autres, par ordre, à commen- «

Le Moyne de Mourgues. loc. cit.

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexiquains faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de ptisane; ils la mêloient avec leur Chocolat.

» cer par le plus ancien des vieillards, viennent
» le ſaluer, élevant leurs mains ſur leurs têtes, &
» chantant une chanſon à laquelle tout le chœur
» répond par des hé, hé. Chacun ayant rendu le
» ſalut en cette maniere, & s'étant aſſis, le Chef
» expoſe à ſon Conſeil le ſujet qui les aſſemble,
» & conſulte tour à tour les *Jaouas*, qui ſont les
» Prêtres ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
» mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
» aucune réſolution qu'ils n'en ayent auparavant
» déliberé long-temps enſemble. Cependant les
» femmes par ordre du Chef préparent la Caſſine;
» c'eſt ainſi qu'ils nomment une boiſſon compo-
» ſée de certaines herbes dont ces femmes ont ſoin
» d'exprimer le jus après qu'elles les ont fait in-
» fuſer & boüillir. Avant que de la boire, un
» homme choiſi pour cet emploi ſe léve de ſa place,
» & ſe tenant au milieu de l'Aſſemblée en pre-
» ſence du Chef, fait un diſcours pour ſouhaiter
» que cette boiſſon ſoit utile à ceux qui en
» doivent goûter, & qu'elle leur inſpire un eſ-
» prit de force: Prenant enſuite de la main des
» femmes une grande coupe pleine de cette boiſ-
» ſon toute chaude, il la preſente au Chef, avec
» beaucoup de cérémonie. Le Chef l'ayant bûë,
» il en offre à chaque particulier une pareille doſe,
» dans la même coupe. Ces Peuples font une ſi
» grande eſtime de cette liqueur, qu'il n'y a que
» les Guerriers, & ceux qui ſe ſont déja ſignalés
» par quelques exploits qui ſoient jugés dignes

d'en boire. Elle a cette proprieté, qu'aussi-tôt « après qu'on en a bû, elle excite une abondante « sueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans l'Assem- « blée dont l'estomac ne puisse la soûtenir, & qui « soit obligé de la rejetter, on le regarde comme « inutile, & comme incapable de faire la Cam- « pagne, où il leur faut souvent jeûner des trois « & quatre jours de suite. Après l'avoir bûë, ils « peuvent être vingt-quatre heures entieres sans « ressentir la moindre atteinte de la faim ou de « la soif. C'est pour cela que dans leurs expedi- « tions, les Hermaphrodites; (c'est-à-dire, ces hommes habillés en femmes dont nous avons déja parlé) ne portent presque point d'autres « provisions que des calebasses pleines de cette « décoction ou de cette herbe, qui a la vertu de « les nourrir & de les fortifier; mais qui n'enyvre « point & ne porte pas à la tête, ainsi que nous « l'avons connu par experience lorsque nous leur « avons vû faire de ces sortes de fêtes. «

Les Floridiens faisoient des boissons enyvrantes avec le fruit des Palmes; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amerique Septentrionale, sur tout ceux de la Nouvelle France, & du Nord, n'avoient point d'autre boisson que de l'eau pure; aussi ne beuvoient-ils que par pure nécessité, & très-rarement, d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité, laquelle est toûjours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu, que les Europeans ne leur eussent jamais

fait connoître ces malheureuses boissons, qui ne servent qu'à les détruire, & qui sont aussi funestes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies, qu'à l'établissement de la Religion, & au salut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amerique.

Les autres Plantes le plus universellement cultivées dans les Indes Occidentales après le Maïs, le Manioc, les Patates, & celles qui servent à la nourriture, sont la célébre Plante du Tabac, & les Cannes de sucre qui font aujourd'hui une partie des grandes richesses des Colonies Européanes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes sont très-connuës depuis assez long-temps, & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages, & les choses qui y ont rapport, en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité; je n'examinerai aussi ces deux Plantes que pour voir les connoissances que les Anciens nous en ont laissé.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en usage dans une grande partie de la grande Asie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amerique presque toute entiere, d'où il semble qu'on devroit pouvoir tirer assez de lumiere pour remonter à son origine, néanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, soient assez clairs pour former une évidence, ils

peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à disputer.

Il est certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoissons aujourd'hui sous aucun des noms qui se trouvent dans les anciens Botanistes, & quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Theophraste, & dans les autres, dont la description lui conviendroit, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures, qui seroient toûjours assez incertaines & hazardées. En second lieu, il paroît aussi assez sûr que supposé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Gréce, en ayent fait usage, ceux qui leur ont succedé n'en ont pas herité, ou l'ont laissé perdre, aussi-bien que les Latins, & les autres Peuples de l'Europe.

Pline à la verité nous en dit assez pour ne pas nous laisser ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de son temps, & qu'on en usoit dans la Médecine en certaines occasions. Il nous indique lui-même dans un remede contre la mélancholie par ces paroles, lesquelles sont décisives : « *Fimi quoque aridi, sed pabulo viridi pasto bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt.* » On dit que la fumée de la « fiante séche d'un bœuf qui a été mis au verd, « attirée par la bouche avec un tuyau de roseau, « fait grand bien. « Mais dans ce passage il n'est pas question de la plante du Tabac, ni des au-

Plin. lib. 28. cap. 17.

tres herbes, que les Ameriquains fument en guise de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'est pas question non plus d'un usage aussi general que l'est celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un remede, peut-être consideré aussi comme un amusement & une fantaisie.

Les Auteurs donc, sur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un usage des Peuples éloignés d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoissoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faisoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amerique, où ils n'avoient jamais été, sur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels sont les passages que je vais citer. Ils ne laissent pas néanmoins d'être assez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra suffisante à quiconque voudra les approfondir.

Maxim. Tyrius, Serm. 11.

Le premier est de Maxime de Tyr. » Il y a un » Peuple de Scythes, dit-il, & je crois qu'il n'y » en a qu'un, qui, quoiqu'ils ne boivent que de » l'eau, cependant lorsqu'ils veulent se donner » le plaisir de l'yvresse, ils allument un petit » bucher, dans lequel ayant jetté des herbes odo» riferantes, ils font un cercle tout autour, & » chacun attirant à soi la fumée, comme s'ils la » buvoient dans des coupes, ils s'enyvrent aussi» bien que s'ils avoient bû du vin. C'est pourquoi » ils dansent, ils chantent & sautent comme des gens yvres.

Cette

Cette façon de s'exprimer, *comme s'ils la buvoient dans des coupes*, semble signifier un équivalent, & represente assez bien une Pipe, d'où on attire à soi la fumée & le suc du Tabac, comme on tire la liqueur d'une tasse en buvant. Il n'est personne qui ne sçache la maniere dont les Orientaux fument encore aujourd'hui, mettant sur une table une espece de réchaud, ou de cassolette, laquelle sert comme de Pipe commune, où tous ceux qui sont assis autour, fument ensemble par le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutissent, & dont chacun prend le sien.

Herodote rend à peu près le même témoignage des Massagetes qui habitoient au-delà de l'Araxe. Ils ont trouvé des arbres, dit-il, qui portent un « fruit de telle nature, qu'en le jettant dans un feu « qu'ils allument, & qu'ils environnent par trou- « pes, ils s'enyvrent par son odeur, comme les « Grecs par le vin ; & qu'à mesure qu'ils y en jet- « tent, ils s'enyvrent de plus en plus, jusqu'à ce « qu'enfin ils se lévent pour chanter & danser « ensemble. «

Herodot. lib. 1. n. 211.

Ce qu'Herodote & Maxime de Tyr disent des Peuples de Scythie, Pomponius Mela, & Solin, le disent aussi des Peuples de la Thrace.

Quelques Peuples de Thrace, dit Pomponius « Mela, ne connoissent point l'usage du vin. Néan- « moins quand ils font festin, dès qu'ils ont jetté « quelques semences dans les feux, autour des- « quels ils sont assis, cette odeur leur cause une «

Pomp. Mela, lib. 2. cap. 2. de Thracia.

» joye qui approche de celle de l'yvresse.

Solin, cap. 15. de Thracum moribus.

» Dans leurs festins, dit Solin, ils s'asseoient » autour des feux, hommes & femmes, & y ayant » jetté les semences de certaines herbes, dès qu'ils » les ont senties, ils se font un plaisir d'imiter les » yvrognes; leurs sens en étant effectivement » blessés, comme il arrive à ceux qui ont pris » trop de vin.

Strabo. lib. 15. p. 494.

Strabon, dans la description qu'il fait des mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous indiquer le Tabac, en disant, que chacun porte toûjours avec soi une poche pleine d'herbes médicinales. Chaque Sauvage a toûjours avec soi son *sac à Petun*, dans lequel il porte son Calumet ou Pipe, du Tabac, & dequoi allumer du feu. Il m'est aussi venu en pensée, que l'usage de fumer continuellement pourroit avoir donné lieu à la Fable, qui se débitoit parmi les Anciens, qu'il y avoit un Peuple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche, mais seulement deux soupiraux par où il se nourrissoit de l'odeur, ou de la fumée des fruits, & des fleurs.

Strab. lib. 15. p. 489.

On ne doit pas être surpris que les Anciens, dans les notices qu'ils nous donnent des choses qu'ils ne sçavoient que sur le rapport d'autrui, & qui étoient fort éloignées d'eux, ayent toûjours mêlé dans les descriptions des choses les plus simples, des circonstances capables de les déguiser; puisque de nos jours, s'il faut ainsi parler, ceux qui ont écrit au sujet de cette même

plante dont il est ici question, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laissé de nous dépaïser, & de nous en faire des narrations selon leurs idées particulieres, dont nous voyons manifestement la fausseté.

Le Pere de Brebeuf, qui a vêcu long-temps parmi les Sauvages, & qui a enfin consommé son sacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils passent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre chose que du Petun*. Le Pere Biard ne nous assure-t-il pas aussi, *qu'ils usent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée, de la façon commune en France*. Ne jugeroit-on pas sur ces expressions, qu'ils avallent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choses comestibles? Et est-il personne qui voulût manger du Tabac? Est-il aucun fumeur qui ne s'exposât à vomir s'il en avalloit seulement quelques gorgées de fumée?

Relation de Canada de l'an 1636. 2. Partie. ch. 5.

Relat. de la Nouv. France, par le P. Biard. ch. 7.

Le Pere du Creux dans son histoire du Canada, est tombé dans la même pensée que les Anciens, & s'est persuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaisir de s'enyvrer. » Ils ne marchent jamais, dit-il, sans porter avec eux « un tuyau assez long, par lequel ils attirent cette « sorte de fumée presque jusques à l'yvresse; car « avec cela ils ébranlent tous les fibres de leur « cerveau, & s'enyvrent enfin comme s'ils avoient « bû du vin avec excès. «

Creuxius, hist. Canad. lib. 1. p. 76.

Benze, & plusieurs autres Auteurs après lui, ont donné dans la même idée. Tous déclament

Benz. lib. 1. cap. 26.

contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer.* Ces Auteurs ont été trompés sans doute, aussi bien que les Anciens par l'effet que produit le Tabac sur les personnes, qui ne sçavent pas fumer, & qui ne sont pas accoutumées à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptomes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Ameriquains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enyvrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres, en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une yvresse réelle & veritable, une yvresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviedo est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car après avoir décrit un vrai enthousiaste dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, après avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs Jardins, non seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé, mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens.

Oviedo, hist. de las Indias, lib. 5. cap. 2.

Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusques à ce qu'ils tombent yvres morts. Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des Peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai apporté les témoignages, mais le sçavant Tostat qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Cesarée.

Il est certain que le Tabac est en Amerique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déja dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les revoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont presenté.

Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose

Th. Hariot, de commodis incol. Virginiæ. p. 16.

fort bien la maniere dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite: » Que cette herbe est si estimée des Indiens, » qu'ils croyent même que leurs Dieux en re- » çoivent du plaisir quand on la leur offre. C'est » pour cela, dit-il, qu'ils font de temps en temps » des feux sacrés, où ils jettent cette herbe ha- » chée, ou reduite en poudre en guise de Victi- » me : que quand ils sont surpris de la tempête, » ils en répandent dans l'eau, & en jettent en l'air. » Ils en mettent aussi dans leurs Nasses neuves » pour être heureux à la pêche; ils observent la » même pratique lorsqu'ils ont été délivrés de » quelque danger; il en jettent en l'air à poignées, » faisant divers gestes, chantant, dansant, sau- » tant, & disant toutes sortes de choses sans or- » dre & sans suite. Voilà ce que les Anciens nous ont dit, & en même temps divers sacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas apperçûs.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce qui s'est passé les années *1666.* & *67.* dans la Nouvelle France, il y a un extrait d'une Lettre du Pere Allouex Jesuite Missionnaire chez les Outaouacs, qui fait voir que le Tabac est aussi employé dans leurs Sacrifices. Voici ses paroles. » Un Vieillard des plus considerables de la Bour- » gade fait fonction de Prêtre; il commence par » une Harangue étudiée qu'il adresse au Soleil, » si c'est en son honneur qu'on fait le festin à » manger tout, qui est comme un holocauste; il

déclare tout haut qu'il fait ſes remerciemens « à cet Aſtre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuer heu- « reuſement quelque bête : il le prie & l'exhorte « par ce feſtin à lui continuer les ſoins charita- « bles qu'il a de ſa famille. Pendant cette invo- « cation, tous les conviés mangent juſqu'au der- « nier morceau : après quoi un homme deſtiné à « cela prend un pain de Petun, le rompt en deux, « & le jette dans le feu. Tout le monde crie pen- « dant que le Petun ſe conſume, & que la fumée « monte en haut ; & avec ces clameurs ſe termine « tout le ſacrifice. « Ce Pere pouvoit ajoûter au ſacrifice le chant & les danſes, qui ſuivent toûjours ces feſtins, & qui en font partie.

Le ſieur de Leri, dans le détail qu'il donne d'une danſe de Religion, dont j'ai déja parlé, & dont il fut lui-même le témoin, rapporte une ſingularité concernant le Tabac digne d'être remarquée. Je ne changerai rien à ſes paroles.

Lery hiſt. de l'Amerique, ch. 16.

Mais ſuivant ce que j'ai promis ci-deſſus, « quand j'ai parlé de leur danſes en leurs Beuve- « ries & *Caouinages*, que je dirois auſſi l'autre façon « qu'ils ont de danſer, afin de les mieux repre- « ſenter ; voici les morgues, geſtes, & contenan- « ces qu'ils tenoient. Tous près à près l'un de « l'autre, ſans ſe tenir par la main, ni ſans ſe bou- « ger d'une place ; puis étant arrangés en rond, « courbés ſur le devant, guindant un peu le corps « remuans ſeulement la jambe & le pied droit, « chacun ayant auſſi la main dextre ſur ſes feſſes «

„ & le bras & la main gauche pendant, chan-
„ toient & danſoient de cette façon. Et au ſur-
„ plus parce qu'à cauſe de la multitude il y avoit
„ trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun
„ trois ou quatre de ces Caraïbes, richement pa-
„ rés de robbes, bonnets & bracelets, faits de
„ belles plumes naturelles, naifves, & de diver-
„ ſes couleurs : tenant au reſte en chacune de leurs
„ mains un *Maraca*, c'eſt-à-dire, Sonnettes, faites
„ d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche, dont
„ j'ai parlé ailleurs ; afin, diſoient-ils, que l'eſprit
„ parlât puis après dans icelles pour les dédier à
„ cet uſage, ils les faiſoient ſonner à toute reſte...
„ Outre plus ces Caraïbes (ce ſont les Devins dont
„ il veut parler) en s'avançans & ſautans en devant,
„ puis reculans en arriere, ne ſe tenoient pas toû-
„ jours en une place comme faiſoient les autres :
„ même j'obſervai qu'eux prenans ſouvent une
„ canne de bois, longue de quatre à cinq pieds,
„ au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Petun*,
„ dont j'ait fait mention autre part, ſeche & al-
„ lumée ; en ſe tournans & ſoufflans de toutes
„ parts la fumée d'icelle ſur les autres Sauvages,
„ ils leur diſoient: *Afin que vous ſurmontiez vos enne-*
„ *mis, recevez tous l'eſprit de force.* Et ainſi firent par
„ pluſieurs fois ces maîtres Caraïbes.

C'eſt ſur tout pour les operations magiques que le Tabac eſt mis en œuvre par les Devins. Quand ils veulent deviner, dit Lopes de Gomara, (je cite les propres paroles du Traducteur) quand ils veulent

Lopes de Gomara, hiſt. univ. des Indes, l. 1. c. 27.

Pl. 6. tom. 2. pag. 136.



lent deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande ; ils mangent une herbe nommée *Cohoba* (c'eſt le Tabac) ou la pilent, ou « bien ils en prennent la fumée par le nez, & puis « ils ſont troublés du cerveau, & ſe repreſentent « à eux mille viſions : cette furie paſſée, & la « vertu de l'herbe appaiſée, ils recitent ce qu'ils « ont vû & entendu au conſeil des Dieux, & di- « ſent que ce ſera ce qu'il plaira à Dieu, ſans ja- « mais répondre à propos de ce, dequoy on les a « requis, ou bien ils repondront en tels termes « qu'on ne les pourra entendre par leurs paroles, « qui eſt le ſtile du pere de toutes tromperies. «

Pierre Martyr dit, qu'ils font une liqueur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique (qui eſt en même temps un devin) prend par le nez ; qu'auſſitôt après il entre en fureur, de maniere qu'il lui ſemble que tout eſt renverſé dans la petite Caſe qu'on luy a dreſſée pour cet effet, & que la force de cette herbe eſt telle qu'il en perd toute connoiſſance. Après l'avoir un peu digerée, il s'aſſeoit par terre la tête baiſſée, & embraſſant ſes genoux ; ayant reſté quelque temps en cette poſture, comme s'il ſe reveilloit tout à coup d'un profond ſommeil, il leve les yeux & regarde le Ciel, marmottant entre ſes dents quelques paroles, qui ne ſont point entenduës. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à luy, rendent graces à l'eſprit, & interrogent le devin ſur ce qu'il a vû. Celuy-ci comme un inſenſé

Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 9.

qu'il est, répond qu'il est vray qu'il a parlé à l'esprit, lequel lui a promis la victoire sur ses ennemis, ou bien qu'il en sera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque chose qu'il lui avoit commandé. Il répond ainsi sur toutes choses, sur l'abondance & sur la disette, sur la vie & sur la mort, selon que celà se presente à son imagination échaufée..

Gonz. Oviedo Hist de las Indias. Lib. 5. c. 2.

C'est sans doute un pareil enthousiasme qu'Oviedo a voulu décrire, lorsqu'il dit des Caciques de l'Isle Espagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moïen de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre privés de tout sentiment; après quoy ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'eussent ordonné auparavant qu'on les laissât en cet état jusqu'à ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit offusqué fussent entierement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se servoient de cette même herbe pour la guerison des maladies, & racontent dans le détail ce que les devins font en ces occasions; nous aurons lieu d'en parler dans la suite. Nous parlerons encore du Tabac & de son rapport à la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plaisir, & par habitude, quelques-uns se sont persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usage du Tabac

qu'à cauſe de la vertu, qu'il a de les nourrir, & de les ſoûtenir pendant pluſieurs jours, ſans le ſecours d'aucune autre nourriture. Le ſieur de Lery eſt dans cette opinion, & il cite dans ſa relation des exemples ſemblables. « Car Benze aſ- « ſure, dit-il, des habitans du Perou, que quand « ils ſont en voyage, ils portent en la bouche » quelques feüilles d'une herbe appellée *Coca*, qui « leur ſert de pain de breuvage & de pitance. « Semblablement Matthiole en ſes Commentaires « ſur Dioſcorides, alleguant Theophraſte, rap- « porte que les Scythes ſe contentoient de la ſeu- « le regliſſe, dix ou douze jours ſans manger au- « tre viande ; ce qui répond au petun de nos Sau- « vages. «

Il eſt vray que le Tabac émouſſe les acides, & qu'il ôte ainſi la pointe de l'appetit ; mais je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une ſi grande vertu nutritive, comme eſt celle qu'on luy attribue, & qu'il fut capable de ſoûtenir les Sauvages auſſi long-temps qu'on le prétend, s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par de longs jeunes à ſupporter la faim.

Pluſieurs perſonnes ſages, regardent tous les effets attribués à la *Coca* dont parle le ſieur de Lery ſur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure ſuperſtition, ainſi qu'Acoſta l'avoüe lui-même. Cependant les Indiens du Perou croyent tous ces effets réels, & cet Auteur ſemble donner dans leur ſentiment

Acoſta. Hiſt. nat de Indias. Lib. 4. cap. 22.

puisque dans la verité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soûtenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Regnes des Roys Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revêtus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus prétieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vray Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca.

La *Coca* est la feüille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feüilles après qu'on les a cueilliës. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feüilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier ; mais elles sont beaucoup plus minces. La maniere dont les Peruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossemens calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu près comme on en use dans les gran-

des Indes, pour les feüilles de Betel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec de la chaux. Ce mêlange joint à l'apreté de la feüille de la *Coca*, fait peler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés : elle fait jetter une écume dégoutante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insupportable. Elle sert de monnoye dans le pays, & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paragay, est beaucoup au dessous de ce qu'on en raconte. Du seul Potosi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défendüe sous de très-rigoureuses peines dans tout le Nord du Perou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaller.

Frezier voïage de la Mer du Sud. p. 246.

Il n'en est pas de même du Gin-seng, dont il est probable que Theophraste a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de veritables Scythes, font un si grand usage. Il a veritablement la vertu de soûtenir, de fortifier, & de rappeller les forces épuisées. Il a aussi un petit goût de reglisse,

Theoph. hist Plant. Lib. 9. cap. 13.

ainsi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ay composé au sujet de celui que j'ay découvert en Canada, & qu'il est facile de s'en assurer par l'essay de la Plante même. Theophraste ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribue une si grande vertu, que celuy de *Scythica*.

Les Ameriquains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ay vûs. Ils n'en usent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de pipe. Les Bresiliens, les Caraïbes, & la plûpart des Sauvages Meridionaux, font une espece de pipe d'une grande feüille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la remplissent de Tabac, mettent le feu par un bout, & attirent la fumée par l'autre. Il est aussi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne sçait ce que c'est que de fumer.

Du Sucre.

Plinius, Lib. 12. cap. 8.

La connoissance du sucre est mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Pline est le premier neanmoins qui s'est servi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve ensuite dans Gallien, dans Dioscoride, & dans d'autres Auteurs qui sont tous plus recens que lui. Il en parle aussi comme d'une chose étrangere à l'Europe, * & qu'on n'avoit que par le commerce, qui se fai-

* *Plinius Lib 12. cap. 8.* Saccharon & Arabia fert, sed laudatius India : est autem mel in arundinibus collectum, gummium modo candidum, dentibus fragile, amplissimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantùm usum.

ſoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'eſt ce que le paſſage de Pline explique, & déclare fort preciſément. « L'Arabie porte du ſucre auſſi-bien que l'Inde; mais celui de l'Inde eſt beaucoup meilleur. »

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la baſſe Latinité ont enſuite déguiſé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara*, *Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres; car, premierement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le diſtinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigene cité par Paul Eginete Livre ſecond, pour ſa couleur & ſa condenſité, eſt ſemblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la ſaveur du Miel. C'eſt pour cela qu'on lui donnoit auſſi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel ſauvage, *Mel ſilveſtre*, ou Miel des Roſeaux μέλι καλάμινον, comme on le voit dans Arrien, ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canna*, & *Melle*.

Arrian. in Periplo maris Eryth.

Quoique les Anciens ne nous laiſſent aucun doute ſur les Cannes & ſur les Roſeaux, qui ſont la matiere dont on fait le ſucre; ils ne conviennent pas ſur l'eſpece de ces Roſeaux. Solin * a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Cannes des Indes qui ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot,

Solin, cap. 65.

* *Solinus*, *cap. 65.* Quæ Paluſtria ſunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita craſſam ut fiſſis internodiis, lembi vice vectitet navigantes. E radicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Melleam ſuavitatem.

Varro apud Isid. Lib. 17. cap. 7.

ou un petit bateau fort raisonnable. Varron au contraire a mieux rencontré dans la description qu'il fait de ces Roseaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante mediocre pour sa grandeur.

Indica, non magna nimis arbore, crescit arundo.

Illius è lentis premitur radicibus humor,

Dulcia cui nequeunt succo contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort different de celui dont on use aujourd'hui; car en premier lieu, il semble qu'ils ont donné pour du sucre une espece de manne, qui se forme d'elle-même sur les feüilles des Roseaux. On en voit encore de cette espece dans les grandes Indes, & en Amerique dans la Californie. Le Pere François Marie Picolo en parle ainsi. » Au mois d'Avril, de May » & de Juin, il tombe avec la rosée une espece » de manne, qui se congele, & s'endurcit sur les » feüilles des Roseaux, sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté, dit-il, elle est un peu » moins blanche que le sucre; mais elle en a toute » la douceur. A cela se rapporte parfaitement ce que Pline, Dioscoride & Seneque disent du Sucre. » C'est un Miel, dit Pline, ramassé sur les » Roseaux, blanc comme une espece de gomme, » il se brise sous la dent, & n'excede pas la » grosseur d'une noisette; on n'en fait usage que dans

Memoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recueil.

dans la Medecine. « Il y a, dit Dioſcoride, une « eſpece de miel qu'on appelle ſucre, lequel ſe « trouve dans les roſeaux de l'Inde, & de l'Ara- « bie heureuſe, il a la conſiſtence du ſel, & il ſe « briſe entre les dents de la même maniere que « le ſel commun. » Seneque fait plus; Il explique de quelle maniere ce ſucre ſe forme, & de ſon ſentiment, on conclud que les Anciens penſoient, que ce miel étoit formé par la roſée du Ciel, laquelle s'arrêtant ſur les feüilles des roſeaux s'y congeloit; ou que ſortant du ſuc de la tige à la naiſſance des feüilles, & tranſpirant par les pores de la Plante en forme de gomme, il ſe durciſſoit au ſoleil, comme le ſel dans les marais ſalans. C'eſt, dis-je, ce qu'on voit exprimé dans ces paroles de Seneque. *Aïunt inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod, aut ros illius Cœli, aut ipſius arundinis humor dulcis & propinquior gignit.*

Dioſcorid. Lib. 2. cap. 104.

Seneca, Epiſt. 84.

Les Anciens ont auſſi connu un ſucre d'une autre eſpece tiré de ces mêmes roſeaux; mais ce n'étoit qu'un ſuc, une liqueur, & tout au plus un ſirop. Lucain déſigne cette eſpece par ce vers.

Lucanus. Lib. 3. v. 237.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine ſuccos.

C'eſt auſſi de celui-là que parlent Solin, & Varron, dans les paſſages que j'en ay cités; mais ils ſont l'un & l'autre dans l'erreur, quand ils diſent qu'on l'exprime de la racine des roſeaux, au lieu que c'eſt de la moëlle de leur tige.

Or le ſucre dont on uſe aujourd'huy, eſt un ſucre factice. La canne dont on le tire, eſt une tige noüeuſe, ſpongieuſe, d'une écorce fort mince, & pleine d'une matiere miellée d'une très-grande douceur. On briſe les cannes dans des Moulins; on en exprime tout le ſuc dans des preſſoirs; on purifie enſuite toute la liqueur ſur le feu, & on la verſe dans des vaiſſeaux, où on la laiſſe ſe refroidir, & ſe congeler, de la maniere que l'on peut voir exactement détaillée dans le Pere Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'eſt cette maniere de faire le ſucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle eſt neanmoins ancienne & beaucoup anterieure à la découverte de l'Amerique. La connoiſſance en eſt venuë en Europe du temps des Guerres des Croiſades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainſi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Alberic Chanoine d'Aix la Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitré Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albertus Aquenſis. Lib. 5. cap. 37. Hiſt. Hiero.

* Albert rapporte que l'Armée des Croiſés reduite à une extrême diſette de vivres, fut fort ſou-

* *Albertus Aquenſis Hiſt. Hieros. Lib. 5. Cap. 37.* Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant *Zucra*, ſuxit populus, illorum ſalubri ſucco lætatus; & vix ad ſatietatem præ dulcedine expleri hoc guſtato valebant. Hoc enim genus herbæ ſummo labore agricolarum per ſingulos excolitur annos deinde tempore meſſis maturum mortariolis indi-

lagée aux sieges d'Albarie, de Marra, d'Archas, & aux environs de Tripoli, par les cannes de sucre qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faisoit tant de plaisir aux soldats qu'ils ne pouvoient s'en rassasier. « On cultive dans ces païs là, dit-il, cette Plante qu'on « seme toutes les années, & qui donne beaucoup « de peine aux païsans. Au temps de la moisson, « & lorsqu'elle est bien meure, les naturels du « païs brisent les cannes dans des piles, & après « en avoir exprimé le suc, & l'avoir bien purifié « ils le versent dans des vases, où il se fige & blan- « chit comme la neige, ou le sel le plus blanc. Ils « le rapent, & le mêlent avec leur pain ; où ils le « font dissoudre dans l'eau, & en assaisonnent leurs « ragouts. Ceux qui en usent le trouvent plus « agreable & plus sain que le rayon de Miel. « C'est de cette espece de Miel, dit-on, ajoute-t-il « ensuite, que gouta Jonathas fils de Saül, lors- « que transgressant les ordres de son pere, il pensa « luy en couter la vie pour cette desobéissance. «

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exciter les

Marin. Sanutus. Lib. 1. part. 1. cap. 2. secret fidel. crucis.

genæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes, quousque coagulatus indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quem rasum cum pane miscentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento sumunt, & supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur. Aïunt quidam genus mellis esse quod reperiens *Jonathan* filius Saül Regis super faciem terræ, inobediens gustare præsumpsit. His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione Albariæ, Marræ, & Archas multum horrendâ fame vexatus, est refocillatus.

* *Sanutus Torsellus secretor. Fidel. crucis. Lib. 1. part 1. Cap. 2.* Et cum in terris soldano subjectis

Princes Chrétiens à se liguer contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre Sainte, commence son Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Souldan, ou Sultan, retiroit du commerce des Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit seul de la premiere main, ce qui faisoit sa grande puissance & sa grande richesse. Il vient ensuite aux moïens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Après un long détail, il dit: » Que » la soye & le sucre viennent dans les terres du » Souldan, & que ce Prince & les Sarazins en re- » tiroient de grands droits; Que si les Chrétiens » vouloient se liguer pour le voïage d'Oultremer, » le commerce de ces ennemis de la foy recevroit » un grand échec; puisque dans la seule Isle de » Chypre, le sucre naît en si grande quantité, que » toute la Chrétienté pourroit s'en fournir; que » les cannes venoient aussi fort bien dans l'Isle de » Rhodes, dans la Morée, dans l'Isle de Malte, » & qu'elles croîtroient de la même maniere dans » la Sicile, & dans les autres terres des Princes » Chrétiens, s'ils sçavoient connoître leurs inte- » rêts, & s'armer contre l'ennemi commun.

bombix & Zucharum crescant in non modica quantitate, de quibus Soldanus & saraceni percipiunt magna pedagia & tributa, si Christiani astricti fuerint, soldano & saracenis damnum non modicum eveniet, cum in Cypro tanta quantitas Zuchari nascatur, quod Christiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo, nascitur in Rhodo, Amorea, Marta: & in Siciliâ, & in aliis locis Christianorum Zucharum nasceretur, si hoc procuraretur.

Il paroît que les Princes Chrétiens profiterent de ces avis : qu'on transporta les cannes de sucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & quelles y firent fort bien. * Falcandus dit, au sujet des cannes de sucre, qu'on cultivoit auprès de Palerme. « Vous verrez des campagnes remplies d'une moisson de Roseaux dignes de l'admiration ; « les habitans les nomment *Cannes de Miel*, à cause « de la douceur du suc dont elles sont remplies. « Ce suc, si l'on lui donne certains degrez d'une « cuisson moderée devient un syrop, une espece « de Miel ; si on le fait cuire encore davantage, il « se condense, & se convertit en sucre. »

Falcandus in præfat. ad Hist. de Calamit. Sicil.

Il y avoit dès ces temps-là pour briser les cannes des Moulins qu'on nommoit *Masara* dans la langue des Sarazins, ce qu'on voit par le * Diplome, ou l'Acte de donation faite par Guillaume second Roy de Sicile, à un Monastere de Religieux de l'Ordre de S. Benoist, situé dans l'Archevêché de Montreal. Nous lui accordons, dit ce Prince, dans le territoire de Palerme & dans sa Banlieüe, de nôtre propre mouvement & en

Diplom. Guglielmi. 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notit. 3. Eccles. Monteregalensis.

* *Falcandus in Præfat. ad Hist. de Calamit. Sicil.* Occuret tibi mirandarum seges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur, nomen hoc ab interiori succi dulcedine sortientes. Harum succus moderatè & diligenter decoctus, in speciem mellis traducitur ; si vero perfectius excoctus fuerit, in saccari substantiam condensatur.

* *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notitiâ 3. Ecclesiæ. Monteregalensis.* In Panormo etiam & pertinentiis ejus..... Concedimus ei. (Monasterio supradicto.) Liberè & absque datione aliqua, molendinum unum ad molendas cannas mellis, quod saracenice dicitur *Masara*, cum omnibus justitiis & pertinentiis suis, &c.

pur don, « un Moulin pour moudre les cannes « de sucre, qu'en langue Sarazine on appelle *Ma-* « *sara*, avec ses droits de justice & toutes ses au- « tres dependances. » Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de sucre en Europe, apparemment qu'elles ne continuerent pas aussi à bien faire, ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant, on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans, que de faire les frais d'une culture ingrate & sujette à trop de dépense.

Les cannes de sucre viennent naturellement en Amerique, & sont une richesse qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel, & à la bonté de son terroir, ainsi que le Pere Labat l'a fort bien prouvé contre les pretentions de quelques Auteurs, qui ont écrit, que les Espagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Isles Canaries, ou Fortunées, & de là en Amerique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amerique Meridionale, dans les Isles du Golphe du Mexique, & peut-être aux extremités de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Ameriquains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Espagnols furent aussi assés long-temps sans s'en aviser, & ceux d'entre-eux qui furent les premiers à en prendre soin, n'eurent point d'abord la pensée d'en faire du sucre, ou ne l'executerent point. Ce fut, selon Gonzales Oviedo, le Bachelier Gonzales de Velosa, qui fit des depenses extraordinaires pour faire une

Labat, Nouveaux voïages aux Isles de l'Amerique. tom. 3. ch. 5.

Gonzales d'Oviedo. Hist. de las Indias. Lib. 4. cap. 8.

ſucrerie dans l'Iſle Eſpagnole, ou il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le ſucre, & pour le raffiner; quelques-uns prétendent neanmoins, que ce fut le Caſtellan de la Vega Michel Valeſtrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre aïant bien réuſſi, fut ſuivi de pluſieurs perſonnes, qui en aïant établi en pluſieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une marchandiſe, qui vaut en quelque ſorte les richeſſes du Perou.

Voſſius croit que l'étimologie de *Saccharum* vient du mot Arabe סכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enyvrer, à cauſe qu'on tiroit des Roſeaux, qui font le ſucre, des boiſſons enyvrantes: ce que Strabon ſemble favoriſer au Livre 15. Car il nous aſſure, ſur le témoignage de Nearque, « que dans l'Inde les Roſeaux produiſent du Miel ſans le ſecours des Abeilles, & quoique ce ne ſoit point, dit-il, un arbre ou une plante qui porte du fruit, celle-ci neanmoins en porte un, lequel a la proprieté d'enyvrer. »

Voſſius *de* Phyſiol. chr. & Theol. Gentil. Lib. 5. cap. 14.

Strabo. Lib. 15. p. 477.

Cette fin du paſſage de Strabon eſt aſſés obſcure, & ſemble même renfermer une contradiction. Car quel eſt ce fruit d'un arbre, ou plutôt d'une plante, qui ne porte point de fruit? Cela peut s'expliquer neanmoins parce que je vas dire. Entre les eſpeces de Cannes & de Roſeaux il n'y en a point qui porte proprement du fruit; mais le Maïs, le Gom qui eſt auſſi un eſpece de Maïs

d'un grain plus petit, & quelques autres Plantes miliacées étant aussi en même-temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La premiere c'est le grain dont les Sauvages font leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines; en second lieu, les boissons propres à enyvrer; car soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau de vie un vin assés agreable, & de fort bon vinaigre; en troisiéme lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa séve, on exprime un sucre très-fin & très-delicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trevoux. Je n'en ai point vû de cette espece, & nos Sauvages ne le travaillent point; je n'ai cependant point de peine à le croire; car la tige du Maïs lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, laquelle est très-saine & très-rafraichissante. Les Iroquois nomment ces tiges *Ohere*, & les François les appellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les Champs de bled d'Inde les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épy; & après les avoir dépoüillées de leurs feüilles, & de leur écorce, laquelle est fort mince, on en suce la moëlle, qui est fort charnuë, & qui a un goût aussi agreable que l'hydromel. Les autres Cannes de sucre ne portent point d'autre fruit que

le

le ſucre même. On fait auſſi de celles-là de l'eau de vie, un vin très-delicat & très-gratieux, & de fort bon vinaigre. Ainſi de quelque maniere qu'on explique le paſſage de Strabon, il eſt toûjours vrai de dire, que les Roſeaux produiſent un Miel, qui n'eſt pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur ſuc, il ſe fait des liqueurs capables d'enyvrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vaſtes regions de la Scythie produiſoient auſſi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit different de celui des Indes, & de l'Arabie heureuſe, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roſeaux. Au lieu qu'il dit ſimplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voyſins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feüilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la maniere dont ſe faiſoit le ſucre, de ſorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux, qui croyoient que le ſucre fut une gomme, une liqueur, ou un ſel, qui tranſpiroit par les pores des feüilles; ou bien une roſée celeſte laquelle ſe chriſtalliſoit, & ſe condenſoit, comme la Manne. Il eſt cependant naturel de penſer, que Strabon ne fait que nous indiquer icy la maniere dont nos Sauvageſſes font le ſucre, qu'elles expriment du ſuc des arbres, & en particulier des Erables: ce que je

vas maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en séve, elles font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux d'écorce; elles font ensuite boüillir cette eau sur le feu, qui en consume tout le phlegme, & qui épaissit le reste en consistence de syrop, ou même de pain de sucre, selon le degré & la quantité de châleur qu'ils veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre mystere. Ce sucre est très-pectoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il soit plus sain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicatesse, & a presque toûjours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvagesses de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pû encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il géle bien pendant la nuit, & que le jour soit pur, serain, sans vent & sans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire resserre, de sorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres cessent de donner, lorsque la séve commence à prendre plus de consistence, & à s'épaissir. On



s'en apperçoit bien-tôt ; car, outre que les Arbres donnent moins, l'eau qui en ſort, eſt plus glaireuſe ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la premiere, elle ne peut plus ſe chriſtalliſer, ni être miſe en pain de ſucre, & ne fait plus qu'un ſyrop gluant & imparfait.

Les Poëtes, dans les deſcriptions qu'ils font de l'Age d'or, ou des Siecles qui peuvent lui être comparés, nous diſent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs diſtilloient du miel, ou qu'ils en diſtilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyberboles, ou d'autres Phénomenes purement ſymboliques & metaphoriques, comme quand ils diſent que le miel coulera des rochers ; que les buiſſons produiront des grappes de raiſin ; qu'on verra ſortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en ſçavent plus qu'eux, ayant ſçû tirer des érables, qui ſont une eſpece de chêne très-dur, un ſuc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il ſe trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du ſucre & diverſes liqueurs, ſans parler des eſpeces de palmiſte. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le ſucre en eſt fort bon. Celui d'eau de frêne eſt très-délicat ; mais il faut une quantité conſiderable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un ſucre encore plus fin des fleurs du cotonnier,

connu des Botaniſtes ſous le nom d'*Apocynum Canadenſe*; mais je ne ſçache pas que les Sauvages tirent aucun ſucre, ou aucun miel du ſuc des fleurs, comme faiſoient autrefois les Zigantes, Peuple d'Afrique, leſquels égaloient en ce point le travail des Abeilles.

Apollon. Alexand. Hiſt. Comment. cap. 38.

L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire de la Virginie, parle d'un arbre qui y porte le miel, » lequel eſt contenu dans une gouſſe épaiſſe, & enflée, qui paroît de loin comme la coſſe des pois » ou des féves. « Strabon dit que dans les Indes, il ſe trouve un arbre d'une médiocre grandeur, qui porte des écoſſes de la longueur de dix doigts, pareilles à celles des féves, & qui ſont pleines de miel; mais d'un miel ſi dangereux, que ceux qui en goûtent, ont bien de la peine à en réchapper. Le même Auteur fait mention de certains arbres, qui portoient une eſpece de miel aux extrémités de leurs branches, ou dans les boutons de leurs feüilles; ce miel rendoit fols ceux qui en prenoient; & il raconte que les Moſynœciens, dans le païs déſquels ces arbres ſe trouvent, ſe ſervirent avec adreſſe de la douceur de ce miel, pour faire une trahiſon aux Troupes du grand Pompée. Ils vinrent au-devant d'elles ſous le ſemblant d'une feinte amitié, ils les régalerent leur firent boire de cette liqueur en quantité, & taillerent en pieces trois Cohortes entieres lorſque cette boiſſon les eut mis hors de ſens & hors d'état de ſe défendre. Il y a apparence que les

Hiſt. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6.

Strabo, Lib. 15. p. 477.

Strabo, Lib. 12. p. 378.

Moſynœciens faiſoient de ce miel des liqueurs agreables ; mais qui enyvroient comme le vin, ceux qui en buvoient avec excès, & que les Troupes Romaines, qui n'y étoient pas accoutumées, furent plutôt yvres que ceux qui les invitoient, & leur tenoient compagnie à en boire. Il eſt auſſi très-probable qu'Herodote parle d'une boiſſon enyvrante, ſous le nom de miel, lorſqu'il dit des Ouvriers de Callatebe en Lydie, qu'ils faiſoient un miel artificiel avec du froment & des bruyeres.

Herodot. lib. 7. n. 31.

L'eau d'Erable eſt très-gratieuſe à boire ſans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre paſſable, ſi on la conſerve quelque tems. On en peut faire un très-bon hydromel avec ſon ſyrop ; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau de vie, comme on le fait des cannes de ſucre.

Les Auteurs modernes croyent que les Anciens ne ſe ſervoient du ſucre que dans la Médecine. Pline le dit & les authoriſe, ainſi que je l'ai déja remarqué, & cela peut être. Mais le ſucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans ſon uſage quelque choſe encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en ſervir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes ſauces, juſques dans leur pain & dans leur vin ?

Les Sauvageſſes font cuire leur bled d'Inde en guiſe de Pralines dans leur ſyrop d'Erable, & elles mêlent leur ſucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les proviſions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conſerve mieux, &

est beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajoûterai ici par occasion, que comme il y a des arbres, & des plantes, qui produisent un miel, lequel n'est point l'ouvrage des Abeilles, il y a aussi des plantes, qui produisent de la cire où les Abeilles n'ont point de part. C'est un petit arbuste, qui vient sur le bord des lacs, des rivieres, & des marécages. Il a assez l'air d'un Myrte, sa feüille ne differe presque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Loüisiane. Il porte des bayes de la grosseur d'un grain de poivre. On fait boüillir ces bayes dans l'eau, sur la surface de laquelle il s'éleve une graisse ou une matiere onctueuse, qu'on recueïlle, & qui est la substance de ces bayes mêmes, laquelle en boüillant se détache de son noyau. On fond ensuite toute cette matiere ensemble, laquelle en se refroidissant se met en consistance d'une cire verte, transparente, dure, & d'une odeur très-agréable. J'en ai vû des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur aussi balsamique que celle des plus doux parfums, sans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plûpart des cassolettes.

Ce n'est point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne se servent encore que des chandelles de Cerés; c'est-à-dire, de torches d'un bois fort combustible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelqu'autre arbre gommeux. Ce

fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'avisa le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait ensuite des bougies, fit encore plusieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faisant entrer dans ses Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvagesses ne sement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amerique produisent d'elles-mêmes plusieurs plantes filacées, dont elles sçavent faire usage, & qu'elles mettent en œuvre sans beaucoup de peine, & sans se servir de fuseau & de quenoüille. Telles sont une sorte de chanvre sauvage, diverses especes de Pites dont on tire un fil très-délié : deux ou trois sortes de Cotonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs, & dont nous avons déja souvent parlé. Tels sont encore le Mahot, le Bouleau, &c.

Les Iroquoises & les Sauvagesses de la Nouvelle France, font une sorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les sacs à mettre les provisions de leurs maris, quand ils vont en voyage; les colliers ou les longes dont elles se servent pour transporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages selon leurs petits besoins. Elles enlevent de cette écorce celle qui est la plus délicate & la plus voisine du corps ligneux; elles la coupent avec l'ongle en rubans, qu'elles

font roüir & macerer dans l'eau, comme on en use pour le chanvre, & pour le lin ; & après quelques préparations, que je n'ai pas assez suivies, elles la réduisent en de si petits filamens, qu'elles peuvent aisément la tordre sur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces differentes sortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, teints en diverses couleurs. Pour faire ces diverses teintures elles se servent de differens sucs qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font boüillir avec des racines & des herbes, qui leurs sont connuës, avec des écorces & des copeaux de quelques arbres, dont le suc s'imbibe facilement dans les choses qu'elles veulent teindre, après quelques boüillons & sans autre préparation.

Elles suppléent aussi au défaut du fil en differentes manieres. Pour coudre les robbes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux desseches; ou des filamens tirés de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux passées & coupées bien-menu. Pour coudre les canots, on se sert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, sont d'un fort bon usage & d'une grande propreté.

DE

DE LA GUERRE.

LEs Hommes, qui ſont ſi deſœuvrés dans leurs Villages, ne ſe font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne ſont proprement nez que pour les grandes choſes, & ſur-tout pour la Guerre, laquelle expoſant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournit de frequentes occaſions de mettre dans ſon plus beau jour toute la nobleſſe de leurs ſentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame vraïement heroïque. La chaſſe & la pêche, qui après la guerre emportent toute leur attention, ne leur ſont agreables, que parce qu'elles en ſont l'image, & peut-être en laiſſeroient-ils le ſoin aux femmes, ainſi que de la nourriture & de tout le reſte, ſi elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à ſe rendre terribles à des ennemis encore plus redoutables, que ne le ſont les bêtes feroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fuſſent bien belliqueux, puiſque pour donner l'idée de leur valeur, toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars, & que les Grecs jaloux de toutes les Nations, & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû, n'ont pourtant pas oſé leur ravir ſa naiſſance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures, ſur l'origine des

Ameriquains, ſont bien fondées, on peut dire que leur bravoure ne ſert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut, l'air fier & noble ; ils font tous conſiſter leur gloire dans leur courage, & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté.

Mais ſi l'Areskoui des Hurons & des Iroquois eſt l'Arés des Grecs, ou le vrai Mars de la Thrace, il faut avoüer auſſi que les Iroquois & les Hurons ſont encore plus dignes d'appartenir de plus près au Dieu de la Guerre, que les autres Nations Barbares de l'Amerique, par la ſuperiorité qu'ils ont ſur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'eſprit & du corps : la vivacité dans la converſation, la douceur dans la phyſionomie, l'adreſſe en differens exercices, la legereté à la courſe, ainſi du reſte ; mais ils ne cédent à qui que ce ſoit pour la bravoure, ils paſſent inconteſtablement pour être les meilleurs ſoldats, & on ne peut au moins leur diſputer la qualité de braves.

La Guerre eſt pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice néceſſaire, & peut-être eſt-ce la même choſe pour tous les autres Sauvages de l'Amerique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voiſins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fourniſſent des cauſes légitimes, en leur donnant de juſtes ſujets de plainte, elle leur eſt encore comme in-

dispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainsi que je l'ai déja observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femmes; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considerable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Athonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y ayent pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes differentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon luy semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne luy plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que la mort lui

a enlevé, elle s'adresse à l'un de ceux, qui ont leur *Athonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'executer sa commission. Elle luy parle par un collier de porcelaine, & luy explique ses intentions pour l'engager à former un parti; ce qui est bien-tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque chose de semblable établi parmy les autres Nations: mais qui peut varier neanmoins selon les regles dont la Ginécocratie est établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes ensemble devant le Chef, & se mettant en sa presence en posture de suppliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune luy representant les pertes qu'elle a souffert dans sa famille, & elles lui demandent toutes de donner quelques soulagemens à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont causée. Parmy les Caraïbes & les Bresiliens, ce sont aussi les femmes, qui sont chargées du soin de solliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'est pendant leurs festins que les femmes pleurent parmi eux, exagerant ce qu'elles ont souffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeunesse, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, & à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation

particuliere dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix neanmoins un peu differentes de celles des Iroquois. C'eſt ce que j'infere de ce qu'en a dit Thevet dont je rapporteray ici les propres paroles. « Quant aux dites « femmes veuves, elles ne ſe remarient point, ſi ce « n'eſt aux freres & plus proches parens de leur dé- « funt mary, leſquels auparavant faut qu'ils van- « gent la mort dudit défunt, s'il a été pris & man- « gé de l'ennemi. S'il eſt mort de vieilleſſe ou ma- « ladie, il faut que celui qui doit prendre la veu- « ve pour femme, amene un priſonnier qui né- « toïe ſur la foſſe du trépaſſé, ſoit qu'on ait chan- « gé de Village ou autrement : auſſi que toutes les « pennaſſeries, colliers, arcs & fléches d'iceluy « ſoient lavées par ledit priſonnier, même ſon « grand lict où il couchoit de ſon vivant. Encore « ne ſe remarient jamais leſdites veuves, à un « moins fort & vaillant qu'étoit leur mary; car « autrement on les dépoſeroit, & leurs enfans & « alliez mêmes en ſeroient fâchez & mal contens, « de façon que s'il n'y a rencontre pareille, elles « aiment mieux demeurer ainſi veuves tout le reſ- « te de leur vie, & finir leurs jours avec leurs en- « fans : & encore qu'elles ſe remarient, ſi eſt-ce tou- « tefois plus d'un an aprés le trépas de leur mary, « & autres choſes cy-deſſus accomplies. A ce pro- « pos je vous raconteray ici d'une femme, laquel- « le aprés la mort de ſon mary, qui avoit été pris « & mangé de ſes ennemis, ne ſe voulant jamais «

Thevet Coſmog. univ. liv. 21. ch. 8. p. 927.

» remarier, parce que nul des parens dudit défunt
» ne s'étoit efforcé de vanger sa mort, & pour cet-
» te cause prenant l'arc & flêches s'en alla elle-
» même en la guerre avec les hommes, & fit tant
» qu'elle amena des prisonniers, qu'elle bailla à
» tuer à ses enfans, leur disant : tués, mes chers
» enfans, vangez la mort de votre pere défunt,
» puisque nul de ses parens n'en fait autre ven-
» geance: c'est possible, parce que je ne suis pas as-
» sez jeune & assez belle, mais une chose est en
» moi, c'est que je suis forte & vaillante, pour
» vanger la mort de votredit pere mon mary; &
» de fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
» sieurs de ses ennemis prisonniers, qu'elle faisoit
» tuer, mêmes aux jeunes freres & neveux dudit
» défunt : de sorte que remettant tous actes femi-
» nins & prenant les masculins & virils, ne por-
» toit plus les cheveux longs comme les autres
» femmes ou comme elle avoit accoutumé, ains
» s'accoustroit avec des pennasseries & autres
» choses convenantes aux hommes. Revenons
» à notre propos : après avoir donc bien banqueté,
» faisant des fluttes des os de bras & jambes de
» leurs ennemis, & autres instrumens, comme ta-
» bourins faits à leur mode, & s'en vont sautans,
» & dansans joyeusement tout au tour de leurs
» loges là où cependant les plus anciens ne cessent
» tout le long du jour de boire sans manger, se-
» lon la coutume, & sont servis par les veuves du
» défunt & parentes d'iceluy, & m'étant informé

d'eux de ces façons de faire, me répondirent, « que c'étoit pour hausser le cœur à la jeunesse, & « afin de l'animer à marcher hardiment en guerre « contre leurs ennemis, avec l'espoir d'un tel hon- « neur, après qu'ils seront decedez. «

Les guerriers n'attendent pas toûjours qu'on les sollicite, leur devoir les avertit suffisament, & le desir d'acquerir de la gloire, les presse encore plus vivement que le devoir & l'usage. Celui qui a envïe de lever un parti, ou qui est ainsi engagé à le faire, fournit un collier, ou bien s'il la reçû, il le montre à ceux qu'il veut enroller dans son expedition, comme le signal de son engagement, & du leur, sans leur dire neamoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les quartiers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut-être regardée ou comme particuliere quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toûjours quelqu'un en campagne: ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toûjours consultés par les Chefs de ces petits partis; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'interêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en

les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village ; qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager ; ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret, alors ils font agir sous main pour arrêter les Chefs. Si leurs négotiations ne sont pas assés heureuses, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réüssir, ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin ; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises, c'est de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Athonni* ; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque sorte plus réel que le conseil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen, parce que les Sauvages se ménagent extrêmement les uns les autres, & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité, qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne sont composés d'ordinaire que de sept ou huit personnes d'un Village ; mais ce nombre grossit assez souvent par ceux des autres Villages, ou des nations alliées qui s'y joignent ; & ils peuvent être comparés aux Argonautes[1], qui pour leur célébre entreprise, composoient une

[1] Vid. Apoll. Rhod. lib. 1, Argonaut.

une armée, laquelle n'étoit pas plus nombreuse que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les partis détachés, qui se forment ainsi en pleine paix, pour ne pas interesser la Nation par des hostilités, lesquelles pourroient avoir des suites facheuses, vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils seront deux ou trois ans en chemin, & feront deux ou trois mille lieües, à aller & venir pour casser une tête, & enlever une chevelure. Cette petite Guerre est un veritable assassinat, & un brigandage, qui n'a nulle apparence de justice, ni dans le motif qui l'a fait entreprendre, ni par rapport aux peuples à qui elle est faite : ils ne sont seulement pas connus de ces Nations éloignées, ou ne le sont que par les dommages qu'ils leur causent, lorsqu'ils vont les assommer, ou les faire esclaves presque jusques aux portes de leurs Palissades. Les Sauvages regardent cela neanmoins comme une belle action.

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui regne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-temps à avoir des causes legitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croyent avoir raison d'être mécontens les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se presentent de prendre à leur avantage, ceux dont ils peuvent aisément se défaire,

lorſqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chaſſe, ou qu'ils paſſent à l'écart ſur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'eſperance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoiſſance des intereſſés ces ſortes d'aſſaſſinats, enhardit beaucoup à les commettre; mais ils ne peuvent être ſi ſecrets que le myſtere ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laiſſent de violents ſoupçons, qui font des playes auſſi profondes que les preuves les plus complettes, & les mieux developpées. La Nation, qui eſt en faute, tâche alors de ſe juſtifier le mieux qu'elle peut. Elle fait préceder les excuſes les mieux colorées, elle va enſuite couvrir les morts, & faire des préſens pour reſſerrer les nœuds d'une intelligence prête à ſe rompre; mais bien que ces préſens ſoient acceptés, ſi la conjoncture des temps n'eſt pas propre au deſſein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entiere, on ne doit pas ſe flater que l'injure ſoit entierement oubliée. L'appareil qu'on a mis ſur cette playe ne fait que la couvrir ſans la fermer, elle ſaigne interieurement, tandis que l'ennemy n'en a point reçû tout le châtiment que le reſſentiment inſpire: le Conſeil tient un Regiſtre exact de ceux, qui ont été tués dans ces ſortes d'occaſions, & on en rafraichît la memoire juſqu'à ce qu'on ſoit en état d'en prendre la ſatisfaction la plus éclatante.

Le Conſeil ne ſe détermine point à la Guerre,

ſans en avoir couvé long-temps le deſſein, & ſans avoir peſé toutes les raiſons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Aſſemblées roulent ſur cette matiere. On y examine avec ſoin toutes les ſuites d'une entrepriſe de cette conſequence : on y met en déliberation les moyens & les meſures qu'on peut prendre, & on ne neglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmetent rien en particulier pour s'aſſurer de leurs alliez, & de leurs voiſins ; ils envoyent chez tous des ambaſſades ſecretes, & des colliers ſous terre, pour les engager à embraſſer la même cauſe, ou pour les obliger à ſe tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont ſoin de ſemer, afin de les tenir en reſpect les uns par les autres.

La paix dans le Conſeil a ſes partiſans zelez auſſi-bien que la Guerre. Ceux qui ne ſont animés à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi qu'ils ne voyent pas ces ſortes de pertes avec indifference, les ſentent cependant bien moins que ceux, qui pleurent leurs freres, ou leurs proches ; ils ſont auſſi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de diſſimuler : mais ils ne ſont pas toûjours les maîtres de faire goûter la ſolidité de leurs raiſons. Dans les cas de partage, ceux qui ſont le plus irrités font quelquefois engager la partie ſous-main, & commencer les hoſtilités par des avanturiers détachés, qui font pancher la balance, & hâtent la concluſion d'une Guerre que les circonſtances rendent alors neceſſaire.

La paix étant ainſi rompuë, ou toutes les meſures étant bien concertées pour la rompre, on leve publiquement la Hache, on l'envoye porter ſolemnellement ſelon la coutume, aux Nations alliées, & on chante la Guerre dans tous les villages. La terreur du nom Iroquois eſt tellement répanduë, que dans ce moment tous leurs voiſins tremblent chacun pour ſoy, & ne ſortent d'inquietude que lorſqu'ils ont vû ou le coup doit aller frapper. C'eſt une politique dans ceux là, lors même qu'ils chantent la Guerre, de ne point ſe hâter de partir, & de balancer long-temps le coup pour les tenir tous en haleine; de differer ſouvent d'une année à l'autre, pour endormir & pour engager dans une fauſſe ſecurité, ceux qu'ils veulent ſurprendre: mais c'eſt auſſi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre, quelques faux qu'ils puiſſent être, de les fomenter, de les reveiller, ou de les répandre eux-mêmes, afin de tenir leur jeuneſſe ſur le qui vive, & de n'être point pris au dépourvû.

La Guerre aïant été établie par la neceſſité de ſe mettre à l'abry de l'injuſtice, de repouſſer la force par la force, & de ſe faire raiſon des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres, fut auſſi ſanctifiée par la Religion, ainſi que je l'ay dit, & avoit ſes Loix univerſellement receües, qu'on obſervoit ſcrupuleuſement même entre ennemis, afin qu'elle ne ſortit pas elle-même hors des bornes de la juſtice, & qu'el-

le ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plûtôt maintenir. Sur ce principe, nous voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre ſans avoir de juſtes raiſons de la déclarer, & ſans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des perſonnes établies pour juger de la juſtice de leur cauſe, & quand ils prétendoient avoir été lezés par les peuples voiſins, ils envoyoient quatre Herauts demander la ſatisfaction, qui leur étoit duë. Ces Herauts ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres Herbes appellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Legation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient expoſer les prétentions du peuple Romain; & ſi après un certain temps marqué on ne faiſoit pas droit à leur demande, ils retournoient juſques ſur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui ſeul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en preſence de trois témoins, certaine formule de paroles ſolemnelles, uſitées en ces occaſions, d'une voix claire & diſtincte, qui fit donner à cette cere-

Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 3. & Servium in lib. 9. Æneid.

* *Alex ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 3.* Ibat Pater Patratus ad hoſtium fines & verba ſolemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præſcriptos hoſtes, ob legitimas quas cenſuerat cauſas, clarà voce indicebat, poſt quam Clarigationem mos erat, ut de ſenatus conſilio & populi juſſu, fecialis haſtam ferratam, aut ſanguineam præuſtam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præſentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici juſtum piumque bellum putavere, &c.

monie le nom de *Clarigation*, jettoit ſur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou ſeulement un bois de lance * teint de couleur de ſang, & brûlé par le bout ; après quoi il étoit permis de commencer les hoſtilités.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amerique un reſte de cet ancien uſage. A la Floride la maniere de déclarer la Guerre étoit d'aller planter ſur les terres des ennemis, dans les paſſages les plus expoſés, des fléches au ſommet deſquelles on attachoit un floccon de coton ou de laine. Pluſieurs autres Peuples de l'Amerique Septentrionale, au lieu de fléches mettent un caſſetête peint de noir & de rouge ; mais cette maniere de déclarer la Guerre dans les formes eſt rare. Peu ſcrupuleux ſur la juſtice de leur cauſe, ils le ſont aujourd'hui encore moins à obſerver les formalités anciennes ; ne penſant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne viſent auſſi qu'à les ſurprendre, & à tomber ſur eux lorſqu'ils y penſeront le moins.

L'animoſité de deux Nations ennemies n'eſt pas toûjours ſi vive que l'une & l'autre s'arment pour

* Servius in hæc verba, Lib. 9. Æneidos. *Ea*, *ait*. (Turnus) *& jaculum intorquens emittit in auras, principium pugnæ*, ſic habet. Hoc de Romanâ ſolemnitate tractum eſt. Cum enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc eſt princeps fecialium proficiſcebatur ad hoſtium fines : & præfatus quædam ſolemnia, clara voce dicebat ſe bellum indicere propter certas cauſas, aut quia ſocios læſerant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc *Clarigatio* dicebatur à claritate vocis. Poſt quam Clarigationem haſtâ in eorum fines miſsâ, indicabatur jam pugnæ principium. Poſt tertium autem & triceſimum diem quam res repetiſſent ab hoſtibus, feciales haſtam mittebant.

s'entre-détruire, & cherchent leur ruine totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, se moderer dans leur victoire ; cesser de regarder leurs ennemis comme tels, dès-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui causoit l'émulation ; les épargner, afin de leur donner le temps de respirer & de se relever, pour disputer de nouveau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposé spour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Pere Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis : Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore, & dont la défaite entiere étoit toute récente ; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il appréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la fa-

cilité qu'il auroit euë à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toûjours en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ses enfans joüaßent.* Abner se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en presence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab : surgant pueri & ludant coram nobis. Et respondit Joab, surgant.* Le duel fut accepté? Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percerent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se porterent ; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de Champ des Forts. *Ager Robustorum.*

Reg. lib. 2. cap. 2. v. 14.

Ibid. v. 16.

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dès les premieres rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si près, fut

fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accès de sa douleur. « Mon frere, pourquoi n'as-tu pas sauvé ton « neveu & le mien ? « Les esprits s'étant ainsi extremement aigris, la Guerre s'envenima tout de bon, & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prevû la ruine.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de maniere qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soulever presque toute l'Amerique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois, par exemple, déclare la Guerre à l'Outaouach, ou à l'Ilinois, il n'en faut pas davantage pour causer un embrasement, aussi général que le fut celui que causa la fameuse Guerre de Troye, où la Gréce entiere se trouva armée contre l'Asie. La comparaison est juste. Le Royame de Priam, si vanté par les Poëtes, étoit borné à la Troade, & à la Phrygie, qui étoit un assés petit païs de l'Asie Mineure. La Guerre, que les Grecs lui firent, reünit dans un Corps d'armée tous les Peuples differens de la Mer Egée, & du Peloponese, sous divers Capitaines, qu'on honore du nom de Roys, & dont les Etats consistoient dans quelques Villages. Le plaisant Roy, par exemple, que le Roy d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage

dans cette célébre Ligue. Priam vit aussi courir à sa défense sous divers Chefs, non seulement tous ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui étoient ses alliez, & ses voisins, tels qu'étoient les Lyciens, &c, mais encore les Nations les plus reculées de la grande Asie. Penthesilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanaïs, Rhesus s'y transporta du fonds de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Assyriens, ou des Ethiopiens, y conduisit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faisoit pas de nombreuses Armées. Quel secours de troupes Auxiliaires amena Rhesus, que Diomede & Ulysse seuls défirent, pendant le sommeil, la premiere nuit de leur arrivée, avant que leurs Chevaux eussent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et sans parler de l'exageration des Poëtes, si l'on veut considerer quelle pouvoit être alors, & la structure, & la capacité des Vaisseaux, le nombre de mille, qui composoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de composer une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise reünie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au de-là de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'embouchure du fleuve S. Laurent & les côtes de la Mer Oceane, jusques au bords du Missisippi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux, qui ont quelque connoissance de l'Ameri-

que, & des Barbares qui l'habitent. Quoi qu'il y ait un aſſés grande multitude de Nations differentes, chacune de ces Nations en particulier eſt reduite à un petit nombre de Villages, & pluſieurs même à un ſeul; de ſorte que quelques-unes ne ſçauroient fournir juſques à trente guerriers. En ſecond lieu, elles occupent des païs immenſes de ſombres forêts, ou de prairies incultes, & elles ſont dans un ſi grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cent lieües avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin eſt compté pour rien dans ces vaſtes ſolitudes, ou une très-petite troupe peut marcher long-temps ſans crainte, & qu'un voyage de ſept ou huit cens lieües y eſt regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orleans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voiſinage les unes des autres, devroient ſe défendre mutuellement, ne s'entendent pas aſſez entre-elles à cauſe de leurs differens ſujets de jalouſie; ou ne ſont pas aſſés à portée, quoique voiſines, de ſe prêter la main en cas de ſurpriſe, contre un ennemy plus redoutable, qui eſt à leurs portes lorſqu'il eſt le moins attendu; de ſorte que pour réſiſter à cet ennemy commun, elles ſont obligées de faire alliance avec les Nations, qui ſont à l'autre extremité de l'Amerique Septentrionale, afin de faire une diverſion, & de l'afoiblir en l'obligeant à diviſer ſes forces.

C'est sur ce double fondement du petit nombre de personnes dont étoit composée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaste étenduë des Païs inhabités, que nous devons raisonner, pour expliquer les longues courses, les transmigrations, & les alliances de certaines Nations très-éloignées, lesquelles sans cela seroient très-inintelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Meridionale, entierement semblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'huy du Canada. En effet les Gaules, les Espagnes, la Germanie, l'Italie même & les autres parties de l'Europe étoient des Régions hérissées de forêts que la nature y avoient mises, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour y pratiquer des routes & des sentiers. Il étoit facile dans ces affreuses solitudes aux Galates, & aux Iberiens de se transporter d'Asie, dans les Gaules, & dans les Espagnes, il ne l'étoit pas moins pour retourner de-là en Asie.

Les Nations éparses çà & là étoient très-peu nombreuses ; sans cela comment seroit-il possible de comprendre qu'une Armée, aussi petite que celle des Argonautes, eut pû traverser une aussi grande étenduë de païs que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'opposoient à leur passage, & à leur entreprise : c'est un recit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique, selon les regles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à

la substance de l'objet principal ; mais dans le fabuleux même, les Poëtes ont soin de conserver la vraï-semblance dans les choses, qui sont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des denoüemens, lesquels ne peuvent se faire que par l'entremise des Dieux.

Ce que je viens de dire peut servir à éclaircir un endroit de l'Ecriture Sainte, qui a embarrassé les Interpretes, & que je rapporterai ici, parce qu'il est de mon sujet, à cause des conjectures que j'ai sur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roy des Elamites, ou des Perses, Amraphel Roy de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roy de Pont, & Thadal Roy des Nations. Les versions varient davantage au sujet de ces deux derniers. L'Hebraique, qu'Onkelos & les Septante ont suivi, appelle *Arioch Roy d'Hellasar*; la version Arabique *Roy de Sarian*; celle de Symmaque *Roy des Scythes*; mais S. Jerôme, suivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roy de Pont*. On est encore plus incertain au sujet de ce Thadal, à cause de l'universalité du terme *Roy des Nations*. L'Hebreu porte *Roy de Goim*, & le Syriaque traduit *Roy des Gelites*. Mais ces païs d'Hellasar, de Sarian, & de Goim, sont entierement inconnus dans la Geographie ancienne & moderne. Quelques-uns, après Symmaque, en-

Gen. cap. 14.

Vide Polyglotta & Biblia Maxima in cap. 14. Genes.

tendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Asie Mineure qui comprenoit plusieurs petits peuples separés, dont chacun étoit maître chez soy, & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Isles de la Mer Egée, *Insulæ Gentium*, les Isles des Nations.

Le sujet de l'embarras des interprêtes, c'est le grand éloignement qu'il y a d'un païs à un autre, & l'espece d'impossibilité, qui semble resulter de ce grand éloignement, que ces Roys pussent être alliez ensemble pour faire la Guerre à cinq Roys, lesquels étoient assés voisins. Pour éviter donc cet embarras, ils tachent de r'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes, & disent qu'Arioch étoit Roy d'une Ville de la Cœlesyrie qu'Etienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium*; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres saints; car cette dénomination est moins ancienne que Moyse, & ne se trouve point dans Josué, quoiqu'ils fassent mention l'un & l'autre de la Galilée. La basse Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que long-temps après, à cause des Phéniciens & autres petits Peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Masius Josue, cap. 12. v. 9.

Mais le fondement de ces difficultez est nul, si l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Roys de s'allier ensemble, qu'il le fut à Priam

d'être allié à des Peuples très-reculez dans l'Asie & dans l'Afrique ; & qu'il l'a été aux François dans la derniere Guerre, qu'ils ont faite en Amerique, eu 1716, quand pour aller secourir les Tionnontatés, il leur fallut faire six ou sept cens lieües pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur fort, ou ils étoient un très-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure, ils n'étoient pas éloignés de plus d'environ quatre à cinq cens lieües des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faisoient la Guerre eussent été dans cette hypothese, au cèntre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut r'approcher davantage les Etats de ces Princes, en se tenant à la Vulgate, & aux autres versions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caspiennes, dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch, qu'Eusebe nomme *Areïos*, convient à *l'Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Areïane*, laquelle étoit voisine de la Perse, & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'Areiane, ou d'Ariane, se raporte fort au Roïaume de Sarian de la version Arabique. Thadal Roy des Gelites, selon la version Syriaque, étoit fort voisin d'Arioch ; car il y a apparence que les Gelites étoient les mêmes que ceux, qui sont appellés *Gelæ*, ou *Geli* dans la Geo-

graphie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Pline les confond avec les Caduſiens, Strabon les distingue, & dit que les Caduſiens avoient presque autant de gens de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mineure, de ceux de leurs deux autres Confederez; car il est rapporté dans Arrien, que pendant qu'Alexandre traversoit la Perse, il lui vint des Ambassadeurs des Nations, qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un chemin très-court, de sorte que ce Prince en fut très-surpris. On peut ajouter que les Villes & les Nations étant ambulantes dans ces premiers temps, on pourroit r'approcher encore plus facilement les Etats des deux autres Roys, sur-tout de celuy des Elamites, dont le païs n'étoit pas si éloigné, ni si étendu qu'il le fut depuis. On ne peut nier que les Elamites, ou les Perses, jusques au temps de Cyrus, n'aïent vécu à la façon des Sauvages, ainsi que je l'ay prouvé par Herodote.

Plin. Lib. 6. cap. 16.

Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.

Arrian. Lib. hist. Indic.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'étoit pas dans un sens si petite qu'on veut la faire; car quoique les Rois de la Pentapole fussent voisins, la Guerre ne laissoit pas d'embrasser une grande étenduë de païs; ce qui paroît manifestement par la sainte Ecriture même; puisque ces quatre Rois alliez, avant de vaincre les cinq autres détruisirent plusieurs Nations, lesquelles étoient appa-

Gen. cap. 14. v. 5. 6. 7.

remmen

remment dans l'alliance de leurs ennemis. C'étoit les Raphaims, les Emims de la race des Geants, les Zuzims, les Chorræens, les Amalécites, & les Amorrhéens. Elle étoit petite cependant d'une autre côté; car toutes ces Nations, qui occupoient une étenduë de païs si considerable, étoient très-peu nombreuses. Rien ne le montre mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois vainqueurs de tant de Peuples, & qui venoient encore de triompher de ceux de la Pentapole: car ces superbes Conquerans furent vaincus dans leur victoire par Abraham à la tête de trois cent dix-huit hommes de ses gens, & peut-être, quelque peu des troupes Auxiliaires des deux freres Escol & Aner, qui étoient ses alliez.

Ibid. v. 15.

Je sçais qu'on peut faire des difficultés sur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation, & qu'on peut m'objecter que ces païs ont été extremement peuplés; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Israëlites, lesquels multiplierent si fort dans le desert, mais il n'y a qu'à distinguer les temps. Les peuples ont eu leurs vicissitudes; dans un temps ils ont été en très-petit nombre, & dans d'autres ils se sont si fort accrus, qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voisins, comme des torrens.

La Hache n'est pas plutôt levée, que les Chefs de Guerre se disposent à assembler leur monde, & que ceux, qui ont envie de les suivre, levent

La Buchette ou le signe de l'Enrollement.

la Buchette. C'est un morceau de bois façonné, orné de vermillon, que chacun des Guerriers marque de quelque note, ou figure distinctive, & qu'il donne au Chef, comme un symbole qui le représente en personne, & qui peut être regardé comme le lien de son engagement, tandis qu'il subsiste.

J'avois cru que, quelque engagement que prissent les Sauvages en ces sortes d'occasions, ils pouvoient le rompre sans façon, & retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en consequence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous independans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui releve en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solemnellement, & dont l'engagement subsistoit, par des Buchettes semblables à celles qu'on leve pour aller en Guerre: un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loy de temps immemorial dans leur païs, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui après avoir levé la Buchette ne rem-

plissoit pas les obligations de son engagement. Quoique cette Loy ne s'observe pas aujourd'huy à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de severité encore assés recens, & l'on a vû assés souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voïe de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient deserté en chemin, abandonnant le parti dans lesquel ils s'étoient enrollez.

Cette maniere de contracter des engagements, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foy donnée, n'étoit pas particuliere aux Barbares ; mais elle avoit passé d'eux aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit conservée encore assés long-temps, après les siécles florissants de la Republique jusques au bas Empire. On appelloit ces symboles *Tesseræ*, & c'étoient de petits morceaux de bois, unis des deux côtés, sur lesquels on traçoit des chiffres, ou des figures selon ce que l'on vouloit représenter & signifier. Les plus respectables, & qui étoient de l'Antiquité la plus venerable, étoient ceux qu'on nommoit *Hospitales*, parce qu'ils étoient donnés en signe d'hospitalité, dont les droits étoient ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré, & passoient jusqu'aux descendants. Les Hôtes, en se separant, partagoient le symbole, & en gardoient très-précieusement les pieces, afin de pouvoir les confronter au cas qu'ils vinssent à se revoir. Ceux qui negligeoient, ou bri-

ſoient ces ſymboles, étoient cenſés renoncer à la foy jurée ; ils paſſoient pour infames, & dignes de toute la colere des Dieux. Des particuliers, ces ſymboles paſſerent aux Communautés ; & les Villes les envoyoient aux autres Villes alliées, pour être un ſur garand de leur alliance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de pluſieurs ſortes, car outre l'Etendart qu'on nommoit auſſi *Teſſera*, on appelloit du même nom le ſignal de l'enrollement, l'ordre ou le mot du Guet que les Tribuns alloient chercher chez le Général, & qui ſe donnoit ſur de ſemblables morceaux de bois ; on appelloit ainſi les obligations pour le prêt des Troupes, ſoit qu'on dût les païer en argent, ou en vivres ; car alors en repréſentant ces Buchettes au temps marqué, les Tréſoriers d'Armée, & les Commiſſaires des vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choſes qu'elles ſignifioient. On pratiquoit la même choſe dans les diſtributions que les Empereurs faiſoient au Peuple ; & c'eſt de là que viennent les diſtinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithetes jointes au mot *Teſſera*, comme ſont celles de *Nummaria*, *Frumentaria*, & les autres qui ſignifioient leur uſage & l'application qu'on en faiſoit, laquelle eſt déterminée par l'Epithete même. On voit encore la forme de ces ſortes de ſymboles dans les Medailles des Empereurs, & ſur quelques Antiques.

La Guerre ſe chante dans une Cabane de Conſeil, où tout le monde s'aſſemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'eſt le Chef de Guerre qui fait le feſtin. Ce qu'il y a de particulier dans cette ſorte de feſtin, c'eſt que les chiens, qu'on met dans la Chaudiere, y ſont la matiere principale du ſacrifice; Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *A'reskoui* le Dieu de la Guerre, au grand eſprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire ſur leurs ennemis, & de les r'amener ſains & ſaufs dans leur patrie. C'eſt ſans doute un de ces ſacrifices que les Lacedemoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce ſoit un eſprit de pieté, qui ſoit l'ame de ces ſacrifices, c'eſt plutôt un eſprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la veüe de ces mets, ils ſe perſuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le diſent enſuite, dans leurs chanſons, & ils n'ont point de plaiſir plus ſenſible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaiſon qu'ils mettent entre eux & leurs chiens, en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Eſclaves.

Maniere de chanter la Guerre.

Pauſanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. Contra Gentes. Lib. 4. Clemens Alex. in Protr.

Les Guerriers viennent à cette aſſemblée peints d'une maniere affreuſe, & bizarre, propre à inſpirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui leve la Hache, a le viſage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il eſt armé auſſi bien

qu'un ou deux aſſeſſeurs qu'il a à ſes côtés, avec ſa femme & ſes enfans qui ſont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le Chef aïant chanté pendant quelque temps, éleve enſuite ſa voix, & dit à tous les aſſiſtans qu'il offre le feſtin au Dieu de la Guerre, & s'adreſſant enſuite à luy. « Je t'in- » voque, dit-il, afin que tu me ſois favorable dans » mon entrepriſe, que tu aïes pitié de moi & de » toute ma famille ; j'invoque auſſi tous les eſ- « prits bons & mauvais ; tous ceux qui ſont dans » les airs, ſur la terre, & dans la terre, afin qu'ils » me conſervent, & ceux de mon parti, & que » nous puiſſions, après un heureux voyage, re- » tourner dans notre païs. Tous les aſſiſtans répondent *ho ! ho !* & accompagnent de ces acclamations reïterées tous les vœux qu'il forme, & toutes les prieres qu'il fait.

Le Chef *leve enſuite le chant*, & commence la Danſe de l'*Athonront* en frappant à l'un des poteaux de la Cabane avec ſon caſſe-tête, & tous lui répondent par leurs *hé hé* tandis qu'il danſe. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à ſon tour, & danſe de la même maniere. C'eſt là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en ſecret. C'eſt alors qu'on préſente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudiere, aux Guerriers les plus conſiderables pour exciter leur courage par cette marque de diſtinction. C'eſt auſſi alors qu'ils danſent leur danſe ſatyrique, & qu'ils jettent des cendres ſur la tête de ceux qu'ils

veulent animer ; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'éscrimant de leurs armes, font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'est ainsi qu'il ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux, qui se sont déja signalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des preuves de bravoure, d'en user ainsi ; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un présent à celui à qui ils ont fait cette espece d'insulte, en prenant cette liberté, faute dequoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur disant qu'il ne sont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu assés de courage pour faire de mal à personne ; ce qui les couvriroit de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particuliere, que qui que ce soit n'oseroit chanter en sa présence, non seulement dans ces sortes de solemnités, mais même dans le particulier, sans s'exposer à lui faire un affront, & à en recevoir un de sa part.

La Guerre s'échauffe à mesure qu'on approche du terme fixé pour le départ ; elle se chante presque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les provisions de bouche, ce qu'ils nomment *Jagotonkariagon*, c'est-à-dire *la fa-*

mine, ſoit parce qu'ils font ces provisions contre la faim à laquelle ils ſont exposés dans leurs longs voyages, ſoit parce que les Guerriers s'y diſpoſent par un long jeune, afin, diſent-ils, d'être mieux en état de ſoûtenir par cette préparation, la faim, qui leur paroit inevitable, & pour eſſayer combien ils ſont capables de la ſupporter. Il eſt bien vray qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'huy d'autre motif de ce jeûne rigoureux ; mais il paroit évident que c'étoit chez-eux anciennement un acte de Religion, inſtitué dans le même eſprit que les ſacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux, qui reſtent au Village; prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent enſemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puiſſe être. Tel Guerrier, avant que de ſortir du Village, eſt dépoüillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'eſtime ou il eſt parmi les ſiens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aïant perſonne, qui ne s'empreſſe à lui donner des marques de conſideration, & qui ne veüille ſe faire honneur de poſſeder quelque choſe qui lui ait appartenu.

P. le Comte N. M. de la Chine, tom. 2. p. 53. 54.

L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine, qui ſont écrits avec tant d'élegance & de politeſſe, nous donne un bel exemple d'une civilité ſemblable dans les Chinois envers les Magiſtrats, qui aïant contenté dans une Ville, ou dans une

une Province, sont obligés de passer dans une autre. Car, « des que le Mandarin est sur le « point de partir, tous les habitans vont sur les « grands chemins ; ils se rangent d'espace en espa- « ce, depuis la porte de la Ville par où il doit « passer jusqu'à deux & trois lieües loin : on voit « par-tout des Tables d'un beau vernis, entourées « de satin, & couvertes de confitures, de liqueurs, « & de Thé. Chacun l'arrête malgré lui au pas- « sage, on l'oblige de s'asseoir de manger & de « boire..... Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est « que tout le monde veut avoir quelque chose qui « lui appartienne. Les uns lui prennent ses bottes, « les autres son bonnet, quelques-uns son sur- « tout, mais on lui en donne en même-temps un « autre, & avant qu'il soit hors de cette foule, il « arrive qu'il chausse quelquefois trente paires de « bottes differentes. »

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité, mais même entre ennemis. Glaucus & Diomede, sur le point de combattre l'un contre l'autre, aïant reconnu les liaisons que leurs Peres avoient contractées par les droits de l'hospitalité, renouvellent leur ancienne alliance, & voulant se donner des marques de leur estime, ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille, avant que d'aller ailleurs signaler leur courage sur des ennemis, qui ne leur touchassent pas de si près.

Homer. Iliad. 6. v. 236.

Depart des Guerriers.

Le jour du depart, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes pieces, s'aſſemblent dans la Cabane du Chef du parti, lequel eſt toûjours noirci & armé à ſon ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs proviſions prennent les devants, & vont les attendre à une certaine diſtance hors du Village. Lors qu'ils ſont aſſemblés, le Chef les harangue courtement, & ſort le premier chantant ſeul ſa chanſon de mort au nom de tous les autres qui le ſuivent à la file un à un ſans dire mot. Hors de la paliſſade, ils font une décharge de leurs fuſils, s'ils en ont, ou décochent une fleche, en l'air, & le Chef continuë à chanter en marchant juſqu'à ce qu'il ſoit hors de la veüe du Village. Il fait tous les jours la même choſe, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter ſa chanſon de mort, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement hors de danger, & même de retour dans ſon Village, où il eſt obligé de faire un nouveau feſtin, pour remercier l'eſprit qui l'a favoriſé dans ſon entrepriſe, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, ſe dépoüillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voïageurs, remettant à leurs épouſes, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur eſt pas abſolument neceſſaire, & ne ſe chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois & les Hurons, nomment la

Pl. 8. tom. 2. pag. 194.



Guerre *n'Ondoutagette* & *Gaskenrhagette*. Le verbe final *Gagetton*, qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois, qui en étoit tellement le symbole, qu'elle en avoit pris sa denomination. Le terme *Ondouta*, signifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entiere, dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent, de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec soy sa natte dans ces sortes d'expeditions. En effet la natte est encore aujourd'huy le symbole qu'ils representent dans leurs peintures Hieroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gaskenrha*, il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courir après des étymologies, sur lesquelles les naturels du païs sont embarrassés eux-mêmes, il me suffit de dire, que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires, se reduit à leurs armes, à quelques ustenciles necessaires dans les campemens, & à quelques provisions de farine preparées de la maniere, dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offensives, & défensives, étoient, & sont encore en partie les mêmes, dont on s'est servi presque par-tout depuis les premiers tems,

jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communiquées par une mauvaise politique ; sçavoir l'arc & la fléche, dont on attribuë la premiere invention aux Cretois ; le javelot, le casse-tête ou la masse d'armes, le bouclier, la cuirasse, & le casque.

Leurs arcs sont faits de bois de Cedre rouge, ou d'un autre sorte de bois fort dur, & durci au feu. Ils sont droits, & à peu près de leur hauteur. leurs fléches sont faites de roseau, & sont empennées de plumes de quelque gros oyseau, & au lieu de fer, ils y appliquent avec une colle de poisson très-forte, des os, ou des pierres tranchantes, & taillées à plusieurs crans pour rendre la playe plus dangereuse. La plûpart des Nations Caraïbes les empoisonnent, de sorte que la moindre blessure en est mortelle. Je n'ai pas oüi dire qu'aucune Nation de l'Amerique Septentrionale ait l'usage, ou le secret de les empoisonner. Ils remplissent de ces fléches leur carquois, qui est fait d'écorce, & couvert d'une peau passée, & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois passent leurs fléches dans leurs cheveux, de la même maniere dont en usoient autrefois les Ethiopiens.

Le casse-tête, ou masse d'armes, tient lieu d'épée, & de massuë, il est de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri sur les côtés, & élargi ou arrondi à son extremité de la

grosseur du poing. On en voit de differentes sortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de plusieurs peaux passées, il y en a qui ne sont que d'une peau fort épaisse. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes sortes de figures.

Leurs cuirasses étoient aussi un tissu de bois, ou de petites baguettes de jong, coupées par longueurs proportionnées, serrées fortement l'une contre l'autre, tissues & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreüil. Ils avoient des cuissards & des brassards de la même matiere. Ces cuirasses étoient à l'épreuve, des fléches armées d'os ou de pierre ; mais elles ne l'eussent pas été de celles qui sont garnies de fer. Je ne sçache pas qu'elles fussent en usage en Amerique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Europeans ont commercé avec les Sauvages, des fusils, de la poudre, & des balles, ceux qui sont à portée d'en avoir, ont presque abbandonné leurs autres armes, sur-tout les défensives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne sont plus propres qu'à les embarrasser au lieu de les servir. Les Peuples les plus réculés, & qui sont assés heureux pour ne pas nous connoître, en usent peut-être encore.

Ils ne se servent pas volontiers de nos épées de

la maniere dont nous nous en servons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guise de pique ou d'esponton.

Frezier. Relation du Voyage à la Mer du Sud. p. 58.

Les Peuples du Chili ont des frondes, & sont fort adroits à la Chasse à lancer des cordes dont ils embarrassent les animaux, je ne sçais s'ils s'en servoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on appelloit *Restiaires*, s'en servoient dans les combats du Cirque.

Thevet Cosmog. Uni. Liv. 21. ch. 1. F. 905. c. 2.

Thevet parle aussi d'un autre sorte d'arme, dont usent les Patagons, ou les Geans voisins des Terres Australes, & situez dans une Isle à l'extremité de l'Amerique. Ce sont dit-il, « de » certains boulets gros & pesans, qui sont pris » d'une mine fort claire : & sont ces boulets tous » ronds, lesquels ils accoûtrent tout ainsi qu'on » fait par deçà des plombées, avec une corde fai» te de nerfs de bête. Cette sorte d'armes est celle » qu'ils ne laissent jamais, soit qu'ils aillent à la » Chasse ou à la Guerre, d'autant qu'ils en sont » si bons maîtres, que de la longueur de leur cor» de, ils ne faudroient atteindre ce à quoi ils vi» sent. Encore les jettent-ils sans qu'ils soient at» tachés, & lors à trente cinq ou quarante pas, » ils ne se soucient gueres de frapper là où ils au» ront pris leur visée, & la bête sera bien de gran» de vie, & aura les os bien durs, si cette grosse » boule ne les lui amollit & casse tout à net : & » l'aïant tuée la portent sur leurs épaules en leurs

Cabanes. Il vaudroit autant être atteint d'une « balle de plomb d'harquebeuze. »

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour se reconnoître. C'est une écorce en rond, où sont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre signe distinctif, attaché au bout d'une longue perche, comme les autres étendarts, dont on use dans nos armées.

Leurs Voyages.

J'ai eu un plaisir singulier à lire le Poëme d'Apollonius de Rhodes sur l'expedition des Argonautes, à cause de la ressemblance parfaite que je trouve dans toute la suite de l'ouvrage, entre ces Heros fameux de l'antiquité, & les Barbares du temps present, dans leurs voyages, & dans leurs entreprises militaires. Hercule & Jason, Castor & Pollux, Zethés & Calaïs, Orphée & Mopsus, & tous ces autres demi-Dieux, qui se sont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, sont si bien representés par une troupe de gueux & de miserables Sauvages, qu'il me semble voir de mes yeux ces célébres Conquerans de la Toison d'Or, mais cette ressemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçuë de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils se soient crus honorés de leur avoir été comparés.

La fameuse Navire Argo, qui a pour ancre une

Apoll. Rh. Lib. 1. v. 955. & 2. v. 166.
Idem. Lib. 1. v. 533.
Id. Lib. 4. v. 1385.

pierre attachée à une corde faite de racine de laurier ; à qui le poids d'Hercule seul sert de lest : que les Argonautes portent sur leurs épaules, dans les sables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la distingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choisit avec les autres sa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit sapin après avoir rompu le sien ; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche sur le rivage à la belle étoile, sur un lict de feüille, ou de branches, est un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-dessus. Je pourrois pousser la comparaison plus loin ; mais elle sera assez sensible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages se font par eau, à cause de la commodité des Lacs & des Rivieres, qui coupent tellement l'une & l'autre Amerique, qu'il n'est presque point d'endroit, ou les eaux ne se distribuent. Les fleuves de l'Europe sont des ruisseaux en comparaison de ceux de ce Nouveau Monde. Dans l'Amerique Meridionale, le fleuve des Amazones, l'Orenoque, la Riviere de la Plata, sont de veritables Mers par leur prodigieuse largeur & l'étenduë de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cent lieües de tour. Presque tous

ces

ces Lacs communiquent ensemble, & quand on est arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Rivieres, qui coulent dans le Missisippy, lequel courant presque toûjours Nord & Sud, semble partager l'Amerique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans son sein quantité de belles Rivieres, qui s'y rendent de ses deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en se dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La situation des Iroquois est encore plus avantageuse que celle des autres Peuples de la partie Orientale; car aïant d'un côté le fleuve S. Laurent dans leur voisinage au fameux sault de Niagara, & de l'autre l'Ohïo, ou la belle Riviere, qui tombe dans le Missisippy, ils sont à portée d'aller par-tout au Levant, & au couchant, en suivant le cours de ces deux Rivieres.

La maniere dont la Terre est coupée pour la distribution des eaux, qui doivent la fertiliser, a rendu la Navigation necessaire presque aussi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une si haute perfection, a été borné pendant plusieurs siecles, à de bien petits commencemens; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eut pû dès les temps du Deluge donner des idées pour la construction des Vaisseaux, d'une figure diffe-

rente à la verité, mais d'un très-grand port; il faut avoüer néanmoins, que long-temps même après le Deluge, non seulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il sembloit même qu'on en eut perdu toute connoissance. Il est vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur aussi grand que celui qui le fit perir presque entierement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la suite, les hommes furent rebutés d'entreprendre des Ouvrages semblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de plusieurs années; soit qu'ils ne les jugeassent pas d'ailleurs necessaires à leur besoin present, soit qu'ils n'eussent pas encore une connoissance distincte de la vaste étenduë des Mers, & l'envie de s'y commetre, ou bien qu'ils aimassent mieux s'y exposer avec temerité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande sureté.

Quoique l'on fasse l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers auteurs de la Navigation, je crois, que l'on peut dire, que les commencemens ont été à peu près les mêmes par-tout où il y a eu des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien considerables. Il est même très-vraysemblable, qu'avant que les Phœniciens eussent encheri sur les autres en cette matiere, les habitans des Isles de la Mer Egée, & des côtes Maritimes du Peloponnese, avoient commencé à y perfectionner plusieurs

choses. L'Isle de Crete étoit célébre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ses enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Mediterranée. * Minos avoit même fait des Conquêtes & des établissemens dans la Phœnicie. Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mats. Jason selon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits batteaux, dont on se sert encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Herodote décrit ces batteaux ronds, dont il parle, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Vid. Lil. Greg. Gyrald. de Navigiis, &c.

Herodot. Lib. 1. n. 194.

Mais sans remonter à des temps si obscurs, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du Monde connu, que de ceux dont on se sert encore aujourd'huy en Amerique; c'est-à-dire de Pyrogues & de Canots.

Les Pyrogues.

Les Pyrogues étoient, & sont encore aujourd'huy des arbres creusés par lesquels Virgile a cru que la Navigation avoit commencé, ainsi qu'il l'exprime par ce vers.

Virgil. Georg. 1. v. 136.

Tunc Alnos primùm fluvii sensere cavatas.

* Selon Thucydide *Liv. 1. p 4.* Minos est le plus ancien que l'on connoisse qui ait mis une Flotte en Mer. Eusebe dans sa Chronique sur l'authorité de Castor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Empire de la Mer. Les Lydiens, les Pelasgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens les Milesiens, les Cariens, les Lesbiens & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Crétois.

Diodor. Sic. Lib 1. p. 74. Solinus. cap. 65. Plin. Lib. 7. cap. 2.

On y employoit toutes ſortes de bois legers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faiſoient de jonc ; c'eſt-à-dire de ces Roſeaux, dont parlent Diodore de Sicile, Solin & Pline, & qui deviennent d'une hauteur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe.

Canots.

Strabo. Lib. 3. p. 107. Lucan. Lib. 4.

Les Canots étoient de deux ſortes, les uns faits de branchages d'oſier & couverts de peaux. Tels étoient ceux des Luſitaniens, & des Peuples de la Grande-Bretagne ſur l'Ocean ; des Henetes ou Venitiens dans le Golphe Adriatique ; des Aſſyriens ſur le Tigre & ſur l'Euphrate ; des Ethiopiens ſur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de pluſieurs Peuples de leur voiſinage. Lucain a décrit magnifiquement ces ſortes de petits batteaux dans les vers ſuivans.

Lucan. Lib. 4.

Primum cana ſalix, madefacto vimine, parvam
Texitur in pupim, cæſoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum ſuperenatat amnem.
Sic venetus ſtagnante pado, fuſoque Britannus
Navigat Oceano. Sic cum tenet omniâ Nilus
Conſeritur Bibulâ Memphitis Cymba Papyro.

Les Auteurs donnent à ces Batteaux les épithetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il falloit les coudre à cauſe de la matiere dont ils étoient, & qu'il y en avoit qui ſe plioient facilement, de

maniere qu'on pouvoit aisément les porter. Les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, * en avoient de cette espece qu'ils plioient comme le reste de leur bagage, & qu'ils portoient lorsqu'ils étoient arrivés aux cataractes du Nil.

Plin. Lib. 24. cap. 9.

Canots de Peaux.

Les Eskimaux & quelques autres Peuples du Nord, nous ont conservé le modele & la forme de ces Canots de peaux dans ceux dont ils font usage, lesquels sont aussi de deux especes. Les premiers ne sont que pour une personne seule. Ils sont de la longueur depuis douze jusqu'à quinze & seize pieds, tout plats & de la forme d'une navette de Tisserand. Le dessus est tout couvert de peaux comme le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu, dans laquelle l'homme passe à my-corps pour se mettre sur son séant. Il ferme cette ouverture comme une bourse, & la serre contre son corps comme une ceinture, & quand il a ajusté tout autour, les bords d'une Casaque, qui ne luy laisse que le visage à découvert, le Canot & le Canoteur ne paroissent faire qu'une seule piece, & pas une goute d'eau n'y sçauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui est terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtés avec tant de dexterité

* *Plinius. Lib. 5. Cap. 9:* Navis Plicatilis quæ facta ex corio complicata circumfertur ad Trajiciendos amnes.

Idem. Lib. 10. Cap. 29. Ibi Æthiopicæ conveniunt naves: namque eas plicatiles humeris transferunt quoties ad cataractas ventum est.

& de promptitude, que le Canot semble glisser sur l'eau, & disputer avec le vent pour la legereté. Un javelot attaché aux côtés du Canot par une longue corde leur sert à darder le poisson qu'ils mangent cru, & comme ils n'apprehendent point que l'onde les domine; qu'ils se font même un plaisir de faire tourner leur Canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de suite, il semble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages sans crainte, pourvû qu'ils puissent se flatter que le poisson ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots sont de la forme ordinaire, le Gabarit en est de bois, & de pieces bien emmortoisées & liées ensemble, qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien cousuës comme les premieres. Ils sont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & soixante personnes. Dans le tems calme on les conduit à la rame: mais lorsque le vent peut servir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 109.
Feuillée, Journal des observations, &c. tom. 2. p. 590.

Les Indiens du Perou ont une autre sorte de Batteau de cuir fort singulier appellé *Balze*, dont le Pere Feüillée & M. Frezier nous ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer du Sud. Il consiste en deux especes de Vaisseaux taillés de la forme d'un Canot, & faits de peaux de Loup Marin bien cousuës & bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces


1
2
3
4

Vaiſſeaux par le moïen d'un tuyau à chacun dont on bouche ſoigneuſement l'orifice après les avoir enflés comme un ballon. On les aſſujetit enſuite, & on les attache l'un à l'autre, de maniere cependant que le devant ſoit plus approché que le derriere, par le moïen d'un chaſſis de bois compoſé de barres de la largeur de deux pouces, auquel ils ſont fortement amarrés avec des cordes de boyau. Les barres du chaſſis ſont tellement diſpoſées que la plus longue va de poupe à proüe & ſert de quille; les autres s'écartent de bas-bord à ſtri-bord, c'eſt-à-dire d'un flanc à l'autre. On étend ſur ce chaſſis une grande peau compoſée de pluſieurs autres couſuës enſemble dont on attache les extremités aux quatre coins du chaſſis. Ceux qui doivent naviguer ſur ces ſortes de bâtimens s'aſſeoient ſur cette peau, & nagent avec une pagaye ou aviron à double palette, comme celui des petits Canots Eſkimaux, dont nous venons de parler. Si le vent peut ſervir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pourroit ſe diſſiper, il y a toûjours ſur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par leſquels on peut les ſoufler, quand il eſt beſoin. La maniere de coudre les ballons eſt particuliere, on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on paſſe ou des arêtes, ou des morceaux de bois ſur leſquels, de l'un à l'autre, on fait croiſer par-deſſus & par-deſſous des boyaux moüillés, pour fermer exactement les paſſages de

l'air. Il se fait des Balzes d'un grand port, & M. Frezier assure qu'il y en a sur lesquelles on peut charger jusqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candiskh à voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation située dans la Mer du Sud vers le 23. dégré de Latitude Meridionale, qu'ils ont une espece de Canot de peau, lequel se soûtient sur l'eau par le moïen de deux vessies enflées. Mais la figure qu'on en a donné dans le Recüeil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ses heritiers, est fort differente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé, & de ce qu'elle doit être, il n'y a qu'à la voir pour juger qu'elle est entierement imaginaire.

Indiæ. Occid. part. 8.

Les Celtiberiens Espagnols usoient de semblables Batteaux au temps de Jules Cesar, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses Commentaires. La nécessité de ses affaires l'aïant obligé de passer d'Italie en Espagne, où tout se déclaroit en faveur de Pompée, son Armée pensa entierement périr entre la Segre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges, emporterent les Ponts qu'il avoit jettés sur ces Rivieres, & luy ôterent par là tous les moïens de la faire subsister. L'Infanterie legere des Lusitaniens, & celle de la Celtiberie qui connoissoit parfaitement le païs, & étoit accoutumée de traverser les Fleuves sur *des Peaux de Bouc enflées* qu'ils portoient toûjours à la Guerre; harcelloient continuellement ses Trou-

Cesar de Bello. Civ. Lib. 1.

pes, & ne laissoient écarter impunément aucun de ses soldats. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stratagême, par lequel il trompa l'attente de ses ennemis, qui s'en promettoient déja une défaite bien entiere. Il fit construire par ses soldats des Canots, dont il avoit appris & la forme & l'usage dans son expedition des Isles Britanniques. La quille, & le fonds de ces petits batteaux, étoient d'un bois fort léger, & le reste d'osier couvert de cuir. Son projet réüssit, ainsi qu'il l'avoit imaginé, & il se tira par-là d'un des plus grands dangers, où il se soit peut-être jamais trouvé.

On traverse encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate, selon le témoignage du P. Avril, sur une machine composée de plusieurs peaux de Bouc enflées, qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement ensemble, & qu'on couvre ensuite de plusieurs branches d'arbre qu'on a soin de mettre en travers. Le Pere Acosta dit, qu'en Amerique on fait de semblables radeaux pour la traversée des Fleuves & des Rivieres; mais au lieu de peaux de Bouc, on se sert de courges séches, vuidées, & bien bouchées, afin que l'eau n'y puisse pas entrer.

P. Avril, Voyage d'Orient, Liv. 1. p. 36.

Acosta, Hist. Nat. de Ind. Lib. 3. c. 18.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux, répondent à ceux que les Egyptiens faisoient de Papier. Le Papier est une plante qui croît sur les bords du Nil, & qui pousse

Canots d'Ecorce.

quantité de tiges triangulaires, hautes de six ou sept coudées tout au plus, quoique Theophraste & Pline (a) lui en donnent dix, & même au-dessus de dix : elle étoit presque universelle pour l'usage qu'on en faisoit anciennement ; on s'en nourrissoit ; elle entroit dans la Medecine ; on en tiroit des feüilles pour écrire ; elle fournissoit du bois pour se chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faisoit des batteaux, des mâts, des cordes, des voiles, des ustenciles de ménagée, des nattes, des couronnes pour les Dieux, (b) & des souliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particuliere à l'Egypte. Elle croissoit aussi en Syrie, sur les bords de l'Euphrate, dans l'Isle de Créte, & même en Italie. Il y a cependant apparence que cette derniere étoit d'une espece differente.

Theoph. Hist. Plant. Lib. 4. c. 9. Plinius, Lib. 13. cap. 21.

De Italicâ Papyro. Strabo, Lib. 5. & Martialis, Lib. 8.

(a) *Plinius*, *Lib. 13. cap. 21.* Papyrum ergo nascitur in Palustribus Ægypti, aut quiescentibus Nili aquis, ubi evagatæ stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum, brachiali radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, decem non amplius cubitorum longitudine in gracilitatem fastigatum, Thyrsi modo cacumen includens semine nullo aut usu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno utuntur : nec ignis tantum gratiâ, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro navigia texunt ; & è libro vela, tegetesque necnon & vestem, etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis usus est, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus rebus, nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate nascens circa Babylonem Papyrum intellectum est eundem usum habere Chartæ. Similia his Theophrastes loco cit.

(b) Athenée au Liv. 15. se moque de ces Couronnes de Papier, que Pline dit qu'on faisoit pour les Dieux.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, qui n'a qu'une tige assez mince, point de feüilles, si ce n'est un bouquet qui vient à la cime de la tige, pouvoit servir à tant d'usages si differens. Je ne puis sur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des batteaux & des voiles. Herodote semble dire, qu'on n'employoit à cet usage que le sommet de la tige, & Theophraste assure qu'on les faisoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces assez épaisses pour faire le corps du bâtiment; encore moins, ce semble, du sommet, qui se sépare en feüilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par consequent n'ont point assez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être assez solide pour porter des hommes & des charges assez pesantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tissu natté de bien près, comme sont encore certains petits bâtimens, dont les Abyssins se servent de nos jours pour naviguer sur le Nil.

Herod. Lib. 2. n. 98.

Theoph. loc. cit.

Je crois aussi que les termes *Papyros*, *Biblos*, *Charta*, *Liber*, lesquels sont synonimes, étoient des noms generiques, qui s'appliquoient universellement à tous les arbres, de l'écorce desquels on se servoit pour écrire. Pline nous apprend qu'on écrivit d'abord sur les feüilles de Palme, & c'est peut-être à quoy Virgile fait allusion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ses Ora-

Plinius, Lib. 13. cap. 11.

Virg Æneid. 3. & 6.

cles sur des feüilles. Pline ajoûte qu'on se servit ensuite de l'écorce de certains arbres. Saint Isidore de Seville, suivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'est la même chose.) » Le » Livre est la Tunique interieure de l'écorce, qui » est la plus voisine du corps ligneux, sur laquelle » les Anciens écrivoient. *Liber est interior Tunica corticis, quæ ligno cohæret, in quâ Antiqui scribebant.*

Isidor. Lib. 6. cap. 12.

Ces noms generiques dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feüilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes ; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torches pour pêcher au flambleau, ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyros* vient du mot grec πῦρ, le feu, ce nom lui conviendroit encore plus parfaitement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Meridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Ocean, & résistent plus facilement à la

vague que de ſimples écorces ; mais dans les Rivieres de Canada, ou de l'Amerique Meridionale, elles ne vallent rien pour les voyages de long cours, à cauſe de la multitude des ſaults & des cataractes, où leur peſanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient abſolument inutiles. On en a cependant toûjours quantité aux environs des Villages, où elles ſont d'un grand ſervice pour faire les traverſées d'un bord de Riviere à l'autre, ou pour y charroyer le bois de chauffage, & les autres proviſions des champs, lorſqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire ſont très-commodes pour les grands voyages, & les ſeuls dont on puiſſe ſe ſervir, parce que leur légereté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il eſt plus aiſé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau ſont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'eſt plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenſes, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de differentes grandeurs, de deux, de quatre, juſqu'à dix places diſtinguées par des barres de traverſe. Chaque place doit contenir aiſément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot eſt d'une ou de deux piéces d'écorce, auſquelles

on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & en dehors, de maniere qu'ils paroiſſent être d'une ſeule piece. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a gueres au-delà de l'épaiſſeur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des cliſſes de bois de Cédre extrêmement minces, qui ſont poſées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaiſſes, rangées près à près dans le ſens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans leſquels ſont enchâſſées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, & où ſont liées les barres de traverſe, leſquelles ſervent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y diſtingue ni pouppe, ni proüe. Les deux extrémités, ou pinces, ſont entierement ſemblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui eſt à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons ſont fort légers, quoique faits d'un bois d'Erable qui eſt aſſez dur. Ils n'ont gueres que cinq pieds de long, dont la pele en emporte un & demi ſur cinq ou ſix pouces de largeur.

Si ces petits bâtimens ſont commodes, ils ont auſſi leur incommodité ; car il faut uſer d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir aſſez contraint pour ne pas tourner, & pour ſoûtenir l'erre du Canot, lorſqu'il eſt en train d'al-

ler. Ils sont d'ailleurs très-fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau entre, & gâte les marchandises, ou les provisions qu'on porte; de sorte qu'il ne se passe gueres de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager assis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il est mieux de nager à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents moderés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison très-difficile; les plus sages ne l'entreprennent gueres sans avoir bien consulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap, & tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déja dit, & il faut avoir soin pour cela de les visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre resineux, dont l'Amerique ne manque point dans sa vaste étenduë. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe

avec de l'écorce de Peruche brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'ecorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque difference des uns aux autres. Ceux des Abenaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts, de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étenduë; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Rivieres, pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Outaouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Lacs, où la lame est toûjours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pinces soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposés à emplir. Il y a dans l'Amerique Meridionale du côté de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Ocean avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achetent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme.

d'Orme. Ceux-ci ne servent gueres qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule piéce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossiereté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir cousuë dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vûë seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux, qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Rivieres aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les saults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Rivieres, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Des Saults & Cascades.

Ces Saults & ces Cascades sont formés par la hauteur des terres, qui à proportion qu'on remonte vers la source des Fleuves & des Rivieres, vont toûjours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une maniere surprenante, comme aux Cataractes du Nil, ou bien à la fameuse chûte

de Niagara, qui eſt d'une prodigieuſe hauteur, & où le fleuve Saint-Laurent, lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là, tombe à pic comme dans un goulphre avec un bruit effroyable; en d'autres elles s'élevent d'une maniere moins ſenſible comme par degrez, de cinq à ſix pieds ſeulement, de diſtance en diſtance. Le même fleuve Saint-Laurent peut auſſi en être un exemple. Car il court ainſi pendant plus de 40. lieuës de ſaults en ſaults peu éloignés les uns des autres, & dont quelques-uns ont près d'une lieuë de long, où il roule par differentes chûtes avec tant de précipitation, qu'une fléche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vîteſſe, qu'en a l'eau dans l'impétuoſité de ces torrens: & comme dans ces endroits il a peu de profondeur, ſes vagues ſe briſant contre les Rochers répandus dans ſon lict, cauſent un mugiſſement perpetuel, & paroiſſent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin, & ſortir du Canal de la Riviere beaucoup au-deſſus de la chûte, pour ne pas courir à une perte inevitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les ſaults qui ont moins d'élevation; toute l'adreſſe conſiſte à ſçavoir le prendre, à bien choiſir certains paſſages étroits entre les chaînes de Rochers, & à éviter les pier-



res détachées dont le fleuve eſt ſemé, & dont il ſuffit d'en heurter une, pour que le Canot porté avec une extrême roideur, ſoit briſé en piéces, & faſſe un naufrage auquel il n'y a plus de remede.

Ceux qui ne ſont pas accoûtumés à ces ſortes de navigations, fremiſſent à l'idée ſeule qu'on puiſſe ſe commettre dans des paſſages ſi dangereux à la merci d'une ſimple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens, ſont ſi habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de perſonnes, qui aimoient mieux ſaulter le Sault-Saint-Loüis, lequel eſt au-deſſous de nôtre Miſſion, que de faire le voyage de Montreal à pied. Ce ſault néanmoins, quoiqu'il n'ait que demi-lieuë de long, eſt un des plus périlleux : & il eſt aſſez ſouvent arrivé à d'excellens Canoteurs d'y venir faire naufrage, après avoir ſaulté tous les autres.

Bretelles.

Deux hommes portent ſur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité juſqu'au-deſſus ou au-deſſous des Cataractes. Le reſte de l'équipage, ſoit dans les portages, ſoit dans les autres voyages de Terre, ſe range ſur des Bretelles, qui ſont une maniere de chaſſis de bois fort commode pour enlever une groſſe charge, & pour la porter aiſément : ou bien on fait des pacquets qu'on laiſſe pendre ſur les épaules, attachés à des colliers, ou longes faites de leur fil de bois blanc, treſſé en bande,

que les femmes appliquent ſur leur front, & que les hommes font paſſer ſur la poitrine & à la naiſſance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte Herodote de l'uſage des anciens Egyptiens.

Herodot. Lib. 2. n. 64.

Traînes.

Pendant l'Hyver, & ſur les neiges, ils ſe ſervent de petites traînes, qui ſont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces, qui toutes deux enſemble n'excedent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de ſix ou ſept. Ces planches ſont recourbées en dedans, & repliées ſur le devant de la hauteur d'un demi pied, pour briſer & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés regnent ſur les deux côtés de la traîne dans toute ſa longueur, & y ſont attachés de diſtance en diſtance. Ils ſervent à paſſer, & à repaſſer les courroyes, qui aſſujettiſſent leur équipage ſur la traîne. Un Sauvage avec ſon collier paſſé ſur la poitrine, & enveloppé dans ſa couverture, tire après ſoi ſa traîne bien chargée ſans beaucoup de difficulté.

Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils ſont obligés de ſe ſervir de Raquettes, ſans quoi toutes ſortes de voyages, ou pour guerre ou pour chaſſe, &c. leur ſeroient abſolument impoſſibles. La forme de ces Raquettes approche de l'Ellyptique, c'eſt-à-dire,


1
2
3
4

que l'Ellypse n'est point parfaite, étant plus arrondies sur le devant que par l'autre extrémité, laquelle se termine un peu en pointe. Les plus grandes sont de deux pieds & demi de long, sur un pied & demi de large. Le tour qui est d'un bois durci au feu, est percé dans sa circonference comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles ressemblent, avec cette difference, que les mailles en sont beaucoup plus serrées, & que les cordes n'en sont point de boyaux, mais de peaux de Cerf cruës, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus stable, on y met deux barres de traverse, qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu est le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité est arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverse fait comme la corde. C'est-là que doit porter la pointe du pied sans toucher à la barre de traverse, qui le blesseroit. Aux deux bouts de l'arc sont deux petits trous pour passer les courroyes, qui doivent attacher le pied sur la Raquette. On passe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud sur l'orteil, & après les avoir croisées, on les repasse dans la Raquette à la circonference de l'arc; on les conduit ensuite par derriere au-dessus du talon, d'où on les ramene sur le coup du pied, où on les nouë en faisant une rose de ruban. Cela se fait de telle maniere, que quoique le pied soit

bien aſſujetti, il n'eſt pourtant gêné que ſur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette ſans y porter la main.

C'eſt encore-là un uſage ſingulier des premiers temps, lequel a paſſé de l'Aſie dans l'Amerique avec les Nations qui s'y ſont tranſplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de montagnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus juſqu'à l'extrémité des Monts Riphées, & dont le Caucaſe eſt une des plus célébres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. » On ne peut, dit-il, » monter ſur la croupe de ces montagnes pendant » l'Hyver ; mais les habitans y vont pendant » l'Eſté, & attachent à leurs pieds des ſouliers » pointus faits de peaux de bœuf cruës, & larges » comme des Tambours, à cauſe des neiges & des » glaces. Ils ſe laiſſent couler enſuite du haut de » ces montagnes avec tout leur bagage, aſſis ſur » une peau. La même choſe ſe pratique dans » l'Atropatie, dans la Médie, & ſur le Mont » Maſius qui eſt en Armenie. Là ils attachent » auſſi à leurs pieds des rotules de bois, terminées en pointe, ou garnies de pointes.

Strabo, Lib. 11. p. 348.

Suidas, ſur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les ſoldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, paſſoient ſans incommodité ſur des neiges, qui en quelques endroits, avoient juſqu'à ſeize pieds de profondeur.

Suidas, Λυγος.

Comme on ſe ſert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il eſt évident que dans ſa deſcription, il n'a voulu exprimer autre choſe que des Raquettes par ces ſouliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met ſous les talons & les rotules de bois, qui ſont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, ſont néceſſaires dans les païs de glaces & de neiges, où l'on eſt obligé de mettre des pointes juſqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la maniere de ſe laiſſer couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un uſage, qui s'obſerve encore au Mont Cenis, & dans les Alpes. C'eſt ce qu'on appelle *la Ramaſſe*, qui eſt une maniere de traîneau, avec un petit ſiege ſur le fonds, où l'on fait aſſeoir le Voyageur. Les habitans du païs ſtylés à conduire ces ſortes de voitures, aſſis tout bas ſur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons ſont armés, ils arrêtent leur courſe comme ils veulent, lorſqu'elle eſt trop impétueuſe. Rien n'eſt plus rapide & plus agréable que cette maniere de deſcendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, ſe ſervent d'une écorce dans le beſoin. C'eſt un divertiſſement que les enfans ne manquent pas de ſe donner dans le temps des neiges, lorſqu'ils ont autour de leurs Villages

quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succès de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse; c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur-tout, tirent, selon leurs principes des consequences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuaderoient avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainsi que les célébres Conquerans de la Toison d'Or, si le Jongleur disoit qu'il a parlé.

Idée de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution sur leurs Terres, ou en païs non suspect. Tandis que quelques-uns conduisent les Canots, ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chasser chemin faisant. Ces Chasseurs prennent diverses routes, & s'écartent les uns des autres en suivant divers rumbs de vent, pour ne pas se rencontrer sur la même proye. Le soir ils se rendent au lieu destiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'est plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'est une qualité qui semble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on

pourroit

pourroit le faire avec une Boussole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaisses, & dans les temps les plus sombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoique dans des païs impratiqués, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout observé, & ils tracent grossierement sur des écorces, ou sur le sable, des Cartes exactes, & ausquelles il ne manque que la distinction des degrés. Ils conservent même de ces sortes de Cartes Geographiques dans leur Trésor public, pour les consulter dans le besoin.

Connoissance de l'Astronomie.

Ils ont quelque connoissance de l'Astronomie, qui sert à regler leur temps, & à diriger leurs courses; & il leur reste encore quelque teinture de cette science, dont on rapporte les commencemens à Promethée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquerent les premiers à contempler le cours des Astres, l'un sur le Mont Caucase, le second dans la Mauritanie, & le troisiéme dans l'Arcadie, ou sur les montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de plusieurs autres Peuples de l'Antiquité, plûtôt que par les jours : par les mois lunaires, plûtôt que par ceux du Soleil, ainsi que le pratiquoient presque toutes les Nations dans les premiers temps, & particulierement les Juifs. Cependant cette maniere de com-

pter est subordonnée au cours du Soleil, qui sert à regler leurs années, lesquelles sont partagées en quatre saisons comme les nôtres, & sous-divisées en douze mois. La maniere de compter par les Lunes, n'est pas même si universelle, qu'ils ne comptent aussi par les années solaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre maniere de compter est affectée à certaines choses, & qu'en d'autres occasions elles s'employent indifferemment.

Les années heliaques ou solaires, sont destinées à marquer l'âge des hommes. Pour sçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme est né, la phrase Huronne porte, combien de fois a-t'il r'attrappé le jour de sa naissance? Et c'est la même dont ils se servent par rapport au Soleil, de qui ils disent qu'il a r'attrappé tant de fois le point où il recommence son cours. Ils expriment aussi les années heliaques par le nom d'une des saisons, & sur-tout de l'Hyver; le nom d'une des saisons supposant dans cette occasion pour toutes les quatre ensemble & pour l'année solaire entiere. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je suis au monde, pour dire il y a tant d'années; cette maniere de parler est encore usitée dans la poësie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choses éloignées, qui renferment une période de temps assez longue, où le nombre & la supputation des mois lunaires les embarrasseroient. Ils comptent au

contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme assez court, de prendre leurs mesures pour leurs voyages de guerre, de chasse, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occasions-là même ils disent fort bien, *Skarakouat*, qui signifie un mois heliaque, comme *s'Ouennitat*, qui signifie un mois lunaire ; mais le premier est moins ordinaire que le second.

Il est très-vraisemblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainsi subordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Ecriture Sainte des Egyptiens & des Hébreux. Joseph parlant à Pharaon des sept années d'abondance, & des sept autres de stérilité, parle manifestement des années qui dépendent absolument du cours du Soleil, lequel sert à regler le temps des semences & des récoltes, en reglant celui des saisons. Les années Jubilaires des Juifs étoient aussi manifestement des années heliaques. Herodote raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient divisé l'année en douze mois solaires de trente jours chacun, ajoûtant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens se donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il est probable que cette division est aussi ancienne que la division des Etoiles en Constellations, dont il y en a douze dans l'éclyptique, qu'on appelle les

Gen. cap. 41. v. 29. 30.

Herodot. Lib. 2. n. 4.

douze Maisons du Soleil, parce qu'il séjourne un mois dans chacune; or, l'honneur d'avoir donné des noms aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inferer de ce que je vais dire tout à l'heure.

Acosta, Hist. Moral. de las Indias, Lib. 6. cap. 2. 3.

Ce qui peut justifier ce que je viens de dire des années heliaques, c'est qu'outre les Barbares, les Peuples policés de l'Amerique regloient aussi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & sur lesquels ils repartissoient les onze jours solaires qui restent. L'année solaire des Mexiquains étoit de 360. jours distribués en dix-huit mois de vingt-jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même maniere que les Egyptiens; mais ils les regardoient comme des jours superflus, des jours vuides, ausquels leurs Prêtres ne faisoient point de sacrifices. Ces jours se passoient uniquement à se visiter, & à se divertir. Après cette intercalation ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps, & la naissance des feüilles; au lieu que les Peruviens la commençoient d'abord en Janvier, & ensuite au mois de Decembre, après que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

Les Mexiquains partageoient, outre cela, leur année, selon les saisons, en quatre parties éga-

les, qui avoient chacune differens noms, & differens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étant pas reglés comme les nôtres, leurs semaines ne l'étoient pas non plus; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années, dont quatre qui faisoient le nombre de 52. ans, composoient leur siecle. La forme de ce Calendrier seculaire, étoit représentée par une roüe, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particuliere, & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux évenemens par des Hieroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant, que comme ils avoient une tradition que le Monde devoit périr à la fin des siecles, semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou, ainsi que nous l'avons déja remarqué; lorsque leur année seculaire finissoit, ils éteignoient les feux sacrés de leurs Temples, celui de leurs maisons particulieres, & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin, & que le Monde eut dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion ils passoient toute cette nuit dans les ténébres entre la crainte & l'esperance. Mais dès qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts

retentir mille acclamations de joye, soutenuës du bruit de divers instrumens de leur musique; on allumoit de tous côtés des feux nouveaux dans les Temples & dans les maisons, & on célébroit une Fête, ou par des sacrifices & des processions solemnelles, ils rendoient graces à leur Dieu, de ce que sa bonté leur avoit rendu sa lumiere, & leur accordoit encore un nouveau siecle.

Les noms des quatre saisons sont fixés chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes, ou des differens effets qui y répondent. Chez les Nations sedentaires de la Nouvelle France, ils les désignent par les semences, par les differens degrés de la hauteur des bleds, les récoltes, &c. Les Nations errantes ont d'autres circonstances particulieres à chaque Lune, qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne sçavent ce que c'est que la distinction des semaines, ni des jours en heures reglées; ils n'ont gueres que quatre points fixes, le lever du Soleil, le Midi, le Coucher, & la Minuit; mais ils suppléent au défaut des horloges par une attention, pratique si exacte, qu'à quelque heure que ce soit du jour, ils marquent à peu près du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une maniere de compter, laquelle est du style de Conseil, où les nuits supposent pour des années, ainsi que je l'ai dit du Trésor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens, les Chinois, & d'autres Peuples

anciens, des manieres de compter à peu près semblables, qui auront donné lieu à cette supputation d'un grand nombre de siecles qui se trouvent dans leur Chronologie, & qui n'ont d'existence que dans leur ignorance, ou dans leur vanité. C'est ainsi qu'il y a eu chez les Juifs des semaines d'années, énoncées comme si c'étoit des semaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, que l'année des Outaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Ilinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, est composée de douze mois lunaires synodiques, avec cette difference, qu'au bout de trente Lunes, ils en laissent toûjours passer une surnumeraire qu'ils appellent la Lune perduë; ensuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. » Par exemple, dit cet Auteur, « nous sommes à présent dans la Lune de Mars « que je suppose être le trentiéme mois lunaire, « & par consequent le dernier de cette Epoque, « sur ce pied-là celle d'Avril devroit la suivre im- « médiatement; cependant ce sera la Lune per- « duë qui passera la premiere, parce qu'elle est la « trente-uniéme. Ensuite celle d'Avril entrera, « & on commencera en même temps la période « de ces trente mois lunaires synodiques, qui font « environ deux ans & demi. « Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur, ainsi que ses Dialogues, & beaucoup d'autres choses dont ses Memoires sont farcis, & qui sont tou-

La Hontan, Memoires de l'Amerique, tom. 2. pag. 109. 1. 0.

tes fausses de notorieté publique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont point une exactitude mathematique pour les intercalations, & pour accorder les années heliaques avec les années lunaires. Les Peuples policés de l'Amerique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raison les Barbares. Acosta & l'Inca Garcilasso sont obligés d'avoüer, que la science des Mexiquains & des Peruviens étoit très-bornée sur ce point. L'un & l'autre rapportent, quoique d'une maniere un peu differente, comment les habitans du Pérou regloient les erreurs, qui pouvoient naître de la difference qui se trouve entre les années lunaires & les années heliaques, en se reglant eux-mêmes, non pas sur le cours de la Lune, mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient sur le nombre & la position de ces Tours; mais ils conviennent dans l'essentiel, qui est qu'elles étoient tellement disposées, qu'on pouvoit y faire des observations mathematiques, lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui, mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Acosta, loc. cit.

Garcilasso, Comment. Real. Lib. 2. cap. 22.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabe-

tiques

tiques, leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations, & suivre de la révolution de plusieurs siecles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une maniere de conserver la memoire des évenemens historiques, & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'Ecriture Hieroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marquées par certains nœuds; mais ces Chroniques sont bien bornées, & bien imparfaites chez tous les Barbares. Les Peruviens les avoient un peu plus perfectionnées; car si nous nous en rapportons au Pere d'Acosta, ils suppléoient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos*, c'est ainsi qu'ils appelloient certains memoires ou Registres faits de cordelettes, composées de divers nœuds & de differentes couleurs. C'est une chose incroyable, dit-il, combien de choses ils exprimoient de cette maniere; car avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'Ecriture & par les Livres, d'Histoire, de Loix, de Cérémonies, de comptes de marchandise, ils l'exprimoient par differens cordeaux, où les nœuds & les couleurs étoient si variées, qu'on pouvoit connoître jusqu'aux moindres circonstances des choses qui y étoient signifiées. Il y avoit des person-

Acosta, Hist. Moral. Lib. 6. cap. 8.

nes publiques, comme parmi nous les Notaires Royaux, qui en tenoient Regiſtre, & des Maîtres prépoſés pour en enſeigner la méthode à la jeuneſſe. Les Mexiquains avoient encore plus perfectionné leurs Hieroglyphes Chronologiques. Ils en avoient des Hiſtoires écrites ſur des écorces reliées en Livres à peu près ſemblables à ceux qui nous viennent de la Chine; & nous aurions ſans doute une plus grande connoiſſance de leur Monarchie, ſi le peu de goût qu'on avoit pour la connoiſſance de l'Antiquité au temps de la conquête des Eſpagnols; & ſi le zele indiſcret joint au peu de Litterature de leurs premiers Miſſionnaires, n'eut porté ces zelés ignorans à faire brûler tous ces Recueïls hiſtoriques, comme s'ils euſſent été remplis de caracteres magiques, & n'euſſent eu d'autre but, que d'apprendre la maniere de faire des ſortileges.

Idem, cap. 7. Lib. 6.

J'ajoûterai ici au ſujet de leurs époques, & de leur maniere de compter, qu'on doit regarder auſſi comme une choſe digne d'admiration, que les Sauvages ayent la même maniere de compter, qui nous eſt venuë de l'Antiquité, & qui étant purement arbitraire, doit être dérivée de la même ſource. Car le nombre de dix eſt chez eux le nombre de perfection, comme il l'étoit chez les Egyptiens, comme il l'eſt aujourd'hui chez les Chinois, & comme on peut dire auſſi qu'il eſt chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités juſqu'au nombre de dix : les

dixaines par dix jusqu'à cent : les centaines par dix jusqu'à mille, ainsi du reste.

Etoiles & Constellations.

Maintenant, pour ce qui est des Etoiles & des Planetes, ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a euës dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otsistok*, un feu dans l'eau, d'*Otsista* feu, & d'*O*, qui, dans la composition, signifie une chose dans l'eau ; ce qui semble faire allusion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-dessus du Firmament. Ils disent *Otsistokouannion*, ajoûtant la finale multiplicative pour représenter le nombre des Etoiles. Quelquefois aussi ils les appellent *Otsistokouannentagon*, des feux attachés, pour marquer que, quoiqu'elles soient dans des Cieux fluides, elles y sont fixes néanmoins, & ont toûjours un même rapport entre elles. Ils les ont divisées en Constellations ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que quelques unes de ces Constellations, & quelques-unes des Planetes, ont les mêmes noms que nous avons reçûs de l'Antiquité. Ils nomment Venus, ou l'Etoile du matin, *Te Ouentenhaouitha*, elle porte le jour ; ce qui a la même signification que le nom de *Lucifer*, que les Anciens nous ont transmis. Ils appellent les Pleïades * *Te Iennonniakoua*, les

* Varron attribuë à toutes les Etoiles, ce qu'Hygin ne dit que des Pleïades.

Quum Pictus aer fervidis latè ignibus
Cœli choreas astricas ostenderet.
Manilius, Lib. 2.

Signorumque choros ac mundi flammea tecta.

Danseurs & les Danseuses. Ce qui paroît avoir quelque fondement dans l'Antiquité, selon ce que rapporte Hygin, qui dit qu'elles sont ainsi nommées, parce qu'elles semblent mener une danse ronde par la disposition de leurs Etoiles. J'ai déja remarqué qu'ils appelloient la Galaxie, ou la voye Lactée, le chemin des Ames ; & j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec la doctrine des Anciens sur l'état des Ames, sur leur origine céleste, & leur retour dans le Ciel. Mais la plus caracteristique, & à laquelle je m'arrête, c'est la grande Ourse que les Sauvages nomment aussi l'Ours ou l'Ourse. Le nom Iroquois c'est *Okouari.* Je m'arrête, dis-je, à celle-là, parce que cette Constellation est la plus considerable de toutes, & la plus digne d'attention par rapport aux premiers Navigateurs, qu'on prétend s'être reglez sur elle dans leurs navigations, & qui par une suite naturelle doit avoir été plus universellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Hygin. Lib. 2. art. Taurus.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes * sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été

* Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Créte, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnoissance de ce service. Cette fable, aussi-bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Gréce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

donnés en consideration des Ourses qui nourrirent Jupiter en Créte, ou bien à cause de la Metamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Constellations, qui sont très-semblables, successivement, en des temps differens, & peut-être assez éloignés l'un de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des Auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit reglé long-temps sur la grande Ourse avant que de se regler sur la petite.

Hygin dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourse, & qu'on l'appella *Minor* pour la distinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna aussi à cette Constellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profiterent de la découverte de leur Compatriote; & reglant leur course sur la petite Ourse, ils en naviguoient avec beaucoup plus de sureté. Tous les Peuples du Peloponnese, & de la Mer Egée, continuerent à observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un motif de jalousie, qui les obligea à s'en tenir à l'ancien usage; quoiqu'il en soit, les Phéniciens furent long-temps les seuls qui se gouvernerent sur la petite Ourse, selon le témoignage d'Ovide.

Hygin. Lib. 2. Art. Arctos Minor.

Ovidius Fast. 3.

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleïadas Atlanteas
Senserat, aut geminos esse sub axe polos?
Esse duas Arctos; quarum Cynosura petatur
Sidoniis; Helicen graja carina notet?

Ce Thalés dont parle Hygin, étoit Milesien, & ne peut être appellé Phénicien, qu'à cause du séjour qu'il fit en Phénicie. Il est different de cet autre Thalés, qui travailla sur les Loix des Crétois, & qu'on peut mettre au nombre des Législateurs.

Ce qui est très-sûr, c'est que les Iroquois & la plûpart des Sauvages connoissent la grande Ourse sous le même nom que nous; & comme les noms des Constellations sont purement arbitraires, & donnés par le caprice, ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à imposer les mêmes noms sans une communication d'idées, laquelle suppose celle des personnes par qui ces connoissances sont dérivées des uns aux autres. Il ne faut pas croire au reste qu'ils lui ayent donné ce nom, depuis que les Européans ont abordé sur leurs Terres. C'est certainement un nom très-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queuë à la figure d'un animal qui n'en a presque point; & ils disent que les trois Etoiles qui composent la queuë de la grande Ourse, sont trois Chasseurs qui la poursuivent. La seconde de ces Etoiles en a une fort petite, laquelle est fort près d'elle. Celle-la, disent-ils, est la chaudiere du second de ces Chasseurs, qui porte le bagage, & la provision des autres.

Relat. de la Gaspesie, ch. 7. p. 152.

Le Pere le Clerc, dans sa Relation de la Gaspesie, assure que les Sauvages Gaspesiens ont la

connoissance de la grande & de la petite Ourse : * qu'ils appellent la premiere *Mouhinne*, & la seconde *Mouhinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos Major* & *Minor.* Il ajoûte, qu'ils disent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord sont un canot, où trois Sauvages sont embarqués pour poursuivre l'Ourse ; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'est gueres ordinaire de chasser aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût question des Ours blancs, lesquels allant pêcher sur les glaces, en sont quelquefois abandonnés dans les Mers du Nord ; mais cette chasse n'étant ni sûre, ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai consultés, ne m'ont point paru connoître la petite Ourse sous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *ia'te ouattenties*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement insensible à l'œil, & qu'elle paroît toûjours fixe dans le même point. Cependant, quoiqu'ils ne connoissent des deux Ourses que la grande, c'est l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voya-

* De tous les differens noms qu'on a donnés aux deux Constellations des Ourses, celui d'Arctos ou d'Ourse, paroît être le plus ancien, & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie ; mais il n'est pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queuës de l'Ourse, ayent toûjours été considerées sur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été universel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles sont nommées en Italie, *i tri Cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit sur le Globe Celeste du Pere Caronelli. En France on les nomme aussi les Gardes de l'Ourse, ainsi que l'a fait le Pere le Clerc dans sa Relation de la Gaspesie, en l'endroit que j'ai cité.

ges, & qui leur sert à distinguer les differens Rhumbs de vent qu'ils ont à suivre. Les Sauvages Abenaquis ne connoissent pas non plus la petite Ourse; & je crois, quoiqu'en dise le Pere le Clerc, qu'il en est de même des Micmacs qui sont leurs voisins.

Les Sauvages ont plus besoin de leur Boussole dans les bois & dans les vastes prairies du Continent de l'Amerique, que sur les Rivieres dont le cours leur est connu & facile à tenir; mais quand la vûë du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Boussole toute naturelle dans les arbres des forêts, qui leur font connoître le Nord par des signes presque infaillibles. Le premier est celui de leur cime, laquelle panche toûjours davantage vers le Midy, où le Soleil l'attire. Le second est celui de leur écorce, qui est plus terne & plus obscure du côté du Nord. S'ils veulent s'assurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache; les couches diverses, qui forment le corps de l'arbre, sont toûjours plus épaisses du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midy. Quelques sûrs cependant que soient ces signes, ils rompent de petites branches de distance en distance sur leur route, lorsqu'ils doivent revenir sur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un après eux, qui pourroit s'égarer, si le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs pistes.

C'étoit autrefois une superstition des Lacede-

moniens,

moniens, & peut-être de quelques autres Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'assûrerai point que les Sauvages ayent la même superstition. Mais il est certain que lorsque diverses Nations doivent se réünir en Corps d'armée pour quelque entreprise, le signal de leur rendez-vous, c'est le plein d'une Lune marquée depuis longtemps entr'eux pour ce rendez-vous, auquel ils ne manquent point de se trouver à point nommé; de sorte que c'est encore ici une observation, où les Astres servent à diriger leur route, & la conduite de leurs entreprises.

Campement

Le Campement des Sauvages, quand ils sont arrivés au lieu de la couchée, est bien-tôt fait. Ils renversent leurs canots sur le côté pour se garantir du vent, ou bien ils plantent quelques branches de feüillages sur la grêve, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Geographiques, avec quoi ils ont bientôt fait & dressé une espece de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorsqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & sont chargés du soin de faire boüillir la chaudiere, & de faire tout le reste du ménage. Les Guerriers ont toûjours coûtume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans leurs premieres Campagnes, est de servir les

autres, comme Hylas servoit Hercule.

Maniere de faire du feu.

Ils ont dans ces sortes d'occasions une façon particuliere d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine ensemble sur une cuisse d'Aigle, séchée avec son Duvet, lequel prend feu aisément, & tient lieu de mêche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec, qui brûle incessamment jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dès qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cedre pulverisée, & soufflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amerique Meridionale, ne tirent point le feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cédre, secs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor, ou avec la pointe d'un coûteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat, & un peu large, ils inserent l'autre morceau qui est rond & pointu, & le tournent en pressant avec tant de promptitude & de roideur, que la matiere de ce bois agitée avec véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une mêche, telle que je viens de la décrire, ou à peu près semblable. Cette mêche reçoit des étincelles qui tombent, &

les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de faire un grand feu, en approchant d'autres matieres séches, & propres à s'enflammer.

Cet usage de faire du feu par la terebration, est d'autant plus singulier & plus remarquable, que c'est le même absolument qu'avoient les Vestales à Rome de faire leur feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laissé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coûtume, dit Festus, de percer une planche d'un bois fort combustible, jusqu'à ce qu'on en eut tiré du feu, qu'une Vestale recevoit sur un treillis d'airain qu'elle portoit ensuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicis materiæ tamdiu terebrare quousque exceptum ignem cribro æneo Virgo in ædem ferret.* Chez les Grecs, selon le témoignage de Plutarque, on rallumoit le feu sacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réünissant les rayons du Soleil, enflammoit des matieres combustibles, préparées dans un vaisseau destiné pour cet usage.

Festus. Ignis Vestæ.

Plutarch. in Numâ.

La maniere dont les Sauvages font la guerre, est redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre, comme le chat fait la souris. Un petit parti vise à tomber sur quelques Cabanes de Chasseurs qu'ils enlevent pendant leur sommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de pren-

Précautions en Païs Ennemi.

dre si bien leurs mesures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes sont à la chasse, que les femmes sont occupées à travailler aux champs, & qu'on est hors d'état de leur faire tête.

Le succès de ces entreprises dépendant du secret, & du soin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'est point de mesures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les divers partis qui sont en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoyent leurs Découvreurs pour battre l'Estrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des signaux ausquels ils ne se trompent gueres.

Le premier, c'est l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanés dans le bois, & qui y vivent en securité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent aussi-tôt, & de très-loin, à l'odeur de leur feu. On peut être assuré qu'ils ont le sentiment aussi fin, que l'est celui d'un chien de chasse, accoûtumé à se mettre sur les pistes de sa proye.

Le second signal est celui des vestiges des personnes, qui ont passé dans un endroit. Il est certain qu'ils apperçoivent ces vestiges, là, où nous n'en sçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils diront sans se tromper, de quelle nation, de quel sexe, de quelle taille sont les personnes dont ils voyent les pistes, & combien à

peû près il y a de temps que ces pistes sont imprimées. Supposé que ces personnes soient de leur connoissance, ils ne tarderont pas à dire, ce sont les vestiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorsqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous suspect, ils enlevent toute l'herbe qui répond à l'un de ces vestiges : langage muet, mais expressif, de ce que la bouche ne peut dire avec bienséance, & il est rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque chose d'extraordinaire, ce n'est pas à dire qu'ils ayent la vûë meilleure, & plus perçante que nous ; mais je crois que c'est l'effet d'une attention particuliere, & d'un long usage à faire ces sortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la verité par rapport aux vestiges, à la consideration desquels je ne me suis point appliqué, mais par rapport à deux autres choses qui se présentent assez souvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Mission, j'étois tout surpris de voir les Sauvages découvrir de très-loin les Canots qui montoient, ou qui descendoient la Riviere, dès le moment qu'ils se montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faisoient souvent un mouvement, comme s'ils eussent voulu harponner un poisson qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrois les yeux aussi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à

peu, à force d'attention sur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque chose. Enfin je m'y accoûtumai si bien, que j'étois souvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laissois pas d'être surpris, qu'on pût voir un poisson sous l'eau à plusieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieuë loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroisse que comme une ligne sur la surface de l'eau.

Les Anciens avoient cette science des vestiges, & s'en servoient avec avantage de la même maniere que nos Sauvages. Apollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorsqu'il s'étoit égaré pour courir après Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant appris ensuite qu'il avoit paru dans la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyerent plusieurs de leur troupe en differens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajoûte-t'il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces païs-là, où les Caravanes entieres sont quelquefois ensevelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Apol. Rhod. Lib. 4. v. 1459.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'obſervent avec très-grand ſoin, & marchent avec une très-grande circonſpection. Ils ne ſe ſervent plus de fuſils pour chaſſer, & ils commencent à vivre des proviſions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute ſéche, & boivent un grand coup par-deſſus. Ils n'oſent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les piſtes avec des feüilles; s'ils trouvent quelque ruiſſeau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïſer ceux qui pourroient les ſuivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & repoſent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils ſont fort ſouvent ſurpris, parce qu'ils manquent à la plus eſſentielle, qui eſt de faire une ſentinelle exacte; car au lieu de ſe relever les uns les autres dans cette fonction, ils ſe repoſent ſur l'aſſurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de camper; ils dorment tous enſemble comme en païs de ſureté, & c'eſt lorſqu'ils ſont profondément endormis, qu'on leur donne l'aſſaut, qu'on les aſſomme, ou qu'on les fait eſclaves.

Cette Guerre de ſurpriſe que ſe font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes, qui fatiguerent ſi long-temps les Romains,

ne vient point d'un principe de lâcheté ; mais plûtôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complette, & de leur attention à conserver leur monde. La perte d'une seule personne leur est extrêmement sensible, eu égard à leur petit nombre ; & cette perte a de si grandes consequences pour le Chef d'un Parti, que de là dépend sa réputation ; les Sauvages voulant qu'un Chef non seulement soit habile, mais encore qu'il soit heureux. Leur bizarerie est telle sur ce point, que s'il ne ramene tout son monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il est presque entierement décredité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas exposer leur monde avec témerité. Du reste ils font bien voir dans l'occasion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorsqu'ils sont découverts, & qu'il faut payer de leur personne ; soit que deux Partis Ennemis se rencontrent en campagne, soit qu'ils soient obligés d'attaquer une Place en état de faire résistance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain, suivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sauvages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laissé la description d'une de ces rencontres, laquelle peut faire sentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine noblesse de courage, dont on se feroit honneur

neur en Europe. Voici ce que j'ai recueïlli de ſa narration que j'ai un peu abregée.

Champlain & ſa Troupe s'étant embarqués ſur le Lac, qu'on a depuis appellé de ſon nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en ſilence, & ſans faire de bruit, ils virent ſur les dix heures du ſoir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient auſſi en guerre de leur côté. Dès que les deux Partis ſe furent apperçûs, on jetta de part & d'autre de grands cris, & chacun ſe prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangerent tous leurs canots ſur le rivage, pour être en état de ſe rembarquer en cas de beſoin; & ayant abbatu du bois avec leurs haches, ils ſe barricaderent fort bien. Les autres de leur côté ſe mirent à la portée d'un trait de flêche de la barricade de leurs Ennemis, ſerrerent leurs canots au large les uns contre les autres, les attacherent avec des piquets, & ſe mirent en état de ſe battre.

Voyages de Champlain, Liv. 3. ch. 9.

Dès que ceux-ci furent en ordre, ils détacherent deux canots avec des Héraults pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'accepterent avec joye; mais pour le lendemain ſeulement, diſant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent le commencer dans l'obſcurité de la nuit, laquelle enſeveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour ſe reconnoître, & qu'au moment que le Soleil ſe montreroit ſur l'horiſon, ils iroient leur livrer la bataille. Après

cette réponse qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit se passa à chanter des chansons de mort : à vanter ses hauts-faits, & ceux de sa Nation, & à dire, selon la coûtume, bien des choses méprisantes pour ses Ennemis, dont chaque parti se promettoit une victoire aisée.

Le jour étant venu, les Iroquois sortirent de leur Fort au nombre de près de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacedemonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour se distinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, se rangerent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour se remettre de leur surprise, & après l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlerent pour décocher leurs fléches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même maniere; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & blessé à mort un troisiéme de leur troupe du premier coup d'arquebûse qu'il tira; un autre François ayant aussi tiré en même temps de dedans le bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta; ils ne disputerent pas la victoire, que sans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnerent le champ de ba-

taille, & leurs retranchemens; ils se sauverent dans les bois, où leurs ennemis les poursuivirent, en tuerent plusieurs, firent quelques prisonniers, & le reste se sauva comme il pût.

Dans ces sortes d'occasions, leur petit nombre leur permet assez de s'attacher, pour ainsi parler, corps à corps, & de se battre comme en duel, ainsi que faisoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent, & se parlent. Ils se demandent des nouvelles, se haranguent, & ne s'assomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment, pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois, & courant d'arbre en arbre, ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une maniere d'exercice pour faire leurs évolutions militaires, qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade, & qu'ils sçavent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

« Les Chefs, dit-il, prennent des bâtons de « la longueur d'un pied, autant en nombre qu'ils « sont, & signalent par d'autres un peu plus « grands leurs Chefs, puis vont dans les bois, & « esplanadent un espace de cinq ou six pieds en « quarré, où le Chef comme Sergent-Major, met « par ordre tous ces bâtons, comme bon lui sem- « ble, puis appelle tous ses compagnons qui vien- «

» nent tous armés, & leur montre le rang & or-
» dre qu'ils devront tenir lorsqu'ils se battront
» avec leurs Ennemis, ce que tous ces Sauvages
» regardent attentivement, remarquant la figure
» que leur Chef a faite avec ces bâtons, & après
» se retirent de-là, & commencent à se mettre
» en ordre, ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons;
» puis se mêlent les uns parmi les autres, & re-
» tournent derechef en leur ordre, continuant
» deux ou trois fois; & font ainsi à tous leurs
» logemens, sans qu'il soit besoin de Sergent-Ma-
» jor pour leur faire tenir leurs rangs, qu'ils sça-
» vent fort bien garder sans se mettre en con-
» fusion. Voilà la regle qu'ils tiennent en leur
» guerre.

Siege des Places.

Le Siege des Places, où ils trouvent de la ré-
sistance, est encore une preuve qu'ils ont des re-
gles d'un art militaire, où la ruse & l'industrie
vont de pair avec la force & la valeur la plus in-
trépide. Si les Assiégeans font des efforts incroya-
bles pour surprendre la vigilance des Assiégés,
& pour vaincre tous les obstacles qu'on leur op-
pose, ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut ser-
vir à une belle défense. Les feintes, les fausses
attaques, les sorties vigoureuses & imprévûës,
les embûches, les surprises, tout est mis en usage
de part & d'autre tour à tour : mais il n'est gue-
res de siege qui dure. Les palissades n'étant que
de bois, & les Cabanes n'étant que d'écorce, les



Assiégés ont beau garnir leurs remparts des pierres, de poutres, & d'eau ; ils ont beau être attentifs à repousser les Assaillans par une grêle de traits ; ceux-ci portent chez eux la désolation par des fléches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur desquelles ils vont jusqu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec la hache, ou avec le feu : ou bien ils font une contre-palissade, laquelle leur servant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'est ainsi que j'ai vû dans une de nos Relations, que sept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation appellée *du Chat*, où il y avoit près de deux mille hommes pour la défendre, nonobstant une grêle continuelle de coups de fusil, qui pleuvoient sur eux de tous les côtés.

Sac & prise d'une Place.

Il est impossible de bien dépeindre la triste scéne qui se passe dans un Village surpris ou forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir & de rouge d'une maniere propre à inspirer la terreur, & insolent de sa victoire, court par-tout enforcené, chantant son triomphe, & insultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main, est immolé à sa cruauté barbare. Il met

tout à feu & à ſang dans la premiere châleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la laſſitude, & alors elle devient induſtrieuſe pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triſte ſort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle ferocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'enſevelir dans les cendres de leur patrie, que de ſurvivre quelques momens à ſa ruine, pour être expoſés enſuite aux tourmens de la cruauté la plus rafinée, font des prodiges de valeur; & animés également par l'eſprit de vengeance, & par le déſeſpoir, ſe font des armes de tout ce qui leur vient à la main, cherchent la mort dans leur courage, & dans celui de leurs Ennemis, & ne cedent enfin, que lorſqu'accablés par le nombre, ou par l'excès de la fatigue, ils ſe trouvent dans l'impoſſibilité de continuer à faire réſiſtance.

Comme les Vainqueurs ne ſçauroient conſerver le grand nombre de priſonniers qu'ils font dans un Village dont ils ſe ſont rendus les maîtres, leur politique, qui viſe à empêcher les Vaincus de pouvoir ſe relever, & ſe remettre en état de défenſe, leur fait diſcerner ceux qu'ils veulent ſacrifier à la fureur militaire, & ceux qu'ils veulent réſerver pour les incorporer parmi eux. Ainſi les Viellards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue, ou que leur âge rendroit

inutiles : les Chefs & les Considerables parmi les Guerriers, dont ils pourroient avoir quelque chose à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre, & les infirmes qui seroient trop à charge dans leur route, sont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fausse prudence. Ils en brûlent plusieurs avant que de sortir du Village qu'ils ont pris, & comme sur le champ de bataille. Ils en brûlent ensuite tous les soirs quelque autre les premiers jours de leur marche, lorsqu'ils peuvent se retirer sans crainte d'être poursuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat, n'osent presque pas s'avancer jusqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais ce sont des coups rares, & pleins de témerité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant secrettement de la palissade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre ; & ayant apperçû deux Sauvages sur une guerite, y monta adroitement, déchargea un coup de massuë sur la tête de l'un ; & ayant jetté l'autre par terre, se donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chevelure à tous les deux, après quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chasse & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où après s'être tenus tapis dans les broussailles pendant quelques jours, le malheur de quelques passans, qui ne pensent à rien moins, leur donne

l'avantage de la ſurpriſe & de la victoire. Harcelés enſuite par la crainte d'être pourſuivis, ils fuyent plûtôt, qu'ils ne battent en retraite; caſſent la tête aux bleſſés, & à ceux qui ne peuvent les ſuivre, & ne menent de priſonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroiſſe ſurnumeraire, & qu'ils ne croyent pas avoir le temps de le faire à leur aiſe, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voiſin, qui ſoit dans un juſte éloignement, pour le faire ſouffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces miſerables ainſi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les conſume, ou d'une faim cruelle, ſi le feu n'a pû s'allumer aſſez bien pour leur faire ſentir ſon activité.

Des Chevelures enlevées.

Tous les Guerriers, lorſqu'ils ſont aſſemblés en Corps d'armée, avant de donner un combat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & ſurpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'expoſent au bout d'une eſpece de pique ou d'un long bâton, à la vûë des Ennemis ſur qui ils ont fait cette conquête. Mais en ſe retirant, ou dans les autres occaſions, ils ne font qu'enlever la chevelure de tous ceux qui ſont morts dans l'action, ou qu'ils ont laiſſé pour morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-deſſus du front & des oreilles juſqu'au derriere de la

tête.

tête. Après l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramolliſſent, comme ils ont coûtume de faire à celles des bêtes qu'ils ont priſes à la chaſſe. Ils étendent enſuite cette peau ſur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverſes couleurs, quelquefois ils tracent du côté oppoſé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hieroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la ſuſpendent au bout d'une perche, & la portent ainſi en triomphe. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle operation de leur enlever la chevelure, n'en meurent point, non plus que du coup de caſſe-tête, dont on a crû les avoir aſſommés à n'en plus revenir. Pluſieurs en ſont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Miſſion, à qui après un ſemblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui ſe portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquiſé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Aſie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célebres par ces terribles marques de leur ferocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme Herodote s'explique au ſujet des Scythes. « Un Scythe boit du ſang du premier « priſonnier qu'il fait, & il préſente au Roy les « têtes de tous ceux qu'il a tués dans le combat; « car en portant une tête, il a part au butin, au- « quel il n'a nul droit ſans cette condition. Il «

Herodo. Lib. 4. n. 64.

» coupe cette tête de cette maniere. Il la cerne au-
» tour des oreilles, & ayant ſeparé le teſt d'avec
» le reſte, il en arrache la peau, qu'il a ſoin de
» ramollir avec ſes mains, & d'apprêter comme
» on apprête une peau de bœuf. Il en fait enſuite
» un ornement, & l'attache au harnois de ſon
» cheval en guiſe de trophée. Plus un particu-
» lier a de ces ſortes de dépoüilles, plus il eſt
» conſideré & eſtimé. Il s'en trouve qui couſent
» pluſieurs de ces peaux enſemble, comme ſi
» c'étoient des peaux de bêtes, & s'en font des
» vêtemens. Pluſieurs écorchent les mains droi-
» tes de leurs ennemis; ils enlevent habilement
» cette peau avec les ongles qui y reſtent atta-
» chés, & ils s'en ſervent pour orner leur Car-
» quois, parce que la peau de l'homme eſt épaiſſe,
» & plus éclatante par ſa blancheur, que celle de
» tous les autres animaux. Il y en a encore un
» grand nombre qui écorchent les hommes entiers;
» ils en font ſécher la peau ſur des chevalets, &
» s'en ſervent enſuite de houſſe qu'ils mettent ſur
» leurs chevaux.

Ce ſont-là, dit cet Auteur, des coûtumes re-
çûës chez ces Peuples. Il explique enſuite de
quelle maniere ils font des taſſes du crane de
leurs ennemis les plus conſiderables, & de leurs
amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus
en combat ſingulier en préſence du Prince, quand
les differends ſurvenus entr'eux, les ont con-
traints de les appeller en duel.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & Diodore de Sicile en écrit à peu près dans les mêmes termes. « Si quelqu'un, dit-il, s'avance pour les combattre, ils chantent « les belles actions de leurs Ancêtres, & les leurs « propres. Ils affectent au contraire de témoigner « un souverain mépris pour leurs ennemis, n'ou- « bliant rien de ce qui peut servir à leur faire per- « dre courage, & les intimider. Ils pendent au « cou de leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. « Ils font porter par leurs esclaves les dépoüilles « ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, pen- « dant que par leurs chants ils célebrent eux-mê- « mes leur victoire. Ils attachent ces trophées aux « vestibules de leurs maisons. Pour ce qui est des « têtes de leurs ennemis les plus considerables, ils « les conservent dans des caisses embaumées avec « de la gomme de cédre, & en les montrant aux « Etrangers qui passent chez eux; ils se font un « mérite de ce que leurs Ancêtres, ou bien eux- « mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses « sommes d'argent pour ces têtes, dont ils n'ont « pas voulu se défaire. «

Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.

Les anciens Germains, qui étoient descendus des mêmes Scythes dont parle Herodote, ainsi que le prétend Elie Skeed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande-Bretagne & des Vandales, en usoient de la même maniere à l'égard des têtes de leurs ennemis; ce qui est confirmé

Elias Skeed, p. 381.

Strab. Lib. 4.

par Strabon, lequel assure que la plûpart des Peuples du Nord n'étoient point differens en cela des Gaulois.

Elie Skeed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du Deuteronome : » J'enyvrerai « mes fléches de leur sang, & mon épée se soûlera de leur chair. » Quel est ce sang dont il veut enyvrer ses fléches? » Le sang des morts qui » seront tués sur le champ de bataille, & le sang » des captifs dont on dépoüille la tête. *Inebriabo sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit carnes, de cruore occisorum, & de captivitate nudati inimicorum capitis.* Le sens du passage est bien plus complet en interpretant ce dépoüillement de cette operation sanglante, qui enleve la peau des captifs jusqu'au crane, qu'en l'expliquant avec les Interpretes de la coûtume d'ôter le casque aux prisonniers de guerre, & de les faire marcher tête nuë.

Deuter. cap. 32. v. 42. 43.

Les Iroquois se contentent d'enlever ces chevelures de la maniere dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amerique qui écorchent leurs ennemis morts, qui font parade de ces dépoüilles, & qui se servent sur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac, & qu'on appelle en Canada *sacs à petun.*

Retour des

Les Prisonniers qui ont été enlevés par de pe-

tits partis, sont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animés par le nombre de leurs gens, ou de leurs esclaves, ne pensent qu'à se sauver, & à mener sûrement leur conquête à leur Village. Pour cet effet ils leur lient seulement les bras au-dessus des coudes, assujettissant leurs liens derriere le dos, de maniere qu'ils ont les mains libres, sans que néanmoins ils puissent se détacher, & qu'ils ayent même assez de liberté pour courir & se sauver, laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte absolument, à moins qu'ils ne soient exercés à courir ainsi de jeunesse. Un Missionnaire m'a assuré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait, qu'il ne pouvoit pas courir autrement, & devançoit cependant tous les autres à la course.

Guerriers & des Prisonniers.

Le temps le plus fâcheux pour eux, est celui de la nuit; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout-nuds, sans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier, afin d'y lier leurs bras, & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus un cinquiéme piquet auquel on attache un collier, qui prend le prisonnier par le col, & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du

Maniere de garder les Prisonniers.

corps avec un autre collier ou ſangle, dont celui qui a ſoin du captif, prend les deux bouts qu'il met ſous ſa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé, ſi ſon priſonnier faiſoit quelque mouvement pour ſe ſauver.

Cette poſture ſi contrainte durant une nuit entiere, eſt ſans doute un ſupplice. Mais c'eſt un martyre des plus rigoureux dans la ſaiſon des Mouſquites ; & des Maringoins ou Couſins ; car il n'eſt pas poſſible d'exprimer juſqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faiſant que bourdonner, ne ceſſent d'enfoncer leurs aiguillons juſqu'au vif, & de ſuccer le ſang, laiſſant un venin dans chaque piqueure, qui cauſe en même temps, & une inflammation, & une forte demangeaiſon.

Du reſte ils font toûjours eſperer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils ſont éloignés des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de meſures pour les veiller, & on leur donne une liberté ſi grande, qu'elle devient quelquefois funeſte à leurs Vainqueurs. Car il eſt ſouvent arrivé que les eſclaves mal gardés ſe ſont détachés, ont aſſommé une partie de leurs ennemis enſevelis dans le ſommeil, & ſe ſont rendus maîtres des autres, les ont fait priſonniers à leur tour, leur laiſſant tout lieu de ſe plaindre de leur trop grande confiance, & d'une ſecurité imprudente, qui devenoit la cauſe de leur perte.

Pl. 23. tom. 2. pag. 262



Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quelqu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne au-devant d'eux. Celui qui a cette commission, d'aussi loin qu'il apperçoit le Village, où dès qu'il peut présumer qu'il sera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôhe*; parole qu'il traîne autant qu'il peut, & qu'il répete un nombre de fois, égal à celui des personnes de leur troupe, qui sont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri est fort perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, sur-tout sur la Riviere, & pendant la nuit. Aussi-tôt on sort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continuë sa route, redoublant de temps en temps son cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il se forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ses esprits, il dit à voix basse à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort sans omettre aucune circonstance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant oüi son rapport, répéte à haute voix, en style de Conseil, tout ce que celui-ci a raconté. Après ce récit, chacun se retire chez soi. Les interessés dont les parens sont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaires de condoléance.

Cri de mort.

L'Envoyé de son côté se retire dans la sienne, ou bien s'il est étranger, il entre dans quelque autre, où il ait quelque alliance de parenté ou d'hospitalité. On lui donne là à manger, après quoi il raconte en détail tout ce qui s'est passé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation sur son heureux retour.

Ils ont ce respect les uns pour les autres, que quelque complette que soit leur victoire, & quelque avantage qu'ils ayent remporté, le premier sentiment qu'ils font paroître, c'est celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer; la bonne nouvelle du succès ne se dit qu'après qu'on a donné aux morts les premiers regrets qui leur sont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un second cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on se livre à la joye qu'a merité la victoire.

Les femmes font la même chose à l'égard des hommes qui sont allés à la chasse ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre sur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent sentir de les voir arriver en bonne santé, elles commencent par pleurer ceux de leur parenté, qui sont morts dans le Village pendant leur absence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs nénies, & leurs chansons threniques dont nous parlerons dans la suite.

S'il

S'il n'y avoit eu personne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs, comme il arrive souvent dans les petits partis, qui vont plûtôt à la picorée qu'à la guerre, alors l'Envoyé, au lieu d'un cri de mort, fait un cri de triomphe en criant *kôhe*; mais prononçant ce mot d'une maniere plus briéve & plus coupée. Il la réïtere autant de fois qu'il a de prisonniers ou de chevelures, & tout le Village s'abandonnant au plaisir que cause un tel cri, court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle.

Cri de victoire.

Il est surprenant qu'une coûtume aussi singuliere ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle est cependant passée d'Asie en Amerique, & se pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*ohi* qui est le cri de mort des Mingreliens, est aussi celui des Hurons.

Lamberti, Relat. de la Colchide, cap. XI. p. 67.

Les Anciens & les parens des Guerriers sçachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter sur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchissemens, & pour se charger de conduire les esclaves.

Le jour destiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs prisonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun interêt; ils se rendent au Village seuls, marchant à la file les uns des autres à peu près comme quand ils sont partis, mais sans chanter, sans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin.

Entrée des Prisonniers.

Cependant ceux qui sont chargés des Prisonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle est une espece de triomphe, qui a pour eux quelque chose d'honorable & de triste en même temps. Car soit qu'on veuille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en fasse que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur visage de noir & de rouge comme dans un jour de solemnité. On orne leur tête d'une couronne rehaussée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui est une espece de bâton de commandement, ou de sceptre, comme s'ils représentoient le Chef de la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë. Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des esclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a reçû ou donné, lorsqu'il a levé le Parti, & sur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais si d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire sentir leur misere, on les dépoüille de tout le reste; de sorte qu'ils sont presque entierement nuds, & on les fait marcher les bras liés derriere le dos au-dessus du coude, ainsi que je l'ai déja dit.

Je me suis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour sçavoir quelle pouvoit être la signification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit

un ſymbole, qui repréſentoit à ces pauvres eſclaves le triſte ſort de leur condition, & qu'ils avoient abſolument perdu tout droit ſur eux-mêmes, & ſur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inferer que ce bâton eſt une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux priſonniers dans une rencontre où il ſe trouva, l'un des deux ſupportant avec peine ſa nouvelle deſtinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de ſa douleur; l'autre compagnon de ſon malheur le lui arracha de force, lui diſant avec indignation, que la lâcheté qu'il faiſoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il ſe mit enſuite à marcher fierement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Priſonniers commence par ceux du Village, qui portent les chevelures des morts attachées au bout de longues baguettes comme des demi piques. Ils ſe ſuivent tous à la file de diſtance en diſtance; enſuite viennent les eſclaves, qui chantent tout le long du chemin, faiſant accorder le ſon de la Tortuë avec leur chanſon de mort. Ceux du Village étant avertis à peu près du temps de l'arrivée des Priſonniers, leur vont à la rencontre à un quart de lieuë, ou à une demi-lieuë loin, & preſque tous ſe préparent à ſe donner un cruel divertiſſement à leurs

dépens. Dès qu'on les a joints, on les arrête; & tandis qu'ils chantent leur chanſon de mort, tout le reſte du Village danſe autour d'eux, en ſuivant la cadence de leur chanſon par leurs *hé*, *hé* redoublés qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Après les avoir ainſi arrêtés, on les fait courir; & c'eſt alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent ſur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils ſe défendent, & on en rit. Mais liés comme ils ſont, & accablés par le nombre, leur défenſe leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter, & juſqu'au Village on leur fait faire diverſes pauſes ou ſtations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête auſſi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents, ou pour leur faire couper quelque doigt, ainſi qu'il aura été auparavant reglé dans le Conſeil, ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant ſur cela quelques loix établies entr'eux, mais qu'ils obſervoient autrefois plus ſcrupuleuſement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit ſur leurs priſonniers juſqu'à ce qu'ils les ayent donnés; ils ſe dépoüillent en quelque ſorte de ce droit à l'entrée des Villages, pour laiſſer à leurs compatriotes ou à leurs alliés la ſatisfaction de s'en divertir; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, ſelon qu'il eſt plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cauſe.

C'eſt-là une eſpece de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroiſſent pas, & dont le peuple a tout le plaiſir. Néanmoins, comme les Guerriers ne ſe dépoüillent pas tellement de ce droit ſur leurs priſonniers, qu'ils ne doivent leur revenir; il eſt de leur interêt qu'ils leur reviennent le plus ſains, & le moins diſgraciés qu'il ſe peut, afin que le préſent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, ſoit reçû plus agréablement. C'eſt pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent les mutiler, ſoient obligés de donner un préſent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La paſſion ſe mêle ſouvent dans ces rencontres, & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cauſe de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jetter au feu. Pour cette raiſon on cache avec ſoin la deſtination qu'on en veut faire; mais ſi le ſecret en eſt éventé, & que les perſonnes à qui ils ſont deſtinés, ſoient de quelque conſideration, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de ſauver, & les conduiſent elles-mêmes par la main. Le reſpect qu'on a pour elles, ſauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit ſans cette précaution. Autrement ils ſont ſi maltraités, qu'en entrant au Village, le ſang leur coule de toutes parts; & ils ſont quelquefois dans un

état si pitoyable, que c'est une merveille qu'ils n'ayent pas succombé sous les coups.

Ce droit d'entrée est dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliés, qui se trouvent sur leur route, jusqu'à celui où ils doivent être définitivement jugés; par-tout c'est la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de moderation dans les Villages qui ne sont que de passage.

La grêle des coups cesse au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conseil, où se retrouvent avec les Anciens & toute la jeunesse, les Guerriers qui les ont amenés, lesquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient sur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux; après quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanson de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de joüir de l'état miserable où ils sont. Tout le plaisir consiste à les voir danser, & à les entendre chanter des chansons de leur païs, ou bien celles que leurs Vainqueurs leur ont apprises chemin faisant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promene ainsi pendant quelques jours dans les Cabanes, jusqu'à ce que les Guerriers se remettent en route; ou si c'est le Village de leur séjour, jusqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

La destination s'en fait dans un Conseil, après lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'assemble dans la place publique pour y apprendre le sort des esclaves. Un ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les personnes à qui ils sont donnés, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On distribuë aussi en même temps les chevelures, lesquelles tiennent lieu d'un esclave, & remplacent aussi une personne. Ceux qui reçoivent ces chevelures, les conservent avec soin, les suspendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes ; elles s'en font un ornement dans les solemnités publiques, sur-tout lorsqu'on chante la Guerre ; & enfin elles les suspendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les consumer.

Destination des Esclaves.

Après cette distribution on conduit les esclaves dans les Cabanes où ils sont donnés, & on les y introduit ; ou bien on les laisse à la porte dans le vestibule ; ce qui se pratique sur-tout lorsqu'on n'est pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner sur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces esclaves remplacent, comme si on ne faisoit que de les perdre ; & on verse dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la memoire des personnes, dont la vûë de ces esclaves rappelle un souvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a euë de les avoir perdus.

Les Guerriers qui donnent un esclave, le donnent avec le collier qui a servi d'engagement à leur entreprise, ou qui leur sert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépoüillent l'esclave de tout le reste, excepté de la seule piéce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienséance. La Cabane à qui l'esclave est donné, doit répondre à ce présent par un autre si elle lui donne la vie; mais si elle le jette au feu, le présent se prend sur le Village, étant juste qu'il paye le plaisir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toûjours deux ou trois esclaves, lorsqu'ils sont donnés pour remplacer des personnes de grande consideration, quand bien même ceux qu'on remplace, seroient morts sur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'est point surpris, que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, selon leur expression; mais après cela il faut que les personnes interessées se contentent; car l'obligation de remplacer les morts, subsistant toûjours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, jusqu'à ce qu'on ait donné la vie à une personne, qui représente celle qu'on veut ressusciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de se plaindre qu'on les ménage peu; puisque pour faire un esclave, ils sont obligés de courir les risques d'être faits esclaves eux-mêmes, d'être tués ou brûlés, de la même maniere dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques prisonniers

sonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut servir dans la suite pour quelque affaire d'Etat. On ne laisse pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiser les intentions secretes que le Conseil peut avoir prises, ou prendre dans la suite à leur sujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font pressentir l'inclination qu'ils ont sur la décision de leur vie ou de leur mort; & cette inclination est communément suivie par la déference qu'on a pour eux; mais elle ne fait pas loy. Celles à qui on les donne, en sont tellement maîtresses, que l'inclination de tout le Village ne sçauroit les sauver, si elles ont envie de les jetter au feu, ni les faire mourir, si elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonstances critiques où se trouvent ces malheureux, décident assez souvent de leur destinée. Leur perte est comme assurée, s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers, ou quelque autre personne que ce puisse être, ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle, dont le deüil est encore récent. Ils ne courent pas un moindre risque, si leur âge, leur air, leur physionomie & leur caractere, ne plaisent pas, & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands services : si on les donne à certaines Mégeres, lesquelles se font un plaisir de leur

inhumanité : ou bien si on les applique à des Cabanes pauvres, qui ne soient pas en état de reconnoître le présent, de nourrir & d'habiller l'esclave. Les Jesuites ont sauvé plusieurs de ces malheureuses victimes qu'ils ont retiré des feux de ces Barbares, en fournissant les présens nécessaires pour leur conservation.

Leur sort est bien-tôt décidé, si les personnes à qui ils sont donnés, se trouvent dans le Village. Mais si elles sont absentes, ces infortunés vivent jusqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raisonnable; ils ne sont ni liés, ni enchaînés, on les entretient dans l'esperance de la vie, & on se contente de veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'enfüir. Souvent pour les tranquilliser, & pour les tromper mieux, on leur laisse ignorer dans ces occasions à qui ils ont été donnés.

Supplice des Esclaves dans l'Amerique Septentrionale.

Le supplice des Esclaves chez les Nations de l'Amerique Septentrionale, que nous connoissons, est de les brûler à petit feu. Mais cette scéne se passe avec tant de circonstances d'une barbarie énorme, que la seule idée en fait frémir. Il est aussi desagréable que difficile, d'en donner une description exacte; cependant, comme il faut en parler, voici à peu près ce qu'on en peut dire, & cela suffira pour en avoir quelque connoissance.

Le temps de l'exécution étant arrivé, on peint d'abord l'Esclave de diverses couleurs ; ce qui doit produire sur lui la même impression que fait à un criminel la lecture de sa sentence. C'est néanmoins un honneur qu'on leur fait, & une déference qu'on a pour eux. Cependant on fait le cri dans le Village pour inviter le monde à assister à ce spectacle, dont la scéne doit se passer dans une Cabane de Conseil, ou dans une place publique. Là on attache un poteau, ou bien on dresse un cadre de bois en quarré, élevé sur un petit échafaut, & on allume des brasiers, dans lesquels on fait rougir des barres de fer, des poinçons, de méchantes haches, & des bouts de canon de fusil, qui sont bien-tôt pénétrés de feu.

A voir tout le monde assemblé au-tour d'un miserable, qui va finir ses jours dans les tourmens les plus horribles, on diroit qu'il ne s'agit de rien moins que de la sanglante tragédie qui va se passer sous leurs yeux. Tous sont-là du plus grand sang froid du monde. On est assis ou couché sur les nattes comme dans les Conseils, chacun s'entretient froidement avec son voisin, allume sa pipe, & fume avec une tranquillité merveilleuse. Ceux même qui plaignent le sort de cet infortuné, sont obligés d'étouffer par respect humain les sentimens de compassion qui pourroient naître dans leurs cœurs, de peur qu'on ne leur fit un crime d'être touchés de quelque pitié pour un homme ennemi de leur Nation.

Les personnes de la Cabane où il a été donné, ne le touchent point; il ne seroit pas de la bienséance qu'ils devinssent les bourreaux de celui qui a été offert pour représenter quelqu'un de leur famille. Mais chaque Cabane en a une autre, qui est obligée de lui rendre ces sortes d'offices, & de fournir des executeurs de ceux qu'elle a rejettés. Ce sont ceux-là d'ordinaire qui commencent: d'autres viennent ensuite sur les rangs avec des présens, pour avoir le plaisir de brûler quelque partie du corps à discrétion. Sur la fin tout le monde s'en mêle indifferemment. La jeunesse surtout s'y distingue, & paroît ingenieuse à le faire souffrir.

Les Anciens offroient des sacrifices d'hommes pris en guerre à leur Dieu Mars, ils en immoloient souvent sur les tombeaux de leurs parens & de leurs amis tués dans les combats, & ils croyoient appaiser leurs Manes par ces sortes de sacrifices. C'est ainsi qu'Achille fit égorger douze Troyens au bucher de Patrocle; & que Polixene fut sacrifiée sur le tombeau d'Achille. Il est d'autant plus vraisemblable que c'est ici un reste de cette pratique barbare, que la matiere la plus ordinaire des sacrifices d'hommes qu'offroient les Mexiquains, étoit les prisonniers qu'ils avoient faits dans les batailles. Et bien qu'aujourd'hui il ne paroisse rien chez ces Barbares, qui sente le sacrifice dans ces occasions, je croirois pourtant que c'en étoit un originairement; & je me sou-

Iliad. 23. v. 175. Euripides in Hecubâ.

viens d'avoir lû dans une ancienne Relation, qu'un jour que l'on brûloit ainsi un Esclave, quelque François qui y étoit présent, fit attention qu'il y avoit un Ancien, qui offroit à *Areskoui* tous les morceaux qu'il coupoit du corps de ce malheureux.

Si l'Esclave se promene dans la Cabane, ou dans la Place, on l'arrête, ou l'on va à lui pour le tourmenter s'il est déja attaché au poteau. Mais afin que ce plaisir cruel dure plus long-temps, on ne le touche que de loin à loin, sans émotion, ni précipitation. On commence par les extrémités des pieds & des mains, en montant peu à peu vers le tronc : l'un lui arrache un ongle, l'autre décharne un doigt avec les dents, ou avec un méchant couteau ; un troisiéme prend ce doigt décharné, le met dans le foyer de sa pipe bien allumée, le fume en guise de tabac, ou le fait fumer à l'Esclave lui-même. Ainsi successivement on ne lui laisse plus aucun ongle ; on brise les os de ses doigts entre deux pierres : on les lui coupe à toutes les jointures ; on lui passe & repasse plusieurs fois sur un même endroit des fers embrazés, ou des tisons ardens, jusqu'à ce qu'ils soient amortis dans le sang, ou dans la graisse, qui coulent de ses playes : on coupe morceau par morceau les chairs rôties ; quelques-uns de ces furieux les dévorent, tandis que d'autres se peignent le visage de son sang. Lorsque les nerfs sont découverts, on y insere des fers pour les tordre &

les rompre ; ou bien on lui ſcie les bras & les jambes avec des cordes, qu'on tire par les deux bouts avec une extrême violence.

Ce n'eſt-là cependant que comme un prélude, & quelquefois après avoir paſſé des cinq & ſix heures de temps à ce cruel exercice, on délie l'Eſclave pour le laiſſer en repos, & on differe le reſte de l'execution à une autre ſcéance. Mais ce qui paroîtra étonnant, c'eſt que la plûpart de ces malheureux, fatigués & épuiſés, dorment ſi profondément, pendant cet intervalle, qu'il faut enſuite leur appliquer le feu pour les réveiller. Il eſt néanmoins plus ordinaire de ne point donner un ſi grand relâche à leurs douleurs, & de ne les point abandonner qu'on ne les ait achevés.

Lorſqu'on commence à brûler au-deſſus des cuiſſes, les douleurs ſe font ſentir bien plus vivement, & la cruauté de ces Barbares prend de nouvelles forces, quand l'état pitoyable où eſt réduit le patient, devroit davantage la rallentir. Souvent ils lui font une eſpece de chemiſe avec de l'écorce de bouleau à laquelle ils mettent le feu, qui s'y conſerve long-temps, & fait une flamme qui a peu d'activité. Souvent ils ſe contentent de faire des torches de cette écorce, dont ils lui brûlent les flancs & la poitrine : d'autrefois ils paſſent dans un cercle pluſieurs haches qu'ils font rougir dans leurs braſiers, & leur attachent ce cercle au-tour du col en forme de collier. Ces haches & ces torches font élever des

pustules d'où il découle une graisse, où ces bourreaux trempent leur pain, qu'ils dévorent ensuite avec fureur.

Enfin après avoir brûlé lentement toutes les parties du corps, en sorte qu'il n'y a pas un espace qui ne soit une playe : après avoir mutilé le visage de maniere à le rendre méconnoissable : après avoir cerné la peau de la tête, arraché cette peau de dessus le crane, versé sur ce crane découvert une pluye de feu, de cendres rouges, ou d'eau boüillante; ils délient ce malheureux; ils le font encore courir s'il en a la force, & l'assomment à coups de bâton & à coups de pierre; ou bien ils le roulent dans les brasiers jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier souffle de vie, qui lui reste, à moins que quelqu'un par pitié ne lui ait arraché le cœur, ou ne l'ait percé à coups de poignard, tandis qu'il étoit attaché au poteau.

La cruauté de ces inhumains s'acharne sur ces malheureux encore après leur mort; & tandis que quelques-uns frappent sur les écorces des Cabanes, pour obliger l'ame du défunt à abandonner le Village, afin que ses manes errans ne les épouvantent point, en se montrant à eux sous la forme des furies; Anthropophages, comme les anciens Scythes, & la plûpart des autres Nations barbares des premiers temps, il s'en trouve qui dépécent le cadavre, le mettent dans la chaudiere; & ne lui donnent point d'autre sepulture que leur ventre.

Ainſi finit cette ſanglante tragédie, pendant laquelle je ne ſçais ce qu'on doit admirer davantage, où l'excès de la brutale ferocité de ces inhumains, qui traitent avec tant de cruauté de pauvres Eſclaves amenés quelquefois de ſi loin, qu'ils ne ſçauroient être coupables en rien envers leurs meurtriers; ou bien la conſtance de ces mêmes Eſclaves, leſquels, au milieu des tourmens les plus affreux, conſervent une grandeur d'ame & un Heroïſme, qui a quelque choſe d'inimaginable.

Ce Heroïſme eſt réel, & il eſt l'effet d'un courage grand & noble. Ce que nous avons admiré dans les Martyrs de la primitive Egliſe, & qui étoit en eux l'effet de la grace & d'un miracle, eſt nature en ceux-ci, & l'effet de la force de leur eſprit. Les Sauvages, ainſi que je l'ai déja fait voir, ſemblent ſe préparer à cet évenement dès l'âge le plus tendre. On a vû des enfans accoller leurs bras nuds l'un contre l'autre, mettre entre deux des charbons ardents, ſe défiant à qui ſoûtiendroit la gageure avec plus de fermeté, & la ſoûtenir avec conſtance. J'ai vû moi-même un enfant de 5. à 6. ans, dont le corps avoit été brûlé par un accident funeſte d'eau boüillante répanduë ſur lui, qui toutes les fois qu'on le panſoit, chantoit ſa chanſon de mort avec un courage incroyable, quoiqu'il ſouffrit alors de très-cuiſantes douleurs. Scivola mettant ſa main dans un brazier ardent pour la punir d'avoir manqué ſon

ſon coup, n'eſt pas plus digne d'admiration que ces peuples, qui s'éprouvent ainſi à mépriſer la vie, à l'expoſer ſans crainte, & à la perdre dans les tourmens les plus affreux, ſans donner le moindre ſigne de foibleſſe.

Je ne ſçais ſi l'on doit appeller Barbares des courages auſſi mâles ; mais je ſçais qu'on trouvera plus d'exemples de ces courages intrépides chez ceux qu'on traite de Barbares, que chez les Nations policées, à qui les arts, & tout ce qui ſert à les polir & à les humaniſer, procure une abondance, & une douceur de la vie, laquelle ne ſert qu'à les amollir, & à les rendre lâches.

Parmi les anciens Peuples de l'Inde, à un certain âge ou l'on croyoit avoir aſſez vêcu, il étoit ordinaire de ſe faire brûler vif ſoi-même de ſang froid, & de mourir comme Hercule, qui dreſſa lui-même ſon bucher ſur le Mont Oeta. Alexandre le Grand en vit quelques exemples durant le ſéjour qu'il fit dans ces païs-là ; & quelques-uns de ceux qui voulurent ſuivre la fortune des Macedoniens, en donnerent le ſpectacle à la Gréce. Zenon inſtruit de leurs maximes, & qui avoit peut-être été le témoin d'une pareille ſcéne, les admiroit, & diſoit qu'il aimoit mieux voir un Indien lorſqu'il ſe brûle lui-même, que d'entendre toutes les leçons que fait la Philoſophie ſur la conſtance.

Strabo, Lib. 15. p. 493.

Zeno apud Clem. Alex. Strom. Lib. 2.

Encore aujourd'hui chez quelques Peuples des Indes, où une déteſtable politique a introduit

Strabo, loc. cit. Pomponius Mela, Lib. 2. cap. 2.

l'usage qu'avoient aussi autrefois les femmes de certains Peuples de Thrace, lesquelles se brûloient sur le corps de leurs maris morts, on voit dans ces femmes les maximes d'un Heroïsme que les Dames d'Europe ne leur disputeroient certainement pas. Car, comme entre ces Epouses, dont la multitude est autorisée par la coûtume, il n'y a que la plus chérie à qui l'honneur appartienne d'accompagner le défunt dans l'autre monde, en se consumant avec lui sur son bucher; on les voit se disputer entre elles l'avantage de la préference, triompher d'avoir été choisies, se préparer pour aller au bucher comme pour aller au bal, gémir au contraire, & quelques-unes même ne pouvoir pas survivre à l'affront d'avoir été rebutées. On voyoit la même émulation en Amerique chez les Peuples, où des personnes dévoüées aux Chefs, étoient obligées de se faire mourir avec eux, pour aller les servir dans le païs des Ames, comme je le dirai dans la suite.

Quint-Curt. Lib. 7.

Quint-Curce rapporte qu'entre les prisonniers Sogdiens, on amena à Alexandre trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du païs, tous bien-faits, & de bonne mine, lesquels ayant sçû qu'on les conduisoit au supplice par le commandement de ce Prince, se mirent à chanter des chants d'allégresse, à saulter & à danser, en témoignant une grande joye. Le Roy, surpris de les voir aller à la mort si gayement, les fit ramener, & leur demanda d'où leur venoit un trans-

port de joye ſi peu ordinaire à des gens qui voyent la mort devant leurs yeux ; ils répondirent, que ſi tout autre que lui les faiſoit mourir, ils s'affligeroient ; mais qu'étant rendus à leurs Ancêtres par l'ordre d'un ſi grand Roy Vainqueur de toutes les Nations, ils beniſſoient une mort ſi glorieuſe, & dont les plus grands hommes ſe feroient honneur. Alexandre charmé de ce courage, leur fit grace, & en admit quatre au nombre de ſes Gardes, leſquels lui furent toûjours fideles.

Les Cantabres & les premiers peuples d'Eſpagne, chantoient lorſqu'on les faiſoit mourir, & pendant qu'ils étoient attachés en croix. Je ne ſçais ſi Strabon, qui rapporte d'eux cette coûtume, a eu raiſon de la traiter de folie, & de la donner comme une marque de leur ferocité & de leur bêtiſe. Je croirois au contraire qu'on devroit l'admirer, autant que nous admirons les plus beaux exemples que l'Hiſtoire nous fournit de la vertu Romaine.

Strabo, Lib. 3. p. 114.

Chanſon de mort.

Mais qu'étoit-ce que ces Hymnes & ces Chanſons, ſi ce n'eſt les Chanſons de mort de nos Sauvages, les chants de leurs feſtins, de leurs danſes guerrieres, lorſqu'ils levent la hache, & qu'ils ſont prêts de donner ſur l'Ennemi ? Ils reprennent ces mêmes chants lorſqu'ils ſont faits eſclaves ; ils les continuënt durant le temps de leur captivité, & ils les chantent encore avec plus de

force dans les tourmens, comme s'ils n'avoient jamais eu que ce terme en vûë.

Ces chansons n'étant gênées que par la cadence, & les esclaves ayant la liberté de dire tout ce qu'ils veulent, ils chantent leurs hauts-faits d'armes, & ceux de leur Nation; ils vomissent mille imprécations contre leurs tyrans; ils tâchent de les intimider par leurs menaces; ils appellent leurs amis à leur secours pour les venger; ils insultent à ceux qui les tourmentent, comme s'ils ne sçavoient pas leur métier; ils leur apprennent comment il faut brûler pour rendre la douleur plus sensible; ils racontent ce qu'ils ont fait eux-mêmes à l'égard des prisonniers, qui ont passé par leurs mains; & si par hazard il s'est trouvé entre ces prisonniers quelqu'un de ceux de la Nation qui les fait mourir, ils entrent dans le détail le plus exact de tout ce qu'ils leur ont fait souffrir, sans craindre les suites d'un discours, lequel ne peut qu'aigrir extrêmement ceux qui l'écoutent.

Oserois-je dire que le Pseaume 186. qui commence par ces paroles, *super flumina Babylonis*, est une maniere de chanson de mort, laquelle nous représente la coûtume qu'avoient autrefois les Orientaux, & qui porte avec soi la même idée, & le même caractere des chansons des esclaves Ameriquains? Ce sont des Hébreux captifs qui parlent, & qui gémissent sur leur captivité. Leurs Vainqueurs les exhortoient à leur chanter des

Cantiques de Sion, c'est-à-dire, les chansons qui étoient en usage dans leur païs; il semble que les Hebreux se refusent à cette demande, néanmoins tout le Pseaume est un Cantique, & un Cantique dans le goût des Sauvages; car ils commencent par témoigner un mépris souverain pour le païs, & pour les Peuples chez qui ils ont été transplantés: ils ne sont touchés que de Jerusalem, laquelle seule a tous leurs vœux, & tous leurs soûpirs; & pour faire sentir davantage le contraste de leur amour & de leur aversion, ils prient le Seigneur de ne point oublier les maux que les enfans d'Edom, c'est-à-dire, les Assyriens au pouvoir de qui ils étoient, ont fait aux Juifs au jour de la ruine de Jerusalem; & ils finissent par les plus terribles imprécations. « Malheur à toi, *disent-ils*, Fille de Babylone; heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous a faits! Heureux celui qui prendra tes petits enfans, & les écrasera contre la pierre! »

Pour revenir à nos Esclaves: dans les intervalles où on les laisse en repos, ils s'entretiennent, ou sans Interpréte s'ils sçavent la Langue, ou par le secours d'un Interpréte, s'il s'en trouve quelqu'un qui entende la leur; ils parlent froidement de choses indifferentes, de nouvelles, & de ce qui se passe dans leur païs, où ils s'informent tranquillement des coûtumes de ceux qui sont occupés à les brûler.

Dans le fort des tourmens, lors même que

l'excès de la douleur les fait écumer, & paroître comme des forcenés, il ne leur échappe pas une parole de lâcheté. Les femmes ont ce Héroïſme auſſi-bien que les hommes. J'en ai vû une à qui on arracha deux ongles en ma préſence, mais ſi promptement, que je ne m'en apperçûs pas aſſez tôt pour l'empêcher, (c'étoit à une entrée de priſonniers) elle ne jetta pas un cri, ni un ſoûpir, & je ne remarquai ſur ſon viſage qu'une légere marque d'ennui. Il s'en trouve qui ne font que rire pendant leur ſupplice; qui s'y prêtent agréablement, & qui remercient de bonne grace ceux qui leur ont fait le plus de mal.

Tous à la verité n'ont pas cette conſtance dans le même degré : l'impatience & les cris échappent à quelques-uns malgré eux. Il s'eſt trouvé auſſi des François & des Françoiſes, qui dans les tourmens ont fait paroître autant de force d'eſprit que les Sauvages, juſqu'à faire dire à ceux-ci, qu'ils croyoient qu'ils n'avoient point de ſentiment. Mais ces exemples de fermeté héroïque ſont rares parmi les Européans, & ils ſont communs parmi les Ameriquains. Sans doute qu'étant élevés moins délicatement, ils ſont auſſi moins ſenſibles : & peut-être que ne craignant point un Enfer dont leurs feux ne ſont que l'ombre, ils ſont auſſi moins attachés à la vie, & moins effraïés à l'approche d'un avenir, lequel fait toûjours plus d'impreſſion ſur un eſprit éclairé des lumieres de la Foy, que tous les tourmens de la vie préſente.

J'avouë que sur la description que je viens de faire du supplice des Esclaves, on ne peut regarder ces Peuples qu'avec horreur, & qu'on en doit concevoir d'abord l'idée qu'ils sont si barbares, qu'ils n'ont pas plus d'humanité que les bêtes les plus feroces. Les Iroquois si redoutables aux François par le grand nombre de ceux qu'ils ont fait périr dans ces tourmens affreux, se sont faits une réputation parmi nous encore plus mauvaise que toutes les autres Nations. Ils ont aussi cette réputation parmi les autres Sauvages, & les Abenaquis ne leur donnent point d'autre nom que celui de *Magoüe*, qui veut dire *les Cruels*. Mais pour leur rendre bien la justice qu'ils méritent presque tous, ils n'ont rien à se reprocher sur cet article. Cependant à entendre les Iroquois, ils prétendent être moins cruels que les autres, & ils n'en usent ainsi que par représailles.

Après cela que font-ils de plus que ce que faisoient autrefois les Grecs & les Romains? Quoi de plus inhumain que les Héros de l'Iliade? Quoi de plus barbare que les combats de Gladiateurs, & des Esclaves entr'eux: ou de ces mêmes Esclaves contre les bêtes feroces, qui ont fait couler tant de sang dans les Arénes de Rome? Ce Peuple néanmoins, lequel avoit porté la perfection de tous les arts, & de toutes les sciences capables d'adoucir, & de cultiver les mœurs aussi loin que les bornes de son Empire, faisoit ses plus cheres délices de l'inhumanité de ces sortes

de combats : il faisoit consister l'agrément des grands repas dans la vûë de ces spectacles sanglans, & il prenoit un plaisir singulier dans le Cirque, à donner le signal décisif de la vie ou de la mort du malheureux, qui avoit du désavantage, quoiqu'il demandât grace.

J'ai déja touché quelque chose de la cruauté des Juifs ; mais je n'ai pas tout dit. Comment traitoient-ils leurs Ennemis ? Du temps de Trajan, ces Juifs anéantis, pour ainsi parler, par la ruine de Jerusalem, & la désolation de leur païs encore toute récente, se révolterent en plusieurs Provinces contre les Romains, & se porterent à de si grands excès en Egypte & en Chypre, qu'ils firent périr plus de quarante mille ames, prenant plaisir à se nourrir de la chair de leurs Ennemis, à se frotter le visage de leur sang, & à les écorcher tous vivans, allant ensuite vêtus de leur peau pour en faire un trophée à leur rage. Leur Histoire peut fournir plusieurs exemples semblables. On leur rendoit bien la revanche. Il semble que ces paroles du Pseaume 77. *Juvenes eorum comedit ignis, & Virgines eorum non sunt lamentatæ.* Le feu dévora leurs jeunes gens, & on ne fit point de lamentations sur leurs jeunes filles, pourroient s'expliquer aussi naturellement du supplice du feu qu'on faisoit souffrir aux Juifs esclaves, que du glaive & de la guerre, ainsi que le disent les Interprétes. Les supplices qu'Antiochus fait souffrir aux Macchabées & à leur mere, ne sont

Psalm. 77. v. 69.

ſont point l'effet d'une cruauté particuliere à ce Barbare, quand il les fait couper en piéces, qu'il leur fait arracher la peau de deſſus le crane, & qu'il ordonne qu'on les rôtiſſe dans des poëlles à frire; il en uſe probablement ſelon la maniere uſitée parmi les Orientaux.

Le feu eſt le ſupplice ordinaire dans preſque toute l'Amerique Septentrionale depuis un temps immemorial. Par-là ils ſe rendent redoutables les uns aux autres, & croyent ſe tenir en reſpect. S'ils ne rendoient la pareille à ceux qui les traitent avec inhumanité, ils en ſeroient les dupes, & leur modération ne ſerviroit qu'à enhardir leurs Ennemis. Les Peuples les plus doux ſont forcés de ſortir eux-mêmes hors des bornes de leur douceur naturelle, quand ils voyent qu'elle ſert de prétexte à des Voiſins barbares d'en devenir plus fiers & plus intraitables. Les François en ſont un exemple. Lorſque pour ſe venger des Iroquois, on leur a permis de traiter leurs priſonniers, comme ils traitoient les nôtres; ils l'ont fait avec tant de fureur & d'acharnement, qu'ils n'ont cédé en rien à ces Barbares, ſi même ils ne les ont ſurpaſſés. La vérité eſt, qu'il falloit en uſer ainſi; car cette rigueur qu'on jugeoit néceſſaire, les rendit moins entreprenans, & fut un motif pour eux d'en conclure plûtôt la paix avec nous. J'ajoûterai, que lorſque les François & les Anglois ſont naturaliſés parmi les Sauvages, ils prennent ſi bien tout ce qu'il y a de mauvais dans leurs

mœurs & dans leurs coûtumes, ſans en prendre le bon, qu'ils ſont encore plus méchans qu'eux. Les Sauvages ſçavent fort bien nous le reprocher, & la choſe eſt ſi averée, que nous ne ſçavons que leur répondre.

Lorſqu'on brûle un Eſclave parmi les Iroquois, il y en a peu qui ne le plaignent, & qui ne diſent qu'il eſt digne de compaſſion. Pluſieurs, ſur-tout les femmes, ſi on en excepte quelques furies, comme il s'en trouve par-tout de plus outrées que les hommes, n'ont pas le courage d'aſſiſter à ſon execution : parmi ceux & celles qui y aſſiſtent, pluſieurs ne lui font rien : ceux qui le tourmentent, le font ſouvent par reſpect humain, & parce qu'ils y ſont obligés : quelques-uns paſſant pardeſſus ce reſpect humain, le ſoulagent lorſqu'il demande quelque choſe. Le Conſeil a ſouvent permis aux Miſſionnaires de leur conſacrer ces derniers momens pour les faire entrer dans le chemin du Ciel ; & il s'eſt trouvé des Iroquois, qui entendant la Langue de ces Eſclaves, leur ſervoient d'Interpretes pour leur faire goûter les verités éternelles avec une bonté, dont les Miſſionnaires eux-mêmes étoient étonnés ; & que Dieu par ſa grace a voulu rendre fructueuſe pour le ſalut dans les uns & dans les autres. Enfin après un certain temps, quelqu'un de ceux, que l'âge & le crédit autoriſent, lui fait donner le coup de grace, & le dérobe aux ſupplices qu'il auroit encore à ſouffrir.

Mais quelque barbarie qu'il y ait à reprocher aux Sauvages, par rapport aux Ennemis qui tombent entre leurs mains, on doit d'un autre côté leur rendre cette justice, qu'entr'eux ils se ménagent davantage que ne font les Européans. Ils regardent avec raison, comme quelque chose de plus barbare & de plus féroce, la brutalité des Duels, & la facilité de s'entre-détruire qu'a introduit un point d'honneur mal entendu, lequel expose tous les jours pour un rien, pour une parole mal digerée, ou mal expliquée, la vie des parens, & des amis les plus étroitement unis. Ils ne sont pas moins étonnés de cette indifference que les Européans ont pour ceux de leur Nation, du peu de cas qu'ils font de la mort de leurs Compatriotes tués par leurs Ennemis. Chez eux un homme seul tué par un autre d'une Nation differente de la leur, commet les deux Nations, & cause une guerre. Parmi les Européans, la mort de plusieurs des leurs ne paroît interesser personne. Ils ont vû sur cela des exemples d'une insensibilité qui les a surpris, & qui leur a inspiré pour nous de l'indignation & du mépris. Ils se sont offerts eux-mêmes à venger les François, qui ne paroissoient pas touchés du massacre de leurs freres & de leurs Concitoyens assassinés par d'autres Nations Sauvages. On n'a eu rien à répondre à leurs propositions, & ils en ont été scandalisés.

La Guerre que se font les Ameriquains Meridionaux, à quelques circonstances près, est as-

ſez ſemblable à celle que je viens de décrire : je dis, à quelques circonſtances près ; car c'eſt par-tout la même choſe quant à l'eſſentiel. Ce ſont par-tout les mêmes motifs pour la faire ; la même maniere de la chanter ; les mêmes meſures pour s'y préparer ; les mêmes obſervations pour leurs voyages, & pour le temps de leur rendés-vous ; le même uſage d'attaquer & de ſe défendre ; les mêmes armes pour combattre, ſi l'on en excepte la cuiraſſe : en un mot, c'eſt par-tout le même caractere de bravoure ou de férocité : le même eſprit de haine, de rage & de fureur contre leurs Ennemis.

Supplice des Eſclaves dans l'Amerique Meridionale.

Le ſupplice de leurs Eſclaves a quelque choſe de ſingulier, qui mérite d'être remarqué. Il n'eſt pas, à la verité, accompagné de tant de circonſtances d'une cruauté ſi raffinée, & d'une inhumanité ſi marquée, que l'eſt celui des Ameriquains Septentrionaux, dont je viens de donner le détail. Mais il a dans un ſens quelque choſe de plus affreux encore, en ce que, dès que ces malheureux ſont faits priſonniers, ils doivent ſe regarder comme des victimes ſûrement deſtinées à la mort, & qui ont ſouvent à vivre long-temps dans l'attente incertaine de ce moment fatal, lequel dépend du caprice de ceux qui en ſont les maîtres : car, comme entre Ennemis, ils ne ſçavent ce que c'eſt que de faire Paix ou Tréve, & que par cette raiſon leurs haines ſont immor-



telles; ils ne ſçavent auſſi ce que c'eſt que faire grace, & leur vengeance ne s'aſſouvit que dans le ſang des miſerables, que le ſort des armes a fait tomber dans leurs fers.

Quelques Relations diſent, que l'Eſclave a d'abord un droit d'Entrée à payer en arrivant dans le Village de ſes Vainqueurs, comme ceux de la Nouvelle France. Les Guerriers l'abandonnent à la diſcrétion des femmes & des enfans, qui danſant au-tour de lui, & l'obligeant à danſer lui-même, ſe font un plaiſir barbare d'inſulter à ſa miſere, & paſſent ſur lui leur premiere rage, & leur haine inveterée contre ceux de ſa Nation, en lui faiſant eſſuyer divers mauvais traitemens.

Hieron. Staad. Hiſt. Breſil. Lib. 2. cap. 29.

Jean de Leri, Hiſt. du Breſil, ch. 15.

Thevet dit au contraire qu'ils font toutes ſortes de careſſes aux priſonniers, & qu'ils les parent ſi bien de divers ornemens faits de plumes, qu'on diroit à les voir qu'ils ſont les Chefs de ceux-là même dont ils ne ſont que les Eſclaves. La premiere choſe qu'on fait à leur égard, c'eſt de les conduire au Tombeau de ceux pour qui ils ſont donnés, de le leur faire renouveller, pour prendre acte qu'ils doivent ſe regarder comme des victimes deſtinées à être immolées pour appaiſer leurs Manes. On les conduit enſuite dans le Village, où loin de les maltraiter, & de les mettre en priſon, on les établit comme les maîtres dans les Cabanes de ceux dont ils ont orné les ſepulchres. On leur apporte tout ce qui a ſervi

Thevet, Coſmog. Univ. Liv. 21. ch. 15. F. 944.

aux défunts, leur Hamac, leur Arc, leurs fléches, & leurs ornemens de plume qu'ils sont obligés de laver, & de nétoyer avant que de s'en servir. Si les défunts ont laissé des Veuves, on les leur donne pour Epouses, autrement on leur donne les sœurs de ceux qui les ont fait prisonniers, ou de ceux à qui ils doivent être sacrifiés, ou bien même de celui qui doit les immoler. Ils ont sur cela des regles établies que les Auteurs ne laissent qu'entrevoir; mais personne de ceux qui ont cette obligation, ne se fait une difficulté de donner sa sœur pour Epouse à ces malheureux, on se fait même honneur de cette alliance.

Celui qui est le maître de l'Esclave, choisit en même temps une personne à qui il destine l'honneur de lui porter le coup mortel: & celui-ci que cette action doit rendre considerable, invite la Nation & ses Alliés pour déterminer le jour de l'execution. Il fait pour cela un grand festin, où tous les Invités se rendent, & où l'Esclave qui y fait un principal personnage, voit de sang froid & sans s'émouvoir, le choix que chacun fait de quelqu'un de ses membres, & les présens qu'on lui apporte pour payer celui qu'il a retenu. On lui met cependant au col un collier, où sont enfilés dans un fil de coton, certains noyaux, ou bien des ossemens de poisson, dont le nombre marque celui des Lunes ou des Mois qu'on lui laisse encore pour vivre. A chaque Lune on ôte un de ces

noyaux, ou de ces ossements ; & quand il n'en reste plus qu'un, il peut être assuré qu'à la fin de cette Lune il sera offert en sacrifice.

Je dis qu'il sera offert en sacrifice ; car cette terrible fête se célebre avec tant d'appareil & de cérémonie, qu'elle a tout l'air d'un acte de Religion. On s'y prépare de longue main, en disposant toutes choses pour cette action, laquelle ne se fait jamais sans un *grand vin*, c'est-à-dire, sans un festin solemnel, où l'on invite tous les amis, tous les voisins, & les alliés de la Nation, qui fait les frais de la solemnité.

Les femmes chargées du soin des préparatifs, sont long-temps occupées à faire avec de la terre grasse de grands vaisseaux propres à contenir, & à faire fermenter leurs boissons enyvrantes, connuës sous les noms de *Caouin*, d'*Ouicou*, & de *Chica*, dont nous avons déja parlé. Elles en font aussi d'autres plus petits, qui doivent servir pour mettre les couleurs avec lesquelles on doit peindre l'Esclave, & l'instrument de son supplice. Elles font cuire tous ces vaisseaux à un feu lent, de la maniere dont je l'ai déja expliqué. Après cela elles filent une longue corde de coton, ou d'écorce d'arbre, dont on doit lier l'Esclave, & elles travaillent avec beaucoup de propreté, plusieurs nœuds pendans avec des plumes de diverses couleurs, dont elles ornent le *Bouton*, ou la massue avec laquelle il doit être assommé. L'Esclave, à qui on ne laisse point ignorer que tous

ces préparatifs le regardent, voit tout cela d'un œil tranquille, & n'en eſt pas plus ému, que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifferente, & qui intereſsât tout autre que lui.

Cependant, pour l'accoûtumer à une ſolemnité, dont réellement il doit être le principal Acteur, on le produit pendant quelques jours dans la place publique où il doit être ſacrifié, & là on ſe divertit à ſes dépens en l'obligeant de chanter & de danſer, & en chantant & danſant autour de lui, ſuivant la cadence de ſa chanſon, après quoi on le ramene tranquillement chez lui.

Ceux qu'on a invités à la Fête, ſe rendent de toutes parts au temps marqué, & le Chef du Carbet ou du Village, leur faiſant compliment ſur leur arrivée, les exhorte à prendre part à leur joye, & les felicite par avance du plaiſir qu'ils auront à ſe nourrir de la chair d'un de leurs ennemis.

Tous les apprêts du feſtin étant faits, on en détermine le jour au temps précis, où le *Caouin* doit être dans ſa boite. La veille de ce grand jour les femmes vont prendre l'Eſclave chez lui; elles lui attachent au col cette corde, nommée en leur Langue *Muſſurana*, qu'elles ont tiſſuë pour cet effet. Après quoi l'une d'entr'elles, lui peint tout le corps de diverſes couleurs, ſur leſquelles elle répand une poudre de couleur cendrée faite de coques concaſſées de certains œufs d'oiſeau.

Elle

Elle ajoûte à cet ornement divers tours de plumasserie, de sorte qu'il est paré comme pour un jour de triomphe. Pendant qu'on orne ainsi l'Esclave, toutes les autres femmes l'environnent, & font retentir l'air du bruit de leurs chansons, & trembler la terre du trépignement de leurs pieds. On peint de la même maniere, & au son de la même harmonie, le *Boutou* ou la massuë fatale dont il doit être frappé. On porte ensuite avec pompe cette massuë dans une Cabane vuide, que Hierôme Staad nous représente presque comme un Temple, où ils conservent avec respect leurs *Maracas*, qu'il croit être leur Divinité. On la suspend au milieu de cette Cabane, & les femmes y passent la nuit en chantant, & en dansant de toutes leurs forces.

Le lendemain, à peine le Soleil a-t'il paru sur l'horison, que les Sauvages s'étant purifiés, selon la coûtume qu'ils ont de se baigner tous les matins, & s'étant faits peindre & orner de leurs plus beaux atours, s'assemblent dans le lieu où doit se faire le festin, & y conduisent l'Esclave qu'ils placent au milieu d'eux. Les femmes, d'un autre côté, allument des petits feux autour des vaisseaux, qui renferment leurs boissons, & les échauffent jusqu'à ce qu'elles soient tiédes. Ce n'est ici qu'un festin à boire, & non point à manger. Mais les Sauvages Meridionaux boivent si bien, à la façon des anciens Scythes, & sont d'une yvrognerie si demesurée, qu'il n'y a pas

actuellement de Nation au monde qui puiſſe leur être comparée en ce point. C'eſt ce que le Miniſtre de Lery nous exprime bien par cette exclamation magnifique. » Arriere Allemans, Flamans, Lanſquenets, Suiſſes, & tous qui faites carhous, & profeſſion de boire par-deçà ! Car tout ainſi que vous même après avoir entendu comme nos Ameriquains s'en acquitent, confeſſerez que vous n'y entendez rien au prix d'eux, auſſi faut-il que vous leur cédiez en cet endroit !

Leri, loc. cit.

Les femmes donc ayant ouvert les vaiſſeaux, en rempliſſent de grandes coupes faites de calebaſſes coupées par la moitié, dont quelques-unes tiennent plus de trois chopines de Paris, & les portent au milieu du Carbet, où les hommes danſant autour d'elles, les reçoivent de leurs mains, & les avallent d'un ſeul trait. Ce ne ſont qu'allées & venuës de ces femmes, qui vont chercher de la boiſſon, & qui ne s'oublient pas elles-mêmes, bûvant autant dans leur particulier, que leurs maris le font en public. » Mais ſçavez-vous combien de fois ? (continuë l'Auteur que j'ai cité) jusqu'à tant que les vaiſſeaux, y en eut-il une centaine, ſeront tous vuides, & qu'il n'y reſtera pas une ſeule goute de caouin dedans. Et de fait je les ai vûs, dit-il, non ſeulement trois jours & trois nuits ſans ceſſer de boire ; mais auſſi après qu'ils étoient ſi ſaouls & ſi yvres, qu'ils n'en pouvoient plus, (d'autant que quit-

ter le jeu eut été pour être réputé effeminé, & « plus que Schelm entre les Allemans) quand ils « avoient rendu leur gorge, c'étoit à recommen- « cer plus belle que devant. «

« Tant que ce caouinage dure, ajoûte-t'il « plus bas, nos friponniers & gallebontemps de « Brésiliens, pour s'échauffer tant plus la cervelle, « chantans, sifflans, s'encourageans, & exhortans « l'un l'autre de se porter vaillamment, & de « prendre force prisonniers quand ils iront en « guerre, étant arrangés comme gruës, ne cessent « en cette sorte de danser, & aller & venir par la « maison, où ils sont assemblés jusqu'à ce que « cela soit fait : c'est-à-dire, ainsi que j'ai ja tou- « ché, qu'ils ne sortiront jamais delà, tant qu'ils « sentiront qu'il y aura quelque chose és vaisseaux. « Et certainement pour mieux vérifier ce que j'ai « dit, qu'ils sont les premiers, & superlatifs en « matiere d'yvrognerie; je crois qu'il y en a tel, « qui, à sa part en une seule assemblée, avale « plus de vingt pots de caouin; mais sur-tout, « quant à la maniere que je les ai dépeints au « Chapitre precédent, ils sont emplumassés, & « qu'en cet équipage ils tuënt & mangent un pri- « sonnier de guerre, faisant ainsi les Bacchanales « à la façon des anciens payens, &c. «

L'Esclave à qui l'on sert à boire comme aux autres, ne laisse passer aucun des coups qu'on lui porte sans l'avaler de grand cœur; il s'efforce de paroître gay, & plus content qu'aucun de ceux

qui composent l'assemblée : il chante, il danse de son mieux ; & tandis que chacun de ceux qui l'entourent, vante ses exploits ou ceux de ses Ancêtres, & qu'il se fait une gloire d'avilir ceux des Nations ennemies de la leur, l'Esclave fait aussi trophée de ses belles actions, & n'épargne point à ceux qui le tiennent prisonnier, & qui se réjoüissent de son malheur, les injures les plus outrageantes, & les imprécations les plus terribles.

On prend un jour de repos après le festin solemnel, & pendant ce temps-là l'Esclave, privé alors de sa liberté, est mis en prison dans une petite Case qu'on lui dressé exprès au milieu de la place publique, dans l'endroit même où il doit être immolé, & on l'y garde très-étroitement la nuit qui précede l'execution, les femmes vont encore danser dans la Cabane où le Boutou est suspendu, & continuënt leurs chants jusqu'au lever de l'aurore.

Enfin on commence le dernier acte de cette Tragédie par retirer l'Esclave de sa prison, qu'on démolit, & l'on prépare la place pour la cérémonie. Cela étant fait, les Guerriers bien empannachés, & couverts de leurs Rondaches faites d'un cuir fort & épais, viennent prendre l'Esclave. Ils lui délient la corde qu'il a autour du col, ils la lui passent par le milieu du corps, & le font courir en cet état, plusieurs Guerriers tenant les deux bouts de cette longue corde des deux côtés, de sorte qu'ils peuvent l'arrêter tout court.

quand ils le jugent à propos. On le conduit en cet équipage au milieu de la place, où tout le peuple le ſuit en foule, hommes, femmes & enfans, chacun lui faiſant une fête du plaiſir qu'ils auront de le faire boucanner, & de le manger. On l'exhorte cependant à venger ſa mort prochaine, & on lui laiſſe la liberté de ramaſſer des pierres, & des têts de pots caſſés, dont la place eſt toute parſemée à ce deſſein. Il les lance en effêt avec roideur ſur tout le monde indifferemment; les Guerriers ſe couvrent de leurs rondaches; mais malheur aux femmes, qui n'ayant pas de quoi ſe garantir, tombent ſous ſes coups; car à ce jeu, il y en a toûjours pluſieurs de bleſſées.

Cet exercice d'une récréation aſſez mal plaiſante étant fini, on arrête l'Eſclave immobile au milieu de la place: on allume un feu devant lui à deux pas de diſtance, qui me paroît être comme la Divinité à laquelle il doit être ſacrifié. En même temps une femme, à qui on a donné la commiſſion d'aller chercher la maſſuë, la porte triomphemment, pouſſant de grands cris de joye, & la dépoſe entre les mains d'un Guerrier, lequel ſe plaçant immédiatement devant l'Eſclave, la tient élevée ſous ſes yeux, & lui préſente continuellement le fatal inſtrument, qui doit mettre fin à ſa vie.

Celui à qui l'honneur eſt deſtiné de porter le coup mortel, & qui s'eſt tenu caché juſqu'à ce

moment pour se disposer par le jeûne & par la retraite à cette grande action, se présente alors dans la place accompagné de quinze ou vingt Guerriers, qui lui servent comme de parrains, ornés comme lui, & peints de diverses couleurs, sur lesquelles est répanduë, depuis les pieds jusqu'à la tête, cette poudre cendrée, dont on a déja peint l'Esclave & la massuë. Le Chef du Carbet ou du Village prenant la Massuë entre les mains de celui qui la tenoit, va au-devant de lui, la lui présente, & la passe ensuite entre ses jambes comme par respect. Celui-ci saisissant la Massuë des deux mains, & se mettant en posture de frapper, adresse ces paroles à l'Esclave : » N'és-tu » pas de telle Nation ennemie de la nôtre, qui a » tué plusieurs de nos peres, de nos freres, de » nos femmes, de nos enfans, & de nos alliés? » Oüi vrayement, dit l'Esclave, j'en suis, & j'en » fais gloire; je ne me suis pas épargné moi-même » à vous faire du mal : j'ai tué tant & tant de per- » sonnes; je me suis nourri de leur chair. Puis entrant dans le dernier détail de tout ce qu'il a fait, exaggerant ses proüesses, il n'oublie rien de ce qu'il croit plus propre à aigrir ceux qui l'écoutent. » Oh bien, reprend le Guerrier, c'est pour » ce sujet-là même, que, puisque nous sommes au- » jourd'hui maîtres de ta personne, & que nous te » tenons entre nos mains, tu nous ne nous échap- » peras pas, que je vais te donner le coup de la mort, » que nous ferons rôtir tous tes membres piéce à

piéce, & que nous les mangerons jusqu'aux os. « A la bonne heure, reprend l'Esclave, j'y con-« sens, & vous faites bien ; mais soyez assurés que « ceux de ma Nation me vengeront, & que ma « mort vous coûtera cher. « A peine a-t'il prononcé ces dernieres paroles, que l'Executeur ou le Sacrificateur, lui décharge sur la tête à côté de l'oreille, un coup de massuë d'une telle roideur, que d'ordinaire il le renverse mort à ses pieds, où il donne à peine après ce coup quelques signes d'un foible reste de vie.

L'Epouse de ce malheureux s'approchant alors du cadavre, on lui laisse quelques momens de temps pour répandre sur lui quelques larmes, & pour honorer son trépas de quelques lamentations. Mais ce deüil est bien court, & bien peu sincere sans doute, puisqu'elle ne renonce pas au droit qu'elle a d'en manger comme les autres, & qu'elle est souvent des plus ardentes à marquer le désir qu'elle a de s'en nourrir.

Après ces pleurs de pure cérémonie, les femmes prennent le cadavre, le font griller sur un petit feu pour le nétoyer, & le lavent bien avec de l'eau boüillante jusqu'à ce que la peau soit extrêmement blanche. Celui à qui l'Esclave appartenoit, vient ensuite avec quelques aides pour dépeçer le corps. Il en coupe d'abord les bras à la jointure des épaules, & les cuisses au-dessous du genou, que quatre femmes portent avec de grands cris de joye par tout le Village comme

en triomphe. Il divise ensuite le tronc; & après en avoir retiré les visceres, il en fait plusieurs autres partages, comme de la chair qu'on étale à la boucherie. Les peres & les meres, qui assistent à ce spectacle, ramassent avec soin le sang qui découle de ce corps, & en frottent le visage, les bras, les cuisses & les jambes de leurs enfans, pour les animer & pour exciter dans leurs jeunes cœurs cette haine immortelle qu'ils couvent contre les Ennemis de leur Nation.

Le corps étant ainsi dépeçé, les hommes retiennent pour eux les chairs solides, selon la distribution qui en avoit anciennement été faite, & ils les font cuire, selon l'usage qu'ils ont de faire boucanner les viandes. La tête & les visceres sont le partage des femmes & des enfans, de maniere cependant qu'il n'y a que ces derniers qui mangent la cervelle & la langue; ce qui sans doute se fait par un esprit de quelque superstition. Les femmes font boüillir cette tête & ces visceres dans la chaudiere, & y mêlent de leur farine, dont elles font une espece de sagamité.

Soit appétit pour la chair humaine, soit rage & fureur contre leurs Ennemis, il n'est personne qui n'en mange, & qui ne témoigne qu'il y trouve un goût très-fin & très-délicat. Lorsque tout est dévoré, on choisit parmi les os ceux qui sont propres à faire des flûtes, dans lesquelles ils bravent encore la memoire de ceux qui ont eu le malheur de périr par leurs mains. Le crane & le reste



reste des ossements est porté dans une espece de charnier qu'on conserve dans le Village, qui leur sert comme de trophée & de monument de leur victoire, qu'ils montrent par curiosité aux Etrangers, dont ils sont visités comme des témoignages authentiques de leur bravoure.

Le Sacrificateur qui a immolé cette victime infortunée, acquiert par cette belle action une gloire, laquelle doit l'immortaliser parmi les siens; & il doit porter dans la suite des marques d'honneur qui dureront autant que sa vie. On lui impose d'abord avec solemnité un nouveau nom, qui est pour lui comme un nouveau titre de noblesse, & qui sert beaucoup à l'accrediter. Le Chef du Carbet le lui donne lui-même, & prenant une dent d'Acouti, ou de quelque autre animal, bien tranchante, il lui fait de longues incisions sur les épaules, sur la poitrine, sur les bras, sur les cuisses, & sur les jambes, d'où il découle beaucoup de sang, qu'on a soin d'arrêter avec du charbon pilé. Ces incisions lui laissent sur le corps des vestiges inéfaçables, semblables à ceux dont j'ai déja parlé, en traitant de leurs peintures caustiques; ils sont autant de preuves éternelles de sa valeur, & ils sont en même temps comme une espece de consecration, dont le Poëte Prudence nous donne la preuve dans ce qu'il fait dire à saint Romain au sujet des Prêtres de Cybéle.

Prudent. in Roman. Martyr.

Quid cum Sacerdos accipit sphragitidas,

Acus minutas ingerunt fornacibus :
His membra pergunt urere, utque igniverint,
Quamcumque corporis partem fervens nota
Stigmarit, hâc sic consecratum prædicant.

Il semble aussi que ce soit une expiation funeraire, & un reste de ce qui étoit en usage autrefois en Orient parmi les Gentils, & même parmi les Hébreux, lesquels adoptoient toutes les superstitions qu'ils voyoient faire à leurs Voisins. C'est ce que nous devons inferer de la défense que Dieu fait à son Peuple, quand il lui dit : » Vous ne ferez point d'incisions sur vôtre chair à l'occasion » des morts, & vous n'y tracerez point de figures » ou de caracteres inéfaçables. C'est moi qui suis » le Seigneur. *Et super mortuo non incidetis carnem vestram, neque figuras aliquas, aut stigmata facietis vobis. Ego Dominus.*

Levit. cap. 19. v. 28.

Il doit après cette operation se retirer, & passer plusieurs jours dans la retraite & dans le jeûne, assis ou couché dans son Hamac ; mais, afin que ses bras ne s'engourdissent pas, & que l'horreur du meurtre qu'il vient de commettre, ne les lui rende pas tremblans & inhabiles à tirer de l'arc, il s'exerce pendant ce temps-là à décocher des flêches contre un but préparé pour cet effet.

Ce qu'il y a de plus barbare & de plus horrible dans la haine qu'ils conservent contre leurs Ennemis, c'est que si l'Esclave a eu quelque enfant de l'Epouse qu'on lui avoit donnée, quoique

ſouvent elle ſoit des plus conſiderables du Village, on ne regarde en lui que le ſang de ſon malheureux pere, & qu'il eſt infaillible que tôt ou tard il ſera immolé comme lui, & mangé de la même maniere; barbarie que j'avouë être ſans égale, au-deſſus de laquelle rien ne peut aller, & qui met le comble à la brutalité de ces Anthropophages.

On pratique toutes les mêmes cérémonies pour faire mourir les femmes que le ſort de la guerre a fait tomber entre leurs mains. Les Bréſiliens néanmoins ne leur donnent point de Maris, comme ils donnent des Epouſes aux hommes. Les Caraïbes en uſent un peu differemment; car quelquefois ils donnent la vie à ces femmes, & les prennent pour Epouſes, mais elles ne portent point de brodequins; elles ont les cheveux courts comme une marque de leur eſclavage, & ſont ſouvent les victimes de leur caprice, comme je l'ai déja dit.*

Preſque toutes les Nations Barbares de l'Amerique ſont Anthropophages; mais les Ameriquains Meridionaux ſont plus tachés de cette inhumanité que les autres. Je ne ſçache gueres que les Abenaquis qui en ayent horreur, & à qui on ne puiſſe pas reprocher la cruauté des autres Nations.

* Ariſtote au Liv. 1. de ſa Rhetorique, & Lucien dans ſes Dialogues, diſent que les cheveux portés dans leur longueur, ſont des ſignes certains de liberté & d'ingenuité.

Adoption.

La condition d'un Esclave à qui l'on donne la vie, est toûjours assez dure chez les Nations Algonquines ; mais parmi les Iroquois & les Hurons, elle est aussi douce, à proportion que celle de ceux qu'on jette au feu, est cruelle. Dès qu'il est entré dans la Cabane où il est donné, & où l'on a résolu de le conserver, on détache ses liens ; on lui ôte cet appareil lugubre, qui le faisoit paroître comme une victime destinée au sacrifice ; on le lave avec de l'eau tiéde pour effacer les couleurs dont son visage étoit peint, & on l'habille proprement. Il reçoit ensuite les visites des parens & des amis de la famille où il entre. Peu de temps après on fait festin à tout le Village pour lui donner le nom de la personne qu'il releve : les amis & les alliés du défunt font aussi festin en son nom pour lui faire honneur : & dès ce moment il entre dans tous ses droits. Si l'Esclave est une fille donnée dans une Cabane, où il n'y ait point de personne du sexe en état de la soûtenir, c'est une fortune pour cette Cabane-là, & pour elle. Toute l'esperance de la famille est fondée sur cette Esclave, qui devient la maîtresse de cette famille, & des branches qui en dépendent. Si c'est un homme qui ressuscite un Ancien, un Considerable ; il devient considerable lui-même, & il a de l'autorité dans le Village, s'il sçait soûtenir par son merite personnel le nom qu'il prend.

A la verité les Esclaves, s'ils sont sages, doi-

vent ſe ſouvenir de l'état où ils ont été, & de la grace qu'on leur a faite. Ils doivent ſe rendre agréables par leur complaiſance, autrement leur fortune pourroit changer, même après pluſieurs années d'adoption, ſur-tout ſi les familles où ils ſont entés, ſont nombreuſes, & peuvent aiſément ſe paſſer d'eux. Mais leurs maîtres, quoiqu'ils ſentent bien leur ſuperiorité, ne la leur font point ſentir, ils s'appliquent au contraire à leur perſuader qu'étant incorporés dans leurs familles, ils ſont les maîtres comme s'ils étoient dans la leur propre, & qu'ils ſont entierement ſemblables à eux. Quelquefois même ils leur diſent, qu'il leur eſt libre de reſter, ou de retourner dans leur païs: ce parti ſeroit néanmoins dangereux à prendre ſi on pouvoit le preſſentir, & leur coûteroit infailliblement la vie, s'ils avoient le malheur d'être pris une ſeconde fois.

Une conduite ſi douce des Iroquois envers leurs Eſclaves, eſt l'effet d'une excellente politique; car ces Eſclaves ne voyant preſque point de difference entre les Iroquois naturels & eux-mêmes, ne s'apperçoivent auſſi preſque point de leur ſervitude, & ne ſont point tentés de s'enfuïr. Les Nations elles-mêmes à qui l'Iroquois fait la guerre, ou qui ſont preſſées d'ailleurs par des Voiſins inquiets, ne ſe ſentant pas en état de réſiſter aux uns & aux autres, écoutent plus volontiers les propoſitions que les Iroquois leur font faire de ſe donner à eux pour ne faire enſemble qu'un

même Peuple; & c'est ainsi que ceux-ci obtiennent plus facilement les deux points qui leur sont les plus essentiels, qui sont, de soûtenir leurs familles chancellantes, & de grossir leur nombre; ce qui leur donne la superiorité qu'ils ont depuis si long-temps sur les autres Nations.

DES AMBASSADES, ET DU COMMERCE.

PENDANT le temps de la Guerre, celui des deux Partis à qui elle devient funeste, n'omet rien pour conjurer la tempête, & pour ramener le calme. Il profite de toutes les ouvertures qui se présentent pour lier une négociation ; & quand il croit que tout est disposé à la faire rëüssir, il envoye ses Ambassadeurs faire des propositions de Paix. Le Vainqueur de son côté reçoit presque toûjours ces propositions avec avidité, pour peu que la Guerre, toûjours onereuse à ceux qui la font, lui pése, & qu'il puisse se flatter de retirer de la Paix des avantages considerables : dans ce cas-là même, il est assez souvent le premier à la solliciter sous main.

Néanmoins comme les esprits sont aigris de part & d'autre, & qu'il seroit dangereux de se mettre à la discrétion de gens irrités, pour éviter tout inconvénient, on prend, avant d'envoyer des Ambassadeurs, les plus sages précautions qu'il se peut : on se sert des Nations Neutres pour faire sonder le Gué : si l'on a des prisonniers de la Nation qu'on veut fléchir, on en renvoye honorablement & avec des présens, quelques-uns de ceux qui sont appliqués au Fisk. Il y a aussi presque toûjours des particuliers qui se risquent, & qui vont avec des branches de porcelaine, frayer le chemin, en ôter les ronces & les épines, comme ils parlent, & l'applanir aux Ambassadeurs, lesquels se mettent en devoir de partir, lorsqu'ils se croyent assurés qu'on est dans de favorables dispositions de les bien recevoir.

Le Conseil choisit toûjours pour remplir ce caractere quelques Anciens, dont on connoisse les talens & la capacité ; & après avoir long-temps déliberé sur les propositions publiques & secretes qu'ils doivent faire, on a soin de les bien recorder sur ce qu'ils ont à dire : on leur fait la leçon comme par écrit sur leurs colliers, ou bien avec de petites buchettes de differente figure, & qui ont divers sens, afin que d'une part, ils n'oublient rien, & que de l'autre ils ne passent pas leurs ordres.

Les Ambassadeurs ayant reçû leurs instructions, se mettent en marche avec les présens qu'ils

doivent faire, lesquels sont toûjours pris sur le Trésor public; & ils se font accompagner d'un certain nombre de jeunesse pour faire honneur au caractere dont ils sont revêtus. Cela seul leur tient lieu de la dépense que font ailleurs les Ministres des Princes, qui sont envoyés dans les Cours Etrangeres.

Avant que d'arriver, le Chef de l'Ambassade fait préceder de quelques journées quelqu'un de sa troupe pour donner avis de sa marche, afin qu'on se dispose à le recevoir. A une demie lieuë du Village il fait alte, & envoye derechef avertir de son arrivée. Alors le Conseil du lieu où il va, députe quelques Anciens vers les Ambassadeurs pour leur faire compliment, & quelques jeunes gens pour se charger de leurs pacquets. Celui des Anciens qui porte la parole, s'étant assis un moment auprès d'eux, ayant allumé sa pipe, toussé & craché, leur dit fort éloquemment, qu'ils sont les très-bien venus : qu'on leur est bien obligé d'avoir entrepris un voyage si pénible : qu'ils doivent avoir sans doute bien souffert de la longueur du chemin par le chaud ou par le froid, &c. Enfin il les avertit qu'on leur a préparé une Cabane pour y loger avec tout leur monde. Après cette courte harangue, les Anciens se retirent, & les Ambassadeurs font leur entrée dans le Village sans magnificence.

En arrivant ils trouvent leur Cabane préparée, & la chaudiere haute. Ce sont les jeunes gens du Village,

Village, lesquels sont toûjours à la main des Chefs de famille, qui dressent le festin, & non pas les femmes. La dépense en est prise sur le Fisk, & personne n'y touche que les nouveaux venus, qui, pendant leur séjour, sont défraïés par le Public, selon la coûtume qu'ils ont parmi eux, que celui qui fait le festin, le consacre tout entier à ceux qui sont invités, sans qu'il y ait, ou qu'il s'en réserve la moindre partie.

Après un ou deux jours de repos, les Ambassadeurs font leurs propositions, & présentent leurs colliers dans un Conseil public, qui n'est que pour chanter, danser, & écouter ce qu'ils ont à dire. Ils ne s'endorment pas cependant sur leurs interêts, & profitent bien du temps qu'ils ont en particulier pour leurs négociations secretes, d'où dépend tout le succès de leur habileté. Les Anciens de leur côté déliberent sur les propositions, & supposé qu'ils se déterminent à faire la Paix, après quelques jours de déliberations secretes, & de festins publics, ils renvoyent les Ambassadeurs avec la réponse à leurs paroles, ou bien ils les font suivre quelquefois, peu de temps après, par d'autres Ambassadeurs de leur part, qui vont répondre sur leur natte par un nombre de colliers, à peu près égal à toutes les propositions qu'ils ont faites.

Si le sentiment de continuer la Guerre prévaut dans le Conseil, alors malheur aux Ambassadeurs; le droit des Gens ne les garantit point:

on n'a de respect pour leur caractere, que tandis que la chose est indécise : mais, dès qu'on a pris les dernieres résolutions, on leur casse la tête, & cela souvent sur la natte même, quoique cependant il est plus ordinaire, pour éviter ce qu'il y a d'odieux dans une action qui viole les droits de l'hospitalité & de la confiance, de les congédier honorablement, & de les envoyer assassiner sur le chemin à quelques journées du Village. Ce n'est point la coûtume de faire brûler les Ambassadeurs, & de les traiter en Esclaves. Cependant les Iroquois brûlerent quelques-uns de ceux qui avoient accompagné M. le Chevalier d'O, que M. le Comte de Frontenac avoit envoyé chez eux en Ambassade, & ils l'auroient peut-être brûlé lui-même s'il ne s'étoit sauvé chez les Anglois, mais les Iroquois prétendirent que c'étoit une représaille.

Le Droit des Gens est beaucoup plus respecté parmi les Nations d'enhaut, qui habitent vers la Louisiane le long des bords du Missisippi, lesquelles ont l'usage du Calumet de Paix que n'ont pas les Iroquois, non plus que les autres Sauvages des environs de Quebec, & du bas du fleuve Saint-Laurent.

Calumet de paix.

Le Pere Marquette Jesuite Missionnaire du Canada, s'étant embarqué avec le Sieur Joliet François Canadien, dans le dessein d'aller à la découverte de la Mer de l'Ouest, & de tenter une

route par le Canada jusqu'à la Chine, fut le premier des François, qui pénétra jusqu'au grand fleuve Missisippi, & qui eut connoissance des Nations de la Louisiane, qui sont répanduës dans les terres que ce grand Fleuve arrose. Ce fut le 17. Juin de l'an 1673. (c'est-à-dire, sept ou huit ans avant que le Sieur Cavelier de la Salle allât sur ses traces prendre possession de ce païs-là au nom du Roy) qu'après avoir remonté le fleuve Saint-Laurent, fait quarante lieuës dans le fleuve *Ouisconsin*, ou *Misconsin*, comme il l'appelle, ils tomberent dans une autre beaucoup plus considerable vers le quarante-deuxiéme degré & demi de latitude Nord. La beauté de ce grand Fleuve leur ayant persuadé, qu'il avoit quelque part son debouquement dans la Mer, ils se laisserent aller à son courant, & le parcoururent en effet jusqu'au trente-quatriéme degré, à deux ou trois journées du golphe du Mexique, selon leur estime. Mais ayant remarqué que son cours les éloignoit de leur premiere route, & la crainte des Espagnols les ayant empêchés d'aller jusqu'à son embouchure, ils prirent le parti de le remonter, & retournerent par les Ilinois à Missilimakinak, & delà à Quebec, où ils firent le rapport des particularités de leur découverte.

C'est dans la Relation de son Voyage qu'on fit imprimer alors, que le Pere Marquette nous donne connoissance du Calumet de Paix; & comme il est le premier qui en ait parlé, qu'il est

aussi celui qui en a parlé le mieux, c'est de lui que je prendrai ce que je dois en dire ici.

Le vingt-cinq du mois de Juin de la même année le Sieur Joliet & le Pere Marquette ayant apperçû sur le bord du fleuve Missisippi quelques vestiges d'hommes, & un sentier battu, ils résolurent de le suivre, & de tenter une avanture assez hazardeuse pour deux hommes seuls, qui s'exposoient à la merci d'un Peuple barbare & inconnu. Ils ne furent pas long-temps sans découvrir trois Villages. Ils se recommanderent à Dieu, & continuant à marcher en silence, ils arriverent si près de l'un de ces Villages sans être découverts, qu'ils entendoient les Sauvages parler. Jugeant donc qu'il étoit temps de se manifester, ils pousserent un cri de toutes leurs forces, & s'arrêterent pour en attendre l'évenement. A ce cri, les Sauvages sortent en foule de leurs Cabanes, & les ayant reconnus pour Européans, ils députent vers eux quatre Vieillards pour aller leur parler. D'eux d'entr'eux portoient des pipes à fumer du Tabac, bien ornées & bien empannachées de divers plumages. Ils marchoient à pas graves, & élevant leurs pipes vers le Soleil, ils sembloient lui présenter à fumer sans néanmoins dire aucun mot. Ils furent assez long-temps à faire le peu de chemin qu'il y avoit depuis leur Village jusqu'à eux. Enfin les ayant abordés, ils s'arrêterent pour les considerer avec attention. Le Pere rassuré par cette cérémonie, & par leurs couver-

tures d'étoffe, leur parla le premier, leur demanda qui ils étoient ; à quoi ils répondirent qu'ils étoient Ilinois, & pour marque de Paix ils leur présenterent leurs pipes pour fumer, ensuite ils les inviterent d'entrer dans leur Village, où tout le monde les attendoit avec impatience.

A la porte de la Cabane, où ils devoient être reçûs, se trouva un Ancien, qui les attendoit dans une posture assez surprenante ; mais qui est usitée chez eux à la réception de tous les Etrangers. Cet homme étoit debout & tout nud, tenant ses mains étenduës & élevées vers le Soleil, comme s'il eut voulu se défendre de ses rayons, lesquels néanmoins passoient sur son visage entre ses doigts. Lorsqu'ils furent près de lui, il leur fit ce compliment. « Que le Soleil est beau, « François, quand tu viens nous visiter ! Tout nô- « tre Village t'attend ; tu entreras en paix dans « toutes nos Cabanes. » Il les introduisit dans la sienne, où il y avoit une foule de monde qui les dévoroit des yeux, & qui cependant gardoit un profond silence. On entendoit seulement ces paroles qu'on leur adressoit de temps en temps & à voix basse. « Que voilà qui est bien, mes fre- « res, que vous nous visités ! «

Après qu'ils eurent pris place, on leur fit la civilité accoûtumée de leur présenter des Calumets. On ne doit pas les refuser si on ne veut passer pour ennemi ; mais il suffit de faire semblant de fumer.

Pendant que tous les Anciens fumoient succeſſivement après eux pour leur faire honneur, on vint les inviter de la part du Chef General des Ilinois, de ſe tranſporter dans ſa Bourgade, où il vouloit tenir Conſeil avec eux. Ils y allerent en bonne compagnie; car ces Peuples qui n'avoient jamais vû de François chez eux, & qui ne les connoiſſoient que de réputation, & par le commerce qu'ils ont avec les Nations ſituées vers Miſſilimakinak, ne ſe laſſoient point de les regarder : ils ſe couchoient ſur l'herbe le long des chemins, ils les devançoient, puis ils retournoient ſur leurs pas pour les revoir : tout cela ſe faiſoit néanmoins ſans bruit, & avec des marques du reſpect qu'ils avoient pour eux.

Le grand Chef les attendoit à l'entrée de ſa Cabane au milieu de deux Anciens : ils étoient tous trois debout & nuds, tenant le Calumet tourné vers le Soleil. Il les harangua en peu de mots, les félicita de leur arrivée; il leur préſenta ſon Calumet, & les fit fumer en même temps qu'ils entroient dans ſa Cabane, où ils reçûrent toutes les careſſes qu'on a accoûtumé de faire en ces ſortes d'occaſions.

Tout le monde étant aſſemblé, & gardant un profond ſilence, le Pere leur parla par quatre préſens, à quoi le Chef des Ilinois lui répondit par trois autres. Le Conſeil fut ſuivi d'un grand feſtin, qui conſiſtoit en quatre mets qu'il fallut prendre en ſe ſoûmettant à toute l'Etiquette de

leur cérémonial. Le premier fut un grand plat de ſagamité aſſaiſonnée de graiſſe. Le Maître des Cérémonies tenant une cuillere pleine, la préſenta trois fois à la bouche du Pere, & fit la même choſe au Sieur Joliet. Enſuite parut un ſecond plat où il y avoit trois poiſſons; le Maître des Cérémonies en prit quelques morceaux pour en ôter les arêtes; & ayant ſoufflé deſſus pour les rafraîchir, il les leur mit à la bouche, comme qui donne la bechée aux oiſeaux. On apporta pour troiſiéme ſervice un grand chien qu'on venoit de tuer; mais ayant appris qu'ils n'en mangeoient point, on le retira de devant eux. Enfin le quatriéme fut une piéce de *Piſikiou* ou de Bœuf ſauvage, dont on leur mit dans la bouche les morceaux les plus gras.

Après le feſtin il leur fallut aller viſiter les Cabanes du Village. Pendant qu'ils marchoient dans les ruës, un Orateur haranguoit continuellement pour exhorter le monde à les voir ſans leur être importuns, on leur préſentoit par-tout des ceintures, des jarretieres, & d'autres ouvrages faits de poils d'Ours & de Bœuf ſauvage, qui ſont les ſeules raretés qu'ils ont. Ils coucherent dans la Cabane du grand Chef, & le lendemain ils prirent congé de lui. Il les accompagna avec plus de ſix cens perſonnes, qui s'efforçoient de leur témoigner par toutes ſortes de démonſtrations d'amitié, la joye qu'ils avoient de leur viſite.

Le Pere Marquette, après avoir donné en abbregé une idée des Ilinois & de leurs mœurs, parle ensuite du Calumet en cette maniere.

» Il n'est rien parmi eux de plus mysterieux, » ni de plus recommandable. On ne rend pas tant » d'honneur au sceptre des Rois qu'ils lui en ren- » dent. Il semble être le Dieu de la Paix & de la » Guerre, l'arbitre de la vie & de la mort. C'est » assez de le porter sur soi, & de le faire voir, » pour marcher en assurance au milieu des Enne- » mis, qui dans le fort du combat mettent bas les » armes quand ils le montrent. C'est pour cela que » les Ilinois m'en donnerent un pour me servir de » sauve-garde auprès des Nations, par lesquelles » je devois passer dans mon voyage. Il y a un Ca- » lumet pour la Paix, & un pour la Guerre. Ils » s'en servent encore pour terminer leurs diffe- » rends, & pour affermir leurs alliances, ou pour » parler aux Etrangers.

» Il est composé d'une pierre rouge polie com- » me du marbre, & percée d'une telle façon, » qu'un bout sert à recevoir le Tabac, & l'autre » s'enclave dans le manche, qui est un bâton de » deux pieds de long, gros comme une canne or- » dinaire, & percé par le milieu. Il est embelli » de la tête & du col de divers oiseaux dont le » plumage est très-beau ; ils y ajoûtent aussi de » grandes plumes rouges, vertes, & d'autres cou- » leurs, dont il est tout empanaché. Ils en font » état, particulierement parce qu'ils le regardent

comme

comme le Calumet du Soleil ; & de fait ils le lui préſentent pour fumer, quand ils veulent obtenir du calme, ou de la pluye, ou du beau temps : ils font ſcrupule de ſe baigner au commencement de l'Eté, ou de manger des fruits nouveaux qu'après l'avoir danſé. En voici la façon.

La danſe du Calumet, qui eſt fort célebre parmi ces Peuples, ne ſe fait que pour des ſujets conſiderables ; c'eſt quelquefois pour affermir la Paix, ou ſe réünir pour quelque grande Guerre ; c'eſt d'autrefois pour une réjoüiſſance publique : tantôt on en fait honneur à une Nation qu'on invite d'y aſſiſter : tantôt ils s'en ſervent à la réception de quelque perſonne conſiderable, comme s'ils vouloient lui donner le divertiſſement du Bal ou de la Comédie. L'Hyver, la Cérémonie ſe fait dans une Cabane. L'Eſté, c'eſt en raſe campagne. La Place étant choiſie, on l'environne d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feüillages, pour ſe défendre des chaleurs du Soleil. On étend une grande natte de jonc, peinte de diverſes couleurs, au milieu de la place, elle ſert comme de tapis pour mettre deſſus avec honneur le Dieu de celui qui fait la danſe. Car chacun a le ſien qu'ils appellent leur *Manitou*. C'eſt un ſerpent ou un oiſeau, ou une pierre, ou choſe ſemblable qu'ils ont rêvé en dormant, & en qui ils mettent toute leur confiance pour le ſuccès de leur Guerre, de leur Chaſſe, & de leur

» Pêche. Près de ce *Manitou*, & à sa droite, on
» met le Calumet en l'honneur de qui se fait la
» fête. On fait comme un trophée, & on étend
» les armes dont se servent les Guerriers de ces
» Nations, sçavoir la massuë, la hache d'armes,
» l'arc, le carquois, & les flêches.

» Les choses étant ainsi disposées, & l'heure
» de la danse approchant, ceux qui sont nommés
» pour chanter, prennent la place la plus hono-
» rable sous les feüillages. Ce sont les hommes &
» les femmes qui ont les plus belles voix, & qui
» s'accordent parfaitement bien ensemble. Tout le
» monde vient ensuite se placer en rond sous les
» branches; mais chacun en arrivant, doit salüer
» le *Manitou*, ce qu'il fait en petunant, & jettant
» de sa bouche la fumée sur lui, comme s'il lui
» présentoit de l'encens. Après cela, celui qui
» doit commencer la danse, paroît au milieu de
» l'Assemblée, & va d'abord avec respect prendre
» le Calumet, & le soûtenant des deux mains, il
» le fait danser en cadence, s'accordant bien avec
» l'air des chansons : Il lui fait faire des figures
» bien differentes; tantôt il le fait voir à l'assem-
» blée, le tournant de côté & d'autre; & tantôt
» il le présente au Soleil, comme s'il le vouloit
» faire fumer; tantôt il l'incline vers la terre, &
» tantôt il lui étend les aîles comme pour voler;
» d'autrefois il l'approche de la bouche des As-
» sistans afin qu'ils fument; le tout en cadence,
» & c'est comme la premiere scéne du Ballet.

La ſeconde conſiſte en un combat, qui ſe fait « au ſon d'une eſpece de Tambour, qui ſuccede « aux chanſons, ou même qui s'y joignant, s'ac- « cordent fort bien enſemble. Le Danſeur fait ſi- « gne à quelque Guerrier de venir prendre les ar- « mes, qui ſont ſur la natte, & l'invite à ſe bat- « tre au ſon des Tambours; celui-ci s'approche, « prend l'arc & la flêche avec la hache d'armes, « & commence le Duel contre l'autre, qui n'a « point d'autre défenſe que le Calumet: ce ſpec- « tacle eſt fort agréable, ſur-tout ſe faiſant toû- « jours en cadence; car l'un attaque, l'autre ſe « défend; l'un porte des coups, l'autre les pare; « l'un füit; l'autre le pourſuit; & puis celui qui « fuyoit, tourne viſage, & fait füir ſon ennemi: « ce qui ſe fait ſi bien par meſure & à pas com- « ptés, & au ſon reglé des voix & des Tambours, « que cela pourroit paſſer pour une aſſez belle en- « trée de Ballet en France. «

La troiſiéme ſcéne conſiſte en un grand diſ- « cours que fait celui qui tient le Calumet. Car « le combat étant fini ſans qu'il y ait de ſang ré- « pandu, il raconte les Batailles où il s'eſt trouvé, « les victoires qu'il a remportées; il nomme les « Nations, les lieux, & les captifs qu'il a faits; « & pour récompenſer celui qui préſide à la danſe, « il lui fait préſent d'une belle robbe de caſtor, ou « de quelqu'autre choſe: & l'ayant reçû, il va « préſenter le Calumet à un autre; celui-ci a un « troiſiéme, & ainſi de tous les autres, juſqu'à ce «

» que tous ayant fait leur devoir ; le Président de
» l'assemblée fait présent du même Calumet à la
» Nation qui a été invitée à cette cérémonie,
» pour marque de la Paix éternelle qui sera entre
» les deux Peuples.

Le Pere Marquette rapporte ensuite une des chansons qu'on chante sur le Calumet, ausquelles, dit-il, ils donnent un certain ton qu'on ne peut assez exprimer par la note, qui néanmoins en fait toute la grace. J'ai remarqué en effet que les chants des Nations d'enhaut sont plus harmonieux que ceux des Iroquois & des autres Sauvages, qui sont au voisinage de Quebec.

Après la Guerre qu'on fit ces dernières années aux Outagamis, nommés autrement les Renards, on fit présent d'un Esclave de cette Nation aux Sauvages de la Mission où j'étois, qui lui donnerent la vie selon la coûtume des Sauvages Chrétiens. Cet Esclave leur inspira du goût pour la danse du Calumet, & nos gens mouroient d'envie de l'apprendre. Ils s'assembloient souvent pour ce sujet dans la Cabane où il avoit été adopté, afin de le voir danser, & de l'entendre chanter. Je m'y suis arrêté quelquefois moi-même, ne voyant encore rien de mauvais dans cette cérémonie du Calumet que je ne connoissois pas, & j'y prenois assez de plaisir. Mais ce qui me surprenoit davantage, c'est qu'en chantant, il ne disoit autre chose que cette seule parole *Alleluia*, prononçant l'*u* comme les Italiens, & séparant

le mot en deux parties égales en cette maniere *Alle-luia.* Il répétoit souvent la premiere, & puis la seconde, revenant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, & les roulant successivement sur differens tons d'une musique qui étoit assez agréable. Lescarbot écrit, qu'il avoit entendu ce même mot dans les chansons des Souriquois. Je ne sçais quelle signification ce terme peut avoir dans leur Langue.

Lescarbot, Hist. de la Nouvelle France, Liv. 3. ch. 6.

Rien ne représente mieux le Caducée de Mercure que le Calumet de Paix. Mercure étoit une Divinité étrangere par rapport aux Grecs, qui l'avoient prise des Egyptiens & des autres Peuples barbares. C'est pour cela qu'il n'est pas étonnant que les Grecs ayent travesti par des fables, & qu'ils ayent même ignoré plusieurs choses, lesquelles pouvoient concerner ce Dieu. Dans la Religion Hieroglyphique des Anciens, le rapport de Jupiter & de Mercure aux hommes, n'étoit dans son origine, selon toutes les apparences, qu'un mystere qui leur représentoit l'Estre suprême, lequel leur imposoit l'obligation de se respecter les uns les autres, quoique Etrangers, dans les devoirs de la societé civile; de regarder le droit des Gens comme sacré; de l'honorer dans les personnes, qui, dans un esprit de paix, venoient se mettre à leur discrétion; de ne point leur faire de tort, & sur-tout de leur garder la foy jurée. C'étoit dans cet esprit, que ceux qui

Comparaison du Calumet de Paix avec le Caducée.

passoient d'une Nation à l'autre, étoient regardés, dans un sens, comme les Ambassadeurs de Jupiter même, c'est-à-dire, comme des personnes envoyées immédiatement de la part du Seigneur. Le Caducée qu'on leur mettoit en main, étoit leur sauve-garde, & la marque de leur Mission, comme l'est encore de nos jours le Bâton des Heraults. Sa figure étoit symbolique; les aîles & les serpens sont des marques de Religion. Peut-être vouloient-ils signifier par les aîles, la diligence qu'ils devoient faire, & que les serpens dont il étoit entortillé, désignoient la prudence avec laquelle ils devoient traiter dans leurs négociations. Les Argonautes dans leur voyage avoient leur Herault & leur Ambassadeur qu'ils députoient à toutes les Nations qui étoient sur leur route. » C'étoit Ethalides Ambassadeur » prompt & diligent, à qui ils avoient confié le » soin des négociations, & à qui ils mettoient » en main le Bâton de Mercure.

Apoll. Rhod. Lib. I. v. 640.

Le Calumet ressemble en quelque chose au Caducée pour sa figure : c'est un Bâton à peu près de la même longueur ; il est toûjours orné de grandes plumes, ou quelquefois d'aîles entieres comme le Caducée, ainsi qu'il est représenté dans une des planches de la nouvelle Histoire de la Virginie. Il ne manque, ce semble, au Calumet pour la ressemblance parfaite du Hieroglyphe, que les serpens entortillés, qui ont toûjours été conservés au Caducée, par les Grecs & par les

N. Hist. de la Virginie Planche 6.

Romains, dans les ſtatuës & dans les emblêmes de Mercure. Mais ſi les Sauvages n'ont pas ce point de reſſemblance, qui peut paroître indifferent, n'étant peut-être qu'un de ces ornemens ſur leſquels on a pû varier, ſelon le goût & l'humeur bizarre de chaque Nation, les Grecs & les Romains n'ont point conſervé de leur côté au Caducée ce qui eſt le plus eſſentiel au Calumet de Paix. C'eſt cette pipe, laquelle, ſelon l'opinion que j'en ai, eſt un véritable Autel, où les Sauvages offrent au Soleil un ſacrifice dans toutes les formes : Sacrifice qui concilie au Calumet ce reſpect, auquel ſont attachés par un eſprit de Religion ancienne la ſainteté des ſermens, & le droit inviolable des Nations, de la même maniere que ces choſes étoient annexées autrefois au Caducée.

Quand je dis que les Grecs & les Romains n'ont point conſervé au Caducée cette pipe du Calumet, qui eſt un véritable Autel, où les Sauvages offrent encore aujourd'hui un ſacrifice au Soleil, je ne parle ainſi que ſur l'idée que j'ai, que le Caducée & le Calumet n'étoient qu'une même choſe dans la premiere origine. Mon idée paroîtra bien fondée à ceux qui voudront approfondir le nom de πυρφόροι, ou de *Porte-feux*, qu'on donnoit aux Caduceateurs, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, pour ſignifier ceux qui étoient revêtus du caractere d'Ambaſſadeurs, dans le temps que le Caducée étoit le ſymbole

sacré de leur Mission. On trouve le terme πυρφόρος dans Herodote, dans Xenophon, dans Philon Juif, dans Pollux, & dans Suidas. On peut recueïllir de ce qu'on dit ces Auteurs anciens, & après eux Alexander ab Alexandro, & Cœlius Rhodiginus : 1°. Que c'étoient des Prêtres & des Devins, qui faisoient en même temps l'Office d'Ambassadeurs & de Heraults, dont la personne étoit si sacrée, qu'on regardoit comme un des plus grands crimes d'user du droit de la Guerre contre eux, & de leur faire la moindre insulte. 2°. Qu'ils portoient entre leurs mains un Autel nommé *Pyranon* & un feu sacré, qui leur fit donner le nom de *Pyrophores*, & que c'étoit ce feu qui leur concilioit ce respect de la part même de leurs Ennemis. 3°. Que c'étoit par eux qu'on décidoit en dernier lieu de la Paix ou de la Guerre. 4°. Qu'avant le combat ils s'avançoient au-devant des premiers Etendards pour faire des propositions, en consequence desquelles, ou l'on mettoit bas les armes, ou l'on commençoit la bataille. 5°. Que le respect qu'on avoit pour eux, obligeoit le Vainqueur à faire cesser toute hostilité, dès qu'ils se présentoient pour faire de nouvelles propositions, ou pour témoigner qu'on se soûmettoit; de sorte que pour marquer une victoire complette, & une défaite bien entiere, il avoit passé en proverbe, qu'il n'étoit pas même resté un Pyrophore pour faire tomber les armes des mains aux Vainqueurs. 6°. Que c'étoit une coûtume generale

Herodot. Lib. 8. n. 6.
Xenoph. de Rep. Laced. p. 400.
Philo, de vitâ Mosis, Lib. 1.
Pollux Onom. Lib. 1. cap. 1. Segm. 14.
Suidas, πυρφόρυς.
Alex ab Alex. Lib. 5. cap. 8.
Cœl. Rhodig. Lib. 8. cap. 2.

generale chez les Grecs, en particulier chez les Lacédemoniens, de se servir de Pyrophores, & & de les faire marcher à la tête des armées. Enfin que c'étoit une coûtume si ancienne, qu'elle étoit en usage même avant qu'on eut inventé les Trompettes, dont on s'est servi depuis pour sonner la Charge. Les Peuples du Pont & de la Cappadoce avoient quantité de ces Devins qu'on appelloit *Pyrethes*, nom dont la signification revient à celle de Pyrophores. Les Auteurs à la verité ne nous instruisent pas assez, pour nous faire connoître comment étoit fait cet Autel portatif; mais il nous suffit de trouver dans le Calumet un veritable Autel, un feu sacré, & une victime, qui sont les herbes, dont nous avons déja dit que les Anciens faisoient des sacrifices aux Dieux.

Rhodigin. Lib. 7. cap. 29.

J'ai lû aussi dans quelque Auteur, qu'on ornoit le Caducée avec des cheveux qu'on nattoit proprement, de la même maniere qu'on en use pour le Calumet; mais quelque soin que je me sois donné, je n'ai pû retrouver mon Auteur. On n'aura cependant point de peine à se le persuader, si l'on fait réflexion, que les Epithétes, que les Auteurs donnent au Bâton de Mercure, marquent qu'il étoit doré, & fort orné : que dans l'usage des Anciens on consacroit les cheveux aux Dieux : & que les Romains, lesquels au lieu de Caducée, se servoient de branches d'olive, de verveine, & d'autres herbes qu'on nommoit *Sagmina* les ornoient avec de la laine & des bandelettes.

Dans tout le reſte le Caducée & le Calumet ſont abſolument ſemblables ; car les Sauvages ſont perſuadés, comme on l'étoit dans l'Antiquité, que c'eſt un ſymbole de Paix à ceux qui l'offrent, & le reçoivent, & de Guerre à ceux qui le méconnoiſſent & le rejettent : qu'il porte droit de vie & de mort : qu'il retire des Enfers, & qu'il y précipite : qu'ils irriteroient la colere des Dieux, & qu'ils attireroient de grands malheurs ſur eux, s'ils en avoient violé la foy. En effet il n'y a point de plus ſûr garand, que ce Calumet, qui, comme dit le Pere Marquette, fait tomber les armes des mains, quand on le montre au plus fort du combat. Enfin les Sauvages diſent, que c'eſt le Soleil qui leur a donné le Calumet, de la même maniere que les Anciens diſoient, que Mercure avoit reçû le Caducée des mains d'Apollon.

Comme il y a des Calumets de Paix, & des Calumets de Guerre, il faut ſçavoir les diſcerner, ſans quoi on court riſque d'être la dupe de ſon ignorance ou de ſon inadvertance ; car les Sauvages n'oſant pas violer directement la foy du Calumet, tâchent d'uſer de ſurpriſe envers ceux contre qui ils méditent quelque trahiſon pour les en rendre en quelque ſorte reſponſables, & afin qu'ils ne puiſſent imputer leur perte qu'à eux-mêmes. Un Officier François qui connoît parfaitement bien les mœurs des Sauvages, penſa néanmoins donner dans un piége ſemblable. Les Sioux,

chez qui il étoit, avoient envie de se défaire de quelques Sauvages, qui étoient venus vers ce Commandant, & ils l'auroient enveloppé avec tous les François qu'il avoit sous ses ordres, dans le massacre qu'ils en vouloient faire. Ils firent donc semblant de venir lui parler d'affaires, & lui présenterent douze Calumets. L'Officier, à qui ce nombre de Calumets parut suspect, ne se hâta point de donner sa réponse; & étant de retour dans son Fort, il consulta sur cette avanture un Sauvage des siens qui étoit habile. Celui-ci lui fit remarquer, que parmi ces Calumets, il y en avoit un, qui n'étoit point natté de cheveux comme les autres, & sur le bâton duquel étoit gravée la figure d'un serpent, dont il étoit entortillé; il lui fit ensuite comprendre que c'étoit-là le signe d'une trahison couverte. L'Officier prit sur cela ses mesures, il éluda la demande des Sioux, & se tint sur ses gardes dans son Fort avec tout son monde. C'est un signe de guerre encore plus ordinaire, à ce qu'on m'a dit, quand ils peignent le bâton du Calumet avec du vermillon dans l'entre-deux des cheveux.

Du Commerce.

Le Calumet est non seulement un symbole de Paix ou de Guerre; mais il l'est encore du Commerce, ainsi que le Caducée de Mercure, qui pour cette raison, devoit procurer la sureté des chemins, lesquels lui étoient spécialement consacrés; & à qui on met pour la même raison une

bource à la main, pour montrer qu'il étoit le Dieu des Marchands, & le garand de leur bonne foy. On a fait injure à Mercure en le faisant le Dieu des Larrons. Rien n'est plus opposé à l'obligation qu'il avoit de procurer la sureté des voyageurs, que d'en faire une Divinité qui favorisât le larcin. Il y a apparence que cette attribution a été un effet de la malignité des Anciens, lesquels ont voulu taxer la fidelité des Commerçans, en faisant de leur Dieu un Dieu des Voleurs.

Les Nations Sauvages commercent les unes avec les autres de tout temps. Leur Commerce a cela de commun avec celui des Anciens, qu'il est un pur troc de denrées contre denrées. Elles ont toutes quelque chose de particulier que les autres n'ont pas, & le trafic fait circuler toutes ces choses des unes aux autres. Ce sont des grains, de la porcelaine, des fourrures, des robbes, du Tabac, des nattes, des canots, des ouvrages en poil d'Orignal, de porc-épic, de Bœuf sauvage, des licts de cotton, des ustanciles de ménage, des Calumets, en un mot tout ce qui est là en usage pour le secours de la vie humaine.

Les festins & les danses que font les Sauvages en allant en traitte chez les autres Nations, font de leur Commerce un divertissement agréable. Ils passent de l'une à l'autre, comme quand ils y vont en Ambassade. Tel étoit autrefois le Commerce des Peuples de la Thrace & du Pont, lorsqu'ils alloient en Gréce porter leurs marchandi-

ſes, leſquelles conſiſtoient en des bleds, des pelleteries, du caſtoreum, & des ſaumures de poiſſon, qui étoient très-renommées ; car ils y alloient en danſant, & en faiſant de continuels feſtins, à l'imitation des Peuples qui accompagnoient Bacchus. C'eſt ainſi que Dalechamp explique un mot d'un vers de Nicoſtrate ou de Philétere, rapporté par Athenée.

Dalechamp. in not. apud Athen. Lib. 3. p. 118.

Leur maniere de commercer ſe fait par voye de préſent. Il y en a qui ſe font au Chef, & en gros au Corps de la Nation, avec qui on commerce, & qui répond par un équivalent, lequel s'accepte toûjours ſans y regarder de trop près, parce que cette eſpece de préſent peut être regardé comme une ſorte de Droit levé ſur les marchandiſes. Ils trafiquent enſuite de particulier à particulier, & d'une Cabane à l'autre. On envoye à l'une de ces Cabanes la choſe qui eſt en vente, de-là on renvoye quelque autre choſe qui en eſt le prix ; mais ſi l'on n'eſt pas content, on la fait rapporter d'où elle eſt venuë, & on retire ſa marchandiſe, à moins qu'on n'offre quelque choſe de mieux, ou qui agrée davantage. L'eſtimation & l'envie d'avoir quelque choſe, en reglent ſeules le prix. Il faut avoir bon œil avec les Sauvages ; ils jouënt d'adreſſe, comme par-tout ailleurs, & ils ſont un peu fripons envers les Etrangers.

M. Frezier rapporte une choſe ſinguliere de la maniere de commercer de quelques Indiens du

Chili, qui habitent sur les montagnes des Andes, laquelle est assez dans le goût, & dans le génie des Sauvages. Il dit, que dès que les Commerçans Espagnols arrivent dans un endroit, ils vont directement chez le Chef de la Bourgade à qui ils font un présent, aussi-bien qu'à chaque personne en particulier de celles qui composent sa famille; après quoi le Chef fait avertir à son de trompe ses Sujets dispersés de l'arrivée des Marchands avec qui ils peuvent traiter. Ceux-ci étant venus, voyent les marchandises, qui sont des miroirs, des coûteaux, des haches, des peignes, des éguilles, &c. Dès qu'ils ont tout vû, & sont convenus de troc, chacun emporte chez soi ce qui lui convient, & se retire sans payer, de sorte que le Marchand a tout livré sans sçavoir à qui, ni voir aucun de ses débiteurs. Enfin quand le Marchand veut se retirer, le Chef par un autre son de trompe donne ordre de payer, & chacun revient apporter fidellement ce dont il est convenu.

Relation du Voyage de la Mer du Sud, p. 68.

Enfin il y a chez les Sauvages certains Droits à payer dans les lieux de passage, quand ils font voyage pour aller en traitte, & qu'ils passent sur les terres d'une Nation chez qui ils ne veulent point s'arrêter, & qu'ils ont intention de passer outre; car la moindre personne de cette Nation arrêtera vingt & trente canots, en disant qu'elle *barre la Riviere*, ou parce qu'on n'a pas couvert le corps d'un tel Capitaine, ou pour tel autre pré-

texte qu'il lui plaira d'alléguer. On ne ſçait pas ce que c'eſt que de réſiſter dans ces ſortes de rencontres ; mais avec un préſent on en eſt quitte.

Quelque déſintereſſé que paroiſſe le Sauvage, il ne l'eſt point, & eſt même aſſez entendu dans ſes affaires ; mais comme les Etrangers ne ſont pas toûjours à couvert de ſes mains qui ſont fort légeres, il n'eſt pas auſſi à couvert de ceux qui veulent le tromper, ou qui ſe flattent de l'avoir trompé, quand ils ont uſé à ſon égard d'une violence, à laquelle il voit bien qu'il lui eſt inutile de s'oppoſer.

Je dirai ici en finiſſant cet Article, que juſqu'à préſent les Européans qui ont commercé avec les Illinois, & avec les autres Peuples de la Louiſiane, ſe ſont ſervis du Calumet de Paix à l'imitation de ces Peuples, & qu'ils ont participé à toutes les cérémonies qu'ils ont coûtume de pratiquer, pour recevoir les Etrangers, pour obtenir la liberté du paſſage, pour aſſurer la tranquillité du Commerce, pour pleurer les morts, & pour ſerrer les nœuds des alliances qu'ils contractent. Je ne ſçais pas ce que les Miſſionnaires des differens Ordres penſent ſur ce point, s'ils ont penétré les motifs de Religion renfermés dans cet uſage, & s'ils en font un ſujet de ſcrupule à ceux qui l'obſervent, ou bien s'ils croyent devoir le permettre, en ſuppoſant que les Sauvages n'ont point du tout de Religion, ou que ce qui auroit été anciennement pratique de Religion, ne fait

plus d'impression sur eux, & ne doit plus être regardé que sur le pied d'une coûtume purement civile. Pour moi qui sçais que les Sauvages sont très-superstitieux, qui crois appercevoir chez eux de grands restes du Paganisme, & qui vois dans celui-ci une Idolatrie très-marquée, je crois aussi devoir faire connoître l'obligation où l'on est d'abolir entierement cet usage, de l'interdire absolument aux Européans, & de le faire quitter aux Nations, qui ont embrassé, ou qu'on dispose à embrasser nôtre sainte Foy.

DE LA CHASSE ET DE LA PESCHE.

SI la Guerre est de tous les exercices le plus noble, & celui dont le Sauvage se fait le plus d'honneur, suivant en cela l'idée commune de toutes les Nations qui en font dépendre leur gloire; ceux de la Chasse & de la Pêche sont pour lui les plus ordinaires, parce qu'ils lui sont les plus nécessaires à la vie, & qu'il en retire la plus grande partie des choses qu'il lui faut pour son entretien: les viandes dont il se nourrit, les habits

bits dont il se couvre, les huiles dont il se graisse, & les pelleteries dont il fait commerce. Les Peuples errans ne vivent presque que de chair & de poisson; une partie de l'année ils sont Ichtyophages, rodant sans cesse sur les bords de la Mer, des Lacs & des Rivieres, & ils passent l'autre dans les bois à courir après les bêtes fauves.

Je n'entrerai point ici dans le détail de leurs differentes Chasses, & de leurs differentes Pêches : de leur maniere de boucanner les viandes, de les faire sécher au feu ou au Soleil, & de les réduire en farine, ce sont des choses trop connuës & trop usées pour en grossir cet Ouvrage. Il suffira, selon mon dessein, de dire que la Chasse & la Pêche ayant été, pour ainsi parler, les premieres occupations des premiers hommes, que la nécessité obligeoit de vivre dans les forêts dont la Terre étoit alors hérissée, ou sur le bord des Rivieres & de la Mer, c'est ce qui a donné lieu aux Generations posterieures de les consacrer sous les noms de Faunes de Tityres, de Sylvains, de Dryades & de Monticoles; persuadées ensuite de cette extravagante imagination, elles allerent se faire un point de Religion de croire que chaque arbre avoit son génie qui y faisoit son séjour : & que de la même maniere chaque Lac, chaque Riviere, chaque Fontaine, avoit ses Dieux, ses Déesses, ses Napées, ses Nayades, comme la Mer avoit entre ses grands Dieux ses Nereïdes & ses Tritons. La superstition croissant ensuite avec le temps, on

introduisit une multiplicité prodigieuse de petites Divinités d'un ordre inferieur, lesquelles ne devoient, comme nous l'avons dit dans l'Article de la Religion, leur existence qu'à l'ignorance des temps, à l'imagination égayée des Poëtes, à qui il ne coûtoit rien de faire des Apothéoses, & de metamorphoser après leur mort, les hommes en quelque chose de different de ce qu'ils étoient de leur vivant.

DES JEUX.

Outre les occupations nécessaires, les Sauvages en ont encore d'autres, qui sont ou de pur divertissement, tels que les jeux de hazard, ou de divertissement mêlé d'un exercice, qui est du ressort de la Gymnastique, lequel sert à dénoüer le corps, & à le former. Ces Jeux sont aussi de la premiere institution des hommes, & les premiers dont les anciens Auteurs nous ayent donné connoissance. Ils sont anterieurs à ceux que Palamede inventa durant le siége de Troye, & peut-être le sont-ils à ceux qu'inventerent les Lydiens, qu'on fait les premiers Auteurs de toutes sortes de jeux, sur une histoire qu'en rapporte Herodote, ou bien sur la ressemblance des termes *Lydii* & *Ludi* : ce qui paroît une conjecture assez foible.

Herodot. Lib. 1. n. 94.

Le Jeu de hazard le plus célebre des Sauvages, est un jeu de noyaux ou d'osselets faits de la rotule des jambes de derriere de l'élan, & des autres os arrondis de quelque animal que ce soit. Ils sont à peu près gros deux fois comme des noyaux de cerise, & faits presque de même en forme ovale ou elliptyque. Quoiqu'on puisse y distinguer six faces, ils n'en ont proprement que deux plus larges que les autres, qui s'applatissent insensiblement, perdant un peu de leur rondeur, & sur lesquelles le noyau se repose plus facilement. L'une de ces faces est peinte de noir, & l'autre d'un blanc jaunâtre. Le nombre n'en est point déterminé; on en peut mettre plus ou moins, au gré des Joüeurs. Cependant il ne passe pas le nombre de huit, & est plus communément de six. Ils jettent ces noyaux dans un plat de bois fort uni, évasé par ses bords, & fort arrondi sur ses deux faces concave & convexe. Ce plat a presque la figure d'une gamelle dont on se sert dans les vaisseaux. Ils agitent long-temps ces noyaux dans ce plat; & après les avoir ainsi agités, ils posent le plat sur le tapis, en frappant contre terre avec le plat même pour faire sauter les noyaux. Ils lui donnent aussi en même temps une impulsion, qui le fait tourner long-temps sur lui-même, & ils aident encore le mouvement que les noyaux reçoivent dans le plat ainsi agité, par un petit vent qu'ils font de la main, pour les faire tourner ou asseoir de la façon qu'ils souhaitent.

Jeu des Osselets.

Quelquefois, ſans ſe ſervir de plat, ils ne font que jetter les noyaux en l'air, & les laiſſent retomber ſur une peau bien étenduë à terre, ou bien ſur une natte fine. Il n'y a gueres néanmoins que les femmes qui joüent ainſi, & les noyaux dont elles ſe ſervent, ſont un peu plus gros que les autres. Ce jeu n'eſt gueres different d'un autre qui eſt en uſage chez les Négres d'Afrique, & dont le P. Labat parle ainſi. » Le jeu qu'ils » joüent (les Négres) & qu'ils ont auſſi apporté » aux Iſles, eſt une eſpece de Jeu de dez. Il eſt » composé de quatre bouges ou coquilles qui leur » ſervent de monnoye. Elles ont un trou fait ex» près dans la partie convexe, aſſez grand pour » qu'elles puiſſent tenir ſur ce côté-là auſſi aiſé» ment que ſur l'autre. Ils les remuënt dans la » main, comme on remuë les dez, & les jettent » ſur une table. Si tous les côtés troüés ſe trou» vent deſſus, où les côtés opposés, ou deux d'une » façon & deux d'une autre, le Joüeur gagne; » mais ſi le nombre des trous ou des deſſous, eſt » impair, il a perdu.

Nouveaux Voyages aux Iſles de l'Amerique, tom. 4. p. 153.

Quoique ſur les noyaux, il n'y ait que deux côtés marqués, l'un de blanc & l'autre de noir, il peut cependant y avoir une multitude de combinaiſons, qui peuvent rendre la partie longue & agréable. Les Sauvages ont la même fureur pour ce jeu, que les Joüeurs les plus acharnés peuvent avoir. On les voit joüer une moitié de Village contre l'autre, & quelquefois les Villa-



Pl. 16. tom. 2. pag. 340

ges voiſins ſe raſſemblent pour faire une partie. On étale auparavant les pelleteries, la porcelaine, & tout ce qui doit être le prix du Vainqueur. Il n'eſt pas rare d'en voir dans ces occaſions pour la valeur de plus de deux mille écus. J'ai lû quelque part, qu'il y a des particuliers qui y perdent non ſeulement tout ce qu'ils ont vaillant, & qui ſe retirent nuds dans les plus grandes rigueurs de l'hyver; mais qui engagent encore leur liberté pour quelque temps: auſſi ne négligent-ils rien pour avoir des ſorts qui les rendent heureux, & quelques-uns ſe préparent au jeu par des jeûnes auſteres de pluſieurs jours.

C'eſt un des plus grands plaiſirs du monde de les voir joüer, tant ils paroiſſent ardents & animés: Bien qu'il n'y en ait que deux qui tiennent le plat pour les deux partis oppoſés, on peut dire néanmoins que tous joüent enſemble; ceux-là ne font que donner le branſle, & tous les autres ſuivent les mouvemens qu'ils déterminent comme s'ils avoient tous la main à l'œuvre. Tandis que l'un des Joüeurs agite le plat, ceux qui parient avec lui, crient tous d'une voix, en répétant ſans ceſſe le ſouhait qu'il fait pour la couleur & pour l'aſſiette des noyaux; tous les autres de la partie adverſe crient auſſi de leur côté en demandant tout le contraire. Ils prononcent leurs mots avec une vivacité & une volubilité ſurprenante, & ſouvent ils ne font que les tronquer; cependant les uns & les autres frappent ſur eux-mêmes, ſe

donnent des coups terribles, & entrent dans une action ſi vehemente, que quoiqu'ils ſoient à demi-nuds, ils ſont d'abord tous en ſueur, comme s'ils avoient joüé une forte partie de paulme, ou fait quelqu'autre exercice plus violent.

Les Diſſertations qu'ont fait les Sçavans ſur ces termes, *Tali*, *Teſſeræ*, *Calculi*, qu'on a pris quelquefois indifferemment les uns pour les autres, nous ont fait connoître & diſcerner trois jeux diſtingués; de ſorte que nous croyons ſçavoir aujourd'hui, que le jeu appellé *Talorum*, étoit un jeu d'oſſelets ou de noyaux, lequel ne paroît plus être en uſage dans l'Europe depuis longtemps. Que celui qu'on nommoit *Teſſerarum*, eſt le jeu des dez: & les Sçavans paroiſſent perſuadés qu'on doit entendre le trictrac par celui qu'on appelloit *Calculorum*.

Le jeu des Sauvages que je viens de décrire, eſt manifeſtement ce jeu d'oſſelets des Anciens, appellé *Talorum*, ce que je crois pouvoir prouver ſuffiſamment par les remarques qu'ont fait ſur cette matiere les Sçavans qui en ont écrit, & en particulier Cœlio Calcagnini, Jules-Ceſar Boulanger, & Adrien Junius, qui en ont le mieux traité. Ce qu'ils en ont dit, ſervira à fonder mes conjectures, & la deſcription que j'en ai faite, contribuëra peut-être à éclaircir les leurs.

Ce jeu avoit pris ſon nom d'un petit os*, qui

* *Calcagnini de Talorum ludo*, *p. 288.* Eſt autem Talus propriè biſulcorum in ſuffragine pedum poſteriorum oſſiculum non rotun-

ſe trouve dans la courbure des pieds de derriere de preſque tous les animaux qui ont le pied fourchu, & qui eſt nommé *Talus* par les Latins, & ἀστράγαλος par les Grecs. Cet os fut apparemment la premiere matiere dont on ſe ſervit pour faire ces oſſelets dont on joüoit, & le nom leur en reſta, quoiqu'on y employât depuis non ſeulement toutes ſortes d'os arrondis; mais encore d'autres matieres differentes (*a*), comme les métaux, l'yvoire, & même les noyaux des fruits, tels que les Dactyles des Palmes, &c.

Le *Talus* ou l'*Aſtragale* étoit fort differend du dé ou du cube; car celui-ci a ſix côtés quarrés parfaitement égaux; de ſorte qu'il peut être aſſis également ſur chacune de ſes faces. L'Aſtragale (*b*) au contraire étant ovale, avoit à la verité ſix côtés diſtingués, mais inégaux, & plus ou moins arrondis, ſelon le ſens des faces qui ſe répondent.

dum planè, ſed rotunditatis tamen parte magnâ particeps, &c.

Talum eum eſſe apud Latinos quem Græci vocant Aſtragalum, ita certum eſt ut vix probatione indigeat . . . . . Plinius Lib. 34. Ubi de Polycleto verba facit. Fecit, inquit, & diſtringentem ſe & nudum telo inceſſentem duoſque pueros item nudos talis ludentes, qui vocantur Aſtragalizontes.

(*a*) Ta'i aurei apud Apoll. Rhodium, Lib. 3. ex cornu, vel oſſe, vel talo Hinnuli apud Callimachum. Ex dactylo Palmæ, Athen. Lib. 5. Eburnei Propert. Lib. 2.

(*b*) Sex verò ſunt tali latera, etſi quatuor in uſu ludentium ſint. Nam duo ſunt ita incurva, ut illis Talus vix poſſit conſiſtere: has *κοραίας*, id eſt, *Antennas*, videtur Ariſtoteles appellaſſe.

Gellius Lib. 1. Talus quatuor tantum partes habet quibus inſiſtat cum ab utroque longitudinis extremo rotundetur.

Les deux extrémités de l'Ellipse, qu'on appelloit les *Antennes*, & qui sont les deux faces extrêmes les plus éloignées & les plus arrondies, étoient si courbes, que l'Astragale ne pouvoit pas plus s'y tenir qu'un œuf sur sa pointe. Ainsi il étoit très-rare qu'on vit les osselets dans cette assiette, à moins qu'il ne s'en trouvât quelqu'un gêné dans cette situation, qui n'est pas naturelle, par les autres osselets voisins.

Gellius & Calcagnini disent que les autres quatre faces servoient aux Joüeurs, & que l'Astragale pouvoit être assis sur ses deux faces laterales, qui étoient les plus étroites. Boulanger dit aussi qu'il pouvoit s'y arrêter; mais qu'il y étoit beaucoup moins stable, que sur ses deux autres faces plus larges; cependant il ajoûte ensuite, que l'Astragale ne pouvoit gueres tomber, & prendre une assiette fixe, que sur l'une de ces deux dernieres.

Cet Auteur croit que de ces deux faces plus larges, l'une étoit cave, & l'autre convexe, ce qui faisoit la difference du *Suppus* & du *Planus* *, qui sont deux termes, lesquels semblent dénoter l'assiette du noyau; mais peut-être Boulanger se

* *Bullingerus de ludis veterum.* In latera minus lata si cadat, stat; sed minus stabilis est quam si in latiores duas superficies caderet, suppusque aut planus fieret . . . . Talus igitur non ferè cadit nisi duobus modis, vel in eam faciem è duabus quas habet latiores, quæ cava est, vel in oppositam quæ eminet & protuberat.

Calcagnini, p. 293. Astragalos planè rotundos negavimus, perfectâ scilicet, & absolutâ rotunditate, sed parte sui leviter pressâ.

Bullinger loco citato. Ei (Talo) nulla faries plana perfectè.

trompe

trompe-t'il en ce point. Car les faces des noyaux se répondoient parfaitement, & étoient toutes convexes, avec quelque difference néanmoins les unes des autres, les deux plus larges étant beaucoup plus applaties que les autres quatre, & surtout que les deux extrêmes, qui étoient beaucoup plus éminentes. Calcagnini l'a fort bien remarqué, quand il dit, qu'il a déja fait voir que l'Astragale n'étoit pas rond d'une rondeur parfaite & absoluë ; mais qu'il s'applatissoit insensiblement perdant un peu de sa rotondité. Boulanger devroit l'avoir compris lui-même de ce qu'il dit ailleurs, qu'il n'y avoit aucun côté qui fut absolument plané & uni, d'où il lui eut été facile de conjecturer, que chaque côté se rapportoit à celui qui lui étoit opposé, s'arrondissant en dehors ; d'autant mieux que cette cavité paroît absolument inutile, les couleurs dont ils sont peints, suffisant à les differencier. Céla est d'autant plus vraisemblable, que dans l'Architecture l'Astragale est une piéce arrondie : & que les Latins nommoient *Talus*, * la partie convexe de leurs Temples faits en rotonde.

Voilà, ce me semble, les noyaux de nos Sauvages, bien conformes aux Astragales des Anciens, quant à leur configuration.

Les Auteurs ont un peu plus de peine à dé-

* Cornel. *in Persii Satyram 5.* Talum, eminentem rotunditatem esse dicit eamque ob causam fastigium Templi rotundi talum quoque dici affirmat.

mêler ce qui étoit marqué ſur les faces de ces oſſelets, qu'ils n'en ont eu à attrapper leur forme. Ils conviennent néanmoins de deux choſes. La premiere, c'eſt que l'Aſtragale n'avoit pas de points marqués : * La ſeconde, c'eſt que l'aſſiete ſeule, ou la poſition de l'Aſtragale, tenoit lieu de points, & avoit le même effet.

Mais ils ſuppoſent qu'avec cela ils avoient des figures differentes, & ils ſe tourmentent beaucoup pour ſçavoir ce que c'étoit que l'*Unio* & le *Senio*, le *Chius* & *Coüs*, *Canis* & *Venus*, & autres termes ſemblables. Cependant, à bien examiner ces prétenduës figures, cela devoit ſe réduire à deux couleurs, ou à deux côtés marqués ; car, ſelon eux-mêmes, rien ne répondoit aux points, qui dans les dez, marquent le double deux, le ternes, le carmes, & le quines. Il n'y avoit que l'équivalent de l'as & du ſix. Je crois qu'il faut en effet conclure, qu'il n'y avoit que deux couleurs comme ſur les noyaux de nos Sauvages, ſçavoir le blanc & le noir, ou bien deux autres couleurs differentes qui revinſſent au même, & qui étoient abſolument néceſſaires, pour qu'on y connut quelque varieté.

Euſtathius, ſur le ſixiéme Livre de l'Iliade, fait mention d'une eſpece de Jeu, dans lequel on joüoit avec ſoixante calculs blancs & noirs. Ce

* *Bullinger. loc. cit.* Talis, ipſe caſus fuit pro punctis numerorum, quia ipſis ſua figura fuit.
Adrian. Junius Anim. Lib. 2. In Talis, poſitus ipſe, ſive ratio lapſus, vicem obtinebat numeri teſtante Polluce.

jeu ne pouvoit être ni le trictrac, ni les dames, ni les échets. Ne feroit-ce point celui dont nous parlons, où le nombre des noyaux eft plus arbitraire ? Quoiqu'on puiffe auffi s'être fort bien trompé, en mettant dans le rang des nombres un dixain de plus, & comptant foixante calculs au lieu de dix.

Boulanger fuppofe encore, que l'un des deux côtés marqués étoit l'heureux, & l'autre le malheureux. Cela peut être, & cela devoit être, quand on ne joüoit qu'à un feul dé ; & dans ce cas, c'étoit l'*unio* qui perdoit, & le *fenio* qui gagnoit. Le même Auteur dit auffi, après Ciceron, * que le coup de Venus étoit celui, où les noyaux fe trouvoient tous fous differentes faces, & celui de *canis*, quands ils fe préfentoient tous fous la même. La chance la meilleure étoit le coup Royal *Bafilifcus* ou de Venus. La plus mauvaife au contraire portoit le nom de *Damnofi Canes*. Le coup de Venus chez les Sauvages, c'eft tout blanc ou tout noir, felon la couleur dont on eft convenu.

Ces diverfes combinaifons étoient au nombre de trente-cinq chez les Anciens, difent les Auteurs ; cela eft cependant difficile à concevoir, s'ils

* *Bullinger. ibid.* In Talis, Bi-io, Ternio feu trio, quaternio [illegible]on fuere, foli fenio, id eft Ve-[illegible]s, & unio, id eft canis, fuere. [illegible]enus fi diverfo omnes vultu, [illegible]is fi uno omnes tali vultu ca-[illegible]ent. Si unico Talo luderent, [illegible]o felix fuit, unio damnofus.

Ciceron dit bien, que le coup de Venus confiftoit en ce que les Aftragales fe préfentoient chacun fous differentes faces ; mais il ne dit pas que chacune de ces faces eut fa figure, & il faut l'accorder avec ce que dit Pollux.

ne joüoient communément qu'à quatre noyaux. Les noms qui les signifioient, étoient pris de ceux de leurs Dieux, de leurs Heros, ou bien des évenemens ou des monumens les plus célebres; tel étoit le coup, appellé *Stesichorius*, du Tombeau de cet homme, qui étoit un Tombeau de figure Octogone. L'*Euripidius* pris du nom de l'un des quarante Préfets, qui furent établis à Athenes après qu'on en eut chassé les trente Tyrans. Mais toutes les differentes combinaisons étant arbitraires, & ayant pû varier selon les temps, & selon les lieux; il faut précisément s'en tenir à ce que dit Pollux de la differente position des noyaux, dont la combinaison diverse, prise de leur situation & de leur couleur, aura fondé en differens endroits, differens noms, & des coups diversement heureux ou malheureux.

Calcagnini, de ludo Talor. p. 290.

Apollonius de Rhodes faisant joüer Cupidon avec Ganymede, leur fait mettre sur le jeu, pour prix de leur victoire, les Astragales même avec quoi ils joüoient. Il représente Ganymede triste, n'en ayant plus que deux de reste, tandis que Cupidon vainqueur en avoit plein ses mains & les replis de sa robbe. Les enfans parient encore ainsi tous les jours pour les dez même avec quoi ils joüent.

Apoll. Rhod. Lib. 3. v. 117.

Pausanias, dans ses Achaïques, dit, que ceux qui venoient consulter les Dieux à un Temple d'Hercule, qui étoit dans le territoire des Buriens, tiroient leurs augures, en guise de réponse

Pausanias in Achai. p. 233.

du sort des Astragales. Ils en jettoient quatre sur une table, & l'explication de ce qu'ils cherchoient, se trouvoit écrite sur la table même sous les Astragales. C'étoit apparemment une rouë de fortune. Les sorts de Lycie si célebres dans l'Antiquité, * se tiroient peut-être avec un jeu d'osselets tout semblables ; ce qui se trouve encore fondé sur l'usage des Sauvages, qui conjecturent sur leurs maladies, & sur-tout le reste, par un jeu de plat que leurs Jongleurs ordonnent très-frequemment.

Le plat dans lequel on jette les noyaux, avoit été inventé par les Anciens pour empêcher les tromperies des Pipeurs, aussi-bien que le cornet dont on se sert pour les dez. Les noms d'*Orca*, dont le Goulet étoit fort étroit, & de *Turricula*, dont la figure parle d'elle-même, ne pouvoient convenir qu'au cornet. Ceux d'*Alveolus*, *Abacus*, représentent assez bien le plat de l'Astragale, de même que celui de *Tabula Lusoria* semble signifier le Damier où l'on joüe aux dames, au trictrac, & aux échets. Les termes *Pyrgus* & *Fritillus*, peuvent avoir été communs au plat & au cornet, à cause qu'on agitoit les noyaux ou les dez dans l'un & dans l'autre avec grand bruit.

Enfin pour finir cet Article, les Anciens en joüant leurs jeux de hazard, se donnoient autant

* Stace Liv. 3. de la Thebaïde. Virgile au Liv. 4. de l'Eneide, parlent des sorts de Lycie, mais ils ne disent point en quoi consistoient ces sorts.

de mouvement, que les Sauvages s'en donnent aujourd'hui, & faisoient paroître la même vivacité. A chaque coup qu'ils jettoient, ils invoquoient les noms de leurs Dieux, les Cliens, ceux de leurs Patrons, & les Amans, ceux de leurs maîtresses. Ils demandoient à haute voix le sort qu'ils souhaitoient ; ils crioient, & s'agitoient avec tant d'action, qu'ils en suoient à grosses goutes ; ce qui fit dire à Auguste, écrivant à Tibere, ainsi qu'il est rapporté dans Suétone, *forum Aleatorium calefecimus.* C'est aussi ce qui a fondé la conjecture, que le mot latin *Alea*, vient du Grec Ἀλέα, qui signifie une châleur moite, parce que le désir de gagner, animoit si fort les Joüeurs, qu'ils en suoient, & qu'ils échauffoient par la véhemence de leur action les Académies où l'on donnoit à joüer.

Jeu des Pailles.

Un autre jeu de hazard des Sauvages, & qui est en même temps un jeu d'adresse, c'est le Jeu des Pailles, ou, pour mieux dire, des Joncs. Car ce sont de petits joncs blancs de la grosseur des tiges de froment, & de la longueur de dix pouces. Je ne l'ai jamais vû joüer, & je n'en trouve aucun vestige dans l'Antiquité. M. Boucher, que j'ai vû mourir à l'âge de 95. ans, & qui ayant vêcu comme les Patriarches, a laissé une posterité aussi nombreuse, laquelle fait aujourd'hui honneur à la Colonie, pour le service de laquelle il s'est consumé, parle de ce jeu en ces termes,

dans son petit Ouvrage, intitulé *Histoire du Canada*.

Ce Jeu de Pailles se fait en effet avec de pe- « tites pailles qui sont faites exprès, & qui se « partagent en trois, comme au hazard fort iné- « galement. Nos François ne l'ont encore pû ap- « prendre. Il est plein d'esprit, & ces pailles sont « parmi eux, ce que les cartes sont parmi nous. «

Le Baron de la Hontan en fait aussi un jeu purement d'esprit & de nombres, ou celui qui sçait compter, diviser, soustraire, & multiplier le mieux par ces pailles, est assuré de gagner. Il faut qu'il y ait à cela de l'usage & de la pratique; car les Sauvages ne sont rien moins que bons Computistes. On peut du moins assurer que leur Arithmetique n'est pas fort chargée, & ne s'étend pas loin.

Le Sieur Perrot, qui étoit un Voyageur célebre, & l'un des Européans que les Sauvages de la Nouvelle France ayent le plus honoré, a laissé une description de ce jeu dans ses Memoires manuscripts. Je l'aurois inserée ici volontiers; mais elle est si obscure, qu'elle est presque inintelligible. Personne des autres François Canadiens que j'ai vû, n'a sçû m'en rendre raison; tout ce que j'ai pû en apprendre, c'est qu'après avoir divisé ces pailles, ils les font passer dans leurs mains avec une dexterité inconcevable : que le nombre impair est toûjours heureux, & le nombre de neuf superieur à tous les autres : que la

division des pailles fait hausser, ou baisser le jeu, & redoubler les paris, selon les differens nombres, jusqu'au gain de la partie, laquelle est quelquefois si animée, lorsque les Villages joüent les uns contre les autres, qu'elle dure des deux & trois jours. Quoique tout s'y passe tranquillement, & avec une bonne foy apparente, il y a cependant bien de la friponnerie & des tours d'adresse. Les Sauvages ont une légereté surprenante dans la main; & bien qu'il soit très-difficile de tromper dans leur jeu de noyaux, qui n'ont que deux couleurs très-sensibles; & qui sont exposés à la vûë dans un plat fort évasé; ils sçavent y piper à merveille. Au reste je ne sçache pas que ces deux jeux dont je viens de parler, soient en usage autre part que dans l'Amerique Septentrionale.

De la Sphéristique.

Apoll. Rhod. Lib. 3. v. 133.

Le Jeu de Paulme, qui est du ressort de la Gymnastique, n'est pas moins ancien que celui de l'Astragale. Apollonius de Rhodes, après avoir fait joüer Cupidon avec Ganymede à celui-ci, ainsi que nous venons de le rapporter, le lui fait quitter, bien qu'il eut tout l'avantage, sur l'esperance que lui donne Venus sa mere, de lui faire présent d'une belle balle; la même que Jupiter avoit reçû de sa nourrice Adrastée, & dont ce Dieu avoit fait les plus doux amusemens de son enfance dans l'Isle de Créte; pourvû que de son côté il veüille bien lui accorder la grace qu'elle vient lui demander en faveur de Junon & de Minerve.

Homere,

Homere, dans le ſixiéme & dans le huitiéme Livre de l'Odyſſée, y fait joüer les Phéaciens. Dans le premier endroit, c'eſt Nauſicaa fille du Roy, qui s'en donne le divertiſſement ſur le bord de la Mer avec ſes ſuivantes. Dans le ſecond, ce ſont deux jeunes hommes, leſquels excelloient dans cet art, & à qui perſonne n'oſoit ſe comparer. Par ordre d'Alcinoüs, ils danſent ſeuls en joüant, & ils le font avec tant de juſteſſe & d'agrément, qu'ils attirent les applaudiſſemens de tous ceux qui aſſiſtent à ce ſpectacle. Les Anciens s'étudioient à donner de la bonne grace à tous leurs mouvemens, ce qui a fait regarder la Sphériſtique comme une partie de l'Orcheſtique, dont on donnoit des leçons dans les Gymnaſes publics. Il eſt pourtant difficile de comprendre qu'on puiſſe joüer à la paulme, & danſer une danſe reglée.

Entre les eſpeces de Sphériſtique, outre le Coryque & le Ballon, les Grecs & les Latins avoient encore differens jeux de Balle qu'on peut démêler dans Boulanger, dans Mercurialis qui en a traité fort au long, & dans le diſcours de M. Burette, inſeré dans les recuëils des Memoires de Litterature de l'Académie Royale des inſcriptions. Je n'en dirai rien ici que ce qui a rapport aux jeux de nos Sauvages, leſquels en ont auſſi de quatre ou cinq eſpeces.

La premiere ſe joüe de cette ſorte. Après avoir marqué deux termes aſſez éloignés, comme ſe-

roit de cinq cens pas, les Joüeurs se rassemblent dans l'espace du milieu entre les termes. Celui qui doit commencer le jeu, tient en main une balle plus grosse, mais moins serrée que celles de nos jeux de paulme. Il doit la jetter en l'air le plus perpendiculairement qu'il lui est possible, afin de la rattrapper lorsquelle retombera; tous les autres forment un cercle autour de lui, tenant leurs mains élevées au-dessus de leurs têtes pour la recevoir aussi dans sa chûte. Celui, qui a pû s'en rendre le maitre, tâche de gagner l'un des buts éloignés; l'attention des autres se porte au contraire à lui couper chemin, à le tenir écarté de ces buts en le repoussant toûjours vers le milieu, enfin à le saisir, & à lui arracher la balle. Mais celui-ci observant toutes leurs démarches, esquive tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tenant toûjours la balle bien saisie, cherchant toûjours à se dépetrer de ceux qui le poursuivent, poussant & culbutant tous ceux qui se rencontrent en son chemin, jusqu'à ce qu'il se voye en danger d'être pris sans ressource. Alors il doit la jetter à un des plus lestes de la troupe, qui soit en état de la défendre. Mais pour allonger la patrie, son adresse consiste à la rejetter à ceux qui sont derriere lui les plus éloignés du but vers lequel il couroit, de tromper ceux-là même, en faisant semblant de viser d'un côté, & la lançant de l'autre; après quoi de poursuivi, il devient poursuivant à son tour, & ne perd

Pl. 17. tom. 2. pag. 354



point l'esperance de ratrapper sa balle, laquelle passe ainsi de main en main, ce qui fait un divertissement fort vif, fort agréable, & qui ne manque point d'art, jusqu'à ce qu'enfin quelqu'un plus heureux puisse gagner l'un des buts. C'est en cela que consiste le gain de la partie, qu'on recommence toûjours de la même maniere.

Le commencement de ce jeu est semblable à celui que les Anciens nommoient Οὐρανία, lequel consistoit, selon la description qu'en donne Pollux, en ce que l'un des Joüeurs jettoit en l'air la balle, que les autres tâchoient de ratrapper en sautant avant qu'elle retombât à terre. Mais, ou cette description est bien imparfaite, ou ce jeu étoit bien froid s'il n'y avoit que cela. Cet Auteur croit que c'étoit celui auquel Homere fait joüer les Pheaciens; mais celui que je viens de décrire, ne peut être joüé à deux, ainsi que le faisoient Halius & Laodamas chez Alcinoüs : c'est pourquoi je pense que c'est plûtôt le jeu appellé *Phaininda*, *Pheninda*, ou *Phennida*, que Pollux distingue de l'Episcyre dont je parlerai tout à l'heure. Selon le sentiment du même Auteur, il fut appellé ainsi, ou de *Phenindus* son Inventeur, ou du mot grec φενακίζειν, parce que dans ce jeu on cherchoit à tromper en jettant la balle d'un côté, après avoir fait semblant de la jetter de l'autre.

Pollux, Lib. 9, cap. 7. Segm. 105.

Le Poëte Antiphane semble aussi le désigner dans quelques vers cités par Athenée, & dont voici le sens. » L'un prenant la balle, la jettoit »

Antiph. apud Athen. Lib. 1. p. 15.

» gayement à un autre, esquivoit en même temps
» le coup de celui-ci, poussoit celui-là hors de sa
» place, & crioit à cet autre de toute sa force de
» se relever.

On jouë encore aujourd'hui en Basse-Bretagne un jeu qui en approche fort, & qui est très-connu dans le païs sous le nom de *la Soule*.

La seconde espece de Sphéristique des Sauvages, est le jeu de Crosse. Les regles en sont absolument les mêmes que celles de l'Episcyre, dont Pollux fait cette description. » Les Joüeurs se par-
» tagent selon leur nombre, & se distribuënt en
» deux bandes autant égales qu'il se peut. Ils ti-
» rent ensuite au milieu du terrain une ligne qu'on
» appelle σκῦρος, sur laquelle on met la balle. Ils
» tirent de la même maniere derriere chacune des
» deux bandes, deux autres lignes éloignées pour
» servir de terme. Ceux que le sort a choisi, pous-
» sent les premiers la balle vers le parti opposé,
» qui fait de son côté tous ses efforts pour la ren-
» voyer d'où elle vient. La partie dure ainsi, jus-
» qu'à ce que les uns ou les autres ayent conduit
» leurs adversaires au terme, ou à la ligne qu'ils
» devoient défendre.

Pollux, Lib. XI. cap. 7. Seg. 104.

La seule difference qu'il peut y avoir entre le jeu de Crosse & l'Episcyre, ou l'*Harpastum*, c'est qu'au premier pour pousser la balle, on se sert de bâtons recourbés, au bout desquels plusieurs Sauvages ont des manieres de raquettes, au lieu qu'il ne paroit pas qu'on se servit des uns ou des au-

tres dans le second ; car, à l'exception des brassards dont on usoit pour joüer au ballon, nous ne trouvons nulle trace d'aucun instrument que les Anciens ayent employé dans leur Sphéristique. Il semble néanmoins qu'on peut l'inferer, non seulement de l'antiquité du jeu de Crosse, qu'il n'est pas possible que les Anciens n'ayent connu, puisqu'il est aujourd'hui aussi répandu dans l'Europe jusqu'aux extrémités de la Lapponie, qu'il l'est dans toute l'Amerique depuis le Nord jusqu'au Chili ; mais on peut encore le conclure de la description qu'en fait Pollux, puisqu'elle porte qu'on y mettoit la balle à terre sur le Scyros, ou la ligne du milieu, & de l'épithéte de *Poudreux*, que Martial (*a*) donne à l'*Harpastum* toutes les fois qu'il en parle, aussi-bien que de celle d'*Arenaria*, qui se trouve dans S. Isidore de Seville, (*b*) ce qui nous signifie que cette balle rouloit toûjours dans la poussiere. Les Mingreliens joüent ce jeu-là à cheval, & la description qu'en fait l'Auteur Italien de la Relation de la Colchide, est très-jolie.

Martial, Lib. 4. Epig. 19. Lib. 7. Epig. 31. Lib. 14. Epigr. 48.

Isidor. Lib. 18. c. 65.

Historia della Colchide, cap. 18. p. 107.

La troisiéme espece de Sphéristique des Sauvages, est une exercice de petite balle, qui n'est

(*a*) Martialis, Lib. 14. Ep. 48.
Hæc rapit Antæi velox in pulvere draucus
Grandia qui vano colla labore facit.
Idem, Lib. 4. Epig. 19.
Sive Harpasta vagus pulverulenta rapis.

(*a*) *Isidor. Lib. 18. cap. 65.* Pila proprie dicitur quod sit pilis plenâ.
Nec tu parce pilos vivacis condere cervi
Unica donec erit geminam superaddita libram.

guéres joüé que par les filles. Les loix n'en sont pas differentes, à ce que je crois, de la Trigonale des Romains. On peut la joüer à deux, à trois, ou à quatre. La balle y doit être toûjours en l'air, aller de main en main, & celle qui la laisse tomber, perd la partie.

Une quatriéme espece se trouve chez les Abenaquis. Leur balle n'est qu'une vescie enflée, qu'on doit aussi toûjours soûtenir en l'air, & qui en effet est soûtenuë long-temps par la multitude des mains, qui la renvoyent sans cesse; ce qui forme un spectacle assez agréable.

Les Floridiens en ont une cinquiéme espece. Ils dressent un mât haut de plusieurs coudées, au-dessus duquel ils mettent une cage d'osier, laquelle tourne sur son pivot. L'adresse consiste à toucher cette cage avec la balle, & à lui faire faire plusieurs tours.

Leurs balles n'ont point de force Elastique, & ne peuvent être prises au bond. Celle du jeu de Crosse est faite de cuir, pleine de poil de Cerf ou d'Elan, ainsi que celle des Anciens, d'où est venu le mot *Pila* à *Pilis*, selon la remarque de S. Isidore; * elle est un peu applatie, afin qu'elle roule moins bien. Les autres peuvent être aussi de même matiere, mais communément ils les font avec la balle, ou les feüilles du bled d'Inde,

* *Isidor. loco cit.* Arenaria quâ in grege dum ex circulo astantium spectantiumque emissa, ultra justum spatium pilam excipere, ludumque inire consueverunt.

Ib. ibid. Trigonaria est quâ inter tres luditur.

ſans y employer autre choſe ; de ſorte qu'elles ſont extrêmement légeres, avec cette ſeule difference que la Trigonale eſt beaucoup plus petite.

Des autres exercices de la Gymnaſtique, ils n'ont, outre cela, que celui de l'Arc, de la courſe, & une eſpece de combat de Gladiateurs, dont je parlerai dans la ſuite. Ils ne connoiſſent point, que je ſçache, & ne paroiſſent pas même avoir connu celui du Diſque, ſi ancien & ſi célebre par la mort d'Hyacinthe qu'Apollon tua par mégarde ; ni le Ceſte, ni le Pancrace, & quelques autres, qui ont fait ſi long-temps le divertiſſement des Grecs & des Romains.

MALADIES ET MEDECINE.

LES exercices violens que font les Sauvages, leurs Voyages, & la ſimplicité des viandes dont ils ſe nourriſſent, les exemptent de beaucoup de maladies, qui ſont les ſuites néceſſaires d'une vie molle, oiſive, & peu agiſſante ; de la délicateſſe des tables ; de l'excès, & de la varieté des vins ; de l'aſſaiſonnement des ſels & des épi-

ces; des ragoûts, & enfin de tous ces raffinemens de délicatesse que la gourmandise a fait inventer, & qui servent plûtôt à contenter le goût, à irriter l'appétit, qu'à entretenir la santé, & à former un bon tempéramment.

Mal nourris, & endurcis par les fatigues de leurs voyages, par le peu de précaution qu'ils prennent contre les injures d'un air que l'excès du chaud & du froid rendent très-rigoureux, ils sont presque tous d'une constitution forte & robuste, d'une bonne charnure & d'un sang plus doux, moins salin, & plus balsamique que le nôtre. On voit parmi eux peu de gens contrefaits de naissance; ils ne sont sujets ni aux goutes, ni aux graveles, ni aux apoplexies, ni aux morts subites, & ils ne connoîtroient peut-être pas les petites veroles, le scorbut, le pourpre, la rougeole, & la plupart des autres maladies épidemiques, sans le commerce des Européans.

Maladies.

Hommes cependant comme les autres, & par consequent sujets aux infirmités, ils en ont quelques unes, qui leur sont plus particulieres. Telles sont les maladies scrophuleuses causées par la crudité des eaux, par les eaux de neige, qu'ils sont obligés de faire fondre dans les païs de chasse, pour boire, & pour faire cuire leur sagamité. C'est peut-être du même principe, & de ce qu'ils ont toûjours l'estomach & la poitrine découverte, qu'ils contractent une espece de phtisie, qui

les

les minant peu à peu, en conduit la plus grande partie au Tombeau, & à laquelle ils n'ont pû encore trouver de remede.

S'ils peuvent éviter ces sortes d'infirmités, qui les prennent d'ordinaire à la fleur de l'âge, & les accidens qu'on ne peut pas toûjours parer, ils parviennent à une vieillesse extrême dans laquelle il faut les assommer, ou s'attendre à les voir mourir par une pure défaillance de la nature; semblables à une lumiere qui s'éteint, faute de matiere propre à l'entretenir. J'ai vû, dans la Mission où j'étois, une Sauvagesse, qui avoit devant ses yeux les enfans de ses enfans jusqu'à la cinquiéme génération. Celle-là n'étoit cependant qu'un enfant par comparaison à deux ou trois autres; mais sur-tout à une en particulier, dont l'âge étoit si avancé, qu'on n'en avoit point d'Epoque, si ce n'est que les plus anciens ne se souvenoient pas de l'avoir vûë autrement que vieille. Elle avoit été d'une taille assez raisonnable; mais quelques mois avant que de mourir, son corps sembla rentrer en lui-même, il se rappetissa, & se recoquilla tellement, que je fus de la derniere surprise lorsque je fis ses obseques, en voyant son cercüeil, qui avoit à peine deux pieds & demi de long.

La Médecine, dans les premiers temps, étoit simple, unie, à la portée de tout le monde, & chacun pouvoit la professer sans avoir pris le

Deux sortes de Medecine.

Bonnet de Docteur, & ſans avoir acheté la réputation d'habile, & le droit d'agir ſur la vie des hommes, comme ſi l'on avoit de la capacité & de la ſcience. Les Rois & les Héros s'en mêloient comme le ſimple peuple. Quelques plantes dont on connoiſſoit la vertu, plûtôt par un long uſage, que par de ſubtils raiſonnemens, étoient des panacées naturelles dont les hommes ſe trouvoient bien. On s'en trouveroit bien encore, ſi on n'en avoit pas perdu le ſecret pour avoir voulu trop raffiner; & ſi on n'avoit pas embarraſſé la Médecine d'une infinité de termes barbares, qui l'obſcurciſſent, & font comme une énigme impénetrable d'une ſcience, laquelle devroit être à la portée de tout le monde, parce que tout le monde y eſt intereſſé; & qu'il importe extrêmement à chacun, que ce qui ſert à entretenir l'harmonie de la vie & de la ſanté, ne fut pas en dépôt entre les mains de peu de perſonnes, que leur profeſſion autoriſe à acquerir de la réputation par de funeſtes expériences, & par l'impunité des homicides. Ceci ſoit dit néanmoins ſans prétendre faire injure aux Médecins de nos jours qui ſont véritablement habiles, qui ont infiniment perfectionné leur art, & beaucoup rencheri ſur leurs prédeceſſeurs.

Outre cette Médecine aiſée & commune, il y en avoit une autre, qui étoit toute du reſſort de la Religion. On en étoit redevable à Apollon, lequel pour cette raiſon étoit Dieu de la Méde-

cine, comme il l'étoit de la Guerre, de la Danse & de la Musique. » C'étoit lui, selon le témoignage de Diodore de Sicile, » qui étoit l'Inven- « teur de cette Science médicale, laquelle s'exer- « çoit par l'art de la Divination, & en vertu de « laquelle les malades étoient autrefois guéris. « On avoit sans doute perdu toute confiance dans cette Science fatidique du temps de cet Auteur, ainsi que le marque expressément le terme d'*autrefois*, &, où elle n'étoit plus en usage, où les malades n'en recevoient plus les mêmes secours. Elle n'est pourtant pas tellement abolie en ce sens, qu'il ne soit encore vrai de dire, que les Médecins connoissent moins qu'ils ne devinent dans la plûpart de nos maladies, sans parler de celles où ils ne connoissent, & ne devinent rien; mais ce n'est pas leur faute, & cela ne peut pas être autrement.

Diodi Sicil. Lib. 5. p. 235.

C'est par un reste de connoissance confuse de cette Science fatidique, qu'Hippocrate a cru pouvoir dire de la Médecine en general, » quelle étoit un don des Dieux, & qu'elle approchoit « de la Divination. « Hippocrate semble ainsi confondre cette Médecine, où il entroit un peu de diablerie ou de jonglerie, avec celle qui est naturelle & aisée. Il ne faut pourtant pas les confondre, car elles sont très-distinctes; & nos Sauvages, curieux & fidelles observateurs des usages des premiers temps, sçavent les discerner parfaitement, & les pratiquent encore telles à peu

Hippocrates in Epistolis, Epist. ad Philopæm, quæ habetur in 4. Classe, p. 67. apud Mercurial.

près, qu'ils les ont reçûës de la premiere institution.

Dans toutes les maladies dont ils croyent connoître la cause naturelle, & où ils ne soupçonnent point de mystere, ils n'en font pas non plus pour leur guérison, & à la réserve de quelques superstitions vulgaires qu'ils observent en cueïllant les plantes, & en les préparant, ils se servent sans façon de celles dont ils connoissent la vertu, & employent certains remedes naturels qui sont chez eux en usage. Ils ne sortent point de leurs Cabanes pour trouver des Médecins; hommes & femmes tous le sont, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'adresse à ceux qui ont le plus de réputation, sur-tout s'ils ont réüssi dans la cure d'une maladie semblable à celle qu'on veut guérir.

Mais dès qu'il y a quelque soupçon que la maladie est causée par les inquiétudes de l'ame, qui soûpire après quelque chose qu'elle souhaite, & qu'elle ne peut obtenir, soit qu'elle se soit manifestée par les songes ou non : si le malade, ou ses parens se sont mis dans la tête, que la maladie est l'effet d'un sortilege, ou de quelque autre malefice, c'est alors qu'ils ont recours à leur médecine surnaturelle, & qu'on met en œuvre les Devins, lesquels ne manquent pas à se faire valoir dans ces occasions, & employent toutes les forfanteries de leur art pour découvrir, ou pour lever le charme, qui donne la mort à celui sur qui il a été jetté.

Ce seroit une matiere assez curieuse & assez belle à traiter que celle de la Médecine naturelle des Sauvages. L'une & l'autre Amerique dans leur vaste étenduë, sont remplies de plantes admirables, dont il y en a plusieurs de specifiques pour certaines maladies, & avec quoi ils font des cures surprenantes. Mais outre qu'un Missionnaire n'a guéres le temps de s'appliquer à cette recherche, & qu'il craint même de le faire, de peur de paroître approuver les superstitions, & les sottes imaginations des Sauvages sur leurs remedes les plus simples, ils en sont eux-mêmes assez jaloux, & chacun fait mystere de ceux qu'il a découverts, ou dont la connoissance est hereditaire dans sa famille. Cependant si j'avois resté dans ma Mission, je n'aurois pas désesperé d'y faire quelques découvertes utiles, ausquelles les occupations que j'ai euës pendant le séjour que j'y ai fait, ne m'ont pas permis de vacquer.

Medecine naturelle.

La guérison des blessures est le Chef-d'œuvre de leurs operations, & ils font sur ce point des choses si extraordinaires, qu'elles pourroient paroître presque incroyables. Je pourrois en citer plusieurs exemples; mais je me contenterai d'en rapporter deux qui ont eu bien des témoins. Le premier est d'un Sauvage Abenaqui, qui ayant été blessé dans l'yvrognerie, & ayant eu les boyaux entamés & percés, fut guéri par ceux de sa Nation, qui le traiterent à Montreal, & le sauverent contre l'opinion des Médecins & des

Chirurgiens. Le ſecond eſt d'un de nos Guerriers, qui étoit allé en guerre contre la Nation des Outagamis ou Renards. Il fut bleſſé d'un coup de feu à l'attaque d'un Village de Kikapous, & eut l'épaule fracaſſée. Celui qui le pançoit, ayant été tué peu de temps après, pour s'être écarté trop imprudemment en allant chercher des plantes, il fut enſuite mal ſoigné, & eut beaucoup à ſouffrir de la faim & des autres incommodités d'un voyage de plus de ſept cens lieuës, après lequel il ſe rendit avec une playe, qui, depuis plus de ſix mois qu'il l'avoit reçûë, pouvoit paſſer pour invéterée. On l'entreprit néanmoins; & quoiqu'il fût ſi mal, que je fus obligé de lui adminiſtrer les derniers Sacremens, & qu'il n'y eut rien, ce ſemble, à eſperer d'une playe ſi vieille, il ne laiſſa pas de ſe tirer d'affaire, & de recouvrer la ſanté, où un Européan auroit peut-être perdu mille vies.

Ils compoſent une eau theriacale pour les playes, qui produit ces effets merveilleux. Cette compoſition eſt de differentes ſortes. L'une eſt de quelques plantes vulneraires, parmi leſquelles ils établiſſent auſſi differentes claſſes ſelon les divers degrés de leurs vertus. L'autre eſt des arbres vulneraires, du tronc ou de la racine deſquels ils enlevent quelques éclats dont ils compoſent leur remede. La troiſiéme enfin eſt tirée du corps de divers animaux, & ſur-tout du cœur qu'ils font ſécher, & dont ils font une poudre, ou une eſpece de maſtic,

Cette eau theriacale de l'une de ces compositions, est peu chargée, parce qu'ils y mettent peu de matiere. Elle ne paroît guéres differente de l'eau commune, si ce n'est qu'elle est un peu plus jaunâtre. Son effet est de pousser au dehors non seulement les humeurs vicieuses qui ont coûtume de se former dans la playe, mais encore les esquilles des os brisés, & les fers des flêches qu'on voit tomber par la vertu de ce dictame.

Le malade commence par boire de cette eau, qui lui tient lieu de toute nourriture pendant qu'il est en danger. Le Médecin après avoir visité la playe, en boit aussi lui-même, afin que sa salive en soit empreignée, avant que de la suçer, ou de la seringuer avec la bouche.

La playe ayant été bien seringuée, le Médecin la couvre de telle maniere, que rien ne touche aux chairs entamées; tout au plus il met autour un cercle d'herbes médicinales, dont il aura fait une décoction. Ils sont persuadés que tout corps étranger qui toucheroit la playe, ne feroit que l'irriter, & changer les humeurs en pus, lequel se conservant autour de l'appareil, corroderoit les chairs, les carieroit, les envenimeroit, & ne pourroit que retarder la guérison, au lieu de l'avancer.

On leve l'appareil de temps en temps regulierement, & on recommence la même operation, laquelle est si efficace, qu'on ne voit point à la playe de chairs baveuses & fongueuses qu'il

faille consumer par des caustiques ; les lêvres en sont toûjours vermeilles, les chairs toûjours fraîches ; & pourvû que le malade observe un bon régime, qu'il ne fasse pas d'indiscretion, il est bien-tôt guéri.

Quelques-uns se persuadent que les Sauvages n'usant point de sel, ont une charnure plus douce & meilleure que la nôtre. Cela peut contribuer à leur guérison, je l'avouë ; mais je suis persuadé qu'elle vient principalement de l'efficace de leurs vulneraires, & peut-être encore plus de la maniere de les appliquer, & du soin qu'ils prennent pour que la playe ne prenne point d'air.

Ils ne réüssissent pas moins bien dans les ruptures & les descentes, les dislocations, luxations & fractures. L'on a vû des os rompus, repris & consolidés, de maniere qu'en huit jours de temps on en avoit entierement l'usage.

En general, leurs remedes topiques sont très-bons. Il n'en est pas de même de leurs vomitifs & de leurs purgatifs. Ils sont obligés de les doser fortement pour qu'ils puissent produire quelque effet. Ce sont comme des décoctions de lavemens très-dégoûtantes, & qui noyent un estomach. D'ailleurs ils ne se croyent pas purgés suffisamment, s'ils ne prennent des médecines très-fortes, qui les vuident avec excès, & qui pourroient tuer un cheval.

Ils ont des secrets sans fin pour des maladies, où autrefois nous ne voyions presque pas de remede.

mede. Un Sauvage à Missilimakinak, guérit en huit jours de temps un de nos Missionnaires d'une paralysie universelle, qui le rendoit perclus de tous ses membres, & l'obligeoit de se faire porter à Quebec pour s'y faire traiter; on a sçû son secret, mais on l'a perdu. Tout ce que j'ai pû en apprendre, est qu'il alloit au fonds des marais chercher une racine qu'il mêloit ensuite avec de la cigue. J'ai vû une Sauvagesse dans ma Mission, qu'on m'assuroit s'être guérie d'une hydropisie formée; j'ai négligé d'apprendre d'elle, comment & par quel remede. Ils se préservent, & se guérissent des maladies veneriennes que les Européans ont porté d'Amerique en Europe, par les rapures du bois de gayac & de sassafras. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ont coûtume de faire une Cabane dans les bois à ceux qui sont attaqués de ce mal infâme, & de les séparer du milieu du peuple, comme les Juifs en usoient à l'égard de ceux qui étoient tachés de la lépre. Dans les pleuresies, & dans toutes les maladies où il y a quelque pointe de douleur, ils tâchent de rompre la pointe par la repercussion, & ils médicamentent le côté opposé. Dans les fiévres ils temperent l'ardeur, & préviennent les transports par des lotions froides d'herbes medicinales, qui font un contraste avec le chaud.

La Diette est chez eux un grand remede comme par-tout ailleurs; mais elle n'est pas toûjours outrée, universelle, & ne consiste souvent que

dans l'abſtinence de certaines viandes, qu'ils croyent contraires à la maladie dont on eſt attaqué.

Ils ne connoiſſoient point la ſaignée avant l'arrivée des Européans, & ils ne ſçavent pas même encore s'en ſervir entr'eux ; mais ils y ſuppléent par des ſcarifications qu'ils font avec des pierres tranchantes, indifferemment dans toutes les parties du corps où ils ont du mal. Ils y appliquent enſuite des courgées vuidées, qu'on peut appeller *Cucurbites*, plus proprement que celles de verre, & ils les rempliſſent de matieres combuſtibles où ils mettent le feu. C'étoit autrefois, & c'eſt encore un remede fort univerſel dans l'Egypte & chez les Orientaux.

Ils employent aſſez volontiers les cauſtiques, les uſtulations & boutons de feu, qui ſont ſi fort en uſage dans toutes les Indes Orientales ; mais au lieu de pierre infernale, ils ſe ſervent de bois pourri, dont l'ardeur eſt beaucoup moins vive que celle du bois verd.

Ils ignorent l'uſage des lavements, & je n'en ſçache qu'un ſeul exemple que le Pere Garnier m'a dit avoir appris d'un Sauvage, des Païs d'enhaut vers les Outaouacs, qui faiſoit de ces ſortes de compoſitions. Il les mettoit dans une veſſie à laquelle il attachoit une canule, & il faiſoit entrer le remede, en comprimant la veſſie fortement avec les mains.

La Süerie eſt leur remede le plus univerſel, & dont ils font un plus grand uſage. Elle eſt également pour les malades & pour les ſains, qui ſe purgent par-là des humeurs abondantes, leſquelles peuvent avoir alteré leur ſanté, ou qui pourroient dans la ſuite leur cauſer des infirmités.

La Süerie.

La Süerie eſt une petite Cabane en rotonde de ſix ou ſept pieds de haut, où ils peuvent ranger au nombre de ſept ou huit perſonnes. Cette Cabane eſt couverte de nattes & de fourrures pour la défendre de l'air exterieur. On y met à terre dans le milieu un certain nombre de cailloux, qu'on a laiſſés long-temps dans le feu juſqu'à ce qu'ils en ayent été pénétrés, & on ſuſpend au-deſſus une chaudiere pleine d'eau fraîche. Ceux qui doivent ſe faire ſüer, entrent dans cette Cabane nuds, autant que la bienſéance peut le permettre, & ayant pris leur place, ſuppoſé qu'ils ne doivent pas y traiter d'affaires ſecretes, ſelon l'uſage dont nous parlerons bien-tôt, ils commencent à s'agiter extraordinairement, & à chanter chacun ſa chanſon. Et comme ſouvent elles ſont toutes differentes pour l'air & pour les paroles, cela fait la muſique la plus déſagréable & la plus diſcordante qu'on puiſſe entendre.

De temps en temps, lorſque les cailloux commencent à perdre de leur activité, ils la réveillent en les arroſant avec un peu de cette eau froide, qui eſt dans la chaudiere. Cette eau n'a pas

plûtôt touché à ces pierres, qu'elle s'éleve en une vapeur qui remplit la Cabane, & en augmente beaucoup la chaleur. Ils se jettent aussi mutuellement de cette eau fraîche au visage les uns des autres, pour s'empêcher de se trouver mal. En un instant leur corps ruisselle de toutes parts; & quand leurs pores sont bien ouverts, & que la sueur est la plus abondante, ils sortent tous en chantant, & courent se plonger dans la Riviere, où ils nagent & se débattent avec beaucoup de véhemence. Quelques-uns, les malades en particulier, se contentent de se faire arroser d'eau fraîche. Il semble que le contraste d'un chaud extrême avec le froid de l'eau, devroit les saisir, & les faire mourir; peut-être même qu'un honnête homme en mourroit; mais ils ont pour eux l'expérience que cela leur fait du bien, ce qui vaut mieux que tous les raisonnemens qu'on pourroit faire.

Herodot. Lib. 4. n. 73. & seq.

Il est aisé de conjecturer de ce que Herodote raconte des Purifications des Scythes, qu'ils se faisoient suer de la même maniere. Voici ce qu'il en dit. » Quand les Scythes ont enterré les morts, » ils se purifient, comme nous dirons. Premiere» ment ils se purgent la tête, & ensuite voici ce » qu'ils font au corps. Ils dressent trois morceaux » de bois, qui panchent les uns sur les autres; ils » arrangent à l'entour des couvertures de feutre, » & jettent des pierres ardentes dans une cuvette, » laquelle est au milieu de ces morceaux de bois,

& de ces couvertures de feutre. Or il croît parmi « eux une eſpece de chanvre, lequel eſt fort ſem- « blable au lin ..... Ils prennent la ſemence de « ce chanvre, & la mettent ſous cette machine « & ſous ces couvertures; & en même temps il « en ſort une odeur ſi excellente, qu'il ne ſe trouve « point chez les Grecs de ſi agréables caſſolettes. « Les Scythes ravis de cette odeur, s'écrient auſſi- « tôt comme ſaiſis d'étonnement, & cela leur ſert « de bain; car ils ne ſe lavent jamais le corps; « il n'y a que leurs femmes qui ſe baignent. «

On ne peut méconnoître dans cette deſcription la Cabane préparée pour la Süerie, & la maniere de ſüer avec les cailloux; mais Herodote a décrit cela à ſa façon; & il ne paroît guéres vraiſemblable que chez les Scythes, les hommes ne ſe baignaſſent jamais.

Les Lacédemoniens & les Luſitaniens ſe faiſoient ſüer de la même maniere, ainſi que Strabon nous l'apprend. » Les Peuples de Luſitanie, « dit-il, qui habitent ſur les bords du Duero, ont, « à ce qu'on aſſure, abſolument les mêmes coû- « tumes & les mêmes uſages qu'on obſerve à La- « cedemone. Ils ſe frottent d'huile deux fois le « jour; ils ſe font ſüer avec des pierres ardentes; « ils ſe baignent dans l'eau froide, & n'ont qu'une « ſorte de nourriture, vivant avec beaucoup de « frugalité. «

Strabo, Lib. 3. p. 106.

L'uſage des bains chauds étoit très-frequent anciennement; les Grecs & les Romains avoient

beaucoup perfectionné la maniere de se faire süer, & d'aider la transpiration.

La Süerie est non seulement un remede chez les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, mais elle est encore un usage de civilité, & peut-être de Religion pour recevoir les Etrangers. Car, dès que l'Etranger est arrivé, & qu'il a un peu mangé de ce qu'on trouve d'abord à la main, tandis qu'on prépare une nouvelle chaudiere pour le régaler, & que d'autre part on dresse la Süerie, & qu'on fait rougir les pierres, on le fait asseoir sur une natte propre; on lui deschausse ses souliers & ses bas, & on graisse ses pieds & ses jambes; on le fait ensuite entrer dans la Süerie, & le maître de la Cabane qui l'a reçû, y entre avec lui. Là, comme dans un sanctuaire de verité, ils traitent des affaires les plus secretes, il expose tous les motifs de son voyage, & il répond ordinairement avec assez de sincerité à toutes les questions qu'on lui fait. Si l'on s'apperçoit qu'il mente, & qu'il déguise ses sentimens, ou la verité des faits sur quoi on l'interroge, on ne fait point semblant de s'en appercevoir; la coûtume porte, qu'il n'en soit pas moins bien traité, moins caressé, & cela n'empêche point qu'à son départ on ne le charge de présens & de biens, comme si l'on avoit lieu d'être content de lui.

Les Sauvages font aussi süer leurs malades avec le bois d'épinette, & d'autres branches de sapinage qu'ils font boüillir dans une grande chau-

diere, dont ils reçoivent la vapeur de dessus une estrade, sur laquelle ils s'étendent.

En Amerique, tout comme ici, on fait plus de cas des remedes venus de loin, que de ceux qu'on a à la main, & qui paroissent trop vils, parce qu'ils sont trop communs. C'est la même chose du Médecin, que du remede; l'Etranger a toûjours la préference; on le croit plus habile sans sçavoir pourquoi; la prévention est pour lui, & cela suffit : c'est sur ce principe que les Sauvages préferent un remede qui ait la grace de la nouveauté, à un remede usité; & qu'ils employent préferablement les Médecins d'une autre Nation, que ceux de la leur. Ils se mettent volontiers entre les mains des Européans : ils se font saigner même sans besoin, & par compagnie : ils prennent par estime nos vomitifs & nos purgatifs; mais ils évanoüissent presque, en voyant ce terrible appareil de ferrements dont on se sert en Europe pour nous déchiqueter, & ils ne sçauroient soûtenir l'idée de ces grandes incisions que fait le bistouri, dont ils n'aiment du tout point les operations.

Medecine par la Divination.

Les Jongleurs & les Devins n'étant appellés que pour connoître les désirs innés de l'Ame, pour juger des sorts, & pour les ôter, doivent aussi être regardés comme des Médecins d'un ordre superieur aux Loix communes de la nature; aussi n'est-ce point par elle qu'ils se gouvernent

dans le genre des remedes qu'ils prescrivent pour la guérison de ces maladies extraordinaires. C'est l'esprit avec qui ils prétendent avoir des communications, c'est leur caprice, leur imagination échauffée par l'enthousiasme qui les saisit, ou qu'ils affectent, qu'ils consultent plûtôt, que la proportion d'aucun remede convenable à l'état présent du malade.

J'ai déja parlé fort au long, dans l'Article de la Religion, de ces Devins ou de ces Charlatans, lesquels, héritiers de ces malheureux restes d'un art infâme, qui a soûtenu long-temps le Paganisme, & qui a séduit pendant tant de siecles la multitude des Nations, continuënt encore à tromper les hommes, en abusant ou de leur confiance impie dans les opérations réelles des esprits de ténebres, ou de leur sotte crédulité dans leurs Ministres, qui les joüent par des prestiges, & des tours de passe-passe. Laissant donc à chacun la liberté de porter sur nos Jongleurs tel jugement qu'il lui plaira, je ne ferai que décrire la maniere dont ils s'y prennent pour guérir les malades, lesquels sont assez malheureux pour passer par leurs mains.

Le Jongleur, avant que de commencer ses opérations, se prépare une Süerie telle que je l'ai décrite, ou une Cabane semblable de six ou sept pieds de haut, laquelle répond à ce qu'on appelloit dans le Paganisme *Adyta* ou *Penetralia*, qui étoient des lieux obscurs & ténebreux, où l'on rendoit

rendoit les Oracles. Il y a cette difference néanmoins entre la Süerie & cette Cabane, que celle-ci reçoit du jour par en haut, comme pour donner lieu à l'esprit d'y entrer, au lieu que la premiere est entierement fermée. Le Jongleur se cache dans ce sanctuaire avec son sac, dans lequel, outre son tabac & sa pipe, il porte toûjours ce que j'ai appellé son *Oïaron* & son *Manitou*, qu'on peut regarder comme ses Talismans où réside toute sa vertu. Avec cela il compose souvent une espece de breuvage préparatoire pour se disposer à recevoir l'impression de l'esprit, de la même maniere que la Pythie mâchoit le laurier avant que de consulter Apollon, & de monter sur le Trepied *

* Athenée, Liv. 2. dit, qu'on distinguoit deux sortes de Trepieds; l'un étoit une coupe, & l'autre un chaudron, ou pour mieux dire, une espece de marmitte, dont la partie inferieure portoit sur trois pieds. Ils servoient à mettre du vin. Ils étoient le prix des Vainqueurs dans les jeux dédiés à Bacchus, & ils convenoient à Apollon & à Bacchus: à Apollon, à cause de la certitude de certains de ses Oracles: à Bacchus, parce que le vin fait dire la verité, & qu'on dit communément de ceux qui disent vrai, qu'ils parlent *e Tripode.* Mais ce n'étoit pas-là le trepied Pythique; c'est ce que dit expressément Semus de Delos qu'Athenée cite en cet endroit.

Le même Auteur, Liv. 14. p. 937. parle d'une autre sorte de Trepied qui étoit un instrument de Musique, ainsi nommé, parce qu'il étoit fait sur le modele du Trepied Delphique; il étoit de l'invention de Pythagore de Zacynthe. Mais, outre qu'il cite un Auteur, lequel dit, que cet instrument étoit un de ceux qu'on ne sçavoit s'ils avoient jamais existé, ou qu'il avoit été si peu en vogue, qu'il étoit presque entierement inconnu; la description qu'en donne ensuite Athenée, est telle, qu'on n'en peut guéres tirer aucune connoissance de la forme du Trepied Pythien.

On voit des Trepieds dans les médailles & dans les monumens antiques. Ces Trepieds soûtien-

sacré, ou plûtôt d'y entrer, & de s'y cacher. Car, quoique communément on regarde le Trepied Delphique comme une table ou un siége à trois ou même quatre pieds, ainsi que le dit Jamblique, je crois, selon les conjectures que j'en puis faire, que le Trepied sacré étoit un Tabernacle, tel à peu près qu'Herodote a décrit la Süerie des Scythes, composé de trois piéces qui se réünis-

nent d'ordinaire une espece de labrum ou de cuvette, destinée aux Eaux Lustrales, ou bien à recevoir les Libations ; car on voit souvent un Sacrificateur ou un Empereur, tenant la Patere inclinée sur le Labrum. Ce n'étoit pas non plus le Trepied Pythique ; & quoiqu'il pût servir à la Divination & aux Augures, il est évident que ce n'étoit pas celui qui servoit à la Pythie.

Le Trepied de la Pythie étoit un petit siége à trois pieds, ou même à quatre, selon Jamblique. Quelques-uns croyent que c'étoit une table à trois pieds sur laquelle elle montoit. Quelques autres distinguent deux choses dans le Trepied. La premiere, c'est le Trepied même, c'est-à-dire, ce qui soûtenoit quelque autre chose, destiné à la couvrir. La seconde, c'est ce qu'on appelloit *Cortina*. Or ils disent que *Cortina* étoit une table, sur laquelle la Pythie montoit ou s'asseioit, ce qui ne convient guéres à l'état d'une personne qui entroit dans l'enthousiasme. Cette Table, ajoûtent-ils, étoit ronde. Pour prouver cette forme circulaire, ils citent Ennius, qui appelle la voûte du Ciel *Cortinam Cœli*, & Severe qui appelle *Cortinam Theatri*, le sommet du Théatre fait en rotonde, convexe en dehors, & concave en dedans. Or si cela est, on doit conclure de cela même, que ce qu'on appelloit *Cortina*, n'étoit point une Table sur laquelle on pût s'asseoir ; mais un couvercle, & quelque chose fait en forme de voûte. Or tout cela revient à ce que j'ai dit de la Cabane de nos Jongleurs ; ainsi le Trepied ne sera autre chose que les bois que l'on dresse, qui font le corps de l'édifice, & qui ne sont destinés qu'à soûtenir les peaux dont on doit les couvrir, *ipsum sustentaculum cui imponebatur Cortina*, comme le dit Fabri : & on expliquera ce terme *Cortina* par le terme *Operculum*, dont Pline s'est servi pour l'expliquer ; & par celui d'*Aulæa* des Tapisseries, mais des Tapisseries faites de cuir, selon l'explication qu'en donne S. Isidore. *Cortinæ sunt Aulæa, id est vela de pellibus, dictæ à coriis.*

ſoient par le haut, & s'écartoient par en bas, qu'on couvroit enſuite de peaux, de voîles, ou de tapiſſeries, ce qui lui fit donner par les Latins le nom de *Cortyna* une Courtine.

Le Jongleur ainſi préparé, commence à agiter la Tortuë qu'il tient à la main, & à chanter pour invoquer l'eſprit, qui lui fait ſentir ſa préſence, comme il le faiſoit autrefois par un vent impétueux, un mugiſſement de la terre, & une agitation violente du Tabernacle où il eſt enfermé. Le Pere le Jeune ayant ſuivi les Sauvages Micmacs à la chaſſe, fut préſent à une de ces actions. Il dit, qu'il ſe perſuada d'abord que c'étoit le Jongleur qui ébranloit cette Cabane; que néanmoins cela ne laiſſoit pas de lui cauſer une extrême ſurpriſe, ayant vû de jeunes gens ſüer, en la dreſſant, de la fatigue & de la peine qu'ils prenoient pour l'affermir; & que d'ailleurs il ne pouvoit pas comprendre comment un homme ſeul pouvoit l'agiter ſi violemment & ſi longtemps, & qu'il pût avoir aſſez de force pour reſiſter à ce travail. Mais il ajoûte, que des Sauvages lui parlant à cœur ouvert, l'avoient aſſuré que le Jongleur n'y avoit aucune part: que l'édifice étoit quelquefois ſi ſolide, qu'à peine un homme pouvoit-il l'ébranler, & que lorſqu'il paroiſſoit le plus puiſſamment ſecoüé, que le ſommet du Tabernacle plioit juſqu'à terre, on en voyoit ſortir par en bas les bras & les jambes du Jongleur, de ſorte qu'il étoit évident qu'il n'y touchoit pas.

Relation de la Nouvelle France pour l'an 1634.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt alors que le Jongleur entre dans cet enthouſiaſme, & dans ces ſymptomes de fureur divine, que les Payens voyoient dans leurs Pythies, dans leurs Sibylles & dans leurs Devins; c'eſt alors qu'il fait tous les prodiges, ou tous les preſtiges, dont il éblouït les yeux des Spectateurs, qui les attribuënt à la puiſſance de l'eſprit étranger, lequel anime tous ſes reſſorts, & qui agit par ſon organe. C'eſt auſſi au plus fort de ces agitations qu'il prononce ſur l'état du malade, & ſur les remedes qui lui conviennent.

Ces remedes ſouverains pour rendre la ſanté, ſont des feſtins à chanter & à manger, des danſes de pluſieurs ſortes; une ſur-tout où ils s'entrejettent des ſorts comme pour ſe faire mourir, & où l'on en voit pluſieurs qu'on croiroit verſer quantité de ſang par le nez & par la bouche: ce ſont des jeux de plat, de croſſe & des pailles: la fête de l'Onnonhouaròri ou de la folie, & d'autres choſes ſemblables, qui, tout extravagantes qu'elles ſont, dès que le Jongleur a prononcé, ſont ſur le champ executées avec tant d'exactitude & de ponctualité, que quelque extraordinaire que ſoit la choſe qu'il demande, tout eſt en mouvement pour la trouver, & que la ſeule déciſion du Jongleur fait agir quelquefois pluſieurs Villages enſemble.

Le malade, qui ordinairement a plus beſoin de repos que de tout le reſte, eſt expoſé pendant

cette cruelle cérémonie; quelque longue qu'elle puiſſe être, a tout le bruit de ces Bacchanales, dont le ſeul étourdiſſement qu'elles lui cauſent, ſeroit capable de le faire mourir. C'eſt peu de choſe encore que le bruit, ces pauvres malheureux ſont à la diſcrétion de ces Empyriques, qui les ſoufflent, qui les ſuçent, qui les preſſent avec une violence frenetique dans les parties du corps où ils ſouffrent le plus de mal, de ſorte qu'ils ont plus l'air & l'action de Bourreaux, que de Médecins. Quelquefois ils les font entrer dans la Süerie avec eux : d'autrefois ils les font danſer & joüer : ſouvent ils les promenent à pas lents au milieu des braſiers des Cabanes, ſans que le feu les endommage en aucune maniere : enfin ils les fatiguent de telle ſorte, qu'ils ſont plus malades d'avoir été jonglés, que de leur maladie même.

On attend du Jongleur, qu'il déclare celui qui a donné le maléfice, qu'il découvre en quoi il conſiſte : qu'il pronoſtique ſur l'état de la maladie, & s'il ſe peut qu'il la guériſſe.

Il eſt aſſez facile à ceux de la Nation de prononcer ſur l'Auteur du mal. Ils n'ont qu'à nommer quelque perſonne de celles qui ont mauvaiſe réputation, & qui ſont odieuſes ou ſuſpectes. Qui que ce ſoit qu'ils déſignent, parmi ceux ou celles de ce caractere, ils ſont aſſurés d'être crûs, & de faire plaiſir au public. Un Jongleur étranger devroit être un peu plus embarraſſé; mais il

a ſoin de s'informer auparavant en ſecret. Sans prendre même tant de précautions, il eſt toûjours bien inſtruit par un aſſez bon nombre de gens, qui lui communiquent leurs ſoupçons, & qui ſont enſuite aſſez ſots pour croire qu'il a deviné, ou aſſez habiles pour en faire ſemblant.

Il eſt encore plus aiſé au Jongleur de découvrir le ſort, & de le montrer. Il n'a qu'à le préparer d'avance lui-même, & à le cacher où bon lui ſemble. Le plus ſouvent néanmoins il le tire du corps du malade. Ce ſeront tels ſignes qu'il lui plaira, de petits oſſemens, des cheveux, des morceaux de fer ou de cuivre qu'il inſere dans ſa bouche, & qu'il en retire habilement, après avoir mordu le malade juſqu'à lui faire perdre connoiſſance; enſuite dequoi il feint de l'avoir fait ſortir de la playe, & eſt aſſez heureux pour perſuader à ce miſerable qu'il lui a fait un grand bien. S'il lui a donné quelque vomitif propre à lui faire rendre juſqu'aux entrailles; qu'il en ſorte quelques grumaux de ſang, quelques matieres noires ou purulantes: c'eſt-là qu'eſt l'Otkon, l'eſprit ou le ſort qui le tuoit. Il le montre avec joye, & s'applaudit d'avoir vaincu un ſi cruel ennemi.

Le Pronoſtic eſt plûtôt heureux que malheureux, & laiſſe toûjours entrevoir de grandes eſperances. Le malade, après cela, n'a qu'à crever, c'eſt pour ſon compte. Le Jongleur à mille raiſons pour ſortir d'intrigue. Il n'en perd point ſon

crédit, & il n'en est pas moins bien payé. C'est, ou le charme, qui étoit au-dessus des remedes, ou quelque chose d'essentiel que le Jongleur avoit prescrit à quoi l'on a manqué. Enfin c'est toûjours le mort qui a tort, & la malheureuse destinée de ces pauvres infortunés, qui expirent quelquefois dans le temps même qu'on pronostique leur guérison, ne peut point détromper ces Peuples aveuglés, que le Démon tient dans son esclavage. Ils ont toûjours leur confiance dans leurs faux Prophetes, quoique mille expériences deussent leur avoir appris qu'on ne guérit point entre leurs mains; qu'il n'y a rien de moins solide pour l'ordinaire que leurs prédictions; & que souvent même elles se combattent & se contredisent, lorsqu'il y a plusieurs Jongleurs ensemble, ou du moins qu'elles sont aussi enveloppées, que l'étoient les Oracles que les faux Dieux rendoient par la bouche de leurs Devins & de leurs Pythonisses.

Lorsque les Caraïbes ont recours à leurs Devins, ils accompagnent toûjours cette cérémonie du sacrifice fait au Démon, dont j'ai déja parlé dans l'Article de la Religion. » Il faut, avant « toutes choses, dit le Ministre Rochefort, que la « Case, en laquelle le Boyé doit entrer, soit bien « nettement préparée : que la petite table, qu'ils « nomment *Matoutou*, soit chargée de l'*Anakri* « pour *Maboya*, c'est-à-dire, d'une offrande de « Cassave & d'Ouicou pour l'Esprit malin, & «

Rochefort, Hist. Morale des Antilles, Liv. 2. c. 24.

» même des prémices de leurs jardins, si c'est la
» saison des fruits. Il faut aussi qu'il y ait à l'un
» des bouts de la Case, autant de petits siéges,
» qu'il doit se trouver de personnes à cette détes-
» table action.

» Après ces préparatifs, le Boyé, qui ne fait
» jamais cette œuvre de ténébres que pendant la
» nuit, ayant soigneusement fait éteindre tout le
» feu de la Case & des environs, entre dans cette
» obscurité, & ayant trouvé sa place à l'aide de
» la foible lueur d'un bout de tabac allumé qu'il
» tient en sa main, il prononce d'abord quelques
» paroles barbares : il frappe ensuite de son pied
» gauche la terre à plusieurs reprises, & ayant mis
» en sa bouche le bout de tabac qu'il porte en sa
» main, il souffle cinq ou six fois la fumée qui
» en sort, puis froissant entre ses mains le bout
» de tabac, il l'éparpille en l'air. Et alors le Dia-
» ble évoqué par ces singeries, ébranlant d'une
» furieuse secousse le faiste de la Case, où exci-
» tant quelque autre bruit épouventable, compa-
» roît aussi-tôt, & répond distinctement à toutes
» les demandes qui lui sont faites par le Boyé.

» Si le Diable assure, que la maladie de celui
» pour lequel il est consulté, n'est pas mortelle,
» pour lors le Boyé, & le fantôme qui l'accom-
» pagne, s'approchent du malade pour l'assurer
» qu'il sera bien-tôt guéri : & pour l'entretenir
» dans cette esperance, ils touchent doucement les
» parties les plus douloureuses de son corps, & les

ayant

ayant un peu pressées, ils feignent d'en faire « sortir des épines, des os brisés, des éclats de « bois & de pierre, qui étoient, à ce que disent ces « malheureux Médecins, la cause de son mal. Ils « humectent aussi quelquefois de leur haleine la « partie débile, & l'ayant suçée à plusieurs re- « prises, il persuadent au patient, qu'ils ont par « ce moyen attiré tout le venin qui étoit en son « corps, & qui le tenoit en langueur. Enfin pour « la clôture de tout cet abominable mystere, ils « frottent tout le corps du malade avec le suc du « fruit de *Junipa*, qui le teint d'un brun fort obs- « cur, & qui est comme la marque, & le sceau de « sa guérison. «

Celui qui croit avoir été guéri par un si dam- « nable moyen, a coûtume de faire en reconnois- « sance un grand festin, auquel le Boyé tient le « premier rang entre les Conviés. Il ne doit pas « oublier l'*Anakri* pour le Diable, qui ne manque « pas de s'y trouver; mais si le Boyé a recueïlli « de la communication qu'il a euë avec son Dé- « mon, que la maladie est à la mort, il se con- « tente de consoler le malade, en lui disant, que « son Dieu, ou pour mieux dire, son Diable fa- « milier, ayant pitié de lui, le veut emmener en « sa compagnie, pour être délivré de toutes ses « infirmités «

La maniere de guérir par la Divination, est absolument répanduë chez toutes les Nations de l'Amerique, qui, comme nous l'avons dit, ont

toutes leurs Devins ou leurs Charlatans. La méthode peut être differente chez les divers Peuples quant aux circonstances ; mais elle est la même quant à la substance, & quant au fonds.

Les malades sont assez soignés pendant qu'on espere, & qu'on a interêt de les guérir ; mais ils sont abandonnés avec trop de facilité dès qu'on commence à perdre esperance. J'en ai sauvé un deux fois dans le danger où il étoit de mourir, la premiere fois de froid, & la seconde de faim, si par bonheur pour lui je n'eusse été appellé, & si je n'eusse pourvû à ces deux besoins, de la maniere que je jugeai lui être plus convenable.

MORT, SEPULTURE ET DEÜIL.

A L'approche de ces derniers momens consacrés par la pieté de tous les siecles, & par les vœux que chacun formoit de mourir entre les mains des personnes qui leur étoient les plus cheres ; qui recueïllissent leurs derniers soûpirs, & qui leur fermassent les yeux, la pieté des Sauvages se signale aussi ; mais la sotte crainte qu'ils ont de ne pouvoir pas bien fermer les yeux & la

Pl. 18. tom. 2. pag. 386.



bouche à leurs malades, & qu'ils n'en reſtent défigurés après leur mort, rend leur pieté cruelle pendant qu'ils ſont à l'agonie. L'attention qu'ils ont à leur rendre ces devoirs, hâte la mort à pluſieurs, ſans que leur tendreſſe en ſoit allarmée, parce qu'ils n'en eſperent plus rien, ou même parce qu'ils croyent abreger leurs douleurs. J'ai eu quelquefois de la peine à arrêter des meres, qui ſe rendoient ainſi les homicides de leurs enfans, que je ne pouvois pas croire qu'elles n'aimaſſent extrêmement.

A tout ce que j'ai déja dit du ſentiment des Ameriquains ſur l'immortalité de l'Ame, je crois devoir ajoûter comme une nouvelle preuve tout ce qu'ils ont coûtume de pratiquer envers leurs morts. Le détail que j'en vais faire, ſera une eſpece de démonſtration plus que ſuffiſante d'une opinion, qui ayant été reçûë de tous les Peuples les plus barbares, ne devroit point trouver de contradicteurs. Mais la corruption du cœur eſt venuë à un tel excès, qu'elle fait regarder aux hommes vicieux comme vrai, ce que leur dépravation leur fait ſouhaiter pour joüir plus en paix de leurs vices : rien n'autoriſant plus la licence, que la perſuaſion où ils veulent être que tout périt avec le corps; car alors ils croyent pouvoir ſatisfaire leurs paſſions ſans remords, & ils ſe flattent qu'ils n'ont point à craindre d'être punis dans l'Eternité, ſelon la juſte meſure de leurs crimes.

Non seulement les Ameriquains conviennent avec tous les autres Peuples plus connus dans les honneurs qu'ils rendent aux morts, & dans les motifs qui les leur font rendre; mais ils sont encore si conformes en ce point aux usages des Anciens, que je me trouve ici très-embarrassé de l'ordre que je dois donner à ma Relation par la multitude des autorités qui font sentir cette convenance, & qui doivent naturellement produire de la confusion.

C'est pour tâcher d'éviter cette confusion, que je vais raconter simplement ce qu'ils ont coûtume de pratiquer en ces occasions, me contentant de m'étendre un peu plus sur quelques points principaux qui méritent le plus d'attention.

Premiers soins rendus au Cadavre.

Après que le malade a rendu le dernier soûpir, on donne les premiers soins au Cadavre pour le préparer à la sepulture. Chaque Cabane en a une autre, où sont ses Libitinaires & ses Pollincteurs, * c'est-à-dire, ceux qui prennent soin de leurs morts; & ce sont d'ordinaire, à ce que je crois, les Cabanes qui ont des alliances avec celles du défunt. Ceux donc qui doivent être employés à un si triste ministere, étant avertis au moment de la mort, ou étant même déja rendus & disposés avant qu'il ait expiré, lavent le corps, le graissent de leurs huiles, lui peignent le vi-

* Servius 9. Æneid. Pollinctores dictos scribit, quod mortuis os Polline oblinirent, ne livor appareret extincti.

ſage & la tête, ce qui leur fit autrefois donner le nom de Pollincteurs à *Poliendo*, ou bien à *Polline*, d'une ſorte de pâte ou de fard qu'on employoit, pour empêcher qu'on ne vit ſur leur viſage les horreurs de la mort. Ce fard n'étoit autre choſe que les couleurs dont les Sauvages ſe peignent encore, ainſi que je l'ai vû moi-même ſur les Urnes cineraires, que Monſeigneur le Cardinal Gualterio conſerve dans ſon riche Cabinet. Ils habillent enſuite le Cadavre de pied en cap, l'ornent de ſes colliers & de ſes differens atours ; & après l'avoir mis dans la ſituation où il doit être dans le Tombeau, & l'avoir enveloppé d'une belle robbe de fourrure toute neuve, on l'éleve ſur une Eſtrade, où il eſt expoſé juſqu'au jour deſtiné à la ſepulture.

Maniere ſinguliere d'embaumer les corps.

Quelques Peuples de l'Amerique Septentrionale ont trouvé le moyen de préſerver de la corruption les corps de leurs Chefs, & des perſonnes les plus conſiderables de leur Nation, ſans y employer les baumes & les aromates qui étoient en uſage chez les Orientaux, & qui ont rendu les Mumies d'Egypte ſi célebres. Ils écorchent habilement le Cadavre, après en avoir fendu la peau tout le long du dos ; ils décharnent les os proprement ſans toucher aux jointures qui en font les liaiſons, pour laiſſer le ſquelette dans ſon entier. Ces os ayant été ſéchés pendant quelque temps, on les renferme de nouveau dans leur

propre peau qu'on a eu soin d'adoucir & de préparer, & on la recout en y inserant du sable fin, qui en remplit tous les vuides, de maniere qu'il ne paroît pas qu'on y ait touché. On porte ensuite ces corps sur une Estrade, élevée au fonds de la Cabane, qui leur sert de Temple. On met aux pieds du corps, dans des corbeilles bien fermées, les chairs qu'on a fait sécher & boucanner à la fumee ou à l'air : & la Garde qui veille à la conservation du feu sacré, veille aussi à la conservation de ces corps.

Gomara, Lib. 3. cap. 18.

Pietr. Martyre, Sommario dell India F. 12. Nelle Racolte di Ramusio, tom. 3.

Gonzales d'Oviedo, Sommario del Hist. del India, cap. x. Nelle Racolte di Ramusio, tom. 3.

Dans les Indes Espagnoles les Sauvages faisoient boucanner les corps de leurs Caciques. Ils les étendoient sur des treillis de bois, & les faisoient sécher à un feu lent. Les chairs & les graisses s'évaporoient à ce feu par la transpiration ; & quand il ne restoit plus que la peau sur les os, ils les portoient dans leurs Temples, où ils les conservoient avec beaucoup de soin & de respect. C'est sans doute de cette maniere qu'on conservoit aussi les corps des Incas du Pérou, & des personnes dévoüées, qui se faisoient mourir avec lui.

Plusieurs Peuples de l'Antiquité, outre les Egyptiens & les Ethiopiens, avoient leurs manieres de dessécher les corps, & de les embaumer, que les Auteurs ne nous détaillent pas assez. Celle que je viens de décrire, se pratiquoit dans la Virginie, dans la Floride, chez les Natchez, chez les Oumas, chez quelques autres Peu-

ples de la Louisiane, & des Indes Espagnoles, qui ont un Etat Monarchique, & des Chefs absolus. Pour ce qui est des Hurons & des Iroquois, qui sont plus Républiquains, je n'ai pas lû, ni oüi dire, qu'ils ayent jamais mis cette distinction entre leurs Chefs & le commun Peuple.

Le corps étant habillé & placé, les larmes & les plaintes qu'on avoit été obligé de contraindre jusqu'à ce moment, commencent alors avec ordre & en cadence. Une Matrone qui tient lieu en cette occasion, de ce que les Romains appelloient *Præfica*, ou la Pleureuse, * entonne la premiere le bransle, que toutes les autres femmes suivent, en gardant la même mesure, mais y appliquant differentes paroles qui conviennent à chaque personne, selon les differens rapports de parenté ou d'affinité qu'elles ont avec le mort. Cette musique dure ainsi pendant quelque temps; après quoi l'un des anciens impose silence, & tout cesse dans l'instant, en sorte qu'on n'entend plus aucune plainte.

Nénies & maniere de pleurer les Morts.

Cette maniere de pleurer avec art & avec méthode, mérite une consideration particuliere, parce qu'elle peut servir à nous faire entendre ce que c'étoit que les Nénies des Anciens, & ce

* *Calepinus. Præfica.* Præfica mulier in funere conducta ad lamentabilem cantum, quæ cæteris modum plangendi ostendit, & fortia defuncti facta laudat. Ita dicta, quasi in hoc ipsum præfecta.

que les Auteurs ont voulu nous signifier par ces mots, *facere lessum*.

Gruther, de funerib. Lib. 1. cap. 14.

Gruther dit, que les plus sçavans hommes de l'Antiquité ayant douté de la signification de ces termes, ce ne doit point être un sujet de honte pour lui de l'ignorer. Il cite en effet un passage de Ciceron, lequel à l'occasion de ces paroles des Loix de Solon, qui avoient été transportées dans les douze Tables, *mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento*, dit, « que les anciens Interpretes Sextus Ælius & L. Acilius » avoient avoüé qu'ils ne les entendoient pas; » mais qu'ils imaginoient que ce pouvoit être une » maniere d'habit de deüil. Lélius, continuë ce » grand Orateur, a cru que le Lessus étoit une » sorte de lamentation, ainsi que le mot le porte, » ce que je crois, ajoûte-t'il, d'autant plus vrai- » semblable, que c'est cela même que Solon dé- » fend.

Cicero 2. de Legib.

Gruther, ibid.

Plautus in Trucul.

Gruther embrassant ensuite le sentiment de Ciceron, le confirme par un passage de Plaute, où il est dit, que Thetis fit le Lessus à son fils Achille par ses lamentations : *Thetis quoque etiam lamentando Lessum fecit filio*. Enfin il ajoûte, & finit, en disant, que de son temps, encore en vieux langage Champenois, on appelloit *une Lesse* du mot *Lessus*, le triste son des cloches qui annoncent le trépas, & semblent pleurer les morts. On appelle aussi *un Lay* dans nôtre vieux Gaulois, le ton plaintif, & les chants funeraires.

L'Escarbot

L'Escarbot nous fournit des exemples modernes de ces lamentations musicales usitées en quelques Provinces de France. Car après avoir rapporté ce que l'Histoire nous apprend de l'usage des Egyptiens & des Pleureuses Romaines, il continuë ainsi : » Chacun sçait que les femmes « de Picardie lamentent leurs morts avec de gran- « des clameurs ...... Les femmes de Bearn sont « encore plus plaisantes ; car elles racontent par « un jour tout entier toute la vie de leurs maris. « La mi amou la mi amou, cara rident œil de « splendou, cama leugé, bet dansadou, lomé ba- « lem balem, lomé sourbat, mati de pes fort « tard cougat, & choses semblables : C'est-à-dire, « mon amour, mon amour, visage riant, œil de « splendeur, jambe légere & beau danseur, le « mien vaillant, le mien éveillé, matin debout, « fort tard au lict, &c. « Il cite encore Jean de Lery, qui raconte la même chose des femmes de Gascogne, & qui en rapporte ces paroles. « Yere yere, o le bet Renegadou, o le bet Jou- « gadou quére ! C'est-à-dire, helas ! helas ! ô le « beau Renieur, ô le beau Joüeur qu'il étoit. « Les femmes de Bearn & de Gascogne doivent avoir retenu cet usage des anciens Celtes Iberiens, dont il est probable que les Peuples de ce païs-là tirent leur origine.

Hist. de la Nouv. France, 3. part. ch. 26.

Hist. de l'Ameriq. ch. 19.

Ces lamentations cadencées étoient quelquefois appellées simplement Chansons, de l'espece de celles qu'on nommoit *Threni*, parce qu'elles

étoient telles que sont les lamentations de Jerémie. Quelquefois elles étoient nommées Ejulations ou Hurlements, parce que le ton en étoit si douloureux, qu'il approchoit fort des hurlemens des Loups. C'est ainsi qu'Homere dans son Odyssée, a expliqué les regrets de Penelope sur l'absence de son fils Telemaque, par le terme Ὀλόλυξε, *ejulavit*. Le Poëte dit, que Penelope ayant fait un sacrifice, & s'étant retirée dans son appartement, se prit à hurler en pleurant son fils. C'est aussi à quoi les Prophetes font allusion, quand, prévoyant les malheurs à venir, ils exhortent les Filles de Sion à hurler. Le terme *ululare* vient très-frequemment dans les saintes Ecritures. Enfin on les appelloit simplement des Pleurs, à cause de leur usage & de leur fin. Ezechiel parlant de ces femmes qu'il avoit vû idolatrer dans le Temple, & chanter des airs lugubres à l'honneur d'Adonis, dit qu'elles pleuroient Adonis, *plangentes Adonidem*. On doit expliquer ainsi les pleurs des femmes Egyptiennes sur leur Dieu Apis, aussi-bien que ceux des femmes de Lybie, à qui Herodote dit, qu'on attribuoit l'origine de ces sortes de Nénies dans les Temples, parcequ'elles s'en acquitoient excellemment bien.

Homer. Odyss. Lib. 4. v. 767.

Ezech. cap. 8. v. 14.

Herodot. Lib. 4. n. 189.

Il est à remarquer, qu'il n'y a que les femmes à qui ces Nénies soient attribuées. Les hommes les regardent comme indignes d'eux, & contraignent leur douleur au-dedans de leur cœur, tenant leur tête baissée & enveloppée de leur

robe, ſans dire mot, & ſans faire le moindre éclat. Il ſemble que cela a été ainſi dans tous les temps. La Loy de Solon, qui interdit les Ejulations, ne regarde que les femmes. Jaſon, pour exprimer la douleur qu'on doit avoir de l'abſence des Argonautes dans leurs familles, ne parle que de leurs Meres & de leurs Epouſes. » Nos Meres, dit-il, & nos Epouſes ſont à préſent aſſiſes ſur « le rivage, & font pour nous le Leſſus, comme « ſi nous étions morts. « C'eſt Thetis, c'eſt Penelope, qui pleurent ainſi leurs enfans. On ne lit pas la même choſe des hommes.

Apoll. Rhod. Lib. 5. v. 993.

Les hommes pleurent cependant leurs morts, mais d'une maniere noble, & qui n'a rien de foible, comme ils ont coûtume de faire dans leurs feſtins, lorſqu'ils chantent leur chanſon de mort, & qu'ils danſent l'*Athonront*, ce qu'ils appellent auſſi pleurer. Il eſt vrai que, quand ils chantent dans les feſtins pour pleurer leurs morts, leurs chants & leur cadence ont quelque choſe de plus lugubre, que leurs feſtins à chanter ordinaires.

Macrobe * rend raiſon de l'Inſtitution de ces chants funeraires; & il dit, que le motif qu'ont eu les Nations de les mettre en uſage, a été la perſuaſion intime où elles étoient, que les ames

Macrob. in ſomnium Scip. Lib. 2. cap. 3.

* *Macrob. in ſomnium Scip. Lib. 2. cap. 3.* Mortuos quoque ad ſepulturam proſequi opportere cum cantu plurimarum gentium vel Religionum inſtituta ſanxerunt, perſuaſione hâc, quia poſt corpus, animæ ad originem dulcedinis muſicæ (id eſt ad Cœlum) redire credantur.

en se séparant de leurs corps, remontoient au Ciel, où est l'origine de la musique, & de cette harmonie charmante qui fait leur félicité, & dans laquelle consiste la beauté de cet Univers, ainsi que nous avons déja remarqué, que c'étoit l'idée commune des Payens.

Comme la danse fait partie de cette harmonie, & qu'ils supposoient que les Corps célestes, que les esprits qui les font mouvoir, & que les ames des hommes qui remontent à leurs Spheres, sont toûjours dans le mouvement d'un bal perpetuel, il ne faut pas être surpris que les Anciens, ainsi que les Sauvages de nos jours, ayent eu aussi des danses thréniques, & qu'ils ayent honoré leurs morts en dansant, comme ils le faisoient en chantant. Je me contenterai de citer, pour prouver cet usage des Anciens, & sur-tout des Orientaux, ce qu'Ammian Marcellin * rapporte des devoirs funebres qu'on rendit à Grumbates Roy des Chioniens, & Prince Royal de Perse, fils de Sapores. » Pendant l'espace de sept jours, dit-il, tous les » hommes sans exception, distribués par diverses » troupes, passerent le temps à des festins fune- » raires, faisant des lamentations sur ce jeune

Ammian. Marcell. Lib. 19. cap. 1.

* *Ammianus Marcellin. Lib. XIX. cap. 1.* Per dierum spatium septem, viri quidem omnes per contubernia & manipulos Epulis indulgebant saltando, & cantando tristia quædam genera Næniarum, regium juvenem lamentantes. Feminæ verò miserabili planctû, in primævo flore succisam spem gentis solitis fletibus conclamabant; ut lachrymare cultrices Veneris sæpè spectantur in solemnibus Adonidis sacris, quod simulachrum aliquod esse frugum adultarum Religiones mysticæ docent.

Prince, en danſant & en chantant une ſorte de «
Nénies, dont le ton étoit fort lugubre. Les fem- «
mes de leur côté, pénetrées de douleur de voir «
leur eſperance tomber comme une fleur coupée, «
lorſqu'elle commence à s'épanoüir, faiſoient «
retentir l'air de pitoyables cris, ſemblables à ces «
femmes dédiées aux myſteres de Venus, lorſ- «
qu'elles pleurent la mort d'Adonis, &c. «

Les premieres lamentations n'ont pas plûtôt ceſſé, qu'un de ceux de la Cabane ſe détache pour donner avis au Chef de la Tribu, de la perte qu'ils viennent de faire. Celui-ci prend ſoin de faire publier la mort dans tout le Village. Il députe en même temps dans les Villages voiſins où le défunt avoit des alliances; & ſi c'eſt un Chef, on fait, autant qu'on peut, avertir tous ceux de la Nation, afin qu'on vienne de toutes parts lui rendre les derniers devoirs.

Cependant on frappe ſur les écorces, & l'on fait beaucoup de bruit, afin d'obliger l'ame du défunt de s'éloigner de ſon corps, & de ſe rejoindre à ſes Ancêtres. J'ai déja remarqué dans l'Article de la Religion, que c'étoit un uſage de l'Antiquité, en particulier à Lacédemone à la mort des Rois, de faire retentir de toutes parts leurs Cymbales d'airain, auſquelles ils attribuoient la vertu d'éloigner les Spectres, les Manes, & les mauvais génies.

Les parens & les amis du défunt étant avertis de ſon décès, ſe rendent à ſa Cabane, où cha-

cun se place sans rien dire. L'Assemblée étant formée, cette Matrone, que j'ai appellée du nom de *Præfica*, ou la Pleureuse, entame alors un discours pour raconter, dans le dernier détail, tout ce qui s'est passé à l'égard du mort, depuis les premiers symptomes de sa maladie jusqu'au moment de son trépas. Ce discours fini, les pleurs recommencent, & toutes les femmes, tant celles de la Cabane, que celles qui se trouvent présentes, accompagnent leur musique de véritables larmes que les femmes ont toûjours de commande. Ces pleurs sont interrompus par quelqu'un des Chefs, ou des Considerables, lequel impose silence pour faire un autre discours, qui sert d'Oraison funebre, & qui roule sur les fables de leur Religion, sur les faits héroïques de leurs Ancêtres, sur les éloges du mort, & sur les motifs que doivent avoir les parens pour se consoler de sa perte. Ces discours, quoique sans art, ne manquent point d'une certaine éloquence naturelle & pathétique, qui met dans tout son jour les belles qualités du défunt, & où l'on n'omet aucune des considerations propres à tempérer la douleur des assistans, & principalement de ceux qui y prennent le plus grand interêt.

Cette Assemblée, laquelle est comme generale, étant congédiée, on invite ensuite successivement les familles particulieres pour venir pleurer à leur tour, & on assigne à chacune son jour & son temps pour la cérémonie. La Pleureuse recom-

mence ſon diſcours en faveur des nouveaux venûs : le Leſſus ſe fait ſur nouveaux frais, & il ſe trouve toûjours un Panegyriſte ; de ſorte que pendant que le mort eſt exposé, il eſt toûjours gardé, & presque continuellement loüé & pleuré.

Festin pour les Morts.

Les regrets que cauſe la préſence du mort dans ſa Cabane, y font oublier le ſoin d'y préparer à manger. Il n'y a gueres que les enfans qui font rôtir quelques grains de bled d'inde, pour appaiser la groſſe faim qu'ils ne ſont pas en état de ſoûtenir comme les perſonnes formées, & à qui il coûte peu de paſſer pluſieurs jours de ſuite ſans manger. Mais le jour de l'Enterrement, le Chef fait faire le cri dans le Village dès le matin, afin que dans chaque Cabane on faſſe chaudiere pour le défunt. C'eſt un vrai feſtin funeraire, pratiqué par les Anciens, & connu ſous le nom de *Silicernium*; * parce que ceux qui le préparoient, y gardoient le ſilence, & n'y touchoient pas. Les Sauvages ne prennent, & ne réſervent rien de la chaudiere qu'ils ont dreſſée. Ils la diſtribuënt toute entiere en divers plats qu'ils envoyent dans des Cabanes differentes, d'où on a le ſoin de leur ré-

* Silicernium variè exponi ſolet. Scribit Nonius eſſe funebre convivium quod ſenibus exhibetur. *Varro.* Funus executi, lautè ad ſepulchrum antiquo more Silicernium confecimus, Feſtus docet eſſe farciminis genus quo familia in luctu purgatur, quia cujus nomine inſtituebatur ea res, is jam ſilentium cerneret. Donatus ait eſſe cœnam quæ infertur Diis Manibus, vel quod eam ſilentes cernant umbræ, id eſt umbræ poſſideant, vel quod qui hæc inferunt cernant neque deguſtent.

pondre par le même devoir de civilité. C'eſt ainſi qu'ils ſe conſolent mutuellement dans le deüil commun. On peut appeller cela une Fête ; car pour une chaudiere qu'ils ont préparée, il leur vient de divers endroits une abondance de mets dont ils peuvent ſe régaler. Cette mode eſt encore en vigueur en pluſieurs païs, où l'Enterrement eſt ſuivi d'un repas magnifique pour les Conviés, dans lequel on acheve de pleurer les morts, en mangeant bien, & en bûvant de même.

Feſtin pour les Morts.

Le premier ou le troiſiéme jour après le trépas, ſont deſtinés pour la ſepulture, à moins que des conſiderations particulieres n'obligent à differer plus long-temps, comme il arrive, quand le mort eſt d'un rang, à exiger que les Chefs des Villages éloignés ſe rendent à ſes obſeques ; ce qui ne ſe peut faire dans un eſpace auſſi court que celui de trois jours. Alors on differe la cérémonie au ſeptiéme, ou même au neuviéme jour. Ces jours étoient conſacrés dans le Paganiſme pour ce triſte devoir, & l'Egliſe même a encore retenu quelque choſe de cet uſage.

Tout étant prêt pour les obſeques, on fait le cri dans le Village, & de toutes parts on ſe rend à la Cabane du mort, où les Nénies recommencent encore comme ci-devant ; après quoi les Pollincteurs placent le cadavre ſur une eſpece de brancard, ſemblable à nos bieres ouvertes, le portent à quatre ſur leurs épaules juſqu'au lieu de

la ſepulture, où tout le monde l'accompagne dans un profond ſilence.

Quelques-uns ſe ſont perſuadés, que les Anciens ne faiſoient point ſortir leurs morts par la porte du logis, parce que la porte avoit quelque choſe de ſacré, & qu'elle eût été prophanée par ſon paſſage, de la même maniere que ceux qui touchoient un cadavre, devenoient immondes, & avoient beſoin d'être purifiés. Cela n'eſt pas cependant exactement vrai dans tous les cas. Les Anciens expoſoient leurs morts à la porte de leurs maiſons, comme on fait encore aujourd'hui à Paris, & en quelques autres endroits. Ils ne les mettoient ainſi à la porte, que parce que, ſelon toutes les apparences, on devoit les faire ſortir par-là. Perſe nous fournit une preuve de ceci dans l'exemple d'un libertin, qui ſe tuë par ſes débauches, & qu'il nous repréſente les pieds étendus dans ſa biere vers la porte de ſa maiſon.

In portam rigidos calces extendit.

Perſius, Satyr. 3.

Il y avoit néanmoins des occaſions que la ſuperſtition avoit marquées, où cette coûtume s'obſervoit.

Le Pere le Comte nous rapporte un uſage ſemblable des Chinois; & il dit, que la Reine mere de l'Empereur, à préſent regnant, étant morte, les Bonzes repréſenterent à ce Prince, que ſelon l'ancienne coûtume, il falloit abbattre une partie des murailles de ſon Palais pour y faire paſſer le

Nouv. Memoires de la Chine, tom. 2. p. 187.

corps, parce que la famille Royale seroit exposée à beaucoup de malheurs s'il passoit par les portes ordinaires. Ce Prince, qui ne donne point dans ces sortes de superstitions, s'y opposa, & se moqua de la folie de leurs vaines observations.

Relat. de la Nouv. France pour l'an 1634. ch. 4. p. 85.

Le Pere le Jeune en fait une loy generale pour les Sauvages. Voici comment il parle : » Mon » hôte, & le vieillard dont j'ai souvent fait men- » tion, m'ont confirmé ce que j'ai déja écrit une » autrefois, que le corps mort du défunt ne sort » point par la porte ordinaire de la Cabane; ains » on leve l'écorce de l'endroit où l'homme est » mort, pour faire passer son cadavre. Le Pere le Jeune doit avoir mal compris, en nous donnant pour une regle generale, ce qui ne peut être entendu que de quelques cas particuliers.

Differens usages de la déposition des Corps.

L'Inhumation par laquelle on rend à la terre un corps formé de terre, a été la maniere de la déposition des corps après leur mort, que les Anciens ayent mis la premiere en usage. C'est celle qu'avoient les Patriarches du Vieux Testament, les Egyptiens & les Perses même, ainsi que le témoigne Ciceron en parlant du Tombeau de Cyrus : *Mihi quidem antiquissimum sepulturæ genus fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur.*

Cicero, Lib. de Legib.

La superstition, le caprice, la crainte de la prophanation, & d'autres passions, introduisirent ensuite diverses autres pratiques, sur lesquelles l'on a vû de la variation, non seulement chez

les Nations differentes, mais encore chez les mêmes. Les Grecs, les Indiens & divers autres Peuples, faisoient consumer les leurs par le feu, & recueilloient leurs cendres dans des Urnes. Les Romains adopterent cette maniere après l'exemple que leur en donna Sylla, lequel craignit pour son Tombeau les mêmes outrages qu'il avoit fait à celui de Marius. Les Romains l'avoient euë aussi dès les commencemens, & Numa défendit qu'on fit brûler le sien. Les Perses au contraire, regardant le feu comme un symbole de la Divinité, auroient cru commettre une impieté, s'ils lui avoient fait consumer une chose aussi impure, que l'étoit un cadavre dans l'idée des Anciens. Cependant quelques Auteurs assurent, qu'ils avoient changé sur cela d'idée, & qu'ils les faisoient brûler dans les derniers temps. Agathias & divers autres, racontent d'eux, qu'il ne leur étoit pas permis d'ensevelir leurs morts avant que de les avoir exposés aux chiens & aux vautours; & que de la maniere dont ces animaux s'y prenoient pour les dévorer, ils tiroient des consequences de l'état heureux ou malheureux de leur Eternité. Cela se pratique encore par les Gaures, qu'on croit en être descendus, aussi-bien que dans l'Hyrcanie, où l'on nourrit des chiens exprès, que les Anciens nommoient *les Chiens sepulchraux*.

Valer. Max. Lib. 1. c. 1. Plinius, Lib. 13. cap. 13.

Nicol. Damas. apud Stobæum, Serm. 120. Strab. Lib. 15.

Amm. Marcell. Lib. 19. Procop. de Bello Persico, Lib. 1.

Agathias, Lib. 2.

Pour ce qui est des autres Nations plus barbares, elles avoient differens usages de sepulture encore plus extraordinaires. Nous lisons dans les

Herodot. Lib. 1. 3. & 4. Strab. Lib. 14. Diod. Sic. Lib. 4.

Auteurs, que plusieurs Peuples de Scythie & de l'Inde engraissoient leurs parens lorsqu'ils étoient parvenus à un certain âge, après quoi ils les égorgeoient pour en faire un festin à leurs amis; d'autres exposoient leurs malades dans les forêts, les laissant à la mercy des bêtes, qui ne manquoient pas de les dévorer, & de prévenir la faim, & les autres disgraces d'un si cruel abandon. Les Troglodytes insultoient aux cadavres des leurs; ils les exposoient sur le haut d'une montagne, ils leur attachoient une pierre aux pieds, & leur mettoient une corne de chévre sur la tête; en cet état ils déchargeoient sur eux une grêle de cailloux, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait tomber dans le précipice; après quoi ils se retiroient, riant & se divertissant du plaisir qu'ils s'étoient donnés à cette cérémonie. Les Ichtyophages jettoient dans la Mer tous leurs corps morts, comme pour payer une espece de tribut à la Mer & aux poissons qui leur servoient de nourriture. Les Peuples de la Colchide ensevelissoient les femmes, & suspendoient à des arbres les corps des hommes, enfermés & cousus dans des peaux de bœufs; ceux de Thrace, qui pleuroient à la naissance de leurs enfans, leur rendoient les derniers devoirs par toutes sortes de marques de réjoüissance.

Diod. Sic. Lib. 3. Nic. Damasc. κολχοὶ.

Quoique les Auteurs, qui ont parlé de ces coûtumes, ayent peut-être dit vrai quant au fonds & à la substance des choses, je suis persuadé néanmoins que la plûpart sont fausses, eu égard à cer-

taines circonſtances, qui nous repréſentent ces Nations comme beaucoup plus barbares, qu'elles ne l'étoient en effet. En Amerique où nous voyons encore la plûpart de ces uſages, ou bien des uſages preſque ſemblables, nous découvrons des motifs qui adouciſſent en quelque ſorte, & qui corrigent ce que ces uſages, regardés en eux-mêmes, préſentent d'abord de trop barbare. Il eſt vrai qu'il ſe trouve quelques Nations qui font mourir leurs vieillards, ainſi que je l'ai déja dit; mais elles croyent leur rendre ſervice, & les délivrer des incommodités d'une vieilleſſe que les circonſtances rendent plus déſagréables que la mort: Il eſt vrai qu'il y en a qui font feſtin des cadavres de leurs parens; mais il eſt faux qu'elles les mettent à mort dans leur vieilleſſe, pour avoir le plaiſir de ſe nourrir de leur chair, & d'en faire un bon repas. Quelques Nations de l'Amerique Meridionale, qui ont encore cette coûtume de manger les corps morts de leurs parens, n'en uſent ainſi que par pieté; pieté mal entenduë à la verité, mais pieté colorée néanmoins par quelque ombre de raiſon; car ils croyent leur donner une ſepulture bien plus honorable, que s'ils les abandonnoient en proye aux vers & à la pourriture. Il ſe peut faire auſſi que les anciens Auteurs ayent été trompés, en ce qu'ils rapportent des Peuples de Thrace, qu'ils pleuroient à la naiſſance des hommes, & qu'ils ſe réjoüiſſoient à leur mort; ils auront été trompés,

dis-je, en ce qu'ils n'auront pas compris, que ces pleurs des parens, à la naiſſance des enfans, étoient une pénitence & un exercice de Religion, inſtitué originairement pour le peché, ſemblable à ce que pratiquoient les Tibareniens, & que pratiquent encore aujourd'hui les Ameriquains Meridionaux aux couches de leurs femmes. Ils auront été pareillement induits en erreur par rapport aux devoirs funeraires, voyant les Peuples de Thrace faire feſtin, danſer & chanter; ne ſçachant pas que danſer & chanter, c'eſt & dans leur idée & dans leur langue, la même choſe que pleurer. On peut dire auſſi en general, qu'il eſt faux vraiſemblablement qu'il y ait eu aucune Nation, qui ſe ſoit fait un ſujet de plaiſir de la mort des ſiens; nous n'en connoiſſons aujourd'hui aucune, qui ne ſoit très-ſenſible à la perte de leurs parens, de leurs amis, de leurs Concitoyens, & de toutes les perſonnes qui doivent leur être cheres, ſur-tout lorſqu'elles meurent d'une mort prématurée.

Dans l'Amerique Meridionale quelques Peuples décharnent les corps de leurs Guerriers, & les parens mangent leurs chairs, ainſi que je viens de le dire; & après les avoir conſumées, ils conſervent pendant quelque temps leurs cadavres avec reſpect dans leurs Cabanes, & ils portent ces ſqueletes dans les combats en guiſe d'Etendard, pour ranimer leur courage par cette vûë, & inſpirer de la terreur à leurs ennemis;

d'autres les laissent pourrir en terre jusqu'à l'Anniversaire, auquel ils leur rendent de nouveaux devoirs, comme je le dirai ci-après.

Dans l'Amerique Septentrionale les Ilinois gardent encore l'ancien usage des Peuples de la Colchide, ensevelissant les femmes, & suspendant à des arbres les corps des hommes, cousus dans des peaux cruës de Bœufs sauvages, ou des autres animaux qu'ils ont pris à la chasse. Les Hurons & quelques-autres Peuples de ce voisinage, élevent leurs corps morts dans des châsses, qui sont exhaussées sur quatre poteaux de dix ou de quinze pieds d'élevation; de la même maniere que Nicolas de Damas dit, que les Phrygiens en usoient pour les cadavres de leurs Prêtres ou de leurs Corybantes. Les Iroquois, les Caraïbes, les Brésiliens, & le plus grand nombre des autres, suivent la méthode de mettre les corps dans la terre, & ils la pratiquent, au moins pour les Guerriers, de la même façon que le dit cet Auteur, dont les dernieres paroles du passage que j'ai cité, sont très-remarquables; car non seulement ils rendent le corps à la terre la mere commune des hommes; mais ils l'y placent dans la même situation, où est un embrion dans le sein maternel : *Redditur enim terræ corpus, & ita locatum ac situm quasi operimento matris obducitur.* Ils observent même quelquefois ce qu'Herodote raconte des Nasamons, qui ayant la même coûtume d'ensevelir les corps, les mettoient dans cette pos-

Nicol. Dam. apud Stobæum, Serm. 120.

Cicer. loco citato.

Herodot. Lib. 4. n. 190.

ture, avant qu'ils euſſent rendu le dernier ſoûpir.

Comme ils enviſagent la mort d'un air plus tranquille que nous, ils n'ont pas auſſi ces ménagemens d'une fauſſe compaſſion, & cette délicateſſe honteuſe à des Chrétiens, qui fait qu'on n'oſe annoncer à un mourant le danger où il eſt, quoiqu'il s'agiſſe de ſon Eternité, qu'on aime mieux riſquer, que de l'effrayer. Il arrive aſſez fréquemment parmi ces Barbares, qu'on diſe à un malade que ç'en eſt fait, qu'il ne peut plus vivre. On croit même le conſoler, en lui montrant, comme un témoignage de l'affection qu'on a pour lui, les robes précieuſes, & les ornemens qu'il doit emporter dans le Tombeau ; robes & ornemens préparés ſouvent depuis long-temps avec le même zéle & le même principe de tendreſſe, qui faiſoit travailler Penelope avec tant de ſoin à la robe ſepulchrale de ſon Beau-pere Laërte. Le malade eſt ſouvent auſſi le premier à ſe condamner. Il annonce le premier ſa mort prochaine à ſes parens ; il fait aſſembler ſes amis, & leur fait feſtin pour leur dire adieu : il leur fournit lui-même des motifs de conſolation dans la perte qu'ils vont faire, & avec le même ſang froid, qu'auroit un homme qui ſe diſpoſe à un petit voyage, il ſe fait laver, graiſſer, peindre, & empaqueter tout vivant dans la même ſituation qu'il doit avoir dans le ſepulchre. Combien d'Européans à cet inſtant fatal mourroient d'horreur d'un ſemblable appareil ?

Un

consume aussi-bien, que les corps qu'ils renferment.

On joint au Tombeau le *Cippus.* C'est un poteau comme une espece de trophée, auquel, si c'est un Guerrier, on voit son portrait & ses belles actions peintes, de la maniere dont j'ai expliqué ailleurs que se font ces sortes de monumens; on y ajoûte aussi quelques-unes de ses armes ou un aviron : & si c'est une femme, on y attache des colliers à porter le bagage, ou bien d'autres choses qui soient de leur compétence.

Enfin, pour finir la cérémonie de l'Enterrement par une ressemblance plus entiere avec les coûtumes des Anciens, de la même maniere qu'on donnoit autrefois auprès du Tombeau le spectacle d'un combat de Gladiateurs, lesquels devoient leur Institution à cette cérémonie lugubre, & qu'on nommoit *Bustuarii*,* du nom du Tombeau même; les Sauvages mettent fin aussi à cette lugubre fête par un jeu, qui n'a rien de barbare & de sanguinaire, comme les combats des Gladiateurs Romains. Un des Chefs qui préside à la cérémonie, jette de dessus la Tombe au milieu de la troupe des jeunes gens, ou met lui-même entre les mains d'un des plus vigoureux, un bâton de la longueur d'un pied, que tous les autres s'effor-

* *Calepin. Bustarii.* Gladiatores dicti sunt, qui ante sepulchra in honorem defuncti digladiabantur. *Cicer. in Pison.* Si mihi cum illo Bustuario gladiatore & tecum & cum Collega tuo decertandum fuisset.

cent de lui arracher, & que celui, qui en est le maître, tâche de défendre le mieux qu'il peut. Il en jette un semblable parmi la troupe des jeunes femmes & des jeunes filles, lesquelles ne font pas de moindres efforts pour le ravir, ou pour le conserver. Après ce combat qui dure assez long-temps, & qui fait un spectacle agréable, mais serieux, on donne le prix qu'on a destiné pour ce sujet à celui & à celle, qui ont remporté la victoire; ensuite de quoi chacun se retire chez soi. On doit avoir fait attention dans ce que j'ai déja dit, que les jeux entroient dans les exercices de Religion; j'ai remarqué déja, comment les Devins en ordonnent quelques-uns pour la guérison des malades: en voici de funeraires, & à l'honneur des Morts. C'est ainsi que les jeux solemnels de la Gréce étoient institués à l'honneur de leurs demi-Dieux, & se célébroient au Tombeau de leurs Héros: cela pourroit être une preuve, que c'est à la Religion que les jeux doivent leur premiere origine.

Quoique ceux qui ont traité de la Gymnastique ancienne, n'ayent point parlé, & n'ayent peut-être pas connu cet exercice du Levier, il étoit pourtant familier aux Romains. Saluste nous le fait connoître, en disant du grand Pompée, qu'il se forma à devenir un aussi grand homme qu'il le fut depuis, en s'exerçant à saulter avec les plus agiles, à courir avec les plus lestes, & à arracher le Levier avec les plus vigoureux: *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis vecte certabat.*

Salust. apud Vegetium, de re militari, Lib. 1. cap. 9. p. 5.

L'Inhumation eſt commune à preſque tous les Peuples de l'Amerique Meridionale, ainſi que je viens de le dire. Leurs foſſes ſont auſſi creuſées en rond ; & après avoir bien graiſſé le corps du défunt, on le met dans cette foſſe enveloppé de ſon hamach. Il eſt dans la poſture d'un homme aſſis, ayant les jambes pliées contre les cuiſſes, les coudes entre les jambes, & le viſage courbé ſur ſes mains. Avant que de couvrir le corps, les femmes environnent immédiatement la foſſe aſſiſes ſur leurs talons, les hommes ſe placent derriere elles ſitués dans la même poſture. Alors les femmes commencent leurs Nénies, verſent des larmes en abondance, & pouſſent des cris lamentables, capables de toucher les cœurs les plus inſenſibles. Leurs maris fondent en larmes à leur imitation, mais ſans éclat ; ils les embraſſent d'une main, & paſſent l'autre ſouvent ſur leurs bras, comme pour les conſoler, ou les exhorter de continuer à pleurer. Les Nénies ayant ceſſé, un homme met ſur la foſſe une planche, & les femmes la couvrent de terre. Elles brûlent enſuite ſur la Tombe des offrandes, & tous les meubles du défunt. Si c'eſt un pere de famille, la foſſe eſt faite dans ſa propre Cabane ; les autres ſont enſevelis ou à côté de leurs Cabanes, ou bien dans leurs jardins, & ils ont coûtume de dreſſer une petite Caſe ſur le Tombeau.

Rochefort, Hiſt. Morale des Antilles, Liv. 2. c. 24.

Du Tertre, Hiſt. nat. des Antilles, Traité 7. ch. 1. §. 12.

Chez tous les Peuples, les devoirs funebres n'étoient pas les mêmes pour tout le monde. On

en faisoit plus ou moins, selon le different degré de consideration des personnes. La Religion & la Police avoient aussi leurs Loix affectées. La Justice humaine privoit des droits de la sepulture les criminels, & elle étoit obligée de sévir contre eux au-delà du terme de la vie, pour inspirer de l'horreur du crime. Par une Loy de Numa, il étoit défendu de rendre les honneurs funébres à ceux qui avoient été frappés du foudre. On sévissoit pareillement contre ceux qui s'étoient défaits eux-mêmes. On se comportoit aussi differemment à l'égard de ceux qui étoient morts en guerre, sur Mer, & dans des païs éloignés.

La privation de la sepulture est chez les Ameriquains, & une tache infamante, & une cruelle punition. Il y avoit des Loix, disent nos Relations, pour les enfans décedés peu après leur naissance; & il paroît certain qu'ils en avoient aussi d'autres pour les cas differens, dont voici un exemple, par rapport à ceux qui étoient morts de froid dans les neiges, & par rapport à ceux qui avoient eu le malheur de se noyer.

Ils croyoient alors que tout le païs étoit menacé de quelque désolation, & que le Ciel étoit en colere. C'est pourquoi ils n'oublioient rien pour l'appaiser. Ils cherchoient le corps avec grand soin, & s'ils étoient assez heureux pour le trouver, il se faisoit un concours nombreux de tous les Villages, comme pour une chose qui interessoit toute la Nation. On augmentoit

Pl. 21. tom. 2. pág. 420



le nombre des présens, & on doubloit celui des festins. Le corps étoit ensuite porté dans le Cimetiere, & étoit exposé sur une natte élevée, à l'un des côtés de laquelle on faisoit une fosse, & de l'autre un grand feu, comme pour une sorte de sacrifice, dont les chairs du mort devoient être la victime. Cependant les Pollincteurs, ou de jeunes gens destinés à cet office, environnoient le cadavre, & avec des couteaux ils en découpoient toutes les parties les plus charnuës, lesquelles avoient été crayonnées auparavant par un Maître des Cérémonies, ou peut-être par un Devin. On jettoit ces morceaux de chair dans le feu, à mesure qu'on les enlevoit. Ils ouvroient ensuite le cadavre, & en retiroient tous les visceres, qui étoient aussi la proye des flâmes, après quoi ils mettoient le cadavre ainsi décharné dans la fosse, qui lui avoit été préparée.

Pendant ce temps-là les jeunes femmes, parmi lesquelles se mêloient les parentes du défunt, faisoient comme une procession, & tournoient autour de ces jeunes gens, qu'elles exhortoient à bien s'acquiter de ce triste ministere, & elles leur mettoient dans la bouche des grains de porcelaine, comme pour leur servir de récompense de leur pieuse cruauté. Si l'on manquoit à cette cérémonie, ils regardoient, comme une punition du Ciel, tous les sinistres accidens qui pouvoient leur arriver dans la suite.

Thomas Fuller prétend ainsi accorder deux

Thom. Fuller in Pisgah-Sigt of. Palestin. Lib. 2. cap. 2. p. 32. edit. Lond.

passages de l'Ecriture Sainte au sujet des corps de Saül & de ses enfans. L'un est au Chapitre 31. du premier Livre des Rois, auquel il est dit, que les braves de Jabés Galaad les enleverent du mur de Bethsan, où ils avoient été suspendus, & les porterent à Jabés où ils les brûlerent, & ensevelirent leurs os dans le bois. L'autre est au Chapitre dixiéme du premier des Paralipomenes, qui porte seulement qu'ils ensevelirent leurs ossemens sous un chêne, qui étoit à Jabés Galaad. » Les » Guerriers de Jabés Galaad, dit cet Auteur, sor- » tirent la nuit, & passerent le Jourdain, enleve- » rent les corps de Saül & de ses enfans, les em- » porterent chez eux, brûlerent leurs chairs, & » ensevelirent leurs ossemens au pied d'un chêne, » qui étoit auprès de la Ville. Je ne sçais sur quelle autorité il s'appuye pour donner une telle interprétation. Peut-être pourroit-on dire qu'ils avoient l'usage de dessécher les corps en les faisant boucaner, ainsi que nous avons dit, qu'on en usoit pour les Caciques dans l'Isle Espagnole.

Les Iroquois, les Hurons, & la plûpart des Nations sedentaires, ont des Cimetieres communs auprès de leurs Villages. Parmi les Nations qui sont à la hauteur des Terres dans la Nouvelle France, il se trouve des personnes, qui ayant fait sécher les corps de leurs parens, & des personnes qui leur sont cheres, les retirent ensuite, & les conservent précieusement dans leurs Cabanes, imitant encore ce qui est dit des Egy-

Diodor. Sic. Lib. 1. p. 59.

ptiens, qui les mettoient en dépôt entre les mains de leurs créanciers, lesquels étoient plus assurés avec ces gages, qu'ils ne l'eussent été avec les meilleurs contracts. Les Algonquins & les Nations errantes ensevelissent les leurs dans les bois au pied de quelque gros arbre.

Thomas Fuller conjecture que c'étoit un point de la Religion des Hébreux de choisir leur sépulture au pied des chênes; parce que ces arbres paroissant morts pendant l'hyver, semblent ressusciter au printemps; ce qu'il prétend être un symbole de la Résurrection future des corps au jour du Jugement. Nous avons assez d'exemples que les Payens en faisoient autant dans les premiers temps. Je me contenterai de citer ici celui que rapporte Virgile du Tombeau de Dercenne Roy des Laurentins.

Thom. Fuller loc. cit.

Virgil. Æneid. Lib. 11. sub. fin.

Fuit ingens, monte sub alto,
Regis Decernni terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis, opacâque ilice tectum.

Il est peut-être plus probable que c'étoient de ces chênes toûjours verds, qui pouvoient être plus naturellement un symbole de l'Immortalité.

Les honneurs funeraires qu'on a rendus aux morts dans tous les temps, & les précautions qu'on prenoit pour ne manquer en rien aux usages établis, n'ont eu pour fondement que l'opinion commune de toutes les Nations, que les

Ames en souffroient, si l'on manquoit à la moindre chose de celles qu'on croyoit être dûës à leurs obseques.

Sentiment des Payens au sujet des Manes.

Il est assez difficile de démêler au juste ce que les Anciens pensoient au sujet des Ames, après leur séparation d'avec le corps. Ils semblent en avoir distingué deux dans la même personne; l'une qui erroit sur les bords du Stix, jusqu'à ce ce que l'on eut rendu les derniers devoirs au cadavre, après quoi elle passoit ce fleuve; elle étoit jugée par les trois Juges redoutables Minos, Eaque, & Rhadamante; elle souffroit le châtiment dû à ses crimes dans les differens étages du Tartare, ou recevoit la récompense proportionnée à ses mérites dans les champs Elysiens, ou bien même dans les Cieux, lorsque ses actions heroïques l'avoient élevée au rang des Héros & des demi-Dieux. L'autre Ame étoit moins réelle; elle n'étoit que comme l'ombre, l'image, & le simulachre de la premiere; elle restoit dans son Tombeau, ou rodoit souvent autour; on pouvoit facilement l'évoquer par la voye des enchantemens; elle se montroit d'elle-même à differentes personnes, sur-tout aux parens & aux amis; elle épouvantoit ses ennemis en faisant l'office des furies, & elle s'évanoüissoit comme une vapeur, lorsqu'on croyoit la tenir.

D'autres au contraire ne placent dans les Enfers que l'ombre & le simulachre. C'est ainsi qu'Ho-

Un moment avant que de mettre le cadavre dans la fosse, le Maître des Cérémonies lui coupe au sommet de la tête un toupet de cheveux qu'il donne à son plus proche parent, ainsi que l'écrit le Pere le Jeune. Cette action n'est pas sans mystere ; elle étoit sacrée chez les Payens, qui regardoient les cheveux comme dévoüés aux Dieux Infernaux, & qui croyoient que les mourants ou les morts ne pouvoient descendre aux Enfers s'ils n'y avoient été initiés par l'offrande de ces prémices. C'est ce qui a donné lieu à Euripide d'introduire Orcus ou Charon, qui dit, en parlant d'Alceste. « Cette femme descend dans la maison de Pluton. Je vas vers elle pour l'initier avec ce glaive. Car tout homme, quel qu'il puisse être, dont ce glaive a coupé les cheveux, est une victime destinée aux Dieux Infernaux. » Virgile après Euripide, a feint aussi que Junon envoya Isis à Didon mourante, pour lui couper le cheveu fatal consacré à Proserpine, sans quoi son ame ne pouvoit se détacher de son corps, & se présenter sur les bords du Stix. Il n'y avoit pas jusqu'aux animaux destinés aux sacrifices, sur le front, ou entre les cornes desquels on n'enlevât quelques poils, qu'on offroit aux Divinités Infernales avant que de les immoler. Il semble que l'Eglise a voulu sanctifier dans ses Enfans cet usage qu'avoient les Payens, ayant établi que ceux qui se destinent au service des Autels, commencent à s'y faire initier par la Tonsure, la-

Relation de la Nouvelle France pour l'an 1634. ch. 4. p. 86.

Euripid. in Alceft.

Virgil. Lib. 4. Æneid.

quelle est pour eux le symbole d'une mort mystique, & d'un renoncement entier & absolu au monde prophane, & à toutes les pompes du siécle.

Cela a été une folie de presque toutes les Nations d'ensevelir avec les morts dans leurs tombeaux, sur-tout si c'étoit des Princes ou d'autres personnes de marque, ou bien de consumer avec eux sur leurs buchers, des meubles précieux, de grandes richesses, des offrandes, des mets en abondance, en un mot, ce qu'ils avoient de plus cher jusqu'aux esclaves, & à leurs épouses mêmes, ainsi que cela se pratique encore dans les grandes Indes; comme si toutes ces choses devoient leur servir après leur mort, & accompagner leurs ames jusqu'au lieu de leur repos. Les Juifs, & les Chrétiens eux-mêmes ont rendu des honneurs civils aux leurs, qui, à la barbarie près, approchoient fort de ces coûtumes payennes.

Cesar, de bello Gallico, Lib. 3.

Cesar fait mention dans ses Commentaires, de certains braves Gaulois qui se dévoüoient à la personne d'un Grand, & couroient avec lui les risques de sa bonne ou de sa mauvaise fortune; de sorte que s'il arrivoit qu'il périt, ils se faisoient tous mourir avec lui, ou se tuoient après sa défaite, sans que de memoire d'homme il s'en fût trouvé un seul qui eut manqué à ce point d'honneur. Chez les Natchez, à la Louisiane, le Chef, & la femme Chef (c'est-à-dire la mere du Chef, ou bien celle de ses tantes, ou de ses sœurs

Pl. 19. tom. 2. pag. 421



du côté maternel, laquelle, ſelon les regles de la Ginécocratie, eſt à la tête de la Nation, & à qui on rend les mêmes honneurs qu'au Chef même) ont auſſi l'un & l'autre un certain nombre de perſonnes, qui leur ſont attachées avec un pareil dévouëment, & à qui ils donnent dans leur langue un nom qui répond à celui de *Dévoüez*. Ces perſonnes accompagnent toûjours le Chef, ou la femme Chef, elles ſont entretenuës à leurs frais, veillent ſans ceſſe à leur conſervation, & prennent part à tous leurs avantages & à toutes leurs diſgraces. La plus grande de toutes ces diſgraces, c'eſt la mort de celui ou de celle à qui leur vie eſt entierement engagée. Car, dès que ceux-ci ont payé le tribut à la nature, elles ſont auſſi dans l'obligation de mourir. Le choix de la mort ne leur eſt pas libre; il faut ſuivre l'uſage établi, & mourir en cérémonie. Tandis que le corps du défunt ou de la défunte eſt encore expoſé ſur la pierre qui eſt à l'entrée du Temple, & qu'on eſt ſur le point de mettre fin aux obſeques, on paſſe au col de ces malheureuſes victimes une longue corde qui les tient toutes, & qui eſt fortement arrêtée aux deux extrémités par ceux qui doivent les étrangler. En cet état elles commencent une eſpece de chant & de danſe qui dure quelque temps; après quoi on ſerre par les deux bouts, & l'on voit ces miſerables mourir, en tâchant de garder encore la cadence & la meſure des pas juſqu'au dernier ſoûpir. C'étoit

là, (du moins à ce qu'on m'a assuré, car je ne parle ici que sur la foy d'un Voyageur) la Loy qui étoit établie parmi eux. Depuis que les François sont établis en ces païs-là, on les empêche d'en venir à l'execution d'un sacrifice si inhumain. On peut bien se persuader que cela ne fait pas de peine à ceux qui sont engagés à une si rude solde.

Gonzales Oviedo, Hist. de las Indias, Lib. 5. cap. 3.

Il y avoit un usage semblable dans l'Isle Espagnole. Oviedo dit, qu'à la mort des Chefs, qu'il nomme *Caciques*, on enterroit avec eux plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, & en particulier plusieurs de leurs femmes, vivantes lesquelles se faisoient honneur de cette mort, & se persuadoient qu'elles l'accompagnoient dans le Ciel ou dans le Soleil. Lopez de Gomara assure la même chose, qui est encore confirmée par Pierre Martyr, lequel dit, que le Cacique Behucio ayant payé le tribut à la nature, sa sœur Anacaona voulut faire enterrer avec lui plusieurs de ses femmes toutes vives; mais que quelques Religieux de saint François s'étant trouvés là, firent tant par leurs prieres, qu'elle se contenta d'en faire ensevelir une seule, laquelle voulut avoir la préference sur les autres; celle-là étoit très-belle, elle se para de tous ses ornemens les plus beaux, & ne fit mettre dans le sepulchre, avant que d'y être enfermée, qu'un vase d'eau, un pain de maïs, & un autre de cassave.

Gomara, Hist. gener. des Indes, Liv. 1. c. 28. Pet. Martyr. decad. 3. Lib. 9.

Pour ce qui est des autres Sauvages, quoiqu'ils

ſoient dans les mêmes principes qu'ont eu les anciens Payens ſur ce point, je n'ai point oüi dire qu'ils ayent pouſſé les choſes juſqu'à cet excès de cruauté, que d'immoler des perſonnes, pour qui toute la Nation devroit s'intereſſer, plûtôt que d'augmenter le deüil par la multitude des victimes. Il eſt vrai qu'ils font feſtin des chiens du défunt, & que lorſqu'ils brûlent, ou qu'ils tuënt un Eſclave, qui a été donné pour un de leurs morts, & en ſon nom, ils croyent appaiſer ſes Manes en le faiſant mourir, comme nous avons dit; mais au jour de leur ſépulture on ne voit rien de ſanguinaire & de révoltant; ils mettent même aſſez peu de choſe dans la tombe ou dans la biere. Les habits dont il eſt revêtu, quelques petits pains, un peu de ſagamité, ſa chaudiere, ſon ſac à petun, ſon calumet, une courge pleine d'huile, quelque peu de porcelaine, un peigne, des armes, des couleurs pour ſe peindre, & quelques autres bagatelles ſemblables ſont toutes les proviſions qu'il emporte dans l'autre monde.

Ils croyent peut-être faire quelque choſe de plus agréable pour le mort, en diſtribuant à ſes amis vivans, & à toutes les perſonnes pour qui il a eu quelque conſideration, tout ce qui lui appartenoit, & toutes les choſes dont ils l'euſſent voulu voir joüir lui-même.

On diroit que tous les travaux, toutes les ſüeurs, tout le commerce des Sauvages, ſe rapportent preſque uniquement à faire honneur aux

morts. Ils n'ont rien d'assez précieux pour cet effet. Ils prostituënt alors les robes de castor, leur bled, leurs haches, leur porcelaine en telle quantité qu'on croiroit qu'ils n'en font aucun cas, quoique ce soit toutes les richesses du païs. On les voit souvent presque nuds pendant les rigueurs de l'hyver, tandis qu'ils ont dans leurs caisses de bonnes robes de fourrure ou d'étoffe qu'ils destinent aux devoirs funeraires, chacun se faisant un point d'honneur ou de religion, de paroître dans ces occasions libéral jusqu'à la magnificence & à la prodigalité; de maniere qu'on peut dire, que rien n'est mieux marqué chez tous les Sauvages en general, eu égard à leurs anciennes coûtumes, que le respect pour les morts, & le souvenir de leurs Ancêtres.

Pour fournir à cette dépense, les parens, & les amis viennent couvrir le mort pendant que son cadavre est encore exposé dans la Cabane; c'est-à-dire, qu'ils viennent apporter des présens pour honorer ses obseques. Ces présens sont comme partie du testament du défunt, dont ceux de sa Cabane fournissent le plus gros lot, ne se réservant rien, non seulement des choses qui lui appartenoient, & dont la vûë pourroit aigrir leur affliction : mais y ajoûtant encore du leur avec une profusion qui les épuise presque entierement.

De ces présens, les uns sont étalés sur des perches, & les autres exposés à terre sur des estra-

des, premierement dans la Cabane, & ensuite dans le Cimetiere. Tandis qu'on accommode le cadavre dans son sepulchre, un des Considerables, élevé de deux ou trois pieds au-dessus de l'Assemblée, fait à haute voix la distribution de ces legs pies dont la valeur monte fort haut, selon la distinction & le rang de considération où étoit le défunt.

Ces distributions étoient communes chez les Romains, & consistoient en argent, ou en d'autres choses d'usage, comme le bled, le vin, l'huile, les viandes, le sel, ainsi que cela se voit encore dans les Médailles, les Inscriptions, les Epitaphes, & les autres monumens qui nous restent des débris de l'Antiquité.

Outre cette profusion de présens, qui devient utile à ceux à qui on les donne, il s'en fait encore une autre chez les Iroquois & chez les Hurons, laquelle ne paroît avoir d'autre fin que l'ostentation. Elle consiste dans une grande quantité de bled qu'on jette devant la porte de la Cabane, & qu'on a soin de fouler aux pieds, afin qu'il ne prenne envie à personne de le ramasser. Le moins qu'il y en ait pour un particulier, c'est sa provision, & ce qu'il en pourroit consumer pendant une année. J'ai crû devoir ne pas omettre cette circonstance, parce qu'elle peut nous donner lieu de conjecturer qu'on a eu autrefois cette même coûtume en quelques-unes de nos Provinces de France, où l'on jette encore devant la

porte des personnes qui viennent de mourir, lorsqu'elles ont été mariées & établies en famille, quantité, non pas de bled à la verité, mais de paille & de bâle de bled, comme un signal de la mort. Cela peut être en effet un reste de pratique ancienne, dont la Religion & le temps auront réformé l'abus, en substituant à une chose utile qu'on sacrifioit par superstition & par vanité, le superflu de cette même chose; d'autant mieux, qu'on en peut tirer une moralité, toute chair étant comme la paille & le foin, ainsi que parle l'Ecriture: *Omnis caro fœnum.*

Isaï. cap. 40. v. 5.

Rhodigin. Lib. 10. cap. 17.

Leurs fosses sont de petites loges creusées en rond comme des puits; ce qui leur fit donner autrefois chez les Anciens le nom de *Puticuli.* On les natte en dedans de tous côtés avec des écorces; & après y avoir logé le cadavre, on y fait une voûte presque au niveau du sol avec des écorces semblables, & des pieux qu'on charge de terre, & de pierres à une certaine hauteur, qui fit aussi donner à ces Tombeaux les noms d'*Agger* & de *Tumulus.* On enferme après cela tout cet espace, en bâtissant au-dessus une loge avec des écorces ou des planches, ou bien on l'entoure avec des perches qu'on assujettit par le haut, où elles se réünissent en forme conique ou pyramidale; modéle fort simple de ce qu'étoient ces monumens dans leur premiere origine; mais que la vanité des Nations changea depuis en Mausolées superbes, que le temps qui dévore tout,

con-



qu'Homere fait dire à Ulysse, qu'il a vû l'ombre d'Hercule dans les champs Elysiens; mais que pour lui il étoit dans le Ciel, où il assistoit au festin des Dieux. Lucrece s'explique sur cela très-clairement, quand il dit, qu'Ennius a imaginé dans les Palus Acherusiennes des Temples, où nos corps & nos ames ne parviennent jamais, mais seulement certains simulachres, qui sont d'une extrême pâleur.

Homer. Odyss. Lib. XI. v. 601.

Lucret. Lib. I. p. 4.

Esse Acherusia Templa
Ennius æternis exponit versibus Edens,
Quò neque perveniunt animæ, neque corpora nostra
Sed quædam simulachra modis pallentia miris.

Ovide, dans quelques vers qu'on lui attribuë; distingue quatre choses dans l'homme, lesquelles, après la mort, se séparent. Les Manes, la Chair, l'Ombre, & l'Esprit. La Tombe renferme la chair ou le corps; l'Ombre vole autour du sepulchre; les Manes descendent aux Enfers, & passent le Stix; l'Esprit monte jusqu'aux astres.

Bis duo sunt homini. Manes, caro, spiritus, umbra.
Quatuor ista, loci bis duo suscipiunt.
Terra tegit carnem, Tumulum circumvolat umbra,
Orcus habet Manes, spiritus astra petit.

Cependant les Poëtes, selon leur usage, employent indifferemment les termes de Manes,

d'Ombres, d'Images, de Simulachres, comme s'ils étoient synonimes, & ne signifioient qu'une même chose.

Quoiqu'il en soit de leurs opinions, qui n'étoient peut-être pas trop claires, il est constant qu'ils imaginoient encore quelque chose dans le Tombeau, même après y avoir enfermé le corps avec toutes les cérémonies usitées pour mettre l'ame dans son repos; soit que ce fussent les Génies qui avoient présidé à la vie, & qui se tenoient encore auprès du cadavre, tel qu'étoit le serpent que Virgile fait sortir du sepulchre d'Anchise, & qu'il y fait rentrer après avoir goûté à toutes les offrandes qu'y fit Enée au jour de l'Anniversaire de la mort de son pere; soit enfin que ce fussent des especes de Divinités, connuës sous le nom de *Dieux Manes*, ainsi qu'on le voit encore par les Inscriptions, *Dis Manibus*, qu'on mettoit sur toutes les Urnes cineraires.

Virg. Æneid. Lib. 5. v. 84.

En consequence de cette opinion, la pieté industrieuse des hommes leur avoit fait inventer beaucoup de manieres differentes de procurer aux Manes un parfait repos, & de les mettre à couvert de l'insulte des vivans. Non seulement ils n'omettoient rien de ce qui étoit prescrit pour les funerailles, & pour enfermer les ames dans le Tombeau, comme ils s'expliquoient; mais ils continuoient encore pendant long-temps à y rendre certains honneurs funeraires.

Il y en avoit de deux sortes. Les uns étoient

rendus par le public, ou par toute la parenté en commun, & on les nommoit *Parentalia.* (a) Les autres étoient rendus par les particuliers, & on les appelloit *Inferiæ.* Dans les unes & dans les autres de ces cérémonies, on purgeoit le Tombeau, dont on arrachoit les épines & les ronces, on y mettoit des couronnes de fleurs; & après avoir invoqué les Manes, on répandoit dans des fosses faites exprès, des coupes de vin, de laict, & du sang des victimes; on y jettoit des féves & des légumes, dont on s'imaginoit que les ames venoient prendre leur part. Il y avoit aussi des jours destinés à ces devoirs de pieté, sçavoir le trentiéme, & l'Anniversaire, sans préjudice de ceux, qui étoient du choix de l'affection, & de la tendresse.

Le lieu de la sepulture étoit pour cette raison un lieu sacré qu'on ne pouvoit violer sans crime, & que les ennemis même respectoient; (b) à moins que ce ne fussent des Barbares, tels qu'étoient les Grecs eux-mêmes dans les premiers temps. Homere, Dyctis de Créte, & Darés Phrygien, nous fournissent plusieurs exemples de la brutale ferocité de leurs Héros, qui portant leur haine au-delà des termes de la vie, s'acharnoient sur les corps de leurs ennemis morts, & leur faisoient

(a) *Cicero 2. de Legibus.* Inferiæ, privatæ sunt feriæ : parentalia, publicæ, atque omnis parentatio à civibus aut incolis festo colebatur.

(b) *Cicero 3. de Legibus.* Pœna fuit Solonis lege constituta, si quis bustum aut violasset aut dejecisset.

Iliad. 22. v. 390.

toutes sortes d'insultes. C'est ainsi qu'Achille traîne indignement le corps d'Hector autour des murailles de Troye, & qu'il se fait un combat des plus furieux entre les Troyens & les Lyciens d'une part, & les Grecs de l'autre, dont les uns vouloient avoir le corps de Sarpedon pour l'outrager, & les autres faisoient des prodiges de valeur pour le mettre à couvert de ces outrages.

Les motifs de la Religion ne suffisant pas toûjours pour arrêter ceux qui n'en ont gueres, ou pour rassurer ceux qui avoient lieu d'appréhender la prophanation des sepultures, les Anciens pour y obvier, avoient été obligés de mettre des Gardes qui les défendissent, beaucoup moins contre les hostilités des ennemis de guerre, que contre les créanciers, les sorcieres, & les voleurs. Apulée a sur cela un fort bel endroit au second Livre de ses Metamorphoses qu'on peut consulter.

Apuleï. Metamorph. 2.

Telle est encore aujourd'hui l'opinion des Peuples de l'Amerique ; ils pensent que les ames des morts se hâtent de se rendre au païs de leurs Ancêtres, d'où elles ne se hazardent point de revenir, parce qu'il y a trop à souffrir sur le chemin qu'il faut tenir pour aller & pour venir. Cependant ils imaginent encore quelque chose qui les remplace dans leurs Tombeaux, ils croyent les voir dans les feux follets de leurs Cimetieres & des marécages, & ils en racontent autant d'apparitions, que les bonnes vieilles femmes ont coûtume d'en débiter au coin de leur feu.

Dès que l'ame eſt ſéparée du corps, ils ceſſent de lui donner les noms qu'ils lui donnoient pendant le temps de ſon union. Les Hurons & les Iroquois l'appellent *Eskenn* ; nom, qui a toutes les ſignifications de Manes, Ombre, Simulachre, Image, que les Anciens lui avoient affecté.

Le Pere de Brebeuf rapporte, qu'ayant conſulté un ancien Huron, & lui ayant demandé pourquoi ils donnoient à des cadavres ſecs & arides depuis long-temps, les noms d'*Eskenn* ou *Hatiskenn*, qui ne peuvent ſignifier que les Ames, il conclud enſuite de ſa réponſe, qu'ils imaginoient que nous avions deux ames, toutes deux diviſibles & materielles, & cependant toutes deux raiſonnables : que l'une ſe ſépare du corps à la mort, & demeure néanmoins dans le Cimetiere juſqu'à la fête des Morts, après laquelle elle ſe change en Tourterelle, ou, ſelon la plus commune opinion, elle va droit au païs des Ames : l'autre eſt comme attachée au corps, & informe, pour ainſi parler, le cadavre, demeure dans la foſſe des Morts après la fête, & n'en ſort jamais, ſi ce n'eſt que quelqu'un l'enfante derechef, & que la preuve de cette Metempſycoſe étoit la parfaite reſſemblance qu'ont quelques perſonnes vivantes avec d'autres qui ſont mortes avant elles.

Relat. de la Nouv. France pour l'an 1636. 2. part. chap. 9. p. 146.

Les idées de la Théologie ancienne ſe ſont ſi fort broüillées, avant que d'arriver juſqu'aux Sauvages de nos jours, qu'il eſt preſque impoſſible de rien conclure de certain de ce qu'ils diſent.

Chacun débite ſur cela ſes propres imaginations, & raconte les choſes d'une maniere differente des autres. Dans ce changement de l'Ame en Tourterelle ou Pigeon ramier (car ils ne connoiſſent point d'autres Tourterelles) je découvre encore un reſte de la Théologie hieroglyphique, dans laquelle la Colombe étoit le ſymbole de l'ame ou de l'eſprit chez les Orientaux, & déſignoit tellement l'Ame, qu'ils avoient coûtume d'en mettre une figure au Cippus de tous les Tombeaux; ou bien un papillon, qui étoit auſſi le ſymbole de Pſiché, c'eſt-à-dire, de l'Ame. Quelquefois on mettoit les deux enſemble, tels qu'on les voit encore ſur quelques Urnes cineraires. Pour ce qui eſt de cette eſpece de palingeneſie ou de renaiſſance, dont parle le Pere de Brebeuf, ils ne l'admettent guéres que pour les enfans, à qui la mort n'a preſque laiſſé aucun uſage de la vie. C'eſt pour cette raiſon qu'ils ont coûtume de les enſevelir ſur le bord des chemins, dans la perſuaſion que leur ame errante pourroit rentrer dans le ſein de quelque femme à ſon paſſage.

En conſequence de l'opinion generale qu'il reſte quelque choſe dans les Tombeaux, le corps de la Nation fait ſouvent feſtin pour pleurer les Morts. Ceux d'un Village ſe tranſportent dans un autre pour y rendre ces honneurs funebres. Les Voiſins & les Alliés ne manquent pas auſſi de garder ces devoirs de civilité & de bienſéance. Les particuliers vont pareillement très-ſouvent au Tombeau

pour y renouveller leurs pleurs, que les Romains prenoient soin autrefois de faire couler jusques sur les cendres par des ouvertures pratiquées à leurs Urnes. Ils arrachent les herbes qui y naissent. Ils y portent souvent du bled & de la sagamité, qu'ils y jettent par une petite fenêtre qu'on fait exprès à la Cabane de planches ou d'écorces qui y sert de Mausolée. Après quelques mois ils ouvrent de nouveau le sepulchre pour voir si le corps est en bon état, & pour substituer de nouvelles robes à celles que la pourriture auroit déja consumées; enfin, comme l'Ame n'est pas tellement attachée à son Tombeau, qu'elle n'en sorte aussi quelquefois pour errer aux environs, & revenir aux endroits qu'elle a frequentés, ils jettent souvent des offrandes dans le feu de leurs foyers. Les meres sur-tout à qui la mort a enlevé leurs enfans dès l'âge le plus tendre, ne manquent point de temps en temps à tirer du laict de leur sein, & à le jetter dans le feu, ou sur la tombe, pour leurs enfans morts à la mammelle.

Relat. de la Nouv. France pour l'an 1634. ch. 2.

Les Peuples de la Floride faisoient garder leurs Cimetieres; & lorsque Fernand de Soto y arriva, il trouva un Espagnol qui avoit été fait esclave par les Sauvages, & qui ravi de voir des gens de sa Nation, leur racontoit parmi ses avantures, qu'une de ses plus grandes peines étoit d'avoir été destiné à la garde des corps morts dans le Cimetiere contre les bêtes feroces, qui venoient les dé-

Garcilasso, Hist. de la Florid. Lib. 2. cap. 2.

terrer pendant la nuit, & dont il avoit pensé être dévoré lui-même. Cette précaution peut être bonne contre les bêtes, & contre ceux ou celles, qui pourroient y venir, comme Canidie, pour leurs malefices; mais elle n'est pas suffisante contre les ennemis de guerre, qui sévissent quelquefois dans ces païs-là contre les cadavres de leurs ennemis, ce qui est regardé comme l'hostilité la plus brutale, & comme la plus cruelle marque de l'inimitié. Il n'y a que peu d'années, que des Nations ennemies des Tionnontatés, qui sont les Hurons établis au détroit, prophanerent leurs Cimetieres, en disperserent les ossements, & les pendirent à des arbres.

Je ne sçache pas que les Iroquois ayent jamais eu le soin de commettre la garde de leurs Tombeaux à leurs Esclaves. Mais ils ont toûjours été fort religieux à l'égard de leurs morts & de leurs sepultures. Néanmoins depuis l'arrivée des Européans, & le grand commerce qu'ils font par le mêlange des Nations, outre qu'ils se sont beaucoup retranchés sur la porcelaine qu'ils enfermoient dans les sepulchres; la disette qu'ils en ont eu dans la suite, a obligé quelques particuliers peu scrupuleux à foüiller dans les cendres de leurs Ancêtres, pour en retirer cette porcelaine ternie & à demi-rongée, qu'on reconnoît, & qu'on distingue encore; de sorte que la même avarice, qui a fait prophaner en Europe & en Asie les Mausolées des Rois, où l'on esperoit

trouver

trouver de grands trésors, a fait violer à ces Peuples miserables les asyles de leurs morts pour en retirer ces bagatelles méprisables à nos yeux, mais qui ne l'étant pas aux leurs, excitent leur cupidité, comme l'or enflâme la nôtre.

L'avidité insatiable des Conquerans du Pérou & du Mexique, leur fit ainsi prophaner toutes les anciennes sepultures des Indiens, dans l'esperance d'y trouver les richesses immenses qu'on avoit coûtume d'y ensevelir avec les corps. Dès qu'ils les avoient ouvertes, ils fouloient aux pieds les cadavres avec ignominie, & ils les jettoient à la voyrie, comme ceux des bêtes. Les Indiens en étoient au désespoir; & malgré la douleur extrême dont ils étoient accablés en voyant ces prophanations, ils ne pouvoient s'empêcher, disent les Auteurs de ces temps-là, de prier humblement ces impies prophanateurs de discerner les richesses dont ils étoient si avides, d'avec les cendres de leurs Ancêtres, qui ne pouvoient leur être utiles à rien : qu'à la bonne heure ils emportassent l'or & les bijoux dont leurs sepulchres étoient pleins, mais qu'ils laissassent les corps morts dans le lieu de leur repos, afin de ne pas rendre leur réünion avec leur ame au temps de la Resurrection future, trop difficile & trop pénible, en dispersant çà & là leurs ossements sans aucun respect pour leurs Manes.

Gomara, Hist. Gener. de las Indias, Lib. 5. cap. 17.

Soit religion, soit respect pour les défunts, soit consideration pour leurs parens, il n'est plus

permis de nommer une perſonne morte par aucun des noms qu'elle portoit durant ſa vie ; & tous ceux ou celles, qui avoient des noms ſemblables, ſont obligés de les quitter, & d'en prendre d'autres, ce qui ſe fait au premier feſtin. Ces noms reſtent comme enſevelis avec le cadavre, juſqu'à ce que les regrets étant diſſipés & amortis, il plaiſe aux parens de relever l'arbre, & de reſſuſciter le défunt.

A mon arrivée au ſault S. Loüis, les Miſſionnaires jugerent, que pour me donner du crédit, je devois relever le nom ſauvage du feu Pere Brüyas Miſſionnaire célebre, & extrêmement conſideré des Iroquois, parmi leſquels il avoit paſſé un grand nombre d'années. Il n'étoit mort que quatre mois auparavant, & c'étoit relever l'arbre trop tôt ſelon leurs uſages ; auſſi, quand ils n'étoient pas contens, pluſieurs me reprochoient que je leur avois fait injure en prenant le nom de leur Pere ; cependant ils ne laiſſoient pas de me regarder comme un autre lui-même, parce que j'étois entré dans tous ſes droits.

C'eſt un des affronts des plus ſenſibles qu'on puiſſe faire à un Sauvage que de lui parler de ſes parens morts ; on ne leur en rappelle l'idée que dans les cas de néceſſité, & dans ces cas-là même il faut uſer de précaution. Car, outre qu'on n'oſe prononcer le nom du défunt, ainſi que je l'ai déja remarqué ; on n'oſe pas même dire cruëment qu'il eſt mort ; & de la même façon que

chez les Romains, au lieu de dire *mortuus est*, il falloit dire, *vixit*, *abiit*, *fuit*, ainsi qu'on l'écrivoit sur les Urnes sepulchrales ; il faut pareillement se servir de circonlocution parmi eux, & dire, par exemple : Le grand Capitaine qui nous a quittés, que nous pleurons, &c. L'idée du mort ne s'évanoüit pourtant pas avec lui ; & comme pendant long-temps on rend certains honneurs à son Tombeau, le deüil & les regrets durent aussi pendant un temps assez long.

Du Deüil.

Le Deüil étant une marque de la tendresse réciproque, qui se trouve entre les personnes unies par le sang, par l'amitié, ou par d'autres liens, doit être regardé comme un devoir fondé sur la nature. Toutes les Nations l'ont trouvé si raisonnable, qu'elles ont été contraintes de l'établir dans leurs Loix. Mais comme en cela, ainsi que dans tout le reste, il y avoit souvent de l'excès ou de l'ostentation, il a fallu que les mêmes Loix en marquassent les regles, & y prescrivissent des bornes.

La Loy la plus essentielle, & le témoignage le plus éclatant du Deüil, étoit de faire couper ses cheveux ; car comme on initioit à la sepulture les morts, ou les mourans, en leur coupant les cheveux consacrés aux Divinités Infernales ; c'étoit aussi une espece d'initiation & de mort mystique pour les personnes qui appartenoient de plus près au défunt, & qui ayant de justes motifs de le

regretter, témoignoient qu'il ne tenoit pas à elles qu'elles ne le suivissent, & qu'elles mouroient autant qu'il étoit en leur pouvoir.

Les Juifs n'avoient point quitté cet usage de la Gentilité, malgré les défenses de la Loy, expliquées au Chapitre 14. du Deuteronome. C'est pourquoi, lorsque Dieu les fait menacer par ses Prophetes d'une entiere désolation, la marque la plus effrayante qu'il puisse leur donner de leur opprobre, c'est de dire qu'il étendra le cilice sur leur dos, & qu'il répandra la calvitie sur leur tête : comme aussi, qu'il les fera périr, & qu'il ménagera tellement ses coups, qu'ils ne seront point ensevelis, qu'on ne les pleurera point, & qu'il n'y aura personne qui se coupe les cheveux en signe du deüil que devroit naturellement causer leur perte.

Deut. cap. 14. v. 1.

Ezech. cap. 7. v. 18.

L'Ecriture Sainte marque que les Gentils se coupoient les cheveux, en signe de deüil pour les morts, entre les yeux, c'est-à-dire, au sommet du front; peut-être y en avoit-il qui se rasoient entierement; mais il paroît plus probable qu'on n'en coupoit que peu, & qu'on laissoit pendre le reste négligemment, sans les tresser, & sans les noüer, ainsi que le dit Virgile des femmes Troyennes.

Deut. cap. 14. v. 1.

Virgil. Æneid. 3. v. 65.

Et circum Iliades crinem de more solutæ.

Il y en avoit qui dévoüoient leurs chevelures à leurs amis, & qui la leur mettoient entre les mains lorsqu'on les ensevelissoit, ou qu'on les élevoit sur

les buchers où on devoit les consumer. C'est ainsi qu'Achille met entre les mains de Patrocle sa chevelure, que son pere Pelée avoit voüée au fleuve Sperchius, supposant qu'il retourneroit dans sa patrie.

Homer. Iliad. 23. v. 152.

On couvroit aussi sa tête de cendres, & sa chair du sac & du cilice : c'est-à-dire, d'un vêtement usé, déchiré, & d'une couleur lugubre, pour exprimer par ce désordre de toute sa personne, une douleur extrêmement vive, laquelle ne s'entretient que d'elle-même. Dans cet état on se tenoit assis à terre sur des peaux de bêtes, on mêloit la cendre avec ce que l'on mangeoit ; & dans les accès de la douleur, on se répandoit le visage contre terre, on se faisoit des incisions sur le corps, on se meurtrissoit la poitrine à force de coups. Les femmes sur-tout se distinguoient par ces sortes d'éclats, elles se déchiroient le visage, elles étourdissoient tout le monde par leurs hurlements, & faisoient cent autres extravagances, que l'on fut obligé de moderer pour la consolation de celles qui ne pleuroient que par grimace & par bienséance, plûtôt que par un vrai regret pour des personnes, qui ne leur étant pas aussi cheres qu'elles devroient l'être, meurent pour l'ordinaire beaucoup trop long-temps après les premiers souhait squ'elles ont formés pour les voir mourir. Toutes ces marques de deüil sont marquées si souvent, & dans l'Ecriture Sainte, & dans les Auteurs Prophanes, qu'il n'est pas nécessaire de

s'arrêter sur chaque chose en particulier, pour l'appuyer par des autorités.

Le Deüil chez les Sauvages, a aussi ses Loix consacrées par un usage de temps immemorial, qui porte le caractere de la plus venerable antiquité. Après les premiers jours où le cadavre a été exposé dans la Cabane, & qui sont un temps de pleurs continuels, il y a dix jours encore de grand Deüil, & une année ensuite ou deux, où le Deüil est plus moderé.

Les Loix du grand Deüil sont très-austeres; car pendant ces dix jours, après s'être fait couper les cheveux, s'être barboüillé le visage de terre ou de charbon, & s'être mis dans le plus affreux négligé, ils se tiennent au fonds de leur natte la face contre terre, ou tournée vers le fond de l'estrade, ayant la tête enveloppée dans leur couverture, qui est le haillon le plus sale & le plus mal propre qu'ils ayent. Ils ne regardent, ni ne parlent à personne, si ce n'est par nécessité & à voix basse; ils se croyent dispensés de tout devoir de civilité & de bienséance à l'égard de ceux qui viennent visiter chez eux; ils ne mangent rien que de froid; ils n'approchent point du feu, même en hyver, pour se chauffer, & ne sortent que la nuit pour leurs besoins.

Dans le petit Deüil, ils se contentent de sortir rarement : de ne point assister aux festins & aux assemblées publiques : de se dispenser de quelques devoirs de la civilité ordinaire : de ne

point s'orner, & de ne pas même graisser leurs cheveux.

Les devoirs funeraires n'étant pas les mêmes pour toutes sortes de personnes, les Loix du Deüil ne sont pas égales aussi pour tout le monde. Ceux qui y sont plus étroitement obligés, ce sont l'Epoux & l'Epouse. Dès que l'un des deux a payé le tribut à la nature, la Cabane du défunt acquiert un droit sur celui qui reste, qu'elle n'avoit pas du vivant de tous les deux. Car le Mariage n'obligeant pas les contractans à passer dans la Cabane l'un de l'autre, & chacun restant chez soy, dès que la mort a rompu leurs liens, celui qui survit, soit l'Epoux, soit l'Epouse, est obligé de quitter sa Cabane, & de se transporter pour quelque temps dans la Cabane du défunt pour le représenter, & pour le pleurer en compagnie de ses parens; & ceux-ci sont tellement les maîtres de son Deüil, qu'ils peuvent l'obliger à l'observer rigoureusement selon les usages, ou bien le dispenser du tout, ou en diverses choses, comme il leur plaît.

Lorsque les Epoux se sont tendrement aimés, & qu'ils ont bien vêcu ensemble, ils cherchent dans leur veuvage à faire leur Deüil dans la rigueur, & les parens, qui ont lieu d'être contens, en ont du plaisir. Alors le Deüil allant son train, se modere peu à peu en vertu de certaines dispenses que les parens accordent, & qui sont déclarées en public dans les festins par des présens,

qui témoignent leur volonté jusqu'à ce que le temps du Deüil étant expiré, on les déclare par une derniere parole, c'est-à-dire, par un dernier présent, entierement libres de se pourvoir ailleurs. Cela se fait en cérémonie en plein Conseil, où l'on habille la veuve, & l'on tresse ses cheveux que le Deüil l'obligeoit de porter épars. Mais si les parens ont eu lieu de se plaindre du peu de complaisance d'un Epoux ou d'une Epouse, dont les mauvaises manieres étoient un indice qu'ils estimoient peu leur alliance, ils ne leur permettent pas de remplir le temps de leur Deüil, & ils ne tardent pas à leur faire signifier par un présent, qui est le seul qu'ils doivent attendre; qu'ils les tiennent dégagés de tout ce qu'ils peuvent leur devoir en ce point, & qu'ils les laissent dans leur pleine liberté. Avec cela néanmoins il seroit honteux à un homme veuf, encore plus à une femme veuve, de se remarier avant le temps prescrit au Deüil ordinaire; & si ils le faisoient l'un ou l'autre avant que les parens du mort leur en eussent donné la liberté par leur derniere parole, ils s'exposeroient eux & les Epoux ou Epouses qu'ils prendroient, à toutes sortes d'outrages qu'on seroit en droit, & qu'on ne manqueroit pas de leur faire.

Les femmes Iroquoises qui se font couper leurs cheveux, ne se font point raser entierement. Elles ne devroient proprement que retrancher cette tresse, qui leur pend derriere le dos, en la coupant

pant à la naiſſance des épaules ; mais les parens de l'Epoux conſiderant, que c'eſt leur plus bel ornement, qu'il faudroit trop de temps pour que les cheveux revinſſent à leur premier état, & que ces femmes ne pourroient ſortir de leur Cabane pendant ce temps-là, les font prier de la conſerver. Alors elles croyent faire aſſez d'en faire couper une petite partie, & elles laiſſent pendre le reſte négligemment, ſans en prendre aucun ſoin. Les hommes font auſſi couper quelque peu de leurs cheveux ; & pendant cette operation, laquelle ne doit pas être douloureuſe, le cérémonial veut que les uns & les autres témoignent par leurs paroles, qu'ils en reſſentent une douleur auſſi vive, que ſi on coupoit le fil de leur vie. Les femmes de la Virginie ſement leurs cheveux dans le Cimetiere, ou les jettent ſur la Tombe après les avoir fait couper. Les femmes Breſiliennes & les Caraïbes font couper les leurs près de la tête, & ne finiſſent leur Deüil que quand ils ſont revenus. C'eſt, dit Homere, preſque l'unique préſent que puiſſent faire les amis à leurs amis morts que de couper leurs cheveux, de les ſemer autour de leur ſepulchre, & de leur donner des larmes.

Homer. Odyſſ. 4.

Les Auteurs écrivent des Lyciens, que pendant leur Deüil ils s'habilloient en femmes, pour marquer que les pleurs & les larmes n'étant convenables qu'à ce ſexe foible, ils devoient bien-tôt le finir, & prendre les ſentimens d'un courage mâle, tel qu'il convient à des hommes, qui ne

Valer. Maxim. Lib. 2. de Inſtit. Antiq.

Plutarch. Oratione Conſol. ad Apollon.

ſe laiſſent point abattre à la douleur. Je ne trouve pas que les Iroquois & les autres Sauvages leur reſſemblent en ce point, ſi ce n'eſt peut-être, que comme il n'y a pas une grande difference dans la maniere de s'habiller de l'un & de l'autre ſexe, ils s'enveloppent pendant ce temps-là la tête comme les femmes pour cacher leur affliction; coûtume qui étoit auſſi gardée anciennement chez les Perſes.

Quint-Curt. Lib. 10.

Le Leſſus & les Ejulations muſicales ſe font aſſez régulierement par les femmes pendant tout le temps du Deüil trois fois le jour, au lever du Soleil, à ſon midi, & à ſon coucher. On les continue quelquefois pluſieurs années, mais non pas avec cette regularité. Chez quelqu'une des Nations Iroquoiſes & au Bréſil, c'eſt une occupation ordinaire des femmes toutes les fois qu'elles vont au bois & aux champs, ou qu'elles en reviennent; chemin faiſant chacune fait ſa partie, mais cela ne préjudicie alors en rien à leur bonne humeur; car après avoir fini, elles ſont auſſi prêtes à rire, que ſi elles n'avoient pas penſé à pleurer.

La coûtume de pleurer les Morts, a paſſé chez quelques Nations de l'Amerique en devoir de civilité ou de bienſéance à la reception des Etrangers. On ne croit pas pouvoir les honorer davantage, qu'en entrant dans les ſentimens de Deüil & de triſteſſe qu'ils peuvent avoir de la perte qu'ils ont faite des perſonnes de leur Nation, qui devoient leur être cheres. Ils nomment alors tous

ceux qu'ils ont connu des gens de la Nation qui les visitent, & font des lamentations d'autant plus vives, qu'ils les regardent comme le lien de leur union, & du droit d'hospitalité qu'ils ont les uns chez les autres. Au Brésil ce sont les femmes qui viennent pleurer de la sorte; elles s'acroupissent sur leurs talons, en mettant leurs deux mains sur leur visage; elles se tiennent pendant quelque temps en cette posture, pleurant en cadence, & versant des larmes. Chez les Sioux & chez quelques Peuples de leur voisinage, ce sont les hommes qui pleurent ainsi, en mettant la main sur la tête des Etrangers, qui les visitent pour honorer les morts de leur Nation.

L'Ecriture Sainte nous marque que c'étoit un ancien usage chez les Orientaux. Il est rapporté dans la Genese, que Jacob voyant Rachel pour la premiere fois, & ayant appris qu'elle étoit sa cousine, & fille de Laban, il lui donna un baiser, & se mit à pleurer en élevant sa voix. Il lui dit ensuite qu'il étoit le frere de son pere, & le fils de Rebecca. On ne voit aucun motif dans Jacob, qui puisse l'engager à pleurer. La rencontre de Rachel devoit lui inspirer plûtôt des sentimens de joye, que l'envie de faire des lamentations. Il est donc à croire que Jacob s'acquite en cette occasion d'un devoir ordinaire des Orientaux de pleurer sur les personnes avec qui ils avoient quelque alliance, encore plus sur celles de qui ils tiroient leur origine les uns & les au-

Gen. c. 29.

tres. Et cette maniere d'élever sa voix en versant des larmes, laquelle est ici remarquée par la Sainte Ecriture, se rapporte assez bien à celle qu'ont les Ameriquains de pleurer en chantant.

Fête generale des Morts.

Parmi la plûpart des Nations Sauvages, les corps morts ne sont que comme en dépôt dans la sepulture où on les a mis en premier lieu. Après un certain temps on leur fait de nouvelles obseques, & on acheve de s'acquiter envers eux de ce qui leur est dû par de nouveaux devoirs funeraires. Les Caraïbes & une grande partie des Sauvages Meridionaux, laissent couler une année entiere pour donner le temps aux chairs de se consumer; alors ils célebrent l'Anniversaire, & invitent les Villages de la Nation à cette Fête. On s'assemble de tous les Carbets; & après avoir passé plusieurs jours à chanter & à danser à l'honneur des défunts, on fait calciner leurs os; ils réduisent ces ossements calcinés en poudre; ils mêlent cette poudre ou ces cendres dans leur boisson, & boivent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans les vaisseaux : donnant ainsi un exemple frequent & hereditaire dans toute une Nation d'un amour aussi ardent pour leurs parens & pour leurs Concitoyens, que l'étoit celui, qui a immortalisé la célebre Artemise Reine de Carie, laquelle ne voulant point donner d'autre sepulture au corps de Mausole son Epoux, que le sien propre, consacra encore mieux sa memoire à la

2. Lettre du P. de la Neuville dans les Memoires de Trevoux, Mars 1723.

posterité par cette action éclatante, que par le monument qu'elle lui éleva; quoiqu'il fût si superbe, qu'on en a parlé comme d'une des sept merveilles du monde.

Le Sieur Biet particularise davantage cette action des Caraïbes. Il prétend que quelques-uns font brûler les corps immédiatement après leur mort; mais que d'autres les mettent dans la fosse, ornés de leurs armes & de leurs caracolis. Ils leur apportent ensuite à manger avec grande cérémonie, disant qu'il faut leur donner à manger jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus de chair sur les os, parce qu'ils sont persuadés qu'ils ne vont point au païs des Ames qu'ils ne soient sans chair. Quand donc ils croyent que les chairs sont entierement consumées, ils font *un vin* ou une assemblée pour les brûler, ce qu'ils pratiquent en cette sorte: Ils les mettent dans un lict de coton bien blanc; quatre jeunes filles tiennent chacune un coin de ce lict, elles font danser ces os au son de quelque instrument, & toute l'assemblée danse aussi, beuvant toûjours à leur ordinaire. Lorsqu'elles les ont bien fait danser, on dresse un bucher, où on les fait brûler avec tout ce qui leur a servi pendant leur vie. Tout étant réduit en cendres, s'il se trouve quelques os qui n'ayent pas été consumés, ils les pulverisent, les passent par une sorte de tamis, & mettent ces cendres dans de l'eau, dont ils se frottent les jambes. Ils continuënt ensuite à boire, après quoi chacun se retire. Le Sieur Biet ne dit

Biet, Voyage de la Terre Equinoxiale, Liv. 3. chap. 14. p. 392.

pas qu'ils boivent ces cendres ; mais peut-être étoit-il moins bien instruit que le Pere de la Neuville, qui a écrit après lui, & qui parle des mêmes Sauvages. Lopés de Gomara dit des habitans du fleuve de Palmas, qu'ils enterrent tous ceux qui meurent, excepté les Devins qu'ils brûlent par honneur, & que pendant que le corps brûle, ils chantent & ils dansent ; ils recueillent ensuite les cendres, & les gardent jusqu'au bout de l'an, auquel temps les parens & la femme du défunt les boivent, accompagnant la cérémonie de cet Anniversaire de plusieurs incisions sanglantes qu'ils font sur leur corps.

Lopes de Gomara, Hist. gener. de las Indias, Lib. 2. cap. 2.

Les Nations de l'Amerique Septentrionale font une Fête generale, à laquelle rassemblant tous les cadavres de ceux qui sont morts dans l'intervalle d'une Fete à l'autre, & invitant toutes les Nations voisines & alliées, où ils les font brûler, comme c'est l'usage des Peuples du Nord, ou bien ils les ensevelissent dans une fosse commune.

Il y a quelque variation entre ces Nations touchant la maniere, & le temps auquel elles ont coûtume de célébrer cette Fête. Quelques-unes la célebrent d'année en année. Les Hurons & les Iroquois ne la célebrent que de dix en dix ans, ou de douze en douze, ou toutes les fois qu'ils changent de Village. Comme je n'ai point assisté à aucune de ces Fêtes, je me reglerai sur la description qu'en a donné le Pere de Brebeuf, à laquelle j'ajoûterai quelques circonstances que j'ai

Relat. de la Nouv. France pour l'an 1634. 2. part.

trouvées dans les Memoires manuſcrits du Sieur Nicolas Perrot.

La Fête generale des Morts eſt de toutes les actions, qui intereſſent les Sauvages, la plus éclatante & la plus ſolemnelle. Ils lui donnent le nom de *Feſtin des Ames*, & elle leur paroît ſi importante, qu'ils s'y préparent d'une Fête à l'autre, afin de la rendre plus ſuperbe, & de la célébrer avec plus de ſplendeur & de magnificence.

Dès que le terme approche on tient Conſeils ſur Conſeils, ſoit en particulier dans les Villages, ſoit dans l'aſſemblée generale de toute la Nation, pour convenir du lieu où l'on doit faire la foſſe commune : pour déterminer le temps précis de la Fête, & pour prendre les meſures néceſſaires, afin de la rendre magnifique par le concours nombreux des Peuples voiſins & alliés qu'on doit attirer à ce ſpectacle.

Ces ſortes de Conſeils ne laiſſent pas de ſouffrir quelquefois de grandes difficultés par la jalouſie des Chefs, dont quelques-uns voyant avec peine leurs Emules s'accréditer davantage, & avoir la plus grande part aux affaires, font naître divers incidens ſous divers prétextes pour troubler la Fête, & cauſer une eſpece de ſchiſme en faiſant leur feſtin à part, & mettant les morts de leur dépendance dans une foſſe ſeparée, ainſi qu'il arriva à celle, dont le Pere de Brebeuf nous a donné le détail.

Après être convenus du temps & du lieu, on

choisit parmi les Chefs un Maître de la Fête, qu'on appelle le *Maistre du Festin.* Celui-ci envoye par-tout ses ordres, afin que tout soit prêt pour la cérémonie, & que rien n'y manque.

Chaque Village est alors en mouvement. Au premier beau jour tous se transportent au Cimetiere, où les Libitinaires & les Pollincteurs de chaque famille, qu'ils nomment *Acheionné*, tirent, en présence des parens, les mêmes corps qu'ils avoient eu autrefois le soin de mettre dans la sepulture, tandis que ceux qui ont des morts ensevelis separément au loin, en quelque lieu du païs que ce soit, vont les chercher sans plaindre leur peine.

C'est un spectacle sans doute bien frappant à l'ouverture de ces Tombeaux, que la vûë de la misere humaine dans ces Images de la mort, laquelle prend, ce semble, plaisir à se peindre en mille manieres diverses dans ces cadavres, qui sont tous differens les uns des autres, selon les progrès qu'a fait sur eux la corruption. Les uns sont secs & arides : les autres ont encore un parchemin sur les os : les uns sont recuits & boucanés sans apparence de pourriture : quelques autres commencent à peine à se corrompre : d'autres enfin fourmillent de vers, & nâgent dans le pus. Mais je ne sçais ce qui doit frapper davantage, ou l'horreur d'un coup d'œuil si révoltant, ou la tendre pieté, & l'affection de ces pauvres peuples envers leurs parens décedés ; car rien au monde

monde n'eſt plus digne d'admiration, que le ſoin empreſſé avec lequel ils s'acquitent de ce triſte devoir de leur tendreſſe, ramaſſant juſqu'aux moindres oſſements, maniant ces cadavres tout dégoutans d'ordures, en ſéparant les vers, les portant ſur leurs épaules pendant pluſieurs journées de chemin, ſans être rebutés de leur puanteur inſupportable, & ſans laiſſer paroître d'autre émotion, que celle du regret d'avoir perdu des perſonnes, qui leur étoient, & qui leur ſont encore bien cheres.

L'ouverture des Tombeaux étant faite, on laiſſe quelques heures ces cadavres ainſi découverts en ſpectacle, donnant ainſi le loiſir à chacun de faire réflexion à ce qu'il doit être un jour, pendant qu'on renouvelle le Leſſus & les pleurs comme au jour du trépas. On les couvre enſuite de robes neuves, & peu après on décharne tous ces oſſements, dont on jette dans le feu la peau & les chairs, avec les fourrures & les nattes dans leſquelles ils ont été enſevelis. On ne touche point aux corps entiers, qui ont été inhumés depuis peu, on ſe contente ſimplement de les nétoyer. Ces oſſements étant ainſi purifiés, & mis, partie dans des ſacs, partie dans des robes de caſtor, on enleve les corps entiers ſur des brancards; d'autres chargent les paquets d'oſſements ſur leurs épaules, & tous ſe retirent dans leurs Cabanes, où chacun fait feſtin à ſes morts.

Deux ou trois jours avant le départ, on porte

tous ces cadavres & tous ces ossements dans une des Cabanes de Conseil, où une partie sont suspendus, & les autres étalés de rang tout du long de la Cabane, avec tous les présens qui sont destinés pour la Fête. Le Chef de la Cabane leur fait un festin magnifique, & les traite au nom du Capitaine défunt, dont il a relevé le nom. Il y chante la chanson de mort de ce Capitaine, ce qui fait voir que les chansons y sont hereditaires, aussi-bien que les noms, afin de montrer une plus grande conformité avec la personne qu'on ressuscite, dont il semble que rien ne périt. Les Conviés y ont la liberté qu'ils n'ont pas en certains autres festins, de faire part à leurs amis de ce qu'ils ont de bon, & même d'emporter chez eux ce qui leur plaît ; enfin à l'issuë du festin, chacun sort de la Cabane en chantant *haé! haé!* ce qu'ils appellent imiter le cri des Ames.

Tout se dispose ensuite pour le voyage, & quand tout est prêt, on les voit partir au nombre de deux ou de trois cens personnes, chargés de leurs corps morts & de leurs paquets d'ossements sur leurs épaules, couverts de belles robes de castor. Quelques-uns prennent la peine d'attacher ces ossements dans leur place naturelle, & ornent ensuite ces squelettes de colliers de porcelaine, & de belles guirlandes de long poil d'orignal, teint en un fort beau rouge. Ils marchent à petites journées, & séjournent par-tout. Au sortir de leurs Villages, sur leur route, & à l'approche des

Villages par où ils doivent passer, ils renouvellent leurs lamentations, & leur cri des Ames. On sort de tous ces Villages pour venir au-devant d'eux : ils se font mille largesses en ces sortes de rencontres, & l'ordre est si bien établi, que chacun a par-tout son gîte pour son monde & pour ses morts, sans que cela produise la moindre confusion.

Il y a du plaisir à voir arriver tous ces divers convois au lieu du rendez-vous general, où l'ordre est également bien gardé, la réception plus magnifique, & les festins plus nombreux & plus abondans.

Les Etrangers qui ont été invités pour assister à la Fête, font une masse commune des présens qu'ils apportent pour couvrir les morts. On les reçoit dans une Cabane faite exprès, où chaque Nation alliée a sa place marquée. Dès qu'ils sont arrivés, ils se tiennent debout dans la Cabane où on les a introduits ; ils exposent le sujet de leur venuë, & l'invitation qu'on leur a faite ; ils offrent ensuite leurs présens, ils se dépoüillent de tous leurs vêtemens, & se mettent à danser au son du tambour & de la tortuë, se suivans tous file à file autour de trois sapins dressés exprès dans la Cabane. Cependant on ôte les présens qu'ils ont apporté, & toutes leurs dépoüilles ; & ceux qui les ont invités, en remettent d'autres à la place beaucoup plus considerables, & on leur fait festin.

Quelques jours se passent ainsi à assembler le monde, tant ceux de la Nation qui apportent leurs morts, que les Etrangers invités à la Fête. Ce ne sont pendant ce temps-là que largesses réciproques à l'honneur des Morts. Les Chefs & les particuliers font divers petits festins, où ils appellent jusqu'à vingt & trente personnes; mais au lieu de servir des vivres & des mets dans ces festins, ce sont des présens de differente espece, des robes, des haches, des chaudieres. Les Chefs & les Considerables se distinguent par ces sortes de liberalités qui les épuisent.

On s'occupe aussi à divers jeux. Les jeunes gens d'un côté, & les jeunes femmes de l'autre, s'exercent du matin jusqu'au soir séparément, soit à tirer de l'arc, soit à la course, soit à l'exercice du Levier. Chaque exercice a un prix destiné pour le victorieux, & ces honneurs funébres, où la force & l'adresse ont leur récompense, rappellent encore aujourd'hui dans le sein de l'Amerique le souvenir de ces jeux de l'Elide, marqués par des Epoques, qui servent à regler la Chronologie des premiers temps, & qui exciterent pendant plusieurs siecles l'émulation de toute la Gréce.

On prépare cependant au milieu d'une grande place, dont on est convenu dans le Conseil, une fosse d'environ dix pieds de profondeur, & de plusieurs toises de diamétre. On environne cette fosse d'un échafaut ou amphitéâtre de dix toises de profondeur, & de dix ou douze pieds de haut:

autour regnent quantité d'échelles pour y monter, & au-dessus s'élevent grand nombre de perches dressées d'espace en espace, lesquelles soûtiennent de longues traverses, destinées à porter tous ces paquets d'ossements qu'on y doit mettre en étalage à la vûë du public. On étend ensuite quantité de nattes ou d'écorces dessous le Théatre, & l'on éleve quantité de petits échafaux à hauteur d'homme sur les bords de la fosse, pour les corps entiers qu'on a soin d'y porter dès la veille de la Fête.

Le jour de la Cérémonie on fait divers cris dans le Village, afin que chacun se tienne prêt de partir à l'heure marquée. Chaque famille se range à l'ordre, & chacun s'occupe de la tâche qu'on lui a donnée. On délie alors ces paquets, qui sont suspendus dans les Cabanes; on les développe derechef devant les parens, qui veulent avoir la consolation de les voir, de les manier, & de les orner encore avant que de leur dire les derniers adieux; la douleur se renouvelle à cette triste vûë, & le Lessus recommence comme le jour des funerailles, de sorte qu'on n'entend partout qu'éjulations, & que cris lugubres.

A l'issuë de ces lamentations on refait de nouveau les paquets, & chaque Village, chaque Tribu sous ses Chefs, se met en chemin en ordre de procession, observant de faire garder un certain rang de bienséance aux morts même dans leur marche; de maniere que celui qui porte le

corps d'un Chef, va à la tête, ainsi des autres, selon les differentes proportions de consideration, d'âge & de sexe.

A mesure que ces processions arrivent dans cette grande place où est la fosse, chacune se loge en divers cantons, qui leur sont assignés par le Maître des Cérémonies, selon l'ordre des Villages, & le nombre des familles; on met à terre tous ces paquets d'ossements, comme on fait la poterie de terre dans une Foire; & lorsque tout le monde est rendu, on fait la montre des présens qu'on étale, partie à terre, & partie sur des perches, où on les laisse un temps considerable pour donner le loisir aux Etrangers d'admirer leur richesse & leur magnificence. A la Fête des Morts, dont le Pere de Brebeuf nous a donné la Relation, il y en avoit douze cens, qui occupoient cinq ou six cens toises de terrain, où ils resterent en parade l'espace de deux heures; cependant l'assemblée ne passoit pas le nombre de deux mille personnes.

Chaque Village, rangé sous ses Chefs, se dispose ensuite à monter sur le Théatre où chaque famille a son département. Au moindre signal que doit faire le Maître des Cérémonies, ils y courent comme à l'assaut, & dans un moment le Théatre est rempli à la faveur des échelles qui l'environnent. Ils accrochent les paquets d'ossements aux perches préparées pour cet usage. Tous descendent avec la même précipitation, retirent

toutes les échelles, ne laissant sur le Théatre que quelques Chefs, qui y restent pour faire la distribution des présens.

Vers la fin de cette distribution on pave le fonds de la fosse, & on la borde de grandes robes de dix castors chacune : on met dans le milieu quelque chaudieres & quelques autres meubles à l'usage des Morts, & on y descend les corps entiers, dont chacun emporte avec soi une, deux, ou même trois robes de castor. C'est alors une étrange confusion, tout le monde se jettant à corps perdu dans la fosse pour en retirer quelques poignées de sable, qui, dans leur persuasion, doit leur être d'une grande utilité pour les rendre heureux au jeu.

L'année où le Pere de Brebeuf fut témoin de la cérémonie, on s'étoit arrangé pour passer la nuit sur la place où l'on alluma de grands feux, & où l'on fit festin. Peut-être eut-on attendu jusqu'au lendemain bien avant dans le jour pour terminer la Fête ; mais un de ces paquets d'ossements s'étant détaché de lui-même, & ayant roulé dans la fosse, ce bruit, qui surprit tout le monde, mit pat-tout l'allarme ; on courut de toutes parts avec un tumulte épouventable sur le Théatre, d'où l'on vuida dans un moment tous ces paquets dans la fosse, réservant néanmoins les robes de fourrure dont ils étoient couverts. Ce bruit ayant cessé pour quelque temps, ils se mirent à chanter ; mais d'un air si triste & si la-

mentable, que le Pere, qui voyoit tout, à la faveur des feux dont la place étoit pleine, se représenta vivement l'horrible tristesse & l'image du désespoir, où les ames de ces infidelles étoient plongées dans les Enfers.

Quelques jeunes gens avec des perches arrangeoient les os dans la fosse, qui en fut pleine à deux pieds près. Ils renverserent pardessus les robes de castor, qui la débordoient, & couvrirent le reste de nattes & d'écorces, qu'on combla de bois, de pierres, & de terre qu'on y jetta sans ordre. Quelques femmes y apporterent des plats de sagamité de leur bled d'inde; & le lendemain & les jours suivans, plusieurs Cabanes du Village en fournirent de grandes corbeilles, qui furent répanduës sur la fosse comme une derniere marque de tendresse envers les Morts, à qui on en faisoit le sacrifice.

De douze cens présens, dont on avoit fait la montre à cette Fête, sans parler des largesses que se firent les particuliers, & des prix qui avoient été proposés pour les differens exercices, quarante robes furent employées à parer la fosse, plusieurs resterent ensevelies avec les corps entiers; on en donna vingt au Maître du festin pour remercier les Nations étrangeres qui avoient été invitées au spectacle: les morts en distribuerent quantité par les mains des Chefs & de leurs amis vivans: une partie ne servit que de parade, & fut retirée par ceux qui les avoient exposées; les

Anciens



Anciens qui en avoient l'administration, en mirent à quartier sous main un assez bon nombre, & le reste, après que la fosse eut été comblée, fut coupé en piéces, & jetté en lambeaux pardessus le Théatre, au peuple, qui se les disputoit, de maniere qu'il falloit encore les partager entre autant de personnes qu'il y en avoit à les prétendre; ce qui est sans doute l'effet de quelque superstition; car ces lambeaux ne peuvent leur servir à aucun usage.

Ainsi finit cette lugubre Fête, qui sert à unir davantage ces peuples, à resserrer plus étroitement les liens qui les attachent les uns aux autres, & qui dans des Barbares, est un exemple bien humiliant, si nous comparons leur pieté envers leurs parens & leurs concitoyens défunts, avec l'indifference que nous avons pour les nôtres, lesquels sont ordinairement aussi-tôt oubliés qu'inhumés.

Quoiqu'en puissent prétendre les impies, qui veulent que tout périsse avec le corps, ils peuvent s'instruire de la verité par la pratique de ces Peuples grossiers; car, nonobstant ce qu'ils peuvent dire, cette Institution maintenuë depuis leur origine, est manifestement un ouvrage de la Religion, & un témoignage de la Foy ancienne. Et bien qu'aujourd'hui les sentimens de Religion soient fort abrutis par le déreglement de leurs mœurs, & peut-être encore plus par l'impieté de ceux des Européans qui les fréquentent; quoique

même ce dernier uſage-ci commence à s'abolir presque par-tout où les Européans ont été ; parce qu'ils leur ont fait comprendre l'inutilité de ces profuſions d'une part, & le dommage qu'elles leur cauſoit de l'autre : qu'en quelques endroits même il ſoit entierement éteint ; ce qu'ils faiſoient autrefois, eſt une preuve convainquante de l'opinion generale, que les Ames ſurvivoient à la pourriture du Tombeau. Il eſt auſſi très-vraiſemblable qu'ils ne prenoient tant de ſoin de ces cadavres ſecs & pourris, ou nageant dans le pus & dans la corruption, qu'en conſequence de la tradition que leurs Ancêtres avoient reçûë de nos premiers Peres, que ces cadavres devoient reprendre un jour une nouvelle vie, laquelle durera autant que l'Eternité.

DE LA LANGUE.

IL ne me reſte plus qu'à parler de la Langue pour finir cet Ouvrage, le doigt de Dieu ne s'y fait pas moins ſentir que dans les autres merveilles, qui ſont les effets de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance ; car le langage étant néceſſaire à l'homme pour former les liens de la ſocieté, il doit paroître admirable que dans cette multitude de Langues répanduës dans le Monde, il regne dans celles même des Peuples les plus groſſiers un or-

dre & une œconomie qu'ils n'ont jamais été en état d'introduire d'eux-mêmes par art & par principes, & qu'ils ont encore aujourd'hui ſans être en état de les bien comprendre ; de maniere qu'ils paroiſſent tout ſurpris lorſque les Miſſionnaires, qui les ont pénétrées par un long uſage, par une étude conſtante, & encore plus par le ſecours d'enhaut, leur font remarquer dans leur Langue propre cette connexion methodique qu'ils n'avoient jamais apperçûë.

Les hommes n'ont eu qu'un même langage juſqu'à cette entrepriſe inſenſée de leur vanité que Dieu ſe plut à confondre, en mettant un tel déſordre dans leurs penſées, qu'ils ne faiſoient que ſe troubler dans leur ouvrage par ce dérangement ſubit & inopiné, qui ayant broüillé toutes les eſpeces, & la ſignification des mots, les mit dans l'impoſſibilité de pouvoir s'entendre.

Gen. cap. xi. v. 7. 8.

Rien n'eſt mieux marqué dans la ſainte Ecriture que ce prodigieux évenement. Mais je crois que c'eſt ſe donner une peine inutile que de vouloir deviner en combien de Langues Meres ſe fit cette célebre diviſion. Je ne ſçais ſur quoi fondé on s'étoit perſuadé qu'elle s'étoit faite en 72. Langues originales ; & je crois qu'il eſt très-peu important de ſçavoir s'il y en a eu un nombre plus grand, ou beaucoup moindre.

Je ne vois pas non plus qu'on doive ſe fatiguer beaucoup à ſoûtenir, que la Langue Hébraïque ſoit celle que parloient les hommes juſqu'au temps

de la Tour de Babel, où elle eut le privilege d'être conservée dans la famille d'Heber ; & qu'elle fut transmise par Abraham au peuple Juif qui en est descendu. Ceux, qui dans cette opinion tâchent de rapporter toutes les autres Langues à des racines hébraïques qu'ils croyent appercevoir, se donnent des peines inutiles pour des conjectures purement imaginaires.

La Langue Hébraïque est respectable à la verité pour avoir été la Langue du Peuple de Dieu, & la premiere dans laquelle les Livres saints ont été écrits ; quoique ce ne soit pas le son de la parole, ou la figure des caracteres, mais les verités qu'ils contiennent, qui leur attirent ce respect. Mais cette Langue en elle-même n'a pas de plus grandes beautés que les autres, & n'a rien en soi, qui puisse faire dire qu'elle ait pû mériter un privilege, tel qu'on le suppose, pour être conservée au temps de la confusion. Quand Dieu n'eut pas conservé cette premiere Langue que parloient Adam & sa posterité, le miracle qu'il opera à la Tour de Babel, eut-il été défectueux ? Il me paroît au contraire qu'il eut été plus complet en ne la conservant pas. Heber étoit-il plus homme de bien que les autres, qui mirent le comble à leur temerité insensée dans cette entreprise commune des hommes contre Dieu ? D'où lui pouvoit donc venir un privilege aussi spécial & aussi frappant que celui-là ?

Le sçavant M. Huet a cru après Theodoret,

qu'on pouvoit penser que cette premiere Langue qu'on avoit parlé jusqu'à la tour de Babel, avoit été entierement éteinte en cette occasion; & que l'Hébraïque, qu'il croit être la même que la Chananéene, étoit une de celles qui s'y étoient formées: qu'Abraham sortant de la Chaldée, qui étoit son païs, avoit été obligé d'apprendre celle de la Terre de Chanaan que sa posterité parla depuis.

Huet, de monst. Evan. prop. 4. cap. 13. p. 134.

Il seroit en effet difficile de concevoir, comment dans la seule famille d'Abraham, laquelle étoit confonduë depuis très-long-temps parmi les Chaldéens, cette Langue eut pû se conserver au milieu d'un peuple nombreux, qui en parloit une autre toute differente; & bien que cela ne soit pas impossible, rien cependant n'oblige à le croire sans des preuves bien solides & bien fondées.

Je ne crois pas néanmoins que la Langue Hébraïque fût aucune des Langues étrangeres qu'Abraham avoit apprises. Il est bien plus naturel de penser qu'Abraham, dont la Langue maternelle étoit celle qu'on parloit de son temps dans la Chaldée, parla toûjours cette même Langue parmi les siens, quoique les divers voyages qu'il fut obligé d'entreprendre, le missent dans la nécessité d'en apprendre assez de celles de ses Voisins pour se faire entendre, & pour les entendre. Cela ne devoit pas lui être difficile, les Langues des Peuples Voisins étant assez ordinairement des dia-

lectes les unes des autres. Il est probable que dans tous ses voyages, sa Langue maternelle souffrit quelque alteration : alteration qui devint bien plus sensible dans sa posterité, laquelle ayant fait un peuple particulier, qui se faisoit un point de Religion d'avoir peu de rapport avec les Gentils, forma une dialecte particuliere, laquelle s'éloignoit toûjours de sa source par le long séjour que ce Peuple fit en Egypte, dans le désert, & dans la Terre de Chanaan, où elle extermina presque tous les Naturels du païs; tandis que cette même Langue d'Abraham s'alteroit d'un autre côté dans ceux qui avoient resté dans la Chaldée, par la fatalité ordinaire aux Langues vivantes, qui changent toûjours avec quelque proportion comme les modes. Nous en avons un exemple dans la Langue Françoise, laquelle est bien differente d'elle-même, si on compare ce qu'elle est aujourd'hui, avec ce qu'elle étoit il y a quatre ou cinq siecles.

De cette maniere la Langue Hébraïque ne seroit qu'une dialecte de celle qu'on parloit dans la Chaldée, lorsqu'Abraham en sortit par l'ordre de Dieu pour être le Pere d'un Peuple aussi nombreux que les étoiles du Ciel, & les sables de la mer. La Phénicienne ou Chananéenne, & les autres Langues Orientales, qui approchent de l'Hébraïque, seront aussi des dialectes d'une même Langue mere, qu'il est difficile de discerner dans un aussi grand éloignement, toutes les

dialectes d'une même Langue mere ayant les mêmes racines du plus grand nombre des mots qui les composent.

Quoiqu'il en soit de ce sentiment sur la Langue Hébraïque, il est très-certain que les Langues de l'Amerique n'ont aucune analogie avec elle, ni avec celles qui s'y rapportent, ou qui en sont dérivées, ainsi que l'assurent ceux qui entendent les Langues sçavantes, & qui ont fait la comparaison des unes avec les autres.

Je sens bien qu'on peut me faire une objection contre l'opinion que j'ai, qu'une grande partie des Peuples de l'Amerique, & peut-être les Iroquois & les Hurons en particulier, sont descendus de ces Peuples barbares, lesquels occuperent les premiers la Gréce. Car si cela étoit, il n'est pas possible qu'il ne se trouvât dans leurs Langues quantité de racines Grecques, & par consequent quantité de racines Hébraïques, Phéniciennes, & de toutes les autres à qui la Grecque a rapport, soit qu'elle soit dérivée elle-même, soit qu'elle soit originale, mais mêlangée & enrichie par une grande multitude de mots & de termes pris des Langues Orientales.

Mais il est facile de résoudre cette difficulté. Car, outre que je pourrois dire que la plûpart de ces Peuples dans ce long espace de siecles, qui ont coulé depuis leur transmigration, & le long trajet qu'ils ont fait de Gréce en Amerique, peuvent fort bien avoir perdu leur Langue originaire

& primitiale, ainſi qu'il arrive aux Peuples tranſplantés ; néanmoins, ſans recourir d'abord à cette réponſe, il eſt certain que cette multitude de Barbares, compris ſous les noms generiques de Pelaſgiens & d'Helleniens, avoient non ſeulement des Langues differentes entr'eux ; mais qui l'étoient encore davantage de celle de ces Conquerans, qui ſe fixerent dans la Gréce après les en avoir chaſſés de pluſieurs endroits.

Il eſt vrai que les Grecs poſterieurs donnoient le nom de Barbares non ſeulement aux Peuples, qui parloient des Langues abſolument étrangeres à la leur, mais encore à ceux qui parloient la leur, & qui la parloient mal, ſoit par un mêlange de pluſieurs mots qu'ils avoient pris des Etrangers, & du commerce qu'ils avoient avec ces Peuples compris ſous le nom de Barbares, ſoit par un accent groſſier & corrompu, tel qu'on le trouve encore dans nos Provinces éloignées de la Cour, & des lieux où la Langue ſe parle dans toute ſa pureté.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans ce dernier ſens qu'on doit l'entendre, quand je parle de ces Barbares, qui occuperent en premier lieu la Gréce. Ils avoient véritablement des Langues d'une œconomie totalement differente de celle des Grecs poſterieurs. Herodote l'aſſure poſitivement des Peuples, qui habiterent les premiers l'Iſle de Créte. Herodote avouë auſſi que la Langue des Pelaſgiens s'étoit abſolument perduë dans la Gréce,

Herodot. Lib. 1. n. 57.

Gréce, & il conjecture que cette Langue devoit être la même que celle de ces Pelasgiens, qui allerent s'établir à Crestone au voisinage des Tyrrhéniens, & qui parloient un langage fort different de ces derniers.

Mais si cela est vrai des Pelasgiens, cela doit l'être encore davantage des Eteocrétes & des Cydoniens, qui leur étoient anterieurs, & qui passoient pour indigenes. Je puis dire la même chose de presque tous les autres Peuples du Peloponese, & des Insulaires de la Mer Egée, qui étoient pour la plûpart des Colonies des premiers Crétois, ou des Asiatiques. Herodote & Thucydide pour faire honneur aux Atheniens, les exceptent, & assurent que leur langage n'avoit jamais changé, parce que ceux-ci cultivant la terre, & étant plus sedentaires que les autres Peuples, qui étoient errans, leur paroissoient avoir été toûjours stables dans leur païs. Mais il n'est pas vraisemblable que les Athéniens n'ayent pas été sujets aux vicissitudes & aux changemens des premiers temps, & je n'en veux point d'autre preuve, que ce que Thucydide lui-même dit au commencement de son Ouvrage, de la maniere de vivre des premiers hommes. D'ailleurs, quand bien même les Atheniens eussent été toûjours stables dans leur païs, combien de Nations avons-nous, qui sans sortir de leurs terres, ont pris la Langue de celles qui les ont subjuguées?

Vid. Strab. Lib. 7. p. 222.

Herodot. Lib. 1. n. 58.

Presque tous les petits Peuples de l'Asie-Mi-

neure étoient originaires de la Gréce ; cependant les Grecs posterieurs les regardoient comme des Barbares, non seulement pour leurs mœurs, & pour leur maniere de combattre, mais encore pour leur langage, ainsi que le disent Homere & Dyctis de Créte. Enfin toutes ces Colonies de Cariens, de Termiles, de Telmissiens, de Cauniens, de Lyciens, de Milesiens, de Troyens même, étoient établies en Asie environ le temps du Cadmus fils d'Agenor, & de ces Chananéens, qui allerent s'établir dans la Bœotie, où je crois qu'ils apporterent non seulement les Lettres, mais encore la Langue que les Grecs ont parlé depuis.

Dyctis Cret. Lib. 2. de bello Troj.

Il peut bien se faire néanmoins que dans la suite des temps ces Peuples de l'Asie-Mineure, par le voisinage & par la dépendance qu'ils eurent des Grecs, dont les Républiques furent très-long-temps florissantes, prirent aussi leur langage, & laisserent perdre le leur, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs autres Peuples à l'égard de la Langue Grecque même, aucune des Colonies Grecques établies dans l'Afrique ou dans la grande Asie, ne l'ayant conservée ; & de la Langue Latine, qui s'est répanduë par-tout dans l'Europe à la faveur des conquêtes & des alliances du Peuple Romain, & qui s'est ensuite alterée & divisée en plusieurs dialectes, comme on peut le vérifier dans le François, dans l'Italien, dans l'Espagnol, & dans la Langue Franque, laquelle a cours dans la Gréce, dont les étymologies sont

presque toutes latines. On appelloit cependant avec justice tous ces Peuples, Barbares, ou βαρβαροφώνοι, ainsi qu'Homere s'explique parlant des Cariens, à cause de la pesanteur de leur machoire, & du tour grossier de leur prononciation, & parce qu'ils travestissoient la Langue Grecque par l'improprété des termes qu'ils y mêloient, ou de la plûpart des mots qu'ils estropioient.

Homer. Iliad 2. v. 867.

Herodote & quelques autres Auteurs rapportent plusieurs termes de diverses Langues barbares, de la Phrygienne, de l'Egyptienne, de celles des Scythes, des Peuples de Thrace, des Perses, des Amazones, des Indiens, & de quelques autres Nations de l'Asie & de l'Afrique. Ceux, qui posséderoient les diverses Langues de l'Amerique, pourroient sans doute trouver de l'Analogie entre ces termes anciens, & ces Langues dont ils auroient connoissance.

Il est vrai que les Peuples de Thrace, les Scythes, les Perses, les Amazones même n'étoient pas un seul Peuple compris sous chacun de ces noms, mais une multitude de Nations Barbares, differentes de Langues & de mœurs, comme aujourd'hui même on en comprend une grande quantité sous les noms generiques d'Indiens & de Tartares, dont plusieurs ne nous sont pas connuës.

Il est vrai aussi que les Historiens, qui ont été si peu fidelles dans le récit qu'ils nous ont fait

des mœurs & des coûtumes des Barbares, qu'ils voyoient de trop loin pour les bien connoître, auront encore plus facilement estropié les mots de leur Langue, que les figures de leurs personnes, dont ils nous ont souvent fait des grotesques & des monstres, par leur trop grande crédulité. Il doit en effet en être de nous par rapport aux Langues Barbares, à peu près comme des Barbares eux-mêmes par rapport aux nôtres; car de la même maniere qu'il seroit impossible à des Iroquois de prononcer certains mots, qui nous sont aisés, & que pour dire, par exemple, *Lucifer*, *Ponce-Pilate*, ils diront *Rousikouer*, *Konskouirat*, il doit se faire aussi fort naturellement qu'ils ayent dans leur langage certaines prononciations, que nous ne puissions pas nous empêcher de travestir.

Nonobstant cela néanmoins, je ne laisse pas de sentir dans ces termes anciens, ceux qui n'ont point d'Analogie avec les Langues Huronnes & Iroquoises, & ceux au contraire qui peuvent s'accommoder aux unes & aux autres.

Parmi ces termes, ceux qui sont chargés de Lettres Labiales, ne leur appartiennent certainement pas, parce que les Hurons & les Iroquois ne les ont point; ce qui leur donne une grande facilité de parler toûjours la bouche ouverte, & en tenant le Calumet entre les dents. Je parle de ceux qui en sont chargés; car il en est d'autres, où une Lettre Labiale peut avoir été facilement sub-

ſtituée à une autre, laquelle aura le même effet quant à l'Euphonie.

J'ai déja dit, que les termes qui m'avoient le plus frappé, étoient ceux qui étoient pris de la Langue d'un Peuple de la Thrace, dont l'ancien nom s'étoit conſervé dans une ou deux Provinces de l'Aſie, qui ſont l'Arie & l'Areïane. Car, outre ceux que j'ai déja cités, j'en puis encore citer quelques-uns, où il n'y a aucun changement à faire, qui ſont purement Iroquois & Hurons; & d'autres, qui ayant toute la conſtruction & le goût de ces Langues, peuvent leur être rendus avec un léger changement.

Oritæ, les Orites, étoient un Peuple de l'Areïane. Ce mot eſt purement Iroquois & Huron. Il ſignifie une eſpece de Pigeon fuyard, connu en Canada ſous le nom de *Tourte*, que les François lui ont donné. Ce ſont des oiſeaux de paſſage, qui font preſque toutes les années leurs nids dans le païs des Iroquois. C'eſt une manne ſi abondante, que cela peut être comparé au paſſage des Cailles en Italie. Il y a encore pluſieurs Sauvages qui portent le nom d'*Orité*, & il eſt hereditaire en certaines familles. Il eſt vrai qu'il n'y a point de Nation Iroquoiſe, qui ſoit aujourd'hui déſignée par ce nom ; mais les noms des Nations ſont chez eux ſujets au changement, & dépendent de differentes circonſtances, ainſi que je l'ai déja remarqué.

Strabo, Lib. 15. p. 498.

Arrian. Lib. Hiſt. Ind.

Les fleuves de l'Arie & de l'Areïane étoient

Plin. Lib. 6. cap. 23.

nommés, l'un *Areïos*, & l'autre *Tonderon*. (a) Le premier a la même racine que le nom même de la Province, & vient du mot *Ares*, qui étoit aussi le nom de Mars, ou de la Divinité de ces Peuples. Le second est un mot Iroquois bien marqué, & peut convenir à un homme, & à un fleuve selon l'usage des temps anciens. Thonneron ou Thonderon vient du verbe Kanneron, ou peut-être de *Ganneron*. Il y a plus d'apparence qu'il vient du premier à cause du T de localité.

Arrian. Lib. 3. de expedit. Alex.

Ptolom. Tab. 8. Asiæ.

Quint-Curt. Lib. 6. cap. 12.

Strabo, Lib. XI. p. 516.

Plinius, loc. cit.

Les Auteurs estropient un peu, selon leur coûtume, le nom de la Ville Capitale de l'Arie, qu'Arrien qualifie de Ville Royale. (b) Ptolomée l'appelle *Artagena*; Strabon, *Arctagena*; Quinte-Curce, *Artacacna*; Arrien & Pline, *Artacoana*, ou *Artacoanna*, selon quelques versions. Ce dernier mot a toute la forme Iroquoise & Huronne; & pour être bien prononcé, il devroit être écrit *Artakoann-ha*, si l'on y fait un petit changement au commencement, & qu'au lieu d'*Artakoann-ha*, on mette *Annatakoann-ha*, cela voudra dire le grand Village, ou la grande Ville, & cela conviendra parfaitement

(a) *Plinius, Lib. 6. cap. 23.* Ariana Regio ambusta fervoribus, desertisque circumdata, multa tamen interfusâ opacitate, cultores congregat circa duos fluvios Tonderon & Arosapen. Oppidum Artacoana. Arius qui præfluit Alexandriam ab Alexandro conditam.

(b) Les variations qui se trouvent dans les Auteurs au sujet de la Ville Capitale de l'Arie, font voir combien ils étoient sujets à estropier les mots des Langues Etrangeres. Raderus, sur le ch. 12. du Liv. 6. de Quinte-Curce, dit qu'on lit dans differens Auteurs, ou manuscrits differens des mêmes Auteurs, *Artacanna*, *Arctacrana*, *Artacoana*, *Chartacrana*, *Arctacana*, *Articaudna*, *Artacoanna*, & *Articanda*.

à la Bourgade Capitale de ces Barbares. Les autres noms des Villes de l'Arie & de l'Areïane, étoient manifestement étrangers à la Langue du païs, & avoient été donnés par les Princes, qui s'en étoient rendus les maîtres. Tel est le nom d'Alexandrie, qui y fut bâtie par Alexandre le Grand, pour contenir ces Peuples légers & inconstans. Ils étoient sous la domination des Perses, qui y tenoient un Satrape avec des troupes, pour les tenir dans le devoir.

Arioch, appellé Roy de Pont dans la Vulgate, & des Scythes par Symmaque, avoient ses Etats dans ces quartiers-là, & étoit sans doute l'un des Chefs des Peuples de l'Areïane. Ce nom peut venir du mot Ἄρης, & Eusebe l'appelle Ἄρειος; il peut aussi venir du mot Huron *Ario*, & de l'Iroquois *Gario*, qui veut dire tuer, ou battre. *Hariok*, *Hariosk* ou *Rariosk*, à la troisiéme personne masculine du présent d'habitude, signifie le *Tueur*, ou le Vainqueur; nom qui convient parfaitement à un grand Guerrier, & à un Chef des Peuples.

Il doit paroître singulier, que dans le peu de termes qui se trouvent dans une ou deux Provinces si peu connuës, ceux qu'on a sauvés des débris de l'Antiquité, & qui signifient la Divinité, les Provinces, la Ville Capitale, les Chefs, les Peuples & les fleuves, ayent une si grande conformité avec les Langues Huronne & Iroquoise.

En voici quelques autres. *Orontes*, qui eſt un nom d'homme, d'une Montagne, * & d'un fleuve de l'Aſie, eſt auſſi un nom Iroquois, qui vient de *Garonta*, avec la finale augmentative *es*, *Garontes* ou *Orontes*, un arbre fort grand, & fort long. *Orontobates* paroît venir de la même racine, & pour être prononcé en Iroquois, c'eſt-à-dire, en changeant la labiale B, qui eſt miſe à cauſe de l'Euphonie, en *ou*, que les Iroquois ſubſtituënt pour la même raiſon aux labiales qu'ils n'ont pas, on dira *Orontoouatet* de *Garonta* arbre, d'*Oronto* un arbre dans l'eau, ou un canot, *Orontoouatet*, un canot entraîné par le fil de l'eau, & par la rapidité du courant.

Tarr'ha étoit une Ville, & une Colonie, qui de l'Iſle de Créte, alla s'établir dans le Pont en Aſie. Ce nom ſignifie en Iroquois une foreſt, de *Garr-ha* forêt, *Tarr-ha*, avec le T de localité, il y a là une forêt. Il y a encore des Nations que nos Iroquois appellent *Garr hagon-ronnon*, c'eſt-à-dire, les habitans des forêts, ou de la profondeur des terres. Ce ſont ceux que les François nomment les Têtes de boule.

Ovid. 6 Metamorph. Ariſtot. Lib. 3. Rhet.

Tharea eſt un nom de Chef de famille, & de Tribu chez les Onneïeouts. Il paroît être le même que celui de Terée Roy de Thrace, ſi cé-

* L'Oronte eſt un fleuve, qui ſepare la Syrie de la Ville d'Antioche. C'eſt auſſi le nom d'une montagne, entre laquelle & ce fleuve, cette Ville eſt ſituée. Virgile donne le nom d'*Orontes* au Chef des Lyciens, qui accompagnoient Enée en Italie.

Unam quæ Lycios fidumque vehebat Orontem.

lébre par la fable de Philomele, & de Progné.

Honnogares, ou *Hannagares*, *Shonnogares*, sont des noms Iroquois peu differens les uns des autres, & dont la racine est *Gannagara* ou *Onnagara*, la corne, *Onnacharese* la longue corne ; s'*Honnagarese* la très-longue corne. On peut rapporter à ces noms celui du fameux Scythe Anacharsis, qui mérita par sa sagesse l'estime de toute la Gréce. Les Grecs ont fait à ce nom des changemens peu considerables. Ils en ont ôté l'aspiration, qui est la marque caracteristique de la troisiéme personne masculine, la double *n*, & ils ont interposé une *s* entre l'*r* & l'*e*, disant *Anacharses* pour *Hannachares*. Je pourrois encore rapprocher de la Langue Iroquoise les noms Scythes de *Toxaris*, de *Dandamis*, & plusieurs autres ; mais je ne veux pas ennuyer par des étymologies, sur lesquelles je n'oserois pas faire grand fonds moi-même : j'ajoûterai seulement en finissant, qu'il y a encore dans la Moscovie un Lac, qui se nomme le Lac *Onega*, Onnega en Iroquois signifie de l'eau, & ce nom par-là convient assez bien à un Lac.

Non seulement les Langues Ameriquaines n'ont point d'Analogie avec la Langue Hebraïque, avec les Langues Orientales, avec la Grecque & la Latine, & avec toutes celles qui passent pour sçavantes ; mais elles n'en ont pas non plus avec les Langues vivantes de l'Europe, & les autres qui nous sont connuës, si l'on en excepte celle des Eskimaux, qui approche fort, dit-on, de

celle des Basques. Si ce rapport se trouve dans l'œconomie des deux Langues, on en pourroit tirer quelque consequence sur leur origine, & se persuader que les Eskimaux sont descendus de ces Ibériens, qui étant allés avec les Cantabres peupler l'Espagne, en sortirent ensuite, selon le témoignage de Strabon, pour retourner en Asie, où le nom d'Ibérie se conserve encore, quoique ses anciens habitans, lesquels n'étoient gueres stables, ayent pû passer en Amerique; mais s'il ne se trouve que certains mots basques entés sur le langage naturel des Eskimaux, on doit penser qu'ils les ont pris du commerce des Biscayens, qui ont les premiers frequenté ces côtes maritimes, où la pêche de la moruë & de la baleine les avoit attirés, de la même maniere que les Grecs avoient pris quelques mots des Langues des Barbares, avec qui ils avoient été en relation. Il se trouve ainsi dans les Langues Huronnes & Iroquoises, quelques mots qui sont dans la Grecque, dans la Latine, & même dans la Françoise.

Toute Langue barbare est extrêmement difficile à apprendre à un homme, qui en parle une autre, laquelle a une œconomie toute differente. Il ne sçauroit en venir à bout lui seul sans une extrême application, & un usage de plusieurs années. On peut dire même qu'il ne la sçaura jamais que très-imparfaitement, s'il n'est secouru, & s'il n'a le talent de suppléer au défaut des Livres, en se faisant une méthode, qui lui appla-

nisse les difficultés, & qui lui abrége le chemin. Quand donc deux Peuples, qui parlent des Langues si éloignées, telles que sont la Langue Iroquoise & la Françoise, s'approchent pour la nécessité du commerce, ou pour se servir mutuellement de défense; ils sont obligés également de part & d'autre de s'approcher dans leur langage pour pouvoir s'entendre; les commencemens en sont assez difficiles : mais à la fin, avec un peu d'usage, ils parviennent à se communiquer leurs pensées, partie par gestes, & partie par certains mots corrompus, qui ne sont ni de l'une, ni de l'autre Langue, parce qu'ils sont estropiés, & qui composent un discours sans rime ni raison; mais qui, par l'usage, restent consacrés à certaines significations, lesquelles servent à les faire parvenir au but qu'ils se proposent.

Il s'est formé de cette maniere en Canada, aux Isles de l'Amerique, & en differens autres païs, où les François commercent, un jargon dont le Dictionnaire est fort court, & ne roule que sur le commerce même; il y entre des mots pris des Langues de toutes les Nations, avec qui les François ont communiqué; on y prend un temps pour un autre, une troisiéme personne pour une premiere, un plurier pour un singulier; tout est bon, le geste, la présence de la chose, & l'usage, rendent intelligible un discours, par lui-même inintelligible. Le François croit parler la Langue du Sauvage, le Sauvage croit parler celle du

François, & ils s'entendent assez bien pour le besoin qu'ils en ont.

Pendant les premiers mois de mon séjour au Sault-Saint-Loüis, les Sauvages me parloient ce jargon, & ils supposoient, qu'étant François, je devois l'entendre; mais je l'entendois si peu, que dès que je commençai à voir un peu clair dans les principes de leur Langue naturelle, j'étois obligé de leur dire de parler comme ils font entre Sauvages, & je comprenois alors beaucoup mieux leur pensée.

Dans l'Amerique Meridionale il y a une Langue universelle, qui a cours par-tout, & qui est par-tout entenduë, comme la Langue Malayoise dans les grandes Indes. Outre cela, chaque Nation particuliere a la sienne, differente de celle des autres; & il y en a un si grand nombre, qu'on prétend qu'aux environs seulement du fleuve des Amazones, il doit y avoir près de soixante-dix Langues diverses. Outre cela, il faut remarquer que presque chez toutes ces Nations, il y en a proprement trois; l'une qui est propre du style de Conseil, si relevée & si obscure, que souvent ils n'entendent pas ce qu'ils disent. La seconde est particuliere aux hommes, & la troisiéme aux femmes.

Dans l'Amerique Septentrionale, toutes les Langues des Peuples, qui l'habitent, si l'on en excepte les Sioux & quelques autres, qui ne nous sont pas assez connus, & qui sont au-delà du Mis-

ſiſſippi, ſe rapportent à deux Langues Meres, à ſçavoir l'Algonquine & la Huronne. Celles-cy ſe ſouſdiviſent en autant de dialectes, qu'il y a de Nations particulieres. Quand je dis que la Langue Algonquine & la Langue Huronne ſont les Langues Meres, je parle ſelon l'idée commune; car entre tant de Langues, qui ont un très-grand rapport entre elles, il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, de diſcerner les Langues originales d'avec les dialectes.

Quoiqu'il n'y ait gueres plus de vrais Algonquins, que les Iroquois, & que les eaux de vie les ayent preſque entierement détruits, la Langue Algonquine eſt cependant la plus répanduë, & ſe parle par le plus grand nombre des Nations depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au Miſſiſipi.

La Langue Huronne étoit autrefois très-étenduë. Le Pere de Brebeuf comptoit environ trente mille ames de vrais Hurons, diſtribués en vingt Villages de la Nation. Il y avoit, outre cela, douze Nations ſedentaires & nombreuſes, qui parloient leur Langue.

La plûpart de ces Nations ne ſubſiſtent plus, les Iroquois les ont détruites. Les vrais Hurons ſont réduits aujourd'hui à la petite Miſſion de Lorette, qui eſt près de Quebec, où l'on voit le Chriſtianiſme fleurir avec l'édification de tous les François; à la Nation des Tionnontatés, qui ſont établis au Détroit; & à une autre Nation nombreuſe, qui s'eſt refugiée à la Caroline.

Il y a encore dans la Virginie quelques miserables restes d'un Peuple, que les Iroquois nomment, *atati-onoué*, c'est-à-dire, qui parlent une Langue commune avec eux. Je crois que c'est celle, qui est connuë dans les anciennes Relations Françoises sous le nom d'*Almouchiquois*. Il n'y a pas long-temps que les Iroquois ont cessé de les harceler, & de les fatiguer par les partis de guerre qu'ils envoyoient chez eux.

Je croirois aussi qu'il y a encore quelque Peuple de la Langue Huronne dans la nouvelle Zemble. Dans le premier Recueïl des Voyages du Nord, il est dit, » que la Chronique Danoise » remarque, que trois Sauvages qu'un Pilote An- » glois avoit amenés du Détroit de Davis à Cop- » penhague, parloient si vîte, ou plûtôt bredoüil- » loient si fort, qu'ils ne prononçoient rien dis- » tinctement que ces deux mots, *oka indecha*, » dont on n'a jamais sçû la signification. Je crois y reconnoître, & le génie de la Langue Huronne, qui articule peu ses mots par le defaut des lettres labiales, & une terminaison qui leur est ordinaire. Si même, dans ces deux mots, que je suppose un peu travestis, on fait un léger changement peu sensible à l'oreille, & qu'au lieu d'*oka indecha*, on dise *taotendecha*, cela signifiera, *qu'est-ce que c'est que cela?* paroles, qui devoient être souvent dans la bouche de ces Sauvages, lesquels se trouvoient transplantés dans un païs, où ils voyoient bien des choses capables de piquer

la curiosité, & qu'ils n'avoient pas accoûtumé de voir dans le leur.

Les cinq Nations Iroquoises forment autant de dialectes differentes de la Langue Huronne, & qui s'éloignent autant entr'elles à peu près, que le François, l'Espagnol & l'Italien, les unes plus, & les autres moins, avec quelque proportion, & à raison de leur situation.

La Langue Huronne est noble, majestueuse, & plus reguliere que les Iroquoises. La prononciation en est rude, fort gutturale, & l'accent en est difficile à prendre. C'est cet accent que les Etrangers n'attrappent pas facilement. Nos Missionnaires cependant avoient un domestique aux Hurons, qui, quoiqu'il n'eut jamais pû apprendre la Langue, pendant plusieurs années de séjour, s'étoit fait néanmoins une espece de jargon, pour se divertir, & qui ne signifioit rien, mais où l'accent étoit si bien imité, avec les terminaisons des mots les plus ordinaires, que les Hurons eux-mêmes y étoient trompés, & disoient, nous voyons bien qu'il parle nôtre Langue, mais nous ne pouvons comprendre ce qu'il dit.

La Langue des Iroquois Onnontagués approche le plus de la Huronne par son accent & par ses terminaisons; & par cette raison-là même, elle est plus estimée que les autres. En la prononçant ils ont une espece de cadence & de subsultation, laquelle n'est pas désagreable.

La Langue des Agniés est plus douce & moins

gutturale, elle n'a tout au plus que quelques aſpirations fines, & peu ſenſibles.

L'*Onneïout* paroît s'être formé de l'Agnié. Ils affectent en le prononçant, une ſorte de délicateſſe. Pour l'adoucir davantage, ils changent la lettre *r* en *l*, & tronquent la moitié des mots, dont il faut deviner la derniere ſyllabe. Cette délicateſſe affectée eſt cependant déſagreable, & le ton qu'ils y donnent, a quelque choſe de peu ſpirituel.

Le *Goïogouen* & le *Tſonnontoüan*, ſont rudes, ſur-tout le *Tſonnontouann*, auſſi les autres Iroquois ſe moquent d'eux, & diſent qu'ils parlent mal. Les François eux-mêmes les appellent *les Païſans*, la groſſiereté de leur Langue ſe faiſant ſentir ſur toute leur perſonne. Cependant le Pere de Carheïl ayant appris leur Langue, après avoir beaucoup travaillé ſur la Huronne, & ſur les autres Iroquoiſes, la trouve la plus énergique, & la plus abondante de toutes.

Toutes ces Langues ſont vivantes, & ſujettes au changement. Il s'y fait de nouveaux mots; d'autres y perdent leur grace, & deviennent ſurannés. Chacun ſe pique de bien parler ſa Langue, & ils raillent volontiers de ceux qui parlent mal. Ils reſpectent néanmoins les Etrangers, ſur-tout les Europeans, qu'ils regardent comme incapables de l'apprendre, ſi l'on en excepte les Miſſionnaires, qu'ils croyent devoir la poſſeder comme eux-mêmes, parce qu'ayant le ſecours de l'Ecriture

l'Ecriture, ils se persuadent que tout est écrit, & que s'appliquant à la Langue par état, c'est leur faute s'ils la parlent mal.

La plûpart de ces Peuples Occidentaux, quoiqu'avec des Langues très-differentes, ont cependant à peu près le même génie, la même façon de penser, & les mêmes tours pour s'exprimer. Mais comme ces Langues manquent d'une infinité de termes, pour exprimer les connoissances que les Arts nous ont données, ils ont encore une plus grande disette d'expressions qui ayent rapport aux idées que nous avons de la Religion; de sorte que les Missionnaires, qui ont eu à défricher ces Langues, ont été obligés de dévorer des difficultés qui paroissoient insurmontables, non seulement pour apprendre les choses d'usage, & qui viennent souvent dans le discours; mais il leur fallut encore une étude plus particuliere, & bien plus pénible pour tirer du fonds de ces Langues même, comme un nouveau langage, qui servit à leur faire connoître les choses de Dieu, & les verités abstraites. Et bien que ce langage nouveau ne consiste pas dans des mots forgés, & entés sur le leur, mais seulement dans des periphrases, & des compositions tirées du fonds, & du tour de leur Langue même, qu'ils entendent aisément, il a été cependant très-difficile d'y parvenir; & ceux des Européans, qui ont vêcu parmi eux plusieurs années, qui ont appris leur Langue dès l'enfance, avouënt ingenûment, qu'ils ne sçau-

roient leur parler de Dieu, & les inſtruire, comme font les Miſſionnaires, quoiqu'ils comprennent d'ailleurs tout ce que les Miſſionnaires diſent.

Le Pere Biard s'exprime ſur ce ſujet d'une maniere à faire plaiſir. Et j'ai cru qu'il ne ſeroit pas déſagreable au Lecteur que je rapportaſſe ici ſes propres paroles. » Les Jeſuites, dit-il, voyant » que pour la converſion des Payens, la Langue » leur étoit totalement néceſſaire, ſe réſolurent » d'y vacquer en toute diligence. Mais on ne ſçau- » roit croire les grandes difficultés qu'ils y rencon- » trerent, par ce principalement qu'ils n'avoient » aucuns Interpretes, ni Maîtres. Le Sieur de » Biencourt & quelques autres y ſçavoient bien » quelque peu, & aſſez pour la troque & affaires » communes. Mais quand il étoit queſtion de par- » ler de Dieu & des affaires de Religion, là étoit » le Sault, là le Cap Non. Partant, ils étoient » contraints d'apprendre le langage d'eux, s'en- » quêtant des Sauvages, comment ils appelloient » chaque choſe, & la beſogne n'étoit pas fort pé- » nible, tandis que ce qu'on demandoit, ſe pou- » voit toucher & montrer à l'œil, une pierre, une » riviere, une maiſon, frapper, ſauter, rire, s'aſ- » ſeoir; mais aux actions interieures & ſpirituel- » les, qui ne peuvent ſe démontrer aux ſens, & » aux mots qu'on appelle abſtracts & univerſels, » comme croire, douter, eſperer, diſcourir, ap- » préhender, un animal, un corps, une ſubſtance,

Relat. de la Nouv. France 1616. ch. 16. p. 149.

» un esprit, vertu, vice, péché, raison, justice, « &c. en cela il falloit ahanner & süer, là étoient « les tranchées de l'enfantement. Ils ne sçavoient « par quel endroit s'y prendre, & si en tentoient « plus de cent ; il n'y avoit geste qui exprimât « suffisamment leur conception, & si ils en em- « ployoient plus de mille. Cependant nos Mes- « sers de Sauvages, afin de se donner du passe- « temps, se moquoient liberalement d'eux, toû- « jours quelque sornette, & afin que la moquerie « fut encore plus profitable, si vous aviez vôtre « papier & plume pour écrire, il falloit qu'ils eus- « sent devant eux le plat rempli, & la serviette « dessous, car à tel trepied se rendent les bons « Oracles. Hors de-là ; & Apollon & Mercure « leur défaillent ; encore se fâchoient-ils, & s'en « alloient, quand on les vouloit retenir un peu « long-temps. «

J'ai cité au long les paroles de ce Pere, pour rendre plus sensible l'assurance admirable du Baron de la Hontan, qui nous ayant donné à la fin de ses Memoires un Dictionnaire Huron, composé de cinquante mots, dont la plûpart sont estropiés, ne balance pas un moment à supposer un grand & long dialogue entre un Huron & lui en matiere de Religion. Je doute qu'après trente ans de séjour parmi les Hurons, il eut été capable de répondre à son Sauvage, quand bien même il seroit vrai que le Sauvage eut été capable des raisonnemens qu'il lui fait faire, & qui ne sont

certainement que de lui ſeul. Son eſpece de Dictionnaire Algonquin, quoique plus long, n'eſt pas plus exact; mais à la faveur de ces mots que quelqu'un lui aura ſans doute fait écrire, il a cru, qu'il pouvoit perſuader au Public, qu'il poſſedoit parfaitement les Langues & les Mœurs des Sauvages, tandis que d'autre part, il a aſſez de confiance pour ſe mettre dans l'eſprit que ce même Public le croira, quand il aſſure des Prêtres & des Miſſionnaires, qui ont vieilli parmi les Sauvages, qu'ils n'ont pas ſçû la ſignification d'un mot ſi uſé, ſi trivial, que juſqu'aux enfans des François Canadiens, il n'y en a pas un ſeul, qui ne le ſçache.

La raiſon de cette grande difficulté qu'ont eu les Miſſionnaires dans les commencemens pour pouvoir apprendre les Langues des Sauvages, c'eſt qu'ils étoient ſur ce point dans la même erreur, que celle où ils étoient au ſujet de leurs mœurs. Ils vouloient juger d'eux par nos manieres & par nos uſages; de ſorte que ne voyant rien de cette Police, qui eſt établie parmi nous, pour la Religion & pour le Gouvernement civil, ils les crurent ſans Religion, ſans Loix, & ſans forme de République. Ils voulurent juger de la même maniere de leurs Langues par celles de l'Europe; & comme ils ne les avoient point penétrées, ils allerent s'imaginer, ainſi que le Pere le Jeune l'écrivoit alors, » que tous les mots de pieté, de dé» votion & de vertu; tous les termes dont on ſe

ſert pour expliquer les biens de l'autre vie ; le « langage des Théologiens, des Philoſophes, des « Mathematiciens, des Médecins, en un mot de « tous les hommes doctes ; toutes les paroles qui « concernent la Police & le Gouvernement d'une « Ville, d'une Province, d'un Empire ; tout ce « qui touche la juſtice, la récompenſe, le châti- « ment : les noms d'une infinité d'Arts, qui ſont « en nôtre Europe ; d'une infinité de fleurs, d'ar- « bres, de fruits, d'une infinité d'animaux, de mille, & mille inventions, de mille beautés, « & de mille richeſſes ; que tout cela, dis-je, ne « ſe trouvoit ni dans la penſée, ni dans la bou- « che des Sauvages, n'ayant ni vraïe Religion, « ni connoiſſance de vertus, ni Police, ni Gou- « vernement, ni Royaume, ni République, ni « ſcience, ni tout ce que je viens de dire : & par « conſequent que toutes les paroles, tous les ter- « mes, tous les mots, & tous les noms, qui tou- « chent ce monde de biens & de grandeur, de- « voient être défalqués de leur Dictionnaire. «

Quoiqu'il y ait en cela quelque choſe de vrai, & que la diſette d'une part, & l'ignorance de beaucoup de choſes de l'autre, doivent rendre leurs Langues plus ſtériles que les nôtres ; cela n'eſt pas néanmoins à beaucoup près auſſi étendu que le dit ce Pere ; mais la ſource de l'erreur, qui lui eſt commune avec ceux qui en ont parlé comme lui, c'eſt le peu de connoiſſance qu'il avoit du tour de ces Langues Sauvages, lequel

eſt fort different de celles de l'Europe.

Saint Iſidore de Seville dit, qu'Ariſtore fut le premier, qui diſtingua dans la Langue deux parties d'oraiſon, ſçavoir, le nom, & le verbe. Qu'enſuite Donat les diſtribua en huit parties; mais que les ſix dernieres ſe rapportent à ces deux principales, c'eſt-à-dire, au nom, & au verbe, qui ſignifient la perſonne & l'acte : que les autres n'en ſont que des appendices, & leur doivent leur origine. Car le pronom vient du nom, & tient ſa place, comme, par exemple, *Orator ille*, cet Orateur. L'adverbe vient auſſi du nom, comme de *Doctus*, *doctè*, de Sçavant, ſçavamment. Le participe eſt formé du nom & du verbe, ainſi que *lego*, *legens*, je lis, liſant. La conjonction, la prépoſition, l'interjection, ne ſervent qu'à aſſembler les autres, & à lier le diſcours. C'eſt pourquoy, ajoûte-t-il, quelques-uns ne comptent que cinq parties de l'oraiſon, comme ſi ces trois dernieres étoient ſuperfluës & inutiles.

Des deux parties d'oraiſon que marque Ariſtote, les Langues Huronnes & Iroquoiſes, dont il eſt ici parlé principalement, car je ne connois pas les autres, n'ont que le verbe, qui domine dans toute la Langue; ainſi point de nom ſubſtantif & adjectif, point de déclinaiſon, de cas, & d'articles. Voilà d'abord un retranchement de plus de moitié ſur nos Langues; après quoi on ne doit pas être ſurpris de l'étonnement où étoient nos Miſſionnaires, qui s'attendoient à trouver

dans ces Langues Ameriquaines, une quantité de noms propres, abstraits, generaux, particuliers, individuels, dérivés, diminutifs, augmentatifs, en un mot, tout ce qui, dans les Langues d'Europe, se trouve être du ressort du nom, & qui en dépend, n'y trouvoient cependant rien de tout cela.

Le langage en un sens, est une chose purement arbitraire, & les termes dont il est composé, n'étant que des signes institués pour représenter les choses ausquelles ils ont été attachés, ne signifient rien par eux-mêmes : c'est-à-dire, qu'ils sont indifferens, par eux-mêmes, à signifier une chose, ou bien une autre, de la même maniere que les caracteres & les figures, qui sont les images & les signes des termes, n'ont de force & de valeur, qu'autant qu'on est convenu qu'ils auroient une telle signification. De cette sorte les Langues peuvent être multipliées, autant qu'il y a de Nations, & elles pourroient être si absolument differentes les unes des autres, qu'il n'y auroit pas une expression, un seul mot de l'une dans l'autre, avec la même signification, sans un pur effet du hazard, ou de la communication de ces Nations, qui auroient adopté quelques mots, par le commerce qu'elles auroient eu ensemble.

Mais d'un autre côté, le langage étant institué pour représenter nos pensées, & ayant une connexion essentielle avec les operations de l'ame, & avec les objets, sur quoi nos pensées se portent, pour affirmer, ou nier, en un mot pour

prononcer, & s'expliquer ſur ce qui leur convient, ou ne leur convient pas; il faut néceſſairement pour le lien de la ſocieté, pour le commerce, & pour la communication de nos idées, qui ſont par-tout à peu près les mêmes dans tous les hommes, & qui ont par-tout les mêmes objets; il faut, dis-je, que tout langage ait comme le nôtre des noms de differente eſpece, des adjectifs, des ſubſtantifs, &c. & dans ces noms, des nombres, des genres, & des cas: des verbes actifs, paſſifs, neutres, &c. & dans ces verbes, des temps, & des modes, des premieres, des ſecondes, & des troiſiémes perſonnes; enfin des adverbes, des conjonctions, des prépoſitions, & d'autres particules, qui ſervent à lier le diſcours, à aſſembler les termes, & à faire un ſens complet; ou bien il faut qu'il y ait un équivalent, qui puiſſe fournir autant de ſignes qu'il eſt néceſſaire, pour ſuppléer au défaut de ces differentes parties d'oraiſon, leſquelles ſe trouvant dans une Langue, ne ſe trouveroient point dans une autre, qui ſeroit certainement défectueuſe & inutile, ſi elle n'avoit pas dans ſon fonds de quoi remplir la fin, & le but de toute Langue, qui conſiſte dans une telle communication de nos penſées les uns avec les autres, qu'il n'y ait rien, ſur quoi nous ne puiſſions parler & raiſonner.

Les Langues Huronnes & Iroquoiſes n'ont proprement que des verbes, qui en compoſent tout le fonds, de ſorte que tout ſe conjugue, & que rien

rien ne ſe décline ; mais dans ces verbes il ſe trouve un artifice admirable, qui ſupplée à tout le reſte ; & c'eſt cet artifice, qui fait toute l'œconomie de ces Langues, leſquelles ont leurs beautés comme les nôtres. Mais comme il n'y a point de Langue parfaite, avec leur régularité elles ont auſſi leurs irregularités, qui les rendent difficiles & épineuſes.

J'aurois donné d'autant plus volontiers une idée de quelqu'une de ces Langues, pour en faire connoître l'œconomie, que juſqu'à préſent perſonne ne l'a encore fait ; la plûpart des Voyageurs s'étant contentés de donner quelques vocabulaires imparfaits, conſiſtant dans quelques mots eſtropiés, qui ſont le plus ordinairement en uſage ; mais j'ai fait réflexion qu'une idée abregée ſeroit trop imparfaite, & que d'autre part, je ne puis m'étendre ſur ce ſujet, ſans devenir ennuyeux par une multitude de termes barbares, qui ſeroient déſagreables au Public, que ces Langues étrangeres touchent peu, dont les Sçavans même ne peuvent pas tirer de grandes lumieres, & qui ne peuvent tout au plus avoir d'autre effet, que de faire voir que ces Langues ſont fort éloignées de celles que nous connoiſſons : qu'elles ſont riches malgré la diſette qu'on leur attribuë, & que quoiqu'elles aïent une œconomie differente des nôtres, elles ne laiſſent pas d'avoir de grandes beautés.

Conclusion.

Voilà en ſubſtance tout ce que j'ai pû recuëillir des Mœurs des Sauvages Ameriquains, & ce qui m'a paru plus digne d'être connu & obſervé. Si j'ai omis

quelqu'une des choses, qui peuvent être venuës à ma connoissance, ce ne sont que quelques circonstances & quelques particularités, qui m'auront échappé, ou qui ne mériteroient pas la curiosité du Lecteur. Je ne prétens pas néanmoins avoir tout dit ce qu'il peut y avoir d'essentiel; j'avouë même que j'ignore plusieurs de ces particularités, qui peuvent caracteriser un usage, & donner de grandes lumieres pour entrer dans le parallele que j'en ai fait avec les mœurs des Anciens; mais ce n'est pas ma faute; c'est plûtôt la faute de ceux, qui ayant vêcu parmi ces differentes Nations que je n'ai pû connoître par moi-même, ou ne se sont pas embarrassés de creuser, & d'approfondir ce qu'ils voyoient, ou ne se sont pas trouvés capables de faire ces sortes de recherches. Ce que j'ai fait ici, n'est qu'une ébauche très imparfaite de ce qu'on peut faire, mais qui contient néanmoins un plan, sur lequel on peut travailler d'une maniere utile à la Religion & aux belles Lettres. Les Missionnaires, qui sont répandus chez les differentes Nations des Indes Orientales & Occidentales, qui sçavent les Langues des Peuples qu'ils cultivent, sont plus en état que personne de perfectionner ce travail. Je souhaite avec passion qu'ils veüillent s'en donner la peine, & je proteste que j'aurai une obligation infinie à ceux qui voudront redresser mes idées, sur les points que je pourrois avoir mal pris, & sur lesquels je me serois égaré, ou me fournir de nouvelles preuves pour appuyer mes conjectures, & pour en faire de nouvelles.

Fin du second Tome.

TABLE ALPHABETIQUE DES PRINCIPALES MATIERES contenuës dans les deux Tomes.

A

ABENAQUIS. Leur païs, *pag.* 149. tom. 1. Leur respect religieux pour un certain arbre, *ibid.* Pour la virginité, 339. t. 1. Adonnés à la Pyromantie, 387. t. 1. Coûtume singuliere touchant leurs mariages, 575. t. 1. Moins cruels que les autres Sauvages, 307. t. 2.

Abner. Expression d'Abner proposant à Joab un duel entre quelques braves de leurs deux armées, 176. tom. 2.

Abraham consacre un Bois à Gerare à l'honneur de la Divinité, 138. tom. 1.

Abraham & Loth, comment étoient freres, 550. t. 1. En quel sens Abraham & Isaac ont pû donner le nom de sœurs à leurs épouses, *ibid.* t. 1.

Abraham. Des Rois qu'Abraham vainquit, & de leurs Etats, 181. t. 2. Comparaison de cette guerre avec celle des Sauvages, *ibid.*

Acephales anciens & modernes; ce qu'on en doit penser, 64. t. 1.

Acephale tué par un Iroquois, 66. t. 1. Discours de l'Empereur de la Chine à M. le Légat Mezza-Barba au sujet des Acephales, 65. t. 1.

Achille fait égorger 12. Troyens au bucher de Patrocle, 276. t. 2. Il traîne le corps d'Hector autour des murailles de Troye, 428. t. 2. Met sa chevelure entre les mains de Patrocle sur son bucher, 437. t. 2.

Actée premier Roy des Atheniens, le même que Cecrops, 246. t. 1.

Actée & *Actis.* Premiers noms de l'Attique, 246. t. 1.

Acouti. Animal, & sa description, 257. t. 1.

Adad. Nom du Soleil, & des Rois de Syrie. Signification de ce mot, 132. t. 1.

Adam & *Eve* sont les premiers objets de la Théologie historique des Anciens, 226. tom. 1.

Ades ou *Aidoneus*, Roy des Molosses. Le même que le Pluton des Anciens. Etymologie de ce nom, 238. t. 1.

Adonis. Le même que le Soleil, 129. t. 1. Mysteres d'Adonis; les mêmes que ceux de Bacchus & de Cerés, 221. t. 1.

Adoption. De l'adoption parmi les Sauvages de l'Amerique Septen-

trionale, 308. t. 2.

Adultere rigoureusement puni dans l'Amerique Meridionale, & chez quelques Nations de la Septentrionale, 587. t. 1.

Ἄικλον. Festin chez les Lacedemoniens, appellé Ἄικλον. 513. t. 1.

Affaires. Maniere de les traiter parmi les Sauvages, 484. t. 1.

Affaires civiles, & Jurisprudence des Sauvages, 485. t. 1.

Affaires criminelles, & comment traitées parmi les Sauvages, 486. tom. 1.

Affaires d'Etat, 501. t. 1.

Affinité, 559. t. 1. Les Sauvages font peu d'attention aux degrez d'Affinité, *ibid.*

Agathyrses. Leurs peintures caustiques & passageres, 39. t. 2.

Αγελαι, 510. t. 1.

Agoïanders. Corps des Agoïanders, 474. t. 1.

Agoskenr'hagete, Corps des Guerriers, 476. t. 1.

Agotkon. Nom des Génies & des Devins chez les Iroquois. *Voy.* Devins.

Agotsinnaken. Devins chez les Iroquois, tom. 1. *Voy.* Devins.

Agokstenha. Le Senat des Vieillards, 475. t. 1.

Aigle. Oiseau consacré au Soleil parmi les Orientaux, & à Jupiter en Occident. 168. tom. 1.

Aigles représentées sur le sommet du Temple des Natchez, 168. t. 1.

Algonquins. Nations Algonquines comparées aux Pelasgiens, 91. t. 1.

Algonquins. *Voy.* Sauvages.

Alleluia dans les chants des Sauvages, 324. t. 2.

Amazones, 50. t. 1.

Amazones anciennes. Leur origine, leurs progrès, leur décadence, 50. t. 1. Leur Ginécocratie, 77. t. 1. Habitent la Lycie, & y sont vaincuës par Bellorophon, 466. t. 1. Leurs Tribus, 468. t. 1. Villes qu'elles avoient bâties en Asie, 468. t. 1. Travaillent les champs, 63. t. 2. Amazones du Tanais, voisines des Chalybes, 73. t. 2. Retenoient les filles, & renvoyoient les enfans à leurs peres, 500. t. 1.

Amazones dans le Caucase, 52. t. 1.

Amazones en Amerique, & leurs mœurs, 52. t. 1. Sentiment singulier de Pierre Martyr au sujet des Amazones Ameriquaines, 171. t. 1. Erreur de M. Huet sur l'origine des Amazones Ameriquaines, & sur l'origine des Peuples du Pérou, 52. t. 2.

Ambassades. Des Ambassades, 310. t. 2.

Ame. Idée qu'en ont eu les Anciens, 358. t. 1. Idée qu'en ont les Sauvages, 359. t. 1. Termes dont se servent les Iroquois pour l'exprimer, 360. t. 1.

Ame. Idée des Anciens & des Sauvages sur l'ame des Bêtes, 361. t. 1. Opinion absurde sur les excursions de l'Ame pendant le sommeil, 362. t. 1. De l'état de l'Ame après la mort, 394. t. 1. L'état de l'Ame aprés la mort, étoit le principal objet des Initiations aux mysteres. *ibid.* t. 1. Comment les Payens se sont expliqués sur ce point, 395. t. 1. Felicité des Ames selon l'opinion des Anciens & des Sauvages, 407. t. 1.

Americ Vespuce aborde le premier dans le Continent du Nouveau-Monde, & lui donne son nom, 28. t. 1.

Amerique divisée en Septentrionale & Meridionale, 27. t. 1. Découverte de l'Amerique, *ibid.* t. 1. Si l'Amerique a éte connuë des

Anciens, 29. t. 1. Comment, & par où l'Amerique a pû être peuplée, 32. t. 1. Des Peuples qui ont passé en Amerique, 41. t. 1. Conjectures sur l'origine des Peuples, qui ont peuplé l'Amerique par les termes des Langues Barbares qu'on trouve dans les Auteurs anciens, 46. tom. 1. Conjectures par les Coûtumes, 48. t. 1. Par quelques traits caractarestiques, 49. tom. 1. Sentiment de l'Auteur sur l'origine des Ameriquains, 89. t. 1.

Ameriquains errans & sedentaires, comparés aux Pelasgiens & aux Helleniens, 91. t. 1.

Ameriquains. Voy. Sauvages.

Amitiés particulieres des Crétois & des Spartiates, 603. t. 1. Ces Amitiés expliquées & justifiées contre la calomnie de quelques Auteurs anciens, 604. t. 1. Elles étoient communes dans la Gréce, 606. t. 1.

Aimés. L'enlevement des Aimés à Sparte avoit probablement été institué par un esprit de relig. 606. t. 1.

Amans & *Aimés* dans la Gréce, faisoient des offrandes au Tombeau d'Iolas ami d'Hercule, 607. t. 1.

Amitiés particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Crétois & des Spartiates 603. t. 1. Droits & obligations des Amans & aimés chez les Sauvages, 608. t. 1.

Amraphel, l'un des quatre Rois vaincus par Abraham, 181. t. 2.

Anacharsis. Paroles d'Anacharsis à son Roy, 192. t. 1. Conjectures sur l'étymologie de ce nom, 473. t. 2.

Anakri. Offrande faite au Démon par les Devins Caraïbes, 384. t. 2.

Anaxandride. Singularité d'Anaxandride, qui prit deux Epouses en titre à Sparte, 544. t. 1.

Ανδρεία. Ce que c'étoit, 510. t. 1.

Années Lunaires subordonnées aux années heliaques ou solaires, 227. tom. 2.

Année des Sauvages divisée en quatre saisons, 230. t. 2. Leur maniere de compter & de supputer les années, parallele à celle des Anciens, 225. t. 2.

Antidico Marianites. 551. t. 1.

Anthropophages. Sauvages Anthropophages, 307. t. 2.

Antres consacrés à Apollon, à Bacchus, & dans les montagnes & les lieux élevés, 147. t. 1.

Anubis. Sistre d'Anubis, 213. t. 1.

Apalachine. Voy. Cassine.

Apalachites. Montagne consacrée au Soleil chez les Apalachites, 146. t. 1.

Apis. Le même que Bacchus, Apollon-Horus, &c. 240. t. 1. Sa figure symbolique, *ibid.* t. 1.

Apollon. Le même que le Soleil, 129. t. 1. Le même que toutes les Divinités rapportées au Soleil, *ibid.* Le même en particulier avec ceux d'entre les Dieux, qui ont le plus de rapport au Liberateur, 234. t. 1. Dieu de la Guerre, 195. t. 1. De la Danse & de la Musique, 197. t. 1. Musagetes, ou Conducteur des Muses, *ibid.* Dieu & Auteur de la Medecine par la Divination, 362. t. 2.

Apollon Horus Dieu des Egyptiens, allaité par la jeune Isis, 237. t. 1. Le même que Bacchus, *ibid.* Sa figure symbolique, 240. t. 1.

Apollon perçant le serpent Python; quel symbole, 234. t. 1.

Apôtres. S'ils ont passé en Amerique, 451. t. 1.

Arbre du jardin des Hesperides; quel symbole, 233. t. 1.

Arbres, ou Bois consacrez chez les Anciens & chez les Sauvages, 137. t. 1.

Arbres portant le miel & le sucre, 151. t. 2.

Arbres portant la cire, 158. t. 2.

Arcs des Sauvages, 296. t. 2.

Ἄρης. Nom du Dieu Mars, 127. tom. 1.

Areskoui & *Agriskoue*. Noms du Soleil chez les Iroquois & chez les Hurons, 132. t. 1. Ces noms semblent désigner proprement le souverain Estre, 126. t. 1. Leur rapport avec le nom *Ares*, 127. t. 1.

Areskoui & *Agriskoue* sont le Dieu de la Guerre, comme le Mars de la Thrace, 206. t. 1.

Arethuse. Marc d'Arethuse, & sa constance dans les tourmens, 277. tom. 1.

Arie & *Areïane*, Provinces de l'Asie, 207. t. 1.

Areïos & *Thonderon*, fleuves de l'Arie & de l'Areïane. Conjectures sur l'étymologie de ces noms, 470. tom. 2.

Arendiouann. *Voy.* Devins.

Argo. Navire des Argonautes, 199. tom. 2.

Argonautes, appellés *Myniens*, & pourquoi, 77. t. 1.

Argonautes. Leurs Sacrifices, 190. t. 1. Parallele des Sauvages avec les Argonautes dans leurs expeditions militaires, 199. t. 2.

Arimaspes ou *Monocules*, 61. t. 1.

Ariok, l'un des Rois qu'Abraham vainquit, 181. t. 2. Conjecture sur les Etats de ce Prince, *ibid.* Conjecture sur l'étymologie de ce nom, 471. t. 2.

Arios. Chef des Solymes, 466. t. 2.

Armes, Symboles de la Divinité, & pourquoi, 195. t. 1.

Armes des Sauvages, 193. t. [illegible]

Arsalus. Chef des Solymes, 466. t. 2.

Arsinoé, épouse & sœur de Ptolomée, 553. t. 1.

Artacoanna, Ville Capitale de l'Arie, 470. t. 2. Conjectures sur l'étymologie de ce mot, *ibid.* Variations des Auteurs sur le nom de cette Ville, *ibid.*

Artaxerxes. Son horreur pour la passion de sa mere, 546. t. 1.

Artemise, épouse de Mausole, consacre la memoire de son mari en buvant ses cendres, & lui érigeant un Tombeau, 444. t. 2.

Arts cultivés avant le Deluge, 40. tom. 1.

Aspasie, concubine de Cyrus le jeune, faite Prêtresse de Diane ou du Soleil par Artaxerxes Mnemon, 164. t. 1.

Assemblées solemnelles des Sauvages, 508. t. 1.

Associations chez les Sauvages, 476. tom. 1.

Associateur. Jupiter Associateur, 512. tom. 1.

Astaouen, ou Tortuë, instrument de musique des Sauvages Iroquois & Hurons, 215. t. 1.

Astarte, *Astur*, &c. noms de la Déesse de Syrie, 246. t. 1.

Astragale, jeu de l'Astragale. *Voy.* jeu des Osselets.

Astronomie. Premiers Auteurs de cette science, 225. t. 2. Vestiges qui en restent parmi les Sauvages, *ibid.*

Ata, nom d'un Devin célebre, petit-fils d'une Vierge chez les Brésiliens, 246. t. 1.

Atabeira, nom de la Mere des Dieux chez les Peuples de l'Isle Espagnole, 247. t. 1.

Atabirius. Jupiter Atabirius, 247. t. 1.

Ataensic. Divinité des Iroquois. Etymologie de ce nom, 244. t. 1. Son rapport avec l'une & l'autre Eve, avec l'Atté de l'Evasme des Bacchantes, *ibid.* t. 1. Préside au païs des Ames, 401. t. 1.

Atahocan, Dieu Créateur dans l'histoire des Algonquins, 246. t. 1.

Até, fille de Jupiter; fable d'Homere sur ce sujet, 96. t. 1. Application de cette fable par S. Justin au peché des Anges, 97. t. 1. Application de la même au peché d'Eve, *ibid.* Son rapport avec l'Evasme des Bacchantes, *ibid.* Avec l'une & l'autre Eve, 245. t. 1.

Até, *Atté*, *Athene*, *Athena*, *Athrena*, *Atheronia*, premiers noms de Minerve; leur rapport avec l'Até d'Homere, 245. t. 1.

Atergatis, *Adargatis*, *Athargatis*, *Athara*, *Athyr*, *Astur*, *Astarte*, noms de la Déesse de Syrie, 246. t. 1. Conjecture sur l'étymologie de ces noms.

Athamas mene une Colonie en Lycie, 83. t. 1.

Athenrosera, ou amitiés particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Spartiates, &c. 368. t. 1.

Atheniens ont changé de langage, 465. t. 2.

Athole. Ce que c'est, 123. t. 2.

Athonni. L'Athonni chez les Iroquois, est la Cabane du pere, 163. t. 2. Les liaisons du sang y sont moins fortes[,] que dans celle de la mere, 559. t. 1.

Athonront, espece de danse, 521. tom. 1.

Atlantide. Isle Atlantide de Platon, 29. 39. t. 1.

Atour-Assap, ou le parfait Allié chez les Bresiliens, 607. t. 1.

Atys. Mysteres d'Atys & de Cybéle, 221. t. 1. Les mêmes que ceux de Bacchus & de Cerés, *ibid.*

Augures, tirés du jeu des Astragales, 346. t. 2.

Avoine. Folle-Avoine. Plante, 95. t. 2. Nation des folles-Avoines, 96. t. 2.

Autels consacrés dans les premiers temps, 137. t. 1. N'étoient point differens des foyers ordinaires des maisons, 167. t. 1.

Autel portatif, appellé *Pyranon*, 328. t. 2. Comparé avec le Calumet de paix, 327. t. 2.

Autel porté devant les Rois des Perses & les Empereurs Romains, 161. t. 1.

Autel des Caraïbes. 345. t. 1.

Autochthones, moitié hommes, & moitié serpens, sont les symboles de nos premiers Peres Adam & Eve, 233. t. 1.

B

BACCHANALES des derniers temps de l'Antiquité, 183. t. 1.

Bacchanales des Anciens, & leur esprit selon Strabon, 113. 185. t. 1.

Bacchantes. Ménades, &c. à la suite de Bacchus, 113. 219.

Bacchus. Le même que le Soleil, 129. t. 1.

Bacchus Sabazius, 196. t. 1. *Musagétes*, 197. t. 1.

Bacchus, Indien ou Arabique, 225. t. 1. Nymphes nourricieres de Bacchus, 237. t. 1.

Bacchus né d'une Vierge, 237. t. 1.

Bacchus Taurus, 239. t. 1.

Bacchus. Le même qu'Apollon Horus, Apis, &c. 240. t. 1. Son rapport avec le Liberateur, *ibid.* Thyrse de Bacchus, formé en Croix, 241. t. 1.

Baigner. L'usage qu'ont les Sauva-

ges Meridionaux de se baigner tous les matins, est une pratique de Religion, 265. t. 1.
Balle de Bled jettée en signe de deüil, 415. t. 1.
Balles de Paulme des Anciens, & leur matiere, 358. t. 2.
Balles de Paulme des Sauvages, & leur matiere, 358. t. 2.
Balzes, & leur description. 206. t. 2.
Baptême. Céremonies des Mysteres des Anciens, qui ont rapport au Baptême, 272. 419. t. 1.
Barbares, ont occupé la Gréce avant les Grecs posterieurs, 90. t. 1.
Batteaux des Celtiberiens, paralleles aux Balzes du Pérou, 208. t. 2.
Bas. Voy. Mitasses.
Bendis, nom de Diane chez les Peuples de Thrace. Conjecture sur l'étymologie de ce mot, 135. t. 1.
Berceau des enfans de l'Amerique Septentrionale, & sa description, 593. t. 1.
Berceau des enfans chez les Peuples, nommez *Têtes plattes*, 595. t. 1.
Berceau des Caraïbes, 596. t. 1.
Bled d'Inde connu des Anciens, & porté à Rome du temps de Pline. *Voy.* Maïs. 71. t. 2.
Bled d'Inde jetté en signe de deüil, 415 t. 2.
Bois de Chandelle. 578. t. 1.
Bois de Mariage. 578. t. 1.
Boissons enyvrantes des Ameriquains, 113. t. 2.
Boissons tirées des Cannes de Sucre & de Maïs, 151. t. 2.
Boucliers des Sauvages, 197. t. 2.
Bouleau. Ecorce de Bouleau; parallele au papier des Anciens, 212. tom. 2.
Boulets des Patagons, 198. t. 2.
Bournamon. Ce que c'est. 264. t. 1.
Boussole des Sauvages, ou maniere de s'orienter, 224. t. 2.
Boutou. Voy. Casse-tête.
Boyes. Voy. Devins.
Bresiliens. Leurs instrumens de musique, 211. t. 1. Initiations de leurs filles adultes, 290. t. 1. Leurs amitiés particulieres, paralleles à celles des Spartiates, 607, t. 1. Leurs Cabanes, 9. t. 2.
Bretelles. 219. t. 2.
Brodequins des femmes Caraïbes des Antilles, 57. t. 2.
Bulla. Ornement des enfans chez les Romains, 61. t. 2.
Buchette, ou signal de l'enrollement, 185. t. 2. Mise en parallele avec ce qu'on appelloit *Tessera* chez les Anciens, 187. t. 2.

C

CABANES. Cabanes des Sauvages, paralleles aux habitations des hommes de la premiere Antiquité, 5. t. 2. Forme & matiere des Cabanes, 7. t. 2. Cabanes bâties en l'air & sur les arbres, 6. t. 2. Cabanes des Eskimaux & des Californiens, 5. t. 2. Cabanes Iroquoises & Huronnes, & leur description, 10. t. 2.
Cabanes de Conseil de plusieurs Nations de l'Amerique, tiennent lieu de Temples, 166. t. 1. Paralleles aux Prytanées des Grecs, & aux Curies Romaines, *ibid.*
Cacao. Sa description & son usage, 118. t. 2.
Cadavre. Premiers soins rendus au Cadavre par les Sauvages, 388. tom. 2.
Cadmus. Conjecture sur l'étymologie de ce mot, 196. t. 1. Metamorphosé en serpent avec Hermione, pour avoir violé le Temple de Minerve. Quel symbole, 233. t. 1.

Cadmo-

Cadmonéens. *Voy.* Grecs posterieurs.
Caduſiens. 184. t. 2.
Calculi. Jeu des Anciens appellé *Calculorum.* 542. t. 2.
Calcul. Maniere de calculer & de ſupputer des Sauvages, 234. t. 2.
Calendrier des Peruviens reformé par un de leurs Incas, 228. t. 2. Calendrier ſeculaire des Mexiquains, tom. 2. *ibid.*
Calumet de Paix. 314. t. 2. Sa deſcription, 320. t. 2. Danſe du Calumet, 321. t. 2. Comparaiſon du Calumet de Paix avec le Caducée de Mercure, 325. t. 2. Calumet eſt un veritable Autel, où les Sauvages offrent un ſacrifice idolatrique au Soleil, 327. t. 2. Calumets pour la Paix & pour la Guerre, 330. t. 2. Son uſage doit être aboli, 335. t. 2.
Cambyſe. Artifice de Cambyſe pour épouſer ſa ſœur, 554. t. 1.
Campement des Sauvages. 241. t. 2.
Camillus ou *Caſmilus* des Payens, 173. t. 1.
Camille reçoit l'honneur du triomphe peint de vermillon, 49. t. 2.
Cannes de Bled d'Inde. *Voy.* Maïs.
Cannes de Sucre. 143. t. 2. Viennent naturellement en Amerique, 150. t. 2. Autrefois portées d'Aſie, & cultivées en Europe, 149. t. 2.
Canots de peaux & d'écorce autrefois en uſage chez les Anciens, 204. t. 2. Canots des Ameriquains paralleles à ceux des Anciens, 209. t. 2. Petits Canots des Eſkimaux, & leur deſcription, 205. t. 2. Grands Canots ou Pyrogues des Eskimaux, & leur deſcription, 206. t. 2. Canots d'écorce de Bouleau, & leur deſcription, 213. t. 2. Canots d'écorce d'Orme, & leur deſcription, 216. t. 2.
Cantabres. Leur Ginécocratie, 78. t. 1. Leur conſtance dans les tourmens, 283. t. 2.
Caouin. Boiſſon, & ſa compoſition. *Voy.* Chica.
Caracolis des Sauvages Meridionaux, 61. t. 2.
Caractere des Sauvages. 103. t. 1.
Caraïbes. Signification de ce mot, 47. t. 1. Conjecture ſur l'origine des Caraïbes des Antilles, 54. t. 1. Leurs Sacrifices, 179. t. 1. Se ſervent de Conques marines, 218. t. 1. Leurs ſuperſtitions pendant le temps des Eclypſes, 248. t. 1. Leur pénitence aux couches de leurs femmes, 257. t. 1. Leurs Initiations, 290. t. 1. Leurs Devins, 344. t. 1. *Voy.* Divination. Leur Gouvernement, 531. Leurs Carbets, leurs feſtins, *ibid.* Leurs Danſes, 533. t. 1. Leurs Mariages, 557. t. 1. Puniſſent l'adultere, 588. t. 1. Leur éducation, 600. t. 1. De leurs Villages Carbets & Caſes, 8. t. 2. Leurs peintures cauſtiques, 41. t. 2. Leur nudité & leur peinture paſſagere, 55. t. 2. Leurs ornemens, 56. t. 2. Leur nourriture, 97. t. 2. Leurs boiſſons, 113. t. 2. Leurs Pyrogues, 212. t. 2. Leur guerre, 291. t. 2. Supplice de leurs Eſclaves, 292. t. 2. Leur Medecine par la Divination, 383. Leur ſepulture, 419. t. 2. Caraïbes, couleur naturelle des Caraïbes & des Négres; par quoi cauſée, 32. t. 1. Caraïbes ne mangent point de Tortuë, ni de Lamentin au moins en certain temps, 104. t. 2.
Carbets & Caſes des Caraïbes, & leur deſcription, 8. t. 2. Comparaiſon des Carbets des Sauvages Meridionaux, avec les Halles des La-

cedemoniens, appellées *Andreia* & *Agelai*, 531. t. 1.

Cariens originaires de l'Isle de Créte, 69. t. 1. Prenoient leurs noms dans la famille de leurs meres, 77. t. 1. Femmes Cariennes obligées de suivre le sort de leurs Vainqueurs. Leur serment, 54. t. 1.

Carthaginois avoient connoissance de l'Amerique, & empêchent les Tyrrheniens d'aller s'y établir, 30. tom. 1.

Cassave. Pain de Cassave, 101. t. 2.

Casse-tête des Sauvages. 196. t. 2.

Cassine, boisson des Floridiens, 121. t. 2. Differens sentimens des Auteurs sur la Cassine, & sur sa composition, *ibid*. Maniere d'éprouver les Guerriers par la Cassine chez les Peuples de la Floride, 123. t. 2.

Cecrops, moitié homme & moitié serpent; quel symbole, 233. t. 1. Cecrops premier Instituteur du Mariage, 535. t. 1.

Celtiberiens Espagnols se servoient de peaux enflées pour traverser les rivieres, 208. t. 2.

Centaures. Origine des Centaures, 19. t. 2.

Ceraunie. Pierres de foudre, semblables aux pierres dont les Americquains faisoient leurs haches & leurs coûteaux, 111. t. 2.

Cerés. Distinction des deux Cerés, & leur rapport avec l'une & l'autre Eve, 236. t. 1. Mysteres de Cerés, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 221. t. 1.

Cham, fils de Noé, Auteur de la Magie selon Berose, 356. t. 1. de la Polygamie, & du desordre des Mariages, 542. t. 1.

Champs des Sauvages, & de leur culture, 75. t. 2. Soin des Champs, 106. t. 2.

Champs Elysiens. *Voy*. Enfer des Poëtes.

Chant. Du Chant & de la Danse qui accompagnoient les Sacrifices, 194. t. 1. Chants des Anciens, appellés *Paanes*, 197. t. 1. Les Chants & les Danses de Religion étoient des chants & des danses guerrieres & pourquoy, 199. t. 1. Chants Théniques, ou Ejulations musicales. *Voy*. Nénies. Origine & motif des Chants Thréniques, 395. t. 2.

Chanson de Mort. Ce que c'est, 283. tom. 2.

Chara. Racine dont Cesar nourrit son armée, 96. t. 2.

De la *Chasse* & de la *Pêche*, 336. tom. 2.

Cheïen. Fable Indienne du Dragon Cheïen, 247. t. 1.

Chemiin. Nom que les Caraïbes donnent à l'Etre superieur. Rapport de ce nom avec celui que les Chemmites donnoient au Dieu Pan, 127. t. 1.

Chemmis, nom de Pan chez les Chemmites, 127. t. 1.

Chevelus. *Voy*. Acephales.

Chevelures enlevées aux ennemis morts, ou laissés pour morts, 256. t. 2. Coûtume que les Ameriquains ont d'enlever la chevelure, paralle e à celle de quelques Peuples Barbares de l'Antiquité, 257. t. 2.

Cheveux. Religion dans la maniere de couper ses cheveux, & de les porter, 50 t. 2. Differentes manieres de couper, ou de porter les cheveux chez les Anciens & chez les Sauvages, 50. t. 2. Cheveux dévoüés aux Divinités Infernales, 409. t. 2. Cheveux cou-

pés en signe de deüil, 435. t. 2. *Voy.* Deüil.
Chevaliers du Mexique. Leurs Initiations, 311. t. 1.
Chevalerie ancienne d'Europe. Ses épreuves, 324. t. 1.
Chica. Boisson, & sa composition, 114. t. 2. Superstition des Sauvages dans la maniere de la préparer, 115. t. 2. Erreur d'Hornius sur la Chica, 118. t. 2.
Chichikoué. 215. t. 1.
Chimére. Fable de la chimére, & son explication, 465. t. 1.
Chironomia. Danse appellée *Chironomia*, 204. t. 1.
Chiven. Fable Indienne du Dieu Chiven, 247. t. 1.
Chocolat. Du Chocolat, & de sa composition, 118. t. 2.
Chodorlahomor, Roy des Elamites, l'un des quatre Rois vaincus par Abraham. De ses Etats, 181. t. 2.
Chrétiens accusés d'adorer Bacchus & Cerés, à cause du mystere de l'Eucharistie, 418. t. 1.
Christianisme. Des signes de Christianisme & de Judaïsme trouvés en Amerique, 412. t. 1.
Ciel. Le nom que les Iroquois donnent au Ciel, signifie quelquefois le Maître du Ciel, quelquefois le le Ciel materiel, & d'autrefois l'air, ainsi que les noms de Jupiter & de Junon chez les Anciens, 133. t. 1.
Cippus. 417. t. 2.
Circé, fille du Soleil, 132. t. 1. Expie Médée & Jason, 269 t. 1.
Circoncision. La Circoncision étoit commune à plusieurs Peuples differens des Juifs, 414. t. 1. Elle n'étoit point en usage en Amerique, il y avoit neanmoins quelque chose qui en approchoit, 414. tom. 1.
Cire. Plantes qui portent la Cire, 158. t. 2.
Civilité des Chinois au départ des Mandarins Gouverneurs des Villes & des Provinces, 192. t. 2. Civilité reciproque de Diomede & de Glaucus, 193. t. 2. Coûtume singuliere de civilité à la reception des Etrangers au Bresil, chez les Sioux, & quelques autres de leurs Voisins, 442. t. 2. Autre coûtume singuliere dans l'Amerique Septentrionale, 374. tom. 2.
Clarigation. Ce que c'étoit, 174. tom. 2.
Clatra. Quelle Divinité, 214. t. 1. Rhombe de Clatra parallele au Tamaraca des Bresiliens, & au Chichikoüé des Sauvages Septentrionaux, 212. t. 2.
Cloches. Coûtume de benir les Cloches, & pour quel sujet, 252. tom. 2.
Coca. Plante; sa description & son usage, 140. t. 2.
Coemption. Maniere de contracter le Mariage par la Coemption, 567. tom. 1.
Cohoba. Herbe. *Voy.* Tabac.
Cohorte. Sacrée Cohorte des Amans & Aimés dans la Béotie, 607. tom. 1.
Colliers de Porcelaine. Voy. Porcelaine. Colliers à porter les provisions, maniere de s'en servir, 219. t. 2.
Colonies. Premieres Plantations, & premieres Colonies par qui faites, 46. t. 1. Colonies, leur origine, 44. t. 1. Differentes Colonies établies en Lycie, 82. t. 1.
Colomb. Christophle Colomb découvre le premier le Nouveau-Monde, 28. t. 1.

Combat de rencontre entre Sauvages, 248. t. 2.

Commerce. Du Commerce des Sauvages, 331. t. 2.

Commode souille les mysteres de Mithra par un veritable homicide, 273. t. 1.

Concha Venerea. *Voy.* Porcelaine.

Confarreation. Maniere de contracter le Mariage par la Confarreation, 567. t. 1.

Confession des péchés dans les mysteres des Anciens, 270. t. 1. Maniere de Confession chez les Gaures. *Item* dans les grandes Indes : au Japon : dans le Royaume de Siam, & dans le Pérou, 420. t. 2.

Conques des Tritons en usage en Amerique, 218. t. 2.

Consanguinité. Degrés de consanguinité observés chez les Anciens & chez les Sauvages par rapport au mariage, 544. 556. t. 1.

Conseils. Des Conseils des Sauvages, 477. t. 1.

Constance des Esclaves Ameriquains dans les tourmens. *Voy.* supplices.

Constellations. Noms des Etoiles, Constellations & planetes, communs aux Anciens & aux Sauvages, 235. t. 2.

Continence. La continence étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 268. Continence. Opinion & respect que les Sauvages ont pour cette vertu, 339. t. 1.

Cora, nom de Proserpine, 239. t. 1. Cora. Differentes significations de ce nom, 238. t. 1.

Cornes. Quel symbole dans l'Antiquité, 21. t. 2.

Corybantes. Etymologie de ce nom, 239. t. 1. Conjectures de Strabon sur leur origine, 113. t. 1. Leur sépulture, 407. t. 2.

Cortina. *Voy.* Trepied delphique.

Couches. Facilité des Sauvagesses mettre leurs enfans au monde, 591. t. 1. Sensibilité de quelques femmes Ameriquaines dans leurs couches, funeste à l'enfant, & quelquefois à la mere, 592. t. 1.

Couronne. Son usage chez les Anciens & chez les Ameriquains, 59. t. 2.

Cousines. Cousines germaines des Caraïbes naissent épouses de leurs cousins germains selon les Auteurs, 557. t. 1.

Créte. Plusieurs Colonies sorties de l'Isle de Créte vont s'établir en Asie, 12. t. 1. Crétois se vantoient d'être les premiers Fondateurs du culte des Dieux, 123. t. 1. Gouvernement des Crétois. *Voy.* Gouvernement. Leurs amitiés particulieres. *Voy.* Amitiés.

Cri de Mort. 263. t. 2.

Cri de Victoire. 265. t. 2.

Croix. Du culte de la Croix trouvé en Amerique au temps de sa découverte, 426. t. 1. Refutation de ce que les Auteurs ont écrit ou pensé au sujet de ce culte de la Croix, 435. t. 1. Sentiment de l'Auteur au sujet de ce prétendu Culte, 441. t. 1. La Croix, quoique signe du Chrétien, n'est pas un signe infaillible de Christianisme. *ibid.* Croix au nombre des lettres hieratiques des Egyptiens, 442. t. 1. Attachée à presque toutes les Divinités de l'Egypte, *ibid.* Symbole sacré dans les mysteres d'Isis, 441. t. 1. Symbole de la vie future chez les Egyptiens, & de la prédestination chez les Hebreux, 443. t. 1. Symbole de perfection, & signifiant le nombre de dix chez les Egyptiens & chez

les Chinois, 448. t. 1. Croix appellée *Decussata*, signifie le même nombre dans le chiffre romain, 449. t. 1. Croix des Lamas, 440. t. 1. Croix dans les chiffres & dans le Calendrier seculaire des Mexiquains, 449. t. 1. Controverse entre les Chrétiens & les Payens au sujet des Croix trouvées dans le Temple de Serapis du temps de Theodose le jeune, 445. tom. 1. Croix du Liberateur, annoncée & figurée dès les premiers temps, 444. 450. t. 1. La vertu de la Croix que les Egyptiens attribuoient aux astres, doit être rapportée à la Croix de Jesus-Christ, 447. t. 1. Croix symbolique d'Horus-Apollon, 241. 442. t. 1. Thyrse de Bacchus formé en croix, *ibid.* Les Croix trouvées en Amerique, ne prouvent pas que les Apôtres y aïent annoncé l'Evangile, 451. tom. 1.

Crosse. Jeu de Crosse, 356. t. 2.

Cruauté des Ameriquains envers leurs prisonniers. *Voy.* Supplices. Justifiée en quelque sorte, 289. t. 2.

Cruciantaux. Ce qu'on en doit penser, 429. t. 2.

Culte. 151. t. 1. Du Culte des Sauvages pour les lieux hauts, pour les pierres coniques &c, & pour les arbres consacrés aux Divinités, 146. t. 1.

Cuirasses des Sauvages, & leur description. 197. t. 2.

Cupidon joüé avec Ganymede au jeu des Astragales, 348. t. 2. Le quitte sur la promesse d'une balle de paulme, dont s'étoit servi Jupiter en Créte pendant son enfance, 352. t. 2.

Curies Romaines, paralleles aux Prytanées des Grecs, & aux Cabanes de Conseil des Sauvages, 160. 167. t. 1.

Curetes. Voy. Corybantes.

Cusco, Capitale du Pérou. Son Temple & ses Vestales, 169. t. 1.

Cybéle. Deux Cybéles, 236. t. 1.

Cybisteres ou *Cybisteteres*, & leur danse, 208. t. 1.

Cyceo. Boisson usitée & mise au rang des épreuves des Initiations des Anciens, 332. t. 1. Comparaison de cette boisson avec les potions de Tabac parmi les Ameriquains, 333. t. 1.

Cymbales d'airain. 250. t. 1. Efficace des Cymbales d'airain pour chasser les Demons & les Manes, 250. t. 1. L'efficace des Cymbales d'airain dans l'opinion des Anciens, est une suite de la Religion des Corybantes, *ibid.*

Cynocephales. Hommes à têtes de chien, 61. t. 1.

Cyrus. Sa sepulture.

D.

DANSE Sa définition, 199. t. 1. N'étoit point distinguée de la Musique, *ibid.* Etoit un exercice de Religion, *ibid.* Subordonnée à la guerre, *ibid.* Regardée comme une perfection dans les Dieux & dans les hommes 200. t. 1. Sanctifiée par l'exemple de David, dansant devant l'Arche, 194. t. 1. Fait partie de l'harmonie céleste, & est le principal objet de la felicité dans l'idée des Payens & des Sauvages, 407. t. 1. Distinction de la danse des pieds & des mains, 202. t. 1. Danses Crétoises, 510. t. 1. Danse des Pantomimes, 523. t. 1. Danse satyrique, 526. t. 1. Danse de l'*Athonront*, & sa description, 521. t. 1.

Danse appellée *Te iennonniakoua*, 528. t. 1. Danse des Bresiliens, 533. t. 1. 135. t. 2. Funeraires, 396. t. 2.

Danseur. Epithéte de beau Danseur donnée à Jupiter, à Mars, &c. 200. t. 1. Danseurs appellés *Cybisteres* & *Betarmones*, 202. t. 1.

Dé ou *Cube.* Jeu des dez, appellé *Tesserarum*, 342. t. 2.

Débauches des mysteres des Payens, opposées à l'esprit de leur premiere Institution, 265. t. 1.

Deluge. Les Deluges d'Ogyges, de Deucalion, d'Egypte, &c. se rapportent au vrai Deluge universel, 36. t. 1. On trouve par-tout en Amerique des restes de tradition touchant le Deluge, 100. t. 1.

Demon, jaloux de la grandeur de Dieu, & du bonheur des hommes, 355. t. 1. A trompé les hommes par l'attrait de la Divination, 356. t. 1. A eu par-tout ses Oracles, &c. 357. t. 1. Singe de la Divinité selon les Saints Peres, 10. t. 1. Son symbole, 230. t. 1. Exerce encore son pouvoir sur les Idolâtres, 376. t. 1. Adoré & craint des Ameriquains, 388. t. 1. Ce qu'on doit penser de ce pouvoir du Demon sur eux, *ibid.*

Dessein & plan de l'Ouvrage, 1. t. 1.

Devins. Voy. Divination.

Deucalion. Le même que Noé, 36. tom. 1.

Deüil. Du Deüil, 435. t. 2. Deüil des Sauvages, parallele à celui des Anciens, 438. t. 2. Grand & petit Deüil, *ibid.* Obligation du Deüil plus étroite entre les Epoux, 439. t. 2. Deüil moderé peu à peu en vertu des dispenses accordées par les parens du défunt, *ibid.*

Devoirs & obligations des Epoux envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. t. 1. Devoirs funeraires. *Voy.* Sepulture.

Dévoués chez les Gaulois, chez les Natchez & chez quelques autres Peuples de l'Amerique. Leur condition, 410. t. 1.

Diamastigosis, ou flagellation des jeunes gens à Sparte, 274. t. 2.

Diane. La même que le Soleil, 125. 136. t. 1. La même que l'Isis des Egyptiens, 214. t. 1. Diane Orthie, 274. t. 1. La même que la Diane de Tauride, 600. t. 1. Diane Hymnia, Prêtresse de Diane Hymnia violée par Aristocrate. Punition de ce sacrilege, 165. t. 1.

Dictyne. La même que Diane la jeune Vesta, &c. 234. t. 1.

Dieu connu suffisamment chez toutes les Nations, 108. t. 1. Sentiment d'un Dieu, d'une Divinité imprimé dans le cœur des hommes, 110. t. 1. Auteur de la Religion & de la revelation, 116. t. 1. Sentiment de l'unité de Dieu, 189. t. 1. Représenté sous differens noms & sous differens symboles, 121. t. 1. Idée que les Payens même se sont formés de Dieu, 123. t. 1. Idée & noms differens chez toutes les Nations Barbares, qui désignent manifestement un Dieu, un Estre superieur, & même un Dieu Créateur, 124. t. 1. Dieu distingué chez les Ameriquains des Divinités subalternes par des noms particuliers qui ne conviennent qu'à lui seul, 126. t. 1. Dieu honoré particulierement dans le Soleil, 128. t. 1. Les noms donnés à Dieu, tantôt masculins, & tantôt feminins, ont pû occasionner la difference de sexe & la mul-

tiplicité des Dieux, 137. t. 1. Idée de Dieu corrompuë par l'ignorance & par le desordre des passions, 142. t. 1. Dieu parle aux Patriarches & aux Prophetes, 116. t. 1. Et par les Patriarches & les Prophetes, 355. t. 1.

Direction. Idée de direction des Sauvages dans leur route, 224. t. 2.

Distributions & présens pour honorer les morts chez les Peuples de l'Antiquité & de l'Amerique, 413. t. 2.

Divination. Diverses sortes de Divination, 357. t. 1. Divination parmi les Sauvages, parallele à celle de l'Antiquité, & ce qu'on en doit penser, 372. t. 1. Incredulité des Athées sur la Divination, & sur le pouvoir des Demons, 374. t. 1. Divination par la Medecine. *Voy*. Medecine.

Devins, ce qu'ils étoient dans l'Antiquité, 371. t. 1. Noms des Devins parmi les Sauvages, paralleles à ceux qu'on donnoit aux Devins de l'Antiquité, 371. t. 1. Caractere de ces Devins parmi les Sauvages, 373. t. 1. Epreuves ou Initiations des Devins chez les Caraïbes, 330. t. 1. Chez les Moxes, 334. t. 1. Maniere de leur affecter un Demon ou Génie chez les Caraïbes, 344. t. 1. Ce qu'on peut recueillir du parallele des Devins Ameriquains avec les Devins de l'Antiquité, 393. t. 1.

Divinité. Symboles de la Divinité confondus avec la Divinité même, 193. t. 1. Hommes confondus avec la Divinité, *ibid*. n'étoit point représentée dans les premiers temps sous aucune forme humaine, 137. Plusieurs Peuples de l'Antiquité avoient pris leurs noms du nom qu'ils donnoient à la Divinité, 127. t. 1.

Du Divorce, & de ses motifs, 580. t. 1.

Dragon. Fable Chinoise du Dragon couvert d'écailles de Tortuë, & né d'une Tortuë, 100. t. 1. Idée des Indiens touchant le Dragon qui veut dévorer la Lune, 248. t. 1.

Duel proposé par Abner à Joab entre des braves de leurs armées, 176. t. 2.

E

EAux de Lethé & de Mnemosyne, 342. t. 1.

Eclypses. Sentiment des Anciens & des Indiens de l'une & de l'autre Inde, sur le serpent qui veut dévorer la Lune & le Soleil pendant les Eclypses, 246. t. 1. Rapport de l'opinion des Anciens sur les Eclypses avec nôtre Religion, 251. t. 1.

Education. De l'Education, 497. t. 1. Education de la jeunesse en Créte & à Sparte, *ibid*. en Perse, 600. t. 1. Education des Sauvages, semblable à celle des Crétois, &c. 599. t. 1.

Egées des femmes de Lybie, 23. t. 2.

Egides de Pallas, 24. t. 2.

Egyptiens ont eu une Religion avant Moïse, 12. t. 1. Anterieurs & posterieurs au Deluge, 38. t. 1. Leur Ginécocratie, 78. t. 1. Leurs noms & leur Chronologie fabuleuse, 85. t. 1. Leur Religion symbolique, 122. t. 1. Egyptiens posterieurs au Deluge, ne sont pas les premiers Auteurs de la Religion, *ibid*. Ont des Temples, & entretenoient le feu sacré, 154. t. 1. Leur temperance dans leurs festins, 191. t. 1. Leur sentiment sur le vin, 193. t. 1. Dansoient au-

tour de leurs Idoles, 201. t. 1. Leurs Prêtres disciples d'Osiris & d'Isis, 281. t. 1. Coûtume singuliere des Egyptiens à l'égard des morts, 339. t. 1. Etoient circoncis, 414. t. 1. Avoient un culte religieux pour la Croix, 441. t. 1. N'épousoient point leurs propres sœurs, 547. t. 1. Leurs maisons 7. t. 2. Faisoient du vin de Lotos & d'orge, 113. 123. t. 2. Embaumoient les corps morts soit ceux des hommes, 389. t. 2. soit ceux des animaux, 361. t. 1. Mettoient les corps de leurs morts en dépôt entre les mains de leurs Creanciers. 422. t. 2.

Eleusine. Mysteres de Cerés Eleusine, les mêmes que ceux de Bacchus. *Voy*. Mysteres.

Eloge funebre à l'honneur des Morts, 398. t. 2.

Enfans. Des enfans, 590. t. 1. Leur berceau, 593. Amour des Sauvagesses pour leurs enfans, 593. tom. 1.

Enfer des Poëtes, sa conformité avec ce que la foy nous enseigne sur nôtre derniere fin, 397. t. 1. Enfer des Poëtes, où avoit pris son origine, 399. Où placé. 400. t. 1.

Enotocétes, ou hommes à longues oreilles anciens & modernes, 61. 62. t. 1.

Epoque du temps où l'Amerique a pû être peuplée, 35. t. 1.

Epouse principale en titre, même où la Polygamie étoit permise, 542. tom. 1.

Ephod. Son usage, 355. t. 1.

Epulum Deorum, ou le festin des Dieux, 351. Epulones. Leur employ, *ibid.*

Episcyre. 356. t. 2.

Erigoné, ou Vierge du Zodiaque, 241. t. 1.

Erychton dans le panier des filles de Cecrops; quel symbole, 233. t. 1.

Eschile a fait le premier de Bacchus un Biberon, & consacré l'yvrognerie par l'exemple de ce Dieu, 194. t. 1.

Eskimaux. Quel peuple, 55. t. 1. Leur païs, *ibid.* Leurs mœurs, leur nourriture, 52. t. 1. Leur origine, 58. t. 1. Leurs cabanes, 5. t. 2. Leurs habillemens, 26. t. 2. Leurs canots, 205. t. 2. Leur langue, 473. t. 2. Fille de la nation des Eskimaux prise par les François, 59. t. 1. Récit qu'elle fait de plusieurs Peuples monstrueux, 62. t. 1.

Esclaves. Maniere de les conduire, 261. t. 2. Leur entrée & reception à leur arrivée, 265. t. 2. Leur destination, 271. t. 2. Leur supplice dans l'Amerique Septentrionale, 274. t. 2. dans la Meridionale, 292. Leur adoption, 308. t. 1.

Ethiopiens, leur Ginécocratie, 80. t. 1. Leur navigation, 205. t. 2.

Evasme ou acclamations des Bacchantes, paralleles aux acclamations des Sauvages, 218. t. 1.

Eucharistie, offrande du pain & du vin dans le Paganisme comparée au mystere de l'Eucharistie par les SS. Peres. 242. 416. t. 1. Ceremonies de la Religion des Indiens des Peruviens & des Mexiquains qui ont rapport au Sacrement de l'Eucharistie, 421. t. 1.

Eve designée dans les Orgies de Bacchus, & dans l'Evasme des Bacchantes, 227. t. 1. Son rapport avec les Orgies des Anciens, *ib.* Avec la mere des Dieux de l'Antiquité, *ib.* La nouvelle Eve designée dans les mysteres des Anciens, 240. t. 1.

Exercice militaire des Sauvages, 251. t. 2.

Expiation

Expiation. Etat d'expiation dans les mysteres des Anciens, *267.* t. 1. Exemple d'expiation pour les crimes particuliers dans Medée & dans Jason, 268. t. 1.

F

FAR. Espece de froment, *66.* t. 2. Premiere nourriture des Romains, 570. t. 1. Employé dans les sacrifices & les autres pratiques de Religion, *ibid.* t. 1. & *69.* t. 2.

Fastes & Annales des Sauvages, 505. t. 1. 43. t. 2. 233. t. 2.

Femmes Cariennes & leur serment, 54. t. 1. Femmes Caraïbes semblables en ce point aux femmes Cariennes, *ibid.* Femmes maîtresses de tout chez plusieurs Peuples, 77. t. 1. Leurs separations au temps de leurs ordinaires, *262.* t. 1. Leurs Initiations à l'âge de puberté, 290. t. 1. Accusées en Amerique de jetter des sorts, *373.* tom. 1. Aiment beaucoup leurs enfans, *593.* tom. 1. Leurs habillemens & ornemens, 17. t. 2. Jalousies de leurs cheveux, 57. t. 2. Leurs occupations, *63.* t. 2. Leurs Nénies, 391. t. 2. Leur deüil, *439.* t. 2. Femmes des Peuples de Thrace ont soin des champs, & de préparer la nourriture, *63.* t. 2. Femmes des Peuples de Thrace & de l'Inde se brûlent sur le corps de leurs maris, 282. t. 2.

Festins faisoient partie du sacrifice chez les Anciens, 191. t. 1. se faisoient avec beaucoup de temperance chez les Egyptiens, chez presque tous les Peuples & même chez les Pheaciens, *ibid.* Etoient un temps sacré pour traiter des affaires de l'Etat, *ibid.* Dans les premiers temps il n'y en avoit point qui ne se fit en l'honneur des Dieux, 201. t. 1. Les festins sont toûjours partie des solemnités des Ameriquains, 209. t. 1. Festins des Lacedemoniens & des Crétois, *509.* t. 1. Festins des Sauvages, paralleles à ceux des Anciens, 514. t. 1. Festin des nôces, *573.* t. 1. Festin funeraire, *399.* t. 2. Festin des Ames, 447. t. 2. Festins à chanter, 517. t. 1. Festins à tout manger, *515.* t. 1. Festins de présens, 452. tom. 2.

Fetiche. Ce que c'est, *264.* t. 1.

Feu. Pyrodulie, Pyrolatrie ou culte du feu sacré, 152. t. 1. Enumeration des Peuples qui entretenoient le feu sacré, 153. t. 1. Feu sacré connu sous le nom de Vesta, 155. t. 1. Personnes dévoüées à l'entretien du feu sacré, 161. t. 1. Diverses manieres de renouveller le feu sacré sans y appliquer aucun feu prophane, 243. t. 2. Feu sacré en Amerique, *166.* t. 1. Diverses manieres qu'ont les Sauvages pour faire du feu, 242. t. 2.

Fil. Plantes filacées dont on se sert en Amerique, 159. t. 2.

Fin. Fin que doivent se proposer les Auteurs des Relations, 4. t. 1. Ce que la foy nous enseigne sur nôtre derniere fin, *396.* t. 1. Vestiges chez les Anciens & chez les Sauvages de la fin du monde, 101. tom. 1.

Fisk ou Thresor public, 505. t. 1.

Flagellation & espece de pénitence dans les Initiations, 273. t. 1. Flagellation, dans les mysteres d'Eleusine, *ibid.* t. 1. à Alée dans l'Ar-

cadie, 273. t. 1. à Lacedemone, *ibid.* dans les Lupercales, 276. tom. 1.
Fléches des Sauvages, 196. t. 2. Empoisonnées chez les Caraïbes, *ibid.*
Floridiens, leurs Prêtres, 128. t. 1. Leurs Temples, 168. t. 1. Leurs sacrifices, 180. t. 1. Initiations de leurs filles adultes, 293. t. 1. Leur Cassine, 121. t. 2. Faisoient garder leurs Tombeaux, 431. t. 2.
Flûtes des Sauvages, 218. t. 1.
Formose. Mœurs des habitans de l'Isle Formose, semblables à celles des Iroquois, 264. t. 1.
Fosses des Anciens appellées *Puticuli*, 416. t. 2. Fosses des Ameriquains creusées en rond, *ibid.*
Frondes des Peuples du Chili, 198. tom. 2.
Frumen, Frumentum. Etymologie de ce mot, 67. t. 2. Noms des Plantes frumentacées sont tous des noms generiques, 65. t. 2.

G

GAÏHONARIOSK, femme célebre chez les Iroquois, 101. tom. 1.
Galaxie. Séjour des Ames dans la Galaxie, ou voye Lactée, 405. t. 1. Systême des Anciens sur ce sujet, *ibid.*
Galibis. Voy. Caraïbes.
Garakontie, Orateur célebre chez les Iroquois, 484. t. 1.
Garamantes. Peuples d'Afrique, entretenoient le feu sacré, 154. t. 1. Erreur des Auteurs sur leurs Coûtumes concernant le mariage, 78. t. 1.
Gardes établis pour garder les Tombeaux & les Cimetieres, 428. t. 2.
Gardes établis chez certains Peuples de l'Amerique pour veiller à l'entretien du feu sacré & des Corps des Chefs, 167. t. 1.
Gaspesiens. Du culte de la Croix chez les Gaspesiens. Ce qu'on en doit penser, 429. t. 1.
Gâteaux nuptiaux, 570. t. 1.
Geans. Des Geans en Amerique, 58. tom. 1.
Gelites. Leurs païs, 183. t. 2.
Gelons, leurs peintures caustiques, &c. 47. t. 2.
Génies subalternes à l'Estre suprême, reconnus par les Anciens & par les Sauvages, 142. t. 1. 145. t. 1. Caractere de ces Génies, 145. tom. 1.
Ginécocratie ou Empire des femmes, universellement répanduë chez les Nations Barbares des premiers temps, 77. t. 1. Ginécocratie en Amerique, 460. t. 1.
Gin-seng. Plante, sa vertu nutritive, 141. t. 2.
Gladiateurs, & leur origine, 417. t. 2. Combat funeraire de Gladiateurs parmi les Sauvages, *ibid.*
Glaucus, Chef des Lyciens. Civilité reciproque de Glaucus & de Diomede, 193. t. 2.
Gom. Espece de Maïs, 151. t. 2.
Gomme élastique des Sauvages Meridionaux, & ses usages, 61. t. 2.
Gorgo, Femme de Leonidas; sa réponse au sujet de la Ginécocratie des Spartiates, 79. t. 1.
Gouvernement. Du Gouvernement politique, 456. t. 1. Diverses formes de Gouvernement en Amerique, *ibid.* Gouvernement monarchique, *ibid.* Gouvernement Olygarchique & Aristocratique, 457. t. 1. Gouvernement des Crétois, des Spartiates, *ibid.* des Lyciens, 461. t. 1. Gouvernement des Iro-

quois & des Hurons, 463. t. 1. des Sauvages Meridionaux, 102. 529. t. 1.

Grains torrefiés, & comment mis en farine chez les Anciens & chez les Sauvages, 80. t. 2.

Grecs posterieurs. Leur origine, 90. t. 1. Ont tout pris des Barbares, 47. t. 1. Tort qu'ils ont fait à l'Histoire, *ibid.* Distinguez en Helleniens & Pelasgiens, 90. t. 1. Difference de ces deux Peuples, 91. t. 1. Leurs Prytanées, 160. t. 1. Leur nourriture ordinaire, 570. t. 1. Leur Monogamie, 543. t. 1. Leur sepulture, 403. t. 2.

Greniers soûterrains chez les Anciens & chez les Sauvages, 79. t. 2. Greniers publics à la Floride, 80. t. 2.

Grotius (Hugues) Son sentiment sur l'origine des Ameriquains, 33. t. 1. refuté, *ibid.* Son sentiment sur les signes de Christianisme & de Judaïsme trouvés en Amerique, 412. t. 1. refuté, *ibid.*

Guerre. De la Guerre, 161. t. 2. Subordonnée à la Religion, 195. t. 1. Guerre des Sauvages, 161. t. 2. Motifs qu'ils ont de la faire, 162. t. 2. Guerre des Sauvages comparée à la Guerre de Troye, 177. t. 2. à celle que firent les Rois qu'Abraham vainquit, 181. t. 2. Maniere de la déclarer chez les Anciens & chez les Sauvages, 172. t. 2. Maniere de la chanter, 189. t. 2.

Guerriers se faisoient initier chez les Anciens, & pourquoi, 280. t. 1. Initiations des Guerriers chez les Caraïbes, chez les Incas, &c. *Voy.* Initiations. Corps des Guerriers chez les Sauvages, 476. t. 1. Signe de leur enrollement, 185. t. 2. Leurs armes, 195. t. 2. Leur départ, 194. Leurs voyages, 199. t. 2. Parallele des Guerriers Sauvages avec les Argonautes, *ibid.* Leur maniere de camper, 241. t. 2. Leurs précautions en route, 243. t. 2. Leur maniere de combattre, 248. t. 2. Leur retour, 260. t. 2. Leur conduite envers les prisonniers, 264. t. 2. Leur droit sur ces prisonniers, 268. t. 2.

Guebres ou *Gaures* descendans, à ce qu'on croit, des anciens Persans, 140. t. 1. Erreur de M. Hyde sur leur Religion, *ibid.* Honorent le feu sacré & l'entretiennent, 155. t. 1. Separation du sexe chez les Gaures en certains temps, 263. t. 1. Degrés de consanguinité prohibés chez eux, 546. t. 1. Leur superstition touchant la sepulture, 403. t. 2.

H

HABILLEMENS. Des Habillemens, 17. t. 2. Habillemens des Peuples de la suite de Bacchus & des premiers temps, 19. t. 2. Habillemens des Sauvages, parallele à ceux des premiers temps, 26. t. 2. Détail des habillemens des Eskimaux, *ibid.* Des Iroquois, 27. t. 2.

Haches de pierre des Sauvages. Maniere de les polir & de les emmancher, 109. t. 2.

Hamac. Nom des Licts de coton des Sauvages Meridionaux, 13. t. 2.

Harangue du Roy de Tescuco au Couronnement de Montezuma, 321. t. 1.

Harpastum. 356. t. 2.

Hector. Corps d'Hector traîné autour des murailles de Troye, 428. t. 2.

Tonsure Hectoride, 52. t. 2.
Helleniens. Distinction des Helleniens & des Pelasgiens, 91. t. 1.
Héli. Prévarication des enfans d'Heli, 189. t. 2.
Heliodore. Distinction qu'il fait de deux sortes de magie parmi les Payens, dont l'une étoit défenduë, & l'autre en veneration, 380. tom. 1.
Heliotrope est le sesame des Anciens, 95. tom. 2.
Hercule étouffant deux Dragons dans son berceau, & enchaînant le Cerbere, quel symbole, 233. t. 1. Hercule le Grec, Vainqueur des Amazones, 51. t. 1. des Pygmées, 59. t. 1. L'un des Argonautes, 199. t. 2. Parallele d'Hercule avec un Sauvage, 200. t. 2. Se brûle sur le mont Oeta, 281. t. 2.
Hermaphrodites. 53. t. 1.
Hermes. Nom de Mercure & d'Anubis, 217. t. 1. N'étoit autre chose qu'un Devin, *ibid.* Signifie un Devin en Langue Celtique, *ibid.*
Hermetique. Croix Hermetique ou Isiaque, 441. t. 1.
Hermotime ou *Hermodore* de Clazomene, & son avanture, 362. t. 1.
Heroïsme dans l'amitié des Amans & Aimés parmi les Sauvages, 609. t. 1. Exemple de cet Heroïsme, *ibid.* Heroïsme dans les supplices. *Voy.* supplices.
Homere. Dessein qu'il s'est proposé en écrivant l'Odyssée, 4. t. 1.
Hommes confondus avec la Divinité, & avec les choses dont ils avoient pris les noms, 144. t. 1. Déïfiés & mis sur les Autels, 143. t. 1. Habillés en femmes, & consacrés à Venus Uranie, à Cybéle, 52. t. 1. Hommes faisant profession de continence, paralleles à plusieurs autres de l'Antiquité, 175. t. 1. Hommes monstrueux chez les Anciens & chez les Sauvages, & ce qu'on en doit penser, 60. t. 1.
Hornius. Son erreur sur l'origine des Iroquois, des Hurons & des Souriquois, 69. t. 1. Sur l'origine des Peruviens, 130. t. 1. Sur le culte de la Croix chez les Carthaginois, 443. t. 2. Sur la Chica, 118. t. 2.
Hortensius. Proposition d'Hortensius à Caton d'Utique, 365. t. 1.
Hospitalité des Anciens & des Sauvages, 88. t. 2.
Huaca. Appartement sacré chez les Incas, 428. t. 1.
Huachacuyac, ou le Bienfaiteur des pauvres, nom des Incas du Pérou, 311. t. 1.
Hurons. Plus vitieux que les Iroquois, 581. t. 1. Leur sepulture, 407. t. 2. Vaincus & presque entierement détruits par les Iroquois, 477. t. 2. Restes des anciens Hurons, 477. t. 2. Leur Langue, 479. t. 2. *Voy.* Iroquois.
Hyporchematique. Danse Hyporchematique, 204. t. 1. Danses appellées *Hyporchemes.* *ibid.*
Hypsipile, & femmes de Lemnos coupent la gorge à leurs maris, 51. t. 1.

J I

JALOUSIE. Exemple cruel de jalousie parmi les Iroquois, 585. tom. 1.
Jao des Anciens, le même que le Jehova des Hebreux, 135. t. 1.
Jaouas, Prêtres des Peuples de la Floride, 128. t. 1.
Jason Chef des Argonautes, se fait initier aux mysteres des Cabires, 280. t. 1. Se fait expier chez

Circé, 269. t. 1. Invente la fabrique des bâtimens longs, 203. t. 2.
Jehova. Nom de Dieu chez les Hebreux, 135. t. 1.
Jephté, fille de Jephté, & son sacrifice, 164. t. 1.
Jeûne. Le Jeûne étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 267. t. 1. Jeûnes, retraites, continence, & autres épreuves des Sauvages. *Voy.* leurs Initiations.
Jeunesse. Education de la jeunesse en Créte, à Sparte, 597. t. 1. Chez les Perses, 600. t. 1. Chez les Sauvages, *ibid.* t. 1.
Jeux. Des Jeux des Sauvages, 338. t. 2. Jeu des Osselets, 339. t. 2. Comparaison du Jeu des Osselets des Sauvages avec le Jeu des Anciens, appellé *Talorum*, 342. t. 2. Jeu des Anciens appellé *Tesserarum*, 342. Jeu des Anciens appellé *Calculorum*, *ibid.* Jeux de Spheristique, 352. t. 2. Jeu des Pailles, 351. t. 2. Jeux ordonnés pour la guérison des maladies, 380. tom. 2.
Iberiens passent d'Asie en Espagne, & d'Espagne en Asie, 50. t. 1.
Ichtyophages. Leur sepulture, 404. tom. 2.
Idolatrie, & son origine, 139. t. 1. Idolatrie de toute la Gentilité souvent marquée dans la sainte Ecriture, 141. t. 1. Idolatrie des Sauvages, parallele à celle des Anciens, 145. t. 1.
Idoles en Amerique. 150. t. 1.
Incas du Perou, se disent fils du Soleil, 130. t. 1. Initiations des jeunes Incas, 305. t. 1. Confession des Incas ou souverains du Perou, 421. t. 1. Conservoient une Croix dans une de leurs maisons royales, 427. t. 1. Epousent leurs sœurs, 556. t. 1. Nouveauté de cet usage, *ibid.*
Inde. Peuples de l'Inde. Plusieurs Peuples compris sous le nom d'Indiens, 42. t. 1. Gymnosophistes des Indes dépositaires des Orgies de Bacchus, 281. t. 1. Indiens se faisoient brûler vifs comme Hercule après un certain temps, 281. t. 2. Femmes Indiennes se brûlent sur le corps de leurs maris, *ibid.*
Indiens brûloient les cadavres de leurs morts, 403. t. 2. Indiens Ameriquains. *Voy.* Sauvages.
Initiations. Explication du terme *Initiation*, 222. t. 1. Esprit des Initiations, 265. t. 1. Parallele des Initiations des Anciens avec celles des Indiens, 281. t. 1. Initiations differentes pour les differens états de la vie, 279. t. 1. Pour les Militaires, 280. t. 1. Initiations des Peuples de Virginie, 282. t. 1. des Caraïbes, 290. t. 1. des filles adultes chez les Caraïbes & à la Floride, 290. t. 1. Initiation d'un Guerrier chez les Caraïbes, 295. t. 1. d'un Capitaine, 297. t. 1. d'un Capitaine General parmi les mêmes, 302. t. 1. des Incas du Pérou, 305. t. 1. des Tecuitles ou Chevaliers du Mexique, 311. t. 1. des Rois du Mexique, 316. t. 1. de la Chevalerie ancienne d'Europe, 224. t. 1. d'un Devin ou Piaye chez les Caraïbes, 330. t. 1. d'un Devin chez les Moxes & chez les peuples du Paraguay, 334. t. 1. Initiations des Peuples Barbares de l'Amerique Septentrionale, 336. t. 1. Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 344. t. 1. Traits d'Antiquité remarquables dans l'Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 349. t. 1.

Intercalation pretenduë d'une Lune perduë pour regler les années lunaires des Sauvages, 231. t. 2.
Instrumens. Des Instrumens de Musique de la premiere Antiquité, 204. t. 1. Instrumens de Musique en usage dans les Orgies, 204. t. 1. Les noms des Instrumens de Musique de la premiere Antiquité étoient presque tous des noms barbares, 198. t. 1. Instrumens de Musique des Sauvages, paralleles à ceux de la premiere Antiquité, 209. t. 1.
Jongleurs. *Voy*. Devins & Medecins.
Joüer. Expression singuliere de l'Ecriture, parallele à celle des Sauvages pour signifier se battre, 169. tom. 2.
Iphigenie, Prêtresse d'Hecata ou de Diane. Son sacrifice, 164. t. 1.
Iroquois. Conjectures sur l'origine des Iroquois, 69. t. 1. Parallele de quelques-unes de leurs coûtumes avec celle des Lyciens, *ibid*. Leur Ginécocratie, *ibid*. Leur fable touchant leur origine, 93. t. 1. Leur païs & leur distinction en cinq Nations, 101. t. 1. Leur Religion, 108. t. 1. Adorent le Soleil, 130. t. 1. Noms qu'ils donnent au Soleil, 133. t. 1. Explication de ces noms, *ibid*. Reconnoissent divers Génies subalternes, 145. tom. 1. N'ont point d'autres Temples que leurs Cabanes de Conseil, 166. t. 1. Ont eu leurs Vierges par état dans les deux sexes, 173. t. 1. Leurs Solitaires, 175. t. 1. Leurs sacrifices, 179. 208. t. 1. Idées guerrieres qu'ils conçoivent de la Divinité, 206. t. 1. Leurs Instrumens de Musique, 209. t. 1. Leurs Initiations, 336. t. 1. Leur entêtement pour les songes, & la cause de cet entêtement, 358. t. 1. Leurs Devins ou Jongleurs, & ce qu'on en doit penser, 371. t. 1. Leur païs des Ames, 398. t. 1. Leur Gouvernement, 463. t. 1. Leurs Tribus ou familles, 464. t. 1. Leurs Chefs, 469. t. 1. Leurs Agoïanders, 474. t. 1. Leur Senat, 475. t. 1. Leurs Guerriers 476. t. 1. Leurs associations, 476. t. 1. Leurs Conseils, 477. t. 1. Leurs Orateurs, 481. t. 1. Leurs affaires, & la maniere de les traiter, 484. t. 1. Leur Trésor public, 505. t. 1. Leurs assemblées solemnelles; festins & danses 508. t. 1. Leur maniere de parenté, 552. t. 1. Leur Monogamie, 555. t. 1. Leurs degrez de consanguinité, 558. t. 1. Ceremonies de leurs Mariages, 565. t. 1. Leur éducation, 597. t. 1. Leurs amitiés particulieres, 605. t. 1. Leurs Cabanes, 10. t. 2. Leurs habillemens, 27. t. 2. Leur maniere de porter les cheveux, ancienne & nouvelle, 53. t. 2. Leurs ornemens, 59. t. 2. Leur nourriture, 63. t. 2. Leur Guerre, 161. t. 2. Les motifs qu'ils ont de la faire, 162. t. 2. Leur Symbole d'enrollement, 185. t. 2. Leur maniere de chanter la Guerre, 189. Leurs armes, 193. t. 2. Leurs voyages par eau & par terre, 199. t. 2. Leurs Canots, 216. t. 2. Leur campement, 241. t. 2. Leurs Esclaves & leurs suplices, 265. t. 2. Leur adoption, 308. t. 2. Leurs Ambassades, 310. t. 2. Leur Commerce, 331. t. 2. Leurs Jeux, 338. t. 2. Leurs maladies, 359. t. 2. Leur Medecine, 361. t. 2. Leurs fosses, 416. t. 2. Leur deüil, 438. t. 2. Leur Fête generale des

Morts, 446. t. 2. Leur Langue, & leurs Dialectes, 479. t. 2.
Isaac & Rebecca, comment frere & sœur, 551. t. 1.
Isis. Distinction des deux Isis, 236. t. 1. Symboles d'Isis, 214. t. 1.
Judaïsme. Des signes de Judaïsme & de Christianisme trouvés en Amerique, 412. Sentiment de Grotius sur ces signes de Judaïsme & de Christianisme trouvés en Amerique, *ibid*. Refutation de ces prétendus vestiges de Judaïsme & de Christianisme, 413. t. 1.
Juifs transportés par Nabuchodonosor & par Salmanasar, 45. t. 1. Prenoient leurs noms dans la famille de leurs Peres, 75. t. 1. Se tournoient vers le Soleil levant pour prier, 129. tom. 1. Entretenoient le feu sacré, 152. tom. 1. Leurs Vierges & leurs Prophetes, 175. t. 1. De leurs sacrifices, 187. t. 1. N'ont point passé en Amerique, 412. t. 1. Trait particulier de leur Jurisprudence dans les affaires criminelles, 487. t. 1. Avoient la Polygamie, 543. t. 1. Leur maniere de parenté, 550. t. 1. Ceremonie particuliere de leurs mariages, 570. tom. 1. Leurs supputations chronologiques, 225. t. 2. Trait de leur cruauté envers leurs ennemis sous l'Empire de Trajan, 288. t. 2. Leurs Nénies ou Chants Thréniques, 294. t. 2.
Junon, la même que Venus Uranie. *Voy*. Venus Uranie.
Jupiter, le même que le Soleil, 129. t. 1. que le souverain Etre, le Ciel materiel, & l'air, 133. t. 1. Atabirius. *Voy*. Atabirius. Plusieurs Rois & Princes ont pris le nom de Jupiter & d'autres Dieux, 144. t. 1. Jupiter & Junon premiers Instituteurs du Mariage, 536. t. 1. Mysteres de Jupiter en Créte, 221. t. 1. Jupiter Sabazius, le même que Bacchus. *Voy*. Sabazius.
Justice. Exemple de justice rigoureuse chez les Iroquois, 495. t. 1. Maniere de satisfaction pratiquée par les Sauvages pour un homicide, afin de sauver les coupables, 490. t. 1.

K

KALOPHORES ou XILOPHORES, 511. t. 1.

L

LACEDEMONIENS. Leur Ginécocratie, 79. t. 1. Leur Gouvernement, 459. t. 1. Leurs festins & leurs danses, 509. tom. 1. Leurs associations paralleles aux Carbets des Ameriquains, 510. t. 1. Leur frugalité, 515. t. 1. Leurs flagellations, 273. t. 1. Leurs Loix pour le Mariage, 560. 576. t. 1. Leur éducation, 597. t. 1. Leurs Amans & Aimés, 604. t. 1. Leurs maisons, 16. t. 2. Leur superstition à observer le plein de la Lune avant que de donner bataille, 240. t. 2. Leurs Pyrophores, 329. t. 2. Leur maniere d'aller au combat la Couronne en tête, & vêtus de pourpre, 60. t. 2. Frappoient sur des Cymbales d'airain à la mort de leurs Rois, 397. t. 2.
Lamas. Croix des Lamas, 442. tom. 1.
Lamech donne le premier l'exemple de la Polygamie, 541. t. 1.
Langue. De la Langue, 458. t. 2. La confusion des Langues bien

marquée dans la Sainte Ecriture, 459. t. 2. N'a point été la premiere cause de la division & separation des hommes, 42. t. 1. Il est incertain en combien de Langues Meres s'est faite la division des Langues, 459. t. 2. Langue Hebraïque, *ib.* Il n'est pas certain que cette Langue fut celle qu'on parloit avant le Deluge, *ibid.* Les Langues des Barbares qui occuperent en premier lieu la Grece, étoient differentes de celle des Grecs posterieurs, 464. t. 2. Langues Ameriquaines n'ont point d'Analogie avec les Langues sçavantes & les Langues connuës en Europe, 473. t. 2. Jargon formé en Amerique entre les Européans & les Sauvages pour leur commerce, 475. t. 2. Langue universellement répanduë dans l'Amerique Meridionale, 476. t. 2. Trois Langues particulieres à distinguer chez chaque Peuple de l'Amerique Meridionale, *ibid.* t. 2. La Langue Algonquine & la Langue Huronne sont les deux Langues Meres les plus répanduës dans l'Amerique Septentrionale, 476. t. 2. Les Langues Iroquoises se rapportent à la Huronne, & se divisent en cinq Dialectes, 479. t. 2. Caractere de ces Langues, *ibid.* t. 2. L'œconomie des Langues est une preuve de la Divinité, 458. t. 2. Oeconomie des Langues Ameriquaines, *ibid.* Disette de ces Langues, 481. t. 2. Erreur des Européans sur les Langues Ameriquaines, vient de la même cause, que celle où ils ont été sur leurs mœurs, 484. t. 2.

Latanier, arbre, & sa description, 8. t. 2.

Latone. Fable de Latone & de l'Isle flotante, où elle mit au monde Apollon & Diane, 97. t. 1. Latone poursuivie par le serpent Python; quel symbole, 232. t. 1. Ce n'étoit point Latone qui étoit déguisée sous la forme d'une Louve, ainsi que je l'ai dit: c'étoit l'une de ses compagnes.

Laurent. Fleuve Saint-Laurent, 204. tom. 2.

Lectisternium, ou le lict préparé pour les Dieux, & motifs de cette Fête, 351. t. 2.

Legislateurs. Nos premiers Peres Adam & Eve sont les premiers Legislateurs, 13. t. 1. Premiers Legislateurs des Peuples conviennent avec nos premiers Peres par les choses qu'on leur attribuë, 16. t. 1. Premiers Legislateurs des Crétois, 457. t. 1. des Spartiates, 459. t. 1. Ces Législateurs justifiés sur les Amans & Aimés, 603. tom. 1.

Lessus, faire le Lessus. Explication de ce terme, 392. t. 2.

Libitinaires. Voy. Pollincteurs.

Litai. Les prieres, filles de Jupiter, 96. t. 1.

Loth. Comment frere d'Abraham, 550. t. 1. Filles de Loth, 545. tom. 1.

Lotos. Plante, premiere nourriture des Egyptiens, 70. t. 2. Vin de Lotos. 113. t. 2.

Loy judiciaire de Lycurgue pour les enfans, 592. t. 1.

Lune. Symbole de Diane, d'Isis, & des autres Déesses à qui l'on attribuë la Virginité, jointe à la fécondité, 240. t. 1.

Lupercales. Flagellation des Lupercales, 276. t. 1.

Lusitaniens. Leurs canots, 204. t. 2.

Leur

Leur maniere de vivre, conforme à celle des Lacedemoniens. Leur maniere de se faire suër. Leur frugalité, 373. t. 2.

Lustrations. Lustrations & Purifications de differentes sortes dans les Mysteres, 271. t. 1. Lustration en guise de Baptême & de Regeneration, 272. t. 1.

Lybie. Femmes de Lybie, leurs Egées, & leur adresse à préparer les peaux dont les Anciens s'habilloient, 23. t. 2. Leurs Nénies ou Ejulations dans les Temples, 394. t. 2.

Lycastes, fils de Minos, 83. t. 1. Lycastienne, Tribu des Amazones, parallele à celle du Loup chez les Iroquois, 468. t. 1.

Lyciens. Comparaison de quelques traits caracteristiques des mœurs des Lyciens avec celle des Hurons & des Iroquois, 69. t. 1. Prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, 70. t. 1. Pourquoi appellés Lyciens, 71. tom. 1. Leur Ginécocratie. Leur origine, 81. tom. 1. Tributaires de plusieurs Princes, 86. t. 1. Leur courage en differentes occasions, & leur désespoir, 86. t. 1. Honorent Apollon sous la forme d'un Loup, 98. t. 1. Adonnés à la Divination par les songes, 357. t. 1. Leur Gouvernement, 461. t. 1. Leurs Tribus, 466. t. 1. Leurs Dieux ou leurs Chefs, *ibid.* Vaincus par Bellorophon, *ibid.* Portent la longue chevelure, 51. t. 2. Leur Deüil. 441. t. 2.

Lyciarque, ou Chef General des Lyciens, 461. t. 1.

Lycurgue, Fondateur ou Restaurateur de la République des Lacedemoniens, 459. t. 1. Justifié contre la calomnie de quelques Auteurs, 603. t. 1.

Lycus, fils de Pandion, donne son nom aux Lyciens, 83. t. 1. Devin célebre, 358. t. 1.

Lyre. Lyre céleste représentée par une Tortuë entiere, 216. t. 1. La Lyre, les Rhombes, les Sistres, & les autres instrumens de musique des Orgies, & ceux des Sauvages consacrez à la Divination, 212. tom. 1. La Lyre, le Rhombe, les Sistres de la premiere Antiquité, & ceux des Sauvages, se rapportent tous aux joüets des enfans, *ibid.*

M

MABOYA. Nom du Démon chez les Caraïbes, 248. t. 1.

Maby. Boisson, & sa composition, 116. t. 2.

Mages Chaldéens. En quel sens épousoient leurs meres, 553. t. 1.

Magie. Causes & origine de la Magie, 354. t. 1. Deux sortes de Magie parmi les Payens, l'une honorée, & l'autre en abomination, 372. t. 1. Avoient diverses causes dans leur origine; mais chez les Payens elles venoient du même principe, *ibid.*

Maire Monan, nom d'une Divinité chez les Brésiliens, 293. t. 1.

Maïs. Du Maïs ou bled d'Inde, 64. t. 2. S'il a été connu des Anciens, *ibid.* Entre les plantes arundinacées & miliacées, 71. t. 2. Maniere de le cultiver, 75. tom. 2. Boissons faites de Maïs, 152. t. 2. Sucre tiré des Cannes de Maïs, *ibid.*

Maladies des Sauvages, 360. t. 2.

Mammelles. Sauvages Ameriquains à longues mammelles, 62. t. 1. Sauvages qui se percent les mammelles & les cuisses, 56. t. 2.

Manes. Sentiment des Anciens & des Sauvages au sujet des Manes, 424. t. 2. Coûtume des Anciens & des Sauvages de frapper sur des Cymbales d'airain & sur des écorces pour les chasser, 250. t. 1. 397. t. 2.

Mandarins. Honneurs rendus aux Mandarins dans le changement du Gouvernement, 192. t. 2.

Mandioc ou *Manioc*. Plante, sa description, & ses differentes especes, 97. t. 2. Suc dangereux du Manioc, 98. t. 2. Remedes contre le venin de ce suc, 100. t. 2. Maniere de l'exprimer, 101. t. 2. de le préparer, 100. t. 2. Sauvages qui mangent le Manioc sans en exprimer le suc, 100. t. 2. Pain de farine de Manioc, 101. t. 2. Culture du Manioc, 105. t. 2. Boisson faite de Manioc. *Voy*. Boissons.

Manitou. Nom donné à l'Estre suprême & aux Génies subalternes dans la Langue Algonquine, 126. t. 1. 145.

Manne, ou sucre congelé des Anciens, se trouve en Amerique, 143. t. 2.

Mansfenis, oiseau de proye, 269. tom. 1.

Maraca ou *Tamaraca* des Brésiliens, & sa description, 211. t. 1.

Mariage. Du Mariage, 535. t. 1. Loix du Mariage connuës & respectées dans tous les temps, & par tous les Peuples, 536. t. 1. Institution du Mariage, & ses premiers Auteurs, 535. tom. 1. Erreur des Auteurs sur ce point, & cause de cette erreur, *ibid*. Institution du Mariage rapportée à l'origine de la Religion même, 540. t. 1. Degrés de consanguinité dans lesquels il n'étoit pas permis de contracter, 544. t. 1. Premiers Corrupteurs de la sainteté du Mariage, 541. 542. t. 1. Mariages regardez comme incestueux en tout temps & par-tout, 545. t. 1. Erreur des Auteurs sur les Mariages des Mages avec leurs meres, des Egyptiens, &c. avec leurs sœurs, corrigée par les manieres de parenté, qui se trouvent parmi les Sauvages, 552. t. 1. Caractere de nouveauté prouvé dans les Princes qui ont épousé leurs sœurs, 553. t. 1. Trois manieres de contracter le Mariage parmi les Anciens, 567. t. 1. Cerémonies du Mariage chez les Sauvages, 565. t. 1. paralleles à celles des Anciens, 567. t. 1. Cerémonie singuliere du Mariage chez les Mexiquains, 581. t. 1. Loix singulieres du Mariage chez les Sauvages, 574. t. 1. Obligations mutuelles des époux envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. tom. 1.

Marmare. Lyciens de Marmare, & leur désespoir sous Alexandre le Grand, 86. t. 1.

Mars. Le même que le Soleil, 129. t. 1. que l'Estre suprême, & le Dieu des armées, 196. t. 1. l'unique Dieu des Perses, 141. t. 1. Appellé beau Danseur, & pourquoi, 200. t. 1. Etymologie de ce mot, 206. t. 1.

Masara. Moulins à sucre, nommés *Masara* en Langue Sarazine, 149. tom. 2.

Maragnon, ou fleuve des Amazo-

nes, 51. t. 1. 200. t. 2.
Massagetes, peuple de Scythie, s'enyvroient par l'odeur de la fumée de certaines plantes, 129. t. 2.
Matoutou. Autel des Caraïbes, où ils offrent l'Ouicou & la Cassave à leurs Divinités, 354. t. 1.
Mausole. Artifice de Mausole pour obliger les Lyciens à payer les contributions qu'il demandoit, 51. tom 2.
Medée, Prêtresse d'Hecate, 163. t. 1. s'enfuit avec Jason, & laisse un nœud de ses cheveux pour preuve de sa virginité, 164. t. 1. Se fait expier chez Circé, 269. t. 1. Son lict nuptial, 573. t. 1.
Medecine. De la Medecine des Sauvages, 359. t. 2. Deux sortes de Medecine, 361. t. 2. Medecine naturelle, 365. t. 2. Medécine par la Divination, 375. t. 2. Medecins. *Voy*. Medecine.
Mendes, nom de Pan chez les Mendesiens, 128. t. 1. Conjecture sur l'étymologie de ce mot, 136. Mendes ou Mende, noms d'une Ville d'Egypte & d'une Ville de Thrace, 136. t. 1.
Meotiens. Leur nourriture, 73. t. 2.
Mercure, le même que le Soleil, &c. 129. t. 1. Inventeur de la Lyre, 216. t. 1. Nom d'un Devin chez les Anciens, 217. t. 1. Son Caducée, 325. t. 2. Rapport de Mercure aux hommes dans l'Antiquité, *ibid*. Pourquoi Dieu des Voleurs, 332. t. 2.
Mere des Dieux des Anciens. Deux personnes désignées sous ce nom, 156. t. 1. Leur rapport avec l'ancienne & la nouvelle Eve, 236. tom. 1.
Metamorphoses chez les Sauvages, 371. t. 1. paralleles aux idées de la Lycantropie, *ibid.*
Metempsycose, Origine de cette opinion. Vestiges de cette opinion parmi les Sauvages, 410. t. 1.
Mexiquains. Leurs Idoles, 150. t. 1. entretiennent le feu sacré, 180. t. 1. Leurs Temples & les Vierges qui y étoient élevées, *ibid.* Offroient des victimes humaines, 180. t. 1. Leurs Prêtres & leur doctrine, 281. t. 1. Initiations de leurs Chevaliers, 311. t. 1. De leurs Rois, 316. t. 1. Ont un usage approchant de la Circoncision, 414. t. 1. Fête singuliere des Mexiquains, & son rapport avec la sainte Eucharistie, 423. tom. 1. Leur respect pour leurs Rois, 456. t. 1. Cerémonie particuliere de leur Mariage, 580. t. 1. Leur boisson, 118. t. 2. Leurs supputations chronologiques, 228. t. 2. Cerémonie particuliere de leur année seculaire, 229. t. 2. Leurs fastes hieroglyphiques, 234. t. 2. Sacrifioient les prisonniers de guerre, 276. t. 2.
Miel sauvage ou *Miel des Roseaux*, 143. t. 2. Miel des arbres d'Hyrcanie, 153. t. 2. Miel dangereux qui rend insensé, & Miel venimeux, 156. t. 2.
Mil ou *Millet*. Peuples qui faisoient leur nourriture ordinaire du Millet, 70. t. 2. Maïs appellé gros Mil, 72. t. 2. Millet d'une prodigieuse grosseur, 73. t. 2.
Minerve. Vierges consacrées à Minerve, 165. t. 1. Sa naissance, quel symbole, 234. t. 1. Ses differens noms, 245. t. 1. Son rapport avec la nouvelle Eve, 234. t. 1. Son Egide, 23. t. 2. Distinction de cinq Minerves, 37. t. 2. Attribution honoraire de

l'invention de tous les arts, à Minerve, & pourquoi, *ibid.*

Ministres. Des Ministres de Bacchus, 219. t. 1.

Minos, l'un des premiers Législateurs de l'Isle de Créte, 458. t. 1. Plusieurs ont porté ce nom, *ibid.* Juge des Enfers, 400. t. 1. Met le premier une flotte en mer, 203. t. 2. Fait des conquêtes en Phénicie, *ibid.*

Mississippi. Fleuve de la Louisiane, 201. t. 2. Sa découverte, 315. tom. 2.

Mitasses, ou bas des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, 29. tom. 2.

Mithra. Nom du Soleil chez les Perses, 137. t. 1. Mysteres de Mithra, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 221. t. 1. Mort mystique des Mysteres de Mithra, 272. t. 1. Regeneration & espece de Baptême dans ces Mysteres, *ibid.* Epreuves de ces Mysteres, 277. t. 1. Soldats de Mithra, & leur constance opposée à la lâcheté des Chrétiens, 278. t. 1. Cerémonie approchante du mystere de l'Eucharistie dans ces Mysteres, 418. t. 1.

Monogamie, & son ancienneté prouvée par l'Ecriture, par la fable & par l'histoire, 540. t. 1. Observée par plusieurs Peuples de l'Antiquité, particulierement dans la posterité de Japhet, 543. t. 1. Monogamie chez quelques Peuples de l'Amerique, 554. t. 1.

Monnoye. Espece de Monnoye en Afrique, 504. t. 1. en Amerique, *ibid.* 118. t. 2.

Monosceles ou *Sciopodes*, 61. t. 1.

Monumens sacrez, érigés par les anciens Patriarches, 135. t. 1.

Montagnais, & Peuples du Nord. Leurs sacrifices, 180. t. 1.

Mort. De la Mort, Deüil & sepulture des Sauvages, 386. t. 2. Les devoirs rendus aux Morts, sont une preuve de l'immortalité de l'Ame, 387. t. 2. Maniere des Egyptiens pour préserver les corps morts de la corruption, 389. t. 2. Ce soin des Egyptiens étendu jusqu'aux corps des animaux, 361. tom. 1. Maniere de préserver les corps de la corruption chez les Ameriquains, 389. t. 2. Nénies pour les Morts, 391. t. 2. Festin pour les Morts, 399. t. 2. Differens usages d'ensevelir, ou de rendre les derniers devoirs aux Morts, soit dans l'Antiquité, soit chez les Sauvages, 402. t. 2. Richesses ensevelies ou consacrées aux Morts, 410. t. 2. Présens pour honorer les Morts, 413. t. 2. Devoirs funebres pour honorer les Morts, appellés *Parentalia* & *Inferiæ*, 426. t. 2. Fête generale des Morts, 444. t. 2. Cerémonie particuliere à l'égard de ceux qui sont morts de froid ou dans l'eau, 420. t. 2. Victimes humaines immolées à l'honneur des Morts, 410. t. 2. Coûtume de pleurer les Morts, passée en devoir de civilité, 442. tom. 2.

Mosynœciens. Tours des Mosynœciens, 7. t. 2. Trahison qu'ils font aux troupes du grand Pompée, 156. t. 2.

Moïse. Livres de Moïse, anterieurs à tous ceux qui nous restent de l'Antiquité, 16. t. 1. Sentiment de M. Huet & de Gerard Vossius sur Moïse, réfuté, 10. t. 1. 224. tom. 1.

Musagetes. Appollon, Bacchus, Her-

cuse, 197. t. 1. Etymologie de ce mot, 198. t. 1.

Muses, 114. 163. tom. 1. consacrées à Apollon, à Bacchus, &c. 197. t. 1. Déesses guerrieres, 199. t. 1. Les mêmes que les ames motrices des corps celestes, 407. tom. 1.

Musique. Sa définition, 199. t. 1. surbordonnée à la guerre & à la Religion. *Voy*. Chants & danses guerrieres.

Mysteres. Des Mysteres, 220. t. 1. De leur esprit, *ibid*. Secret des Mysteres, *ibid*. Les Mysteres des Payens sous differens noms se réduisoient tous à la même chose, 221. t. 1. Ce qu'on doit observer dans les Mysteres, 223. t. 1. Rapport des symboles des Mysteres avec les Mysteres de nôtre Religion, 226. t. 1. Débauches des Mysteres des Payens, opposées à leur premier esprit, 265. t. 1. Distinction des grands & des petits Mysteres, 266. t. 1. Etat d'expiation des Mysteres, *ibid*. Etat de perfection des Mysteres, 276. tom. 1. Initiations aux Mysteres. *Voy*. Initiations. Double objet & fin des Mysteres, 223. t. 1. Imitation ou rapport des Mysteres avec les Sacremens de nôtre Religion, 417. t. 1.

Myrrha, fille de Cynire, son crime semblable à celui des filles de Loth. 545. t. 1.

N

NATCHEZ, leur Temple, 167. t. 1. Leurs Chefs se disent fils du Soleil, 131. t. 1. Honneurs qu'ils lui rendent, 167. t. 1. Leurs Cabanes, 8. t. 2. Leurs Dévoüés & leur mort, 410. t. 2.

Naucrates. Orateur chez les Lyciens, 484. t. 1.

Naufrages. L'Amerique n'a pû être peuplée universellement par des naufrages, 33. t. 1.

Nausicaa, fille d'Alcinoüs, joüe à la paulme avec ses suivantes. *Voy*. Jeux.

Navigation, & ses premiers commencemens, 202. t. 2. Navigation des Ameriquains, *ibid*.

Nazamons. Leur maniere d'ensevelir, 407. t. 2.

Nénies, & maniere de pleurer les Morts, 391. t. 2. Nénies en quelques Provinces de France, paralleles à celles des Anciens & des Ameriquains, 393. t. 2.

Niéces, Epouses nées de leurs Oncles chez les Caraïbes selon Thevet, 557. t. 1.

Ninyas. Son horreur pour la passion de sa mere, 546. t. 1.

Noms. Maniere dont les Sauvages prennent leurs noms, 74. t. 1. Peuples qui prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, 70. t. 1. Peuples prennent le nom qu'ils donnoient à la Divinité, 127. t. 1. Princes ont pris & prophané le nom de Dieu, 130. t. 1.

Noé. Si Noé a connu & peuplé l'Amerique, 35. t. 1.

Nourriture. De la nourriture des Ameriquains, 63. t. 2. Dissertation sur la nourriture des Anciens, *ibid*. Maniere de la préparer, 80. tom. 2.

Nudité de nos premiers Peres après leur peché, 17. t. 2. Nudité entiere ou presque entiere de plusieurs peuples de l'Amerique, *ibid*.

O

OBLIGATIONS que contractent les Epoux & les Epouses envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. t. 1.
Occupations des hommes dans leur Village, 1. t. 2. Occupations des femmes, 63. t. 2.
Oedipe & Jocaste. Mariage incestueux d'Oedipe & de Jocaste, & leur fin tragique, 545. t. 1.
Offrande mystique du pain & du vin, 352. t. 1. Symbole de l'Eucharistie, *ibid.* Offrande d'Ouicou & de Cassave que font les Caraïbes, & son rapport avec les Mysteres de Bacchus & de Cerés, 178. tom. 1.
Og Roy de Bazan, cru le Pere des Grecs posterieurs ou des Cadmonéens, 90. t. 1.
Ogyges. Deluge d'Ogyges, 38. t. 1.
Oiaron des Iroquois. Ce que c'est, 330. t. 1.
Okki, Otkon. Noms de l'Estre suprême, & des Génies subalternes chez les Iroquois & chez les Hurons, 126. t. 1.
Olaïmi. Montagne d'Olaïmi chez les Apalachites, 146. t. 1.
Olympiades. Obscurité des temps jusqu'aux Olympiades, 35. t. 1.
Onnonhouarori, ou Fête des Songes, 367. t. 1.
Ops. Deux Ops, 236. t. 1.
Orateurs. Des Orateurs, & de leurs fonctions, 481. t. 1.
Ordinaires. Separations des femmes & des filles au temps de leurs ordinaires, sont un usage de Religion parmi plusieurs peuples, 262. tom. 1.
Orenoque. Fleuve de l'Amerique Meridionale, 200. t. 2.
Orge. Premiere nourriture des Grecs, des Lybiens & des Egyptiens, 70. tom. 2.
Orgies. Ce que c'est, 114 t. 1. Esprit des Orgies selon Strabon, 185. t. 1.
Oritæ. Les Orites, Peuples de l'Areïane. Etymologie de ce nom, 468. t. 2.
Ornemens. Ornemens des Sauvages, 53. t. 2.
Orphée. Devin célebre, l'un des Argonautes, 190. t. 1.
Origine des Peuples de l'Amerique, 27. t. 1. Ce qu'on peut tirer des Sauvages sur leur origine, 92. tom. 1.
Osselets. Jeu des Osselets, 339. t. 2.
Osiris & Isis, l'ancien & l'ancienne, symboles de nos premiers Peres, 240. t. 1. Osiris fils d'Isis la jeune, & son rapport au Liberateur. *Voy.* les symboles des Mysteres.
Ouicou. Boisson, & sa composition. *Voy.* Chica.
Oumas, peuples de la Louisiane avoient un Temple pareil à celui des Natchez, 168. t. 1.
Ourses. Constellations des Ourses. De la connoissance qu'en ont les Sauvages après les Anciens, 236. tom. 2.

P

PÆANES. Chants des Anciens, appellés *Pæanes*, 197. t. 1.
Pachacamac, nom de l'Estre suprême au Pérou, 124. t. 1.
Pailles. Jeu des Pailles, 350. t. 2.
Pain. Offrande mystique du pain & du vin, symbole de l'Eucharistie dans la Loy de nature, 352. t. 1. imitée dans les Mysteres des Anciens, 418. t. 1. chez les Sauva-

ges, 178. t. 1. Pain chaste, 353. Pains de Proposition, *ibid.* Pains chez les Sauvages que les seuls Prêtres ou Devins ont droit de manger, 171. 353. t. 1. Pains ou gâteaux nuptiaux, 571. t. 1. Pain de Mariage, *ibid.* Pain de bled d'Inde, & sa composition, 94. t. 2. Pain de fruits secs, 106. t. 2. de poisson seché, & réduit en farine, *ibid.* Pain de farine de Manioc, & sa qualité, 102. t. 2.

Pallas. Voy. Minerve.

Palingenesie, ou renaissance dans l'idée des Sauvages, 429. t. 2.

Palinot. Boisson & sa composition, 117. t. 2.

Pan, nom de l'Estre suprême chez les Chemmites & chez les Mendesiens, 136. t. 1.

Pandore, la premiere de toutes les femmes, est la même qu'Eve, mere de tous les hommes, 232. t. 1. Boëte de Pandore, quel symbole, *ibid.*

Pantomimes. Danse des Pantomimes, 523. t. 1. Goût bizarre d'un Prince de Pont pour un Pantomime, 524. t. 1.

Panthées. Figures Panthées de la Divinité dans la Religion des Anciens, 240. t. 2.

Papier. Plante du Papier, & ses usages chez les Anciens, 209. t. 2. Définition du Papier donnée par S. Isidore, 212. t. 2. Convient au Bouleau dont on fait des Canots, *ibid.*

Paraguay. Herbe du Paraguay, & son usage, 119. t. 2.

Parasites parmi les Sauvages, 515. t. 1. Employ de Parasite doit son origine à la Religion, 516. t. 1.

Parentalia. Devoirs funebres appellés *Parentalia*, 426. t. 2.

Parisatis. Passion de Parisatis rejettée avec horreur, 597. t. 1.

Parthes, quel honneur rendoient au Soleil, 168. t. 1. Rois Parthes, en quel sens on peut expliquer qu'ils épousoient leurs meres, 553. tom. 1.

Parthenon. Communauté de filles consacrées à Minerve à Athenes, 155. t. 1.

Pasiphaé se disoit fille du Soleil, 132. tom. 2.

Patates ou *Batates.* Racines. Leur description & leur usage, 103. tom. 2.

Pauvreté volontaire. Exercice de pauvreté volontaire durant le cours des Initiations, 277. t. 1.

Païs des Ames des Sauvages, parallele à l'Enfer des Poëtes, 401. t. 1. Voyage d'un Sauvage au païs des Ames, parallele à la descente d'Orphée aux Enfers, 402. t. 1.

Peaux. Habillemens de peaux. *Voy.* Habillemens. Maniere de préparer les peaux, 31. t. 2.

Peché originel. Traces du peché originel, & pratique de Religion observée par les Sauvages à la naissance de leurs enfans, 259. t. 1.

Peintures caustiques sur les peaux, & leur Antiquité, 33. t. 2. Peintures caustiques sur la chair vive en usage chez les Anciens & chez les Sauvages, 38. t. 2. Peintures caustiques hieroglyphiques, Peinture lineaire, 43. tom. 2. Peintures caustiques sont une espece de consecration, 305. t. 2. Peintures passageres en guise de fard, 47. t. 2. sacrées, & du ressort de la Religion chez les Anciens, 48. tom. 2.

Penthesilée, Reine des Amazones, tuée par Achille, 51. t. 1.

Pelasgiens. Difference des Pelasgiens & des Helleniens, 91. t. 1. Leur Langue, 464. t. 2.

Perou Nom que les habitans du Pérou donnent au Dieu Créateur & à l'Estre suprême, 124. t. 1. Erreur de Grotius & d'Hornius sur l'origine des Peruviens, 130. t. 1. de M. Huet, 52. t. 1. Ont des Idoles, 150. t. 1. Entretiennent le feu sacré, 167. t. 1. Leurs Temples & leurs Vestales, 169. t. 1. Leurs superstitions au temps des Eclypses, 249. t. 1. Leurs Prêtres & leur doctrine, 281. t. 1. Initiations de leurs Incas, 305. t. 1. Ont l'usage de la Confession, 420. t. 1. Fête du Pérou qui a rapport au mystere de la sainte Eucharistie, 421. t. 1. Respect des Peruviens pour leurs Rois, 456. t. 1. Leurs maisons, 5. tom. 2. Leur estime pour la Coca, & leur maniere de s'en servir, 140. t. 2. Leurs Balzes, 206. t. 2. Leurs supputations Chronologiques, & la maniere de regler leur Calendrier, 228. t. 2. Leurs *Quipos* ou Registres, 233. t. 2. Croyoient la Resurrection des Morts, 433. tom. 2.

Perses, donnent au tour du Ciel le nom de Jupiter, 138. t. 1. N'avoient ni Temples ni Simulachres, & pourquoi, 137. 158. t. 1. Sentiment de M. Hyde sur l'ancienne Religion des Perses, refuté, 140. t. 1. Donnent au Soleil le nom de Mithra, 141. t. 1. Entretiennent le feu sacré, 154. t. 1. Avoient des Vestales, 164. t. 1. Tempérance de leurs festins, 191. t. 1. Leurs Mysteres, 221. 272. t. 1. N'épousoient point leurs sœurs avant Cambyse, 546. 553. t. 1. Leur éducation parallele à celle des Lacedemoniens, 600. t. 1. Leurs habillemens, & leur maniere de vivre, semblable à celle des Sauvages, 22. t. 2. Se peignoient le tour des yeux avec du vermillon, 47. t. 2. Leur nourriture, 82. t. 2. Leurs superstitions touchant la sepulture, 403. t. 2.

Peuples. Des Peuples qui ont passé en Amerique, 41. t. 1. Peuples monstrueux de l'Amerique, paralleles à ceux de l'Antiquité, 60. t. 1.

Phalles, dans les mysteres des Païens, 263. t. 1. adorés en quelques endroits de l'Amerique, 150. t. 1.

Pheniciens établissent plusieurs Colonies en Europe & en Afrique, & découvrent une Isle de très-grande étenduë aux extrémités de l'Ocean, 30. t. 1.

Piayes. Voy. Devins.

Pictes. Leurs peintures caustiques, 39. t. 2.

Pierres Coniques, Pyramidales, &c. & origine de leur culte, 136. t. 1. Pierre Conique trouvée dans le Temple de Natchés, 147. t. 1.

Pimentade, sauce des Caraïbes, 104. tom. 2.

Pipe, & son usage connu des Anciens, 127. t. 2.

Plan, & distribution de l'Ouvrage, 19. t. 1.

Plata, Riviere de la Plata, 200. tom. 2.

Platon. Entêtement de Platon & des Platoniciens pour la Theürgie, 343. t. 1.

Pleiades. Nom que leur donnent les Iroquois, 410. t. 1. 235. t. 2.

Polixene égorgée au Tombeau d'Achille, 276. t. 2.

Pollincteurs, & leurs fonctions, 388. tom. 2.

Polygamie autorisée chez plusieurs Peuples de l'Antiquité, & tolérée chez les Hebreux, 545. t. 1. Polygamie en Amerique, permise sur-tout aux Chefs de quelques Nations, 554. t. 1.
Pompe Bacchique de Ptolomée Philadelphe d'Antiochus, de Mithridate, d'Antoine, & de Caligula, 184. t. 1.
Porcelaine. De la Porcelaine des Sauvages, & de ses usages, 502. t. 1. est la *Concha Venerea* des Anciens, 503. t. 1.
Portages, 218. t. 2.
Porte sacrée chez les Anciens, 401. t. 2. Bled ou Balle de Bled jettée devant la porte en signe de mort, 415. t. 2.
Præfica, pleureuse appellée *Præfica*, 391. t. 2.
Précautions des Sauvages en païs ennemi & dans leur route, 245. tom. 2.
Prisonniers. Conduite des Guerriers à l'égard des Prisonniers, 261. t. 2. Maniere de les garder pendant la nuit, *ibid.* t. 2. Leur entrée dans le Village, 265. t. 2. Leur destination, 271. Leur supplice, 274. t. 2. leur adoption, 308. t. 2.
Prophetes chez les Juifs, inspirés de l'esprit de Dieu, 355. t. 1. Deux sortes de Prophetes parmi les Juifs, 175. t. 1.
Proserpine, la même que Diane, & les autres Déesses Vierges & fécondes du Paganisme, 239. t. 1. Mere du Dieu Bacchus ou Taurus, *ibid.*
Prytanées des Grecs, dédiés à Vesta, 160. t. 1. Prytanées des Grecs, semblables aux Curies Romaines, *ibid.*
Pultophages. Romains, & autres appellés *Pultophages*, & pourquoy, 84. t. 2.
Pygmées, anciens & modernes, 59. tom. 1.
Pyramides, quel symbole selon les Indiens, 149. t. 1.
Pyrogues des Sauvages, 203. t. 2. Pyrogues des Caraïbes & Sauvages Meridionaux, 212. t. 2.
Pyrolatrie. De la Pyrolatrie, ou culte du feu sacré, 152. t. 1. Origine de ce culte, *ibid.*
Pyromantie. Exemples de Divination par la Pyromantie parmi les Sauvages, 385. t. 1.
Pyrethes, 329. t. 2.
Pyrophores, & leurs fonctions chez les Anciens, 328. t. 2.
Pyrrhique. Nom generique des Danses guerrieres des Anciens, 202. tom. 1.
Python. Serpent Python, quel symbole, 234. t. 1.
Pythonisses. *Pythies*. *Voy*. Divination.

Q

QUIPOS. Registres des habitans du Pérou, appellés *Quipos*, 233. t. 2.

R

RACINES dont les Sauvages se servent pour leur nourriture, 96. t. 2.
Radeaux de peaux enflées, & de courges vuidées, 209. t. 2.
La Ramasse. Ce que c'est. 223. t. 2.
Raquettes, & leur description, 220. t. 2. Leur usage connu des Anciens, & porté d'Asie en Amerique, 222. t. 2.
Relations. Précipitation des Auteurs des Relations & Voyages, à écri-

re sur les mœurs des Peuples qu'ils ne connoissoient pas bien, 5. tom. 1.

Religion. Nécessité d'une Religion, 108. t. 1. Existence de cette Religion fondée sur le consentement unanime de tous les Peuples, *ibid.* t. 1. n'est pas l'ouvrage des Legislateurs particuliers, & n'a point passé d'un Peuple à un autre quelques siecles après le Deluge, 14. t. 1. est aussi ancienne que les hommes, *ibid.* Corruption de la Religion chez les Payens, 118. t. 1. Malgré la corruption il se trouve dans la Religion des Payens des traits d'une grande conformité avec la vraye. Systême sur la Religion des Anciens proposé, 12. t. 1. expliqué plus au long dans tout l'article de la Religion, tom. 1. Parallele de la Religion des Sauvages avec celle des Anciens, 113. t. 1. Toutes les actions solemnelles des Peuples étoient anciennement du ressort de la Religion, 453. t. 1.

Retraite étoit une des épreuves des Initiations aux Mysteres, 267. t. 1.

Rhadamante, premier Fondateur du Gouvernement des Crétois, 457. t. 1. Rhadamante frere de Minos, mene une Colonie en Lycie, 82. tom. 1.

Rhée. Deux Rhées, 236. t. 1.

Rhombe des Anciens, & sa figure, 209. t. 1.

Richesses ensevelies avec les morts dans leurs Tombeaux, & par quel principe, 410. t. 2.

Robe. Voy. Habillemens. Robe satyrique des piéces de Théatre, 21. t. 1.

Roiander Gôa, nom des Chefs des Tribus chez les Iroquois. *V.* Chefs.

Romains, n'avoient point de Simulachres dans les premiers temps, 159. t. 1. Leurs Vestales, 161. t. 1. plus anciennes que Numa, 162. t. 1. Excès de leurs superstitions, 455. t. 1. Leurs Tribus & leurs Chefs au temps de la fondation de Rome, 465. t. 1. Leur Senat dans les premiers temps, 478. t. 1. Leurs trois sortes de Mariages, 566. t. 1. Leur goût pour la peinture passagere en guise de fard, 48. t. 2. Leur premiere nourriture, 570. t. 1. 69. t. 2. Appellés Pultophages, & pourquoi, 84. t. 2. Leur frugalité dans les premiers temps, 85. t. 2. Leur maniere de déclarer la guerre, 173. t. 2. Cruauté de leurs spectacles & de leurs repas, 287. t. 2. Leurs devoirs funebres, 403. t. 2.

Rozeaux. Peuples qui faisoient leur nourriture du fruit des Rozeaux, 72. t. 2. Rozeaux dont on fait le sucre, 145. t. 2.

S

SABAÏSME. Premiere origine du Sabaïsme, 195. t. 1. Sabaïsme des Gentils étoit degeneré en une vraye Idolatrie, 143. t. 1.

Sabazius. Jupiter, Bacchus Sabazius étoient le Dieu de la guerre. Etymologie de ce nom, 196. tom. 2.

Sac, & prise d'une Place, 253. tom. 2.

Sacremens de la nouvelle Loy avoient leurs ombres & figures dans la Loy de nature & dans la Loy écrite, 416. tom. 1. sont la réalité de ces figures, *ibid.* Vestiges de nos Sacremens dans les Religions des Indes actuellement existentes, & dans les

Mysteres des Anciens, 419. t. 1.

Sacrifices. Des Sacrifices, 177. t. 1. Définition du Sacrifice, *ibid.* Sacrifices des Sauvages, paralleles à ceux des Anciens, 170. t. 1. Matiere des Sacrifices dans les premiers temps, 178. t. 1. Matiere & difference des Sacrifices parmi les Hébreux, 187. tom. 1. Distinction des Sacrifices particuliers & des Sacrifices solemnels, 182. t. 1. Sacrifices des Peuples de la suite de Bacchus & des Argonautes, 190. t. 1. Chiens offerts en sacrifice au Dieu de la Guerre chez les Anciens & chez les Sauvages, 189. t. 2. Sacrifice de victimes humaines chez les Mexiquains, 180. t. 1. Sacrifice des premiers nez à la Floride, 181. t. 1. Le supplice des Esclaves dans l'Amerique paroît être un vrai Sacrifice, 276. 295. t. 2. Sacrifice d'Iphigenie & de la fille de Jephté, allegorique à celui qu'elles firent en voüant leur virginité, 164. t. 1. Sacrifice perpetuel désigné dans les noms de Bacchus & de Cerés, 247. t. 1. Sacrifices funeraires, 426. t. 2. Festins, chants & danses faisoient partie des Sacrifices, 191. 194. tom. 1.

Sagamité ou *Boüillie*; nourriture ordinaire des Anciens & des Sauvages, 83. t. 2.

Sara. Comment étoit sœur & épouse d'Abraham, 550. t. 1.

Sarpedon mene une Colonie de Créte en Lycie, 83. t. 1. Combat fait pour avoir son corps, 428. t. 2.

Saturne dévorant ses enfans, quel symbole, 232. t. 1.

Satyre. Origine des Satyres & des Centaures, 19. t. 2.

Satyrides. Isles Satyrides, 31. t. 1.

Saül. Corps de Saül & de ses enfans, & honneurs funebres qui leur furent rendus, 422. t. 2.

Saults & *Cascades*, 217. t. 2.

Sauvages de l'Amerique. Conjectures sur leur origine, 27. t. 1. distribués en Peuples errans ou sedentaires, 91. t. 1. ont tous une tradition sacrée & fabuleuse des premiers temps, 93. t. 1. du Deluge, & de la fin du monde, 100. t. 1. Leur caractere, 103. t. 1. Leur Religion, 108. t. 1. Le fonds de cette Religion, semblable à celle des Barbares qui occuperent en premier lieu la Gréce, 115. t. 1. ont tous la connoissance d'un premier Estre, 124. t. 1. reconnoissent plusieurs Génies, 145. t. 1. Sont tous Idolâtres, 146. tom. 1. Ont un respect religieux pour le feu, 166. t. 1. Leurs Temples, 167. t. 1. Leurs Sacrifices, 170. 208. t. 1. Leurs Instrumens de Musique, 209. t. 1. Leurs Cerémonies pendant le temps des Eclypses, 248. t. 1. Leurs Initiations, paralleles à celles des Anciens, 281. t. 1. Leurs sentimens au sujet de l'Ame, 359. t. 1. Leur entêtement pour les songes, 363. t. 1. De leurs Devins, & de ce qu'on en doit penser, 373. t. 1. Leur païs des Ames, parallele à l'Enfer des Poëtes, 398. t. 1. De leur Metempsycose, 410. t. 1. De leur Gouvernement, 456. t. 1. De leur Ginécocratie, 460. t. 1. De leurs assemblées solemnelles, 508. t. 1. De leurs chants, danses & festins, 514. t. 1. De leurs Mariages, 554. t. 1. De leur Education, 597. t. 1. De leurs amitiés particulieres, 603. t. 1. De leurs

occupations, 1. t. 2. De leurs Villages, & de la maniere de les fortifier, 3. t. 2. De leurs Cabanes, 5. t. 2. De leurs Habillemens, 17. t. 2. De leurs Peintures caustiques, 33. t. 2. De leurs Peintures passageres, 47. t. 2. De leur maniere de couper leurs cheveux & de leurs autres ornemens, 50. t. 2. De leur nourriture, 63. t. 2. De leurs boissons, 113. t. 2. De leur Guerre, & des motifs de la faire, 161. t. 2. Leur maniere de la chanter, 189. t. 2. De leurs armes, 193. t. 2. De leurs voyages par eau & par terre, 199. t. 2. De la connoissance qu'ils ont de l'Astronomie, 1. t. 2. La supputation de leurs années, & de leur maniere de compter, 225. t. 2. De leurs campemens, 241. t. 2. De leurs précautions en païs Ennemi, 243. t. 2. De leurs combats, 278. t. 2. De leur conduite envers leurs prisonniers, 260. t. 2. Des supplices qu'ils font souffrir à leurs esclaves, 244. tom. 2. Des Loix de l'Adoption, 308. t. 2. De leurs Ambassades, 310. t. 2. De leur Commerce, 331. t. 2. De leur Chasse & de leur Pêche, 336. t. 2. De leurs Jeux, t. 2. De leurs Maladies, 360. t. 2. De leur Médecine, 361. t. De leurs devoirs funeraires, 386. t. 2. De leur Deüil, 435. t. 2. De leur Langue, 458. t. 2.

Scythes. Scythie. Divers Peuples compris sous le nom de Scythes, 42. t. 1. Leurs mœurs semblables à celles des Barbares qui avoient occupé la Gréce, 92. t. 1. entretenoient le feu sacré, 154. t. 1. Avoient un Cimeterre pour symbole de la Divinité, 195. tom. 1. Rapportoient leur origine à une femme, moitié femme & moitié serpent, 233. t. 1. Adoroient Diane, & se faisoient initier à ses Mysteres, 221. t. 1. Enlevoient la chevelure de leurs ennemis, & en faisoient trophée, 257. t. 1. Se faisoient suer avec des pierres ardentes, 372. t. 2. Description de la Cabane de leur Süerie, *ibid.* Peuple de Scythie, qui prenoit le plaisir de l'yvresse par l'odeur & la fumée de certaines herbes, 128. t. 2. Plusieurs Peuples de Scythie engraissoient leurs parens pour en faire festin, 404. t. 2. Conjectures sur quelques mots de la Langue des Scythes, 473. t. 2.

Secret des Mysteres, 220. 266. t. 1.

Semiramis, appellée fille du Soleil dans quelques Inscriptions, 132. t. 1. Sa passion pour son fils Ninyas, punie, 546. t. 1.

Semaines d'années chez les Sauvages, comptées par les jours ou par les nuits, paralleles à celles des Hébreux, 230. t. 2. Semaines de jours & d'années chez les Mexiquains, reglées par le nombre de treize, 228. t. 2.

Sephora n'est point le Type de toutes les Déesses du Paganisme, 221. tom. 1.

Sepulture. De la Sepulture, 386. t. 2. Manieres singulieres de préparer les corps pour la sepulture, 389. t. 2. Differens usages de sepulture chez les Anciens & chez les Sauvages, 402. t. 2. Privation de la sepulture étoit une tache infamante chez les Anciens, & l'est encore parmi les Ameriquains, 420. t. 2. Sepultures choisies au pied des chênes, & pourquoi, 423. t. 2. Ce qui reste dans la sepulture, se-

lon la pensée des Anciens, après qu'on a rendu tous les derniers devoirs au cadavre, 424. t. 2. Sepulture étoit un lieu sacré, 427. t. 2. Gardes mis pour la défense des sepulchres, 428. t. 2. Sepultures gardées à la Floride, 431. tom. 2. Prophanation de la sepulture, regardée comme une grande hostilité, 432. t. 2. Douleur des Péruviens en voyant les Espagnols prophaner leurs sepulchres, 433. t. 2.

Serpent. Quel symbole dans la Religion des Anciens, 229. t. 1. Serpent, symbole de deux principes opposés dans la Religion des Anciens, 236. tom. 1. Serpent initié dans les Mysteres, 228. t. 1. Serpens apprivoisés & nourris dans les Temples, 229. t. 1. Serpent d'airain symbole du Liberateur, 230. t. 1. Serpens enchantés & apprivoisés par les Sauvages, 263. t. 1. entrent dans les Mysteres de leurs sorts & de leur divination, *ib.*

Sesame des anciens Egyptiens, 95. t. 2.

Siecle des Mexiquains, & cerémonie observée à la fin de leur année seculaire, 229. t. 2.

Siége des Places fortifiées & palissadées, 252. t. 2.

Signaux qui marquoient la présence de l'esprit dans les Oracles rendus par les suppôts du Démon, 350. tom. 1.

Silicernium. Ce que c'étoit, 399. t. 2.

Sistre particulier entre les mains d'Anubis, 214. t. 1. Sistre de Clatra. *Voy.* Clatra.

Shonnonkouiretsi, Solitaire & Devin très-célebre parmi les Sauvages, 175. t. 1. Son histoire, & la cause de sa mort, 390. t. 1.

Sogdiens. Constance de quelques Sogdiens prisonniers, condamnés à mort par Alexandre, 282. t. 2.

Soleil. Symbole de la Divinité & du Liberateur, 128. t. 1. Tous les Dieux & Déésses de l'Antiquité se rapportent au Soleil, 129. t. 1. Confondu avec la Divinité même, *ibid.* Soleil est la Divinité des Peuples de l'Amerique, 130. tom. 1. Princes & Rois de l'Antiquité, qui se disoient fils du Soleil, *ibid.* Noms que les Iroquois donnent au Soleil, 132. t. 1. Quelques-uns de ces noms ne conviennent qu'au souverain Estre, *ibid.* Explication de ces noms, 133. t. 1.

Solitaires parmi les Sauvages, faisant profession de continence, 175. t. 1.

Solymes, quel Peuple, 83. tom. 1. Leurs Tribus, 465. t. 1. Leurs Chefs, 466. t. 1.

Songes. Divination par les songes, 363. t. 1. Songes plus mysterieux les uns que les autres, *ibid.* Entêtement des Sauvages pour leurs songes, *ibid.* Causes & exemples de cet entêtement, 364. t. 1. Fête des Songes, 367. t. 1. Comparaison de cette Fête avec les Bachanales des Anciens, & l'usage de se tenter par des énigmes, *ibid.* avec les Panathenées, & la Fête des Torches, 369. t. 1. Maniere dont les Sauvages ont coûtume d'éluder les songes, 365. t. 1.

Sorts des Sauvages. Voy. Divination. Sorts de Lycie, 349 t. 2.

Sphéristique. De la Sphéristique, 352. t. 2. Divers jeux de Sphéristique des Sauvages, paralleles à quelques-uns de ceux des Anciens, 353. t. 2.

Substitutions successives des plantes frumentacées les unes aux autres, 70. tom. 2.

Sucre. Du Sucre, 142. t. 2. Du Su-

cre des Anciens, *ibid.* Noms divers que les Anciens donnoient au Sucre, 143. t. 2. Etymologie du mot *Saccharum*, 151. t. 2. Sucre moderne ou factice, 146. t. 2. different du Sucre des Anciens, *ibid.* Depuis quand connu en Europe, *ibid.* Sucre d'Erable, de Fresne, &c. & maniere de le faire, 153. t. 2.

Suërie. Cabane de la Suërie, & sa description, 371. t. 2.

Supplice des Esclaves dans l'Amerique Septentrionale, & sa description, 274. t. 2. Supplice des Sauvages de l'Amerique Meridionale, & sa description, 292. t. 2.

Symboles des Mysteres, 224. tom. 1. Symboles de la Divinité, confondus avec la Divinité même, 144. tom. 1.

Syrie. Déesse de Syrie, la même que Minerve, Diane, &c. *Voy.* Minerve.

T

TABAC. Du Tabac, 126. t. 2. S'il a été connu des Anciens, *ibid.* Passages de quelques Auteurs modernes, qui ont parlé du Tabac, paralleles à ceux des Anciens, 128. t. 2. Effets du Tabac, 129. t. 2. Potions de Tabac usitées dans les Initiations des Ameriquains, 333. t. 1. Sa composition au Mexique, *ibid.* Consacré en Amerique aux usages de Religion, 135. t. 2.

Talus. Jeu des Anciens, appellé *Talorum.* *Voy.* Jeu des Osselets.

Tapuies mangent le Manioc sans en exprimer le suc, 100. t. 2.

Le Tau & la *Croix* étoient un même symbole, 443. t. 1. Tau, Lettre d'heureux présage chez les Anciens, 444. t. 1.

Temples de Vesta faits en Rotonde, & pourquoi, 167. tom. 1. Perses n'avoient point de Temple, 158. t. 1. Prytanées & Curies Romaines tenoient lieu de Temples, 167. t. 1. Cabanes de Conseil tiennent lieu de Temples en Amerique, *ib.* Temple de Natchez, *ibid.* des Oumas, Peuples de Virginie, &c. 168. t. 1. Temples du Pérou, 169. t. 1. du Mexique, 170. t. 1.

Temperance des Egyptiens, & autres Peuples anciens dans leurs festins, 191. t. 1.

Temps. Distinction de deux temps, où l'Egypte, la Phrygie, la Gréce &c. ont été peuplées, dont le premier se rapporte aux temps, qui ont precedé le Déluge, 38. t. 1.

Terebration. Maniere de faire du feu par la Terebration, 242. t. 2.

Tesseræ. Symboles appellés *Tesseræ*, 187. t. 2. Jeu des Anciens, appellé *Tesserarum*, 342. t. 2.

Testudo. Tortuë des Poëtes, ou Lyre d'Apollon; ce que c'étoit, 216. t. 1.

Thadal, Roy des Nations, vaincu par Abraham, 181. t. 2. Ses Etats, 183. tom. 2.

Thalestris, Reine des Amazones, 51. t. 2.

Tharonhiaouagon, nom du Soleil chez les Iroquois, 133. t. 1. Explication de ce terme convient au souverain Estre, *ibid.* a vêcu parmi les hommes, & est le maître au païs des Ames, 244. 401. t. 1.

Theologie des Payens toute symbolique, 121. t. 1. a deux parties, l'une physique, l'autre historique, 224. tom. 1.

Theta. Lettre de mauvais augure, & signe de mort chez les Anciens, 444. t. 1.

Theürgie. De la Theürgie, ou com-

munication avec les Dieux, 341. t. 1. Sentiment des Saints Peres sur la Theürgie des Anciens, 343. t. 1. Entêtement de Platon & de ses Sectateurs pour la Theürgie, *ib.*

Thomas. Si saint Thomas ou quelque autre des Apôtres, a passé en Amerique, 451. t. 1.

Thrace. Peuples de Thrace, plusieurs Peuples compris sous ces noms, 42. t. 1. Peuples de Thrace particuliers de l'Arie & de l'Areïane. *Voy.* Arie & Areïane. Peuples de Thrace s'enyvrent par l'odeur & la fumée de certaines herbes, 129. tom. 2. Femmes des Peuples de Thrace se brûloient sur le corps de leurs maris, 282. t. 2. Heroïsme de ces femmes, *ibid.* Peuples de Thrace pleuroient à la naissance des hommes, & se réjoüissoient à leur mort, 406. t. 2.

Thyrse de Bacchus formé en Croix, 241. 242. t. 1.

Tibareniens. Coûtume des Tibareniens & de quelques autres Peuples aux couches de leurs femmes, 49. t. 1. Cette coûtume est expliquée par celle des Sauvages Meridionaux, 256. t. 1. Rapport de cette coûtume avec le peché originel, 259. t. 1.

Tonnerre. Idée que les Sauvages ont du Tonnerre, 125. t. 1.

Tonsure Hectoride ou *Theseïde*, 52. t. 2. Tonsure Bacchique, 52. t. 2. Tonsure des Clercs, symbole de mort mystique, & conjecture sur son origine, 409. t. 2.

Torches nuptiales. Ce que c'étoit dans l'Antiquité, & leur comparaison avec ce qu'on appelle en Amerique *Bois de Mariage*, 578. t. 1. Comparaison de la Fête des Lanternes à la Chine, avec les Fêtes des Anciens, appellées *Fêtes des Torches*, 369. t. 1.

Tortuë, ou Lyre d'Apollon, 216. t. 1. Son Inventeur, 205. t. 1. Sa comparaison avec les Sistres des Anciens & des Sauvages, 216. t. 1. Quel symbole, 99. t. 1. Consacrée à la Divination, 214. t. 1. Fable Iroquoise de la Tortuë, sur laquelle est formée la Terre, 94. t. 1. Fable du Dieu Vichnou métamorphosé en Tortuë, 99. t. 1. Fable du Dragon né d'une Tortuë, 100. t. 1.

Toupan, terme de la Langue des Sauvages Meridionaux, 124. t. 1. Explication de ce terme, 125. t. 1.

Tours & Colonnes des habitans du Pérou pour observer le point fixe des Solstices & des Equinoxes, 232. t. 2.

Tradition orale, sacrée chez tous les Sauvages, 93. t. 1.

Traines des Sauvages, & leur description, 120. t. 1.

Transmigrations des Peuples, & leurs causes, 43. t. 1.

Trepieds sacrés de differente espece, 376. t. 2. Trepied delphique. Ce que c'étoit, *ibid.* parallele avec la Cabane de la Divination des Peuples de l'Amerique Septentrionale, 376. t. 2.

Tribus. Des Tribus ou familles, 464. t. 1. Origine des Tribus, *ibid.* Tribus de plusieurs Peuples, *ibid.* Tribus des Iroquois, des Hurons, &c. 464. t. 1.

Trinité. Vestiges de la Très-sainte Trinité dans la Religion des Anciens & dans les Religion des Indes, 9. t. 1.

Troglodytes. Respect religieux des Troglodytes pour les Tortuës, 100. t. 1. Leur sepulture, 404. t. 2.

Trophonius. Antre de Trophonius, 342. t. 1.

Troye. Guerre de Troye comparée à celle des Sauvages, 177. t. 2.

Tympanum, ou Tambour de la Déesse de Phrygie, 204. t. 1. Tambour des Sauvages, 210. t. 1. 204. t. 1.

V

VAN mystique, & son usage dans les Orgies, 353. t. 1.

Vasco Nugnés de Valboa découvre le premier la Mer du Sud, 53. t. 1. Son erreur sur les hommes habillés en femmes, qu'il trouva en Amerique, 53. t. 1.

Venus Uranie, la même que la jeune Vesta, que la jeune Isis. *Voy.* Isis. Statuë de Venus celeste sur une Tortuë, 98. t. 1.

Vesta. Du culte de Vesta, 152. t. 1. Ce que c'étoit que Vesta, 155. t. 1. Deux Divinités confonduës sous le nom de Vesta, 156. t. 1. Leurs Symboles, *ibid* Anciennement n'avoit point de Simulachre à Rome, 158. t. 1. Figure de son Temple, 167. t. 1.

Vestales. Vestales Romaines, 161. t. 1. Vestales au Pérou, 169. t. 1. chez les Iroquois, 173. t. 1. Hommes consacrés à Vesta, à Venus Uranie, à Cybéle, &c. 166. t. 1.

Vestiges. Science des Vestiges, 244. tom. 2.

Vetcrez. Peuple Atlantique, 7. t. 2. Leurs habitations, *ibid.*

Vieillards. Coûtume barbare de quelques Peuples de l'Antiquité & de l'Amerique, de faire mourir leurs Vieillards, 489. t. 1.

Vierges. Divinités du Paganisme, Vierges & fécondes, 236. tom. 1. Vestiges d'une Vierge féconde chez les Chinois, 235. t. 1. en Amerique, 246. t. 1. Vierge du Zodiaque allaitant un enfant dans l'ancien systême Astronomique des Egyptiens, des Perses & des Indiens, 242. tom. 1. Rapport de toutes ces Divinités Vierges & fécondes avec la sainte Vierge Mere du Redempteur, 236. t. 1. Vierges. Plusieurs Prêtresses Vierges, Veuves, ou faisant profession de continence dans l'Antiquité, 164. t. 1. Maniere d'éprouver dans l'Achaïe la pureté des Prêtresses soupçonnées d'avoir manqué à l'obligation de vivre dans la continence, 163. t. 1.

Villages des Sauvages, 3. t. 2. Maniere de les fortifier, *ibid.* Villages & Cabanes sur les arbres au milieu des marécages, 6. tom. 2. Transport des Villages, 107. tom. 2.

Vin. Du Vin & des Vignes en Amerique, 112. t. 2. Vin & son usage inconnu de plusieurs Peuples, détesté de quelques autres, défendu à certaines personnes, & pris avec sobriété par ceux qui en usoient, 191. t. 1. Pensées des anciens Egyptiens sur le vin, 193. t. 1. Vins de differentes especes, 112. tom. 2.

Viracocha. Nom du Dieu Createur au Pérou, 124. t. 1.

Virginie. Peuples de la Virginie, leurs Temples, 168. t. 1. Leurs Initiations, 282. t. 1. Leurs peintures caustiques, 42. tom. 2. *Voy.* Sauvages.

Virginité Profession de Virginité si ancienne, qu'elle peut être rapportée aux temps qui ont precedé la corruption de la Religion, 162. t. 1. pratiquée & respectée

en Amerique, 338. t. 1.
Vision mysterieuse. Etat d'un homme initié dans la vision mysterieuse, 342. t. 1.
Wisoccan, ou potion de Tabac en usage dans les Initiations des Peuples de Virginie, 286. t. 1.
Vitziliputzli, Dieu des Mexiquains, 423. t. 1.
Voix contrefaite des Oracles, ou de ceux qui les rendoient, 354. t. 1.
Vossius (*Gerard*) Son sentiment sur Moïse, refuté, 224. t. 1.
Voyages des Sauvages, 199. t. 2.
Voye Lactée. *Voy*. Galaxie.
Urim & *Tummim*, leur usage, 355. tom. 1.
Urnes cineraires & *lachrymales* des Romains, 421. t. 2. Urnes cineraires remarquables, trouvées dans l'Ombrie, 50. t. 2. Urnes cineraires pour la sepulture des animaux, 361. t. 1.

X

Xanthe. Lyciens de Xanthe & leur désespoir sous Harpage General des Perses, 86. t. 1. durant la guerre des Triumvirs, 87. t. 1.
Xanthus, Fondateur de la Ville de Xanthe en Lycie, 83. t. 1.
Xilophores ou *Kalophores*, 511. t. 1. Fête des Juifs appellée *Xilophorios*.

Y

Ydranos. Ce que c'étoit dans les Mysteres, 272. t. 1.
Yuca. *Voy*. Mandioc ou Manioc.

Z

Zigantes, Peuple d'Afrique, 156. tom. 2.
Zoroastre des Anciens, passe pour l'Auteur de la Magie, 356. t. 1. De la Polygamie, & des désordres du Mariage, 542. t. 1.

Fin de la Table Alphabetique des Matieres des deux Tomes.

AVIS AU RELIEUR.

Nota. La feüille O premiere signature se trouve double, l'on prendra la seconde qui servira de la feüille P, *Tome 2. pag. 113.* & l'on a retranché la signature Z.

FAUTES DU SECOND TOME.

Page.	Ligne.	Fautes.		Corrections.
9.	16.	pêle même,	*lisez*	pêle-mêle.
10.	16.	Ecorces d'Ormes,	*lis.*	Ecorces d'Orme.
14.	4.	tissus,	*lis.*	posés.
18.	7.	pour subvenir,	*lis.*	de subvenir,
22.	28.	des Gaules,	*lis.*	des Getules.
30.	3.	Statuës,	*ajout.*	à Rome.
32.	1.	fait,	*lis.*	faites.
48.	8.	jours de fétes,	*lis.*	jours de fête.
48.	20.	E'glé,	*lis.*	Eglé
58.	13.	qu'il y attache,	*lis.*	. Il y attache.
57.	29.	cousuës,	*lis.*	tissuës.
69.	1.	avoir,	*lis.*	avoir eu.
69.	3.	où étoit,	*ôtez*	ou
69.	27.	posterieures,	*lis.*	posterieure.
87.	13.	fait,	*lis.*	faits.
94.	20.	leurs farine,	*lis.*	leur farine.
98.	3.	le dessus,	*lis.*	le dedans.
99.	30.	cheveaux,	*lis.*	chevaux.
105.	16.	en triangles,	*lis.*	en triangle.
108.	26.	Bleds d'Indes,	*lis.*	Bleds d'Inde.
111.	5.	*Ceraunia sou*,	*lis.*	*Cérauniennes*, ou.
114.	11.	on use,	*lis.*	on en use.
123.	3.	succe,	*lis.*	suçe.
127.	19.	laissé,	*lis.*	laissées.
129.	21.	indique,	*lis.*	l'indique.
144.	note.	interiori succi;	*lis.*	interioris succi.
154.	11.	qu'ils,	*lis.*	qu'elles.
160.	10.	teints,	*lis.*	teint.
164.	16.	quelques,	*lis.*	quelque.
165.	20.	déposeroit,	*lis.*	depriseroit.
167.	17.	quartiers,	*lis.*	Guerriers.
210.	11.	de menagée,	*lis.*	de menage.
224.	23.	Rumbs,	*lis.*	Rhumbs.
239.	note.	Caronelli,	*lis.*	Coronelli.
253.	27.	enfor enné,	*lis.*	en forcené.
280.	12.	ce Heroïsme,	*lis.*	cet Heroïsme.
280.	29.	Scivola,	*lis.*	Scévola.
300.	15.	très étroitement la nuit,	*lis.*	très-étroitement. La nuit.
337.	28.	entre,	*lis*	outre.
341.	24.	fait,	*lis.*	font.
344.	note.	faries,	*lis.*	facies.
345.	14.	plané,	*lis.*	plane.
347.	7.	dix,	*lis.*	six.
423.	19.	*Decernni*,	*lis.*	*Dercenni.*
458.	5.	causoit,	*lis.*	causoient.